BIBLIOTHÈQUE

[illegible]

[illegible]

DES AUTEURS LATINS

[illegible]

[illegible]

PARIS

[illegible]

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n° 14.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE

ANNOTÉE

PAR MM. BEUDANT, BRONGNIART, G. CUVIER,
DAUNOU, ÉMERIC DAVID, DESCURET, DOÉ, E. DOLO, DUSGATE,
FÉE, L. FOUCHÉ, FOURIER, GUIBOURT, ÉLOI JOHANNEAU,
LACROIX, LAFOSSE, LEMERCIER, LETRONNE, LOUIS LISKENNE,
L. MARCUS, MONGÈS,
C. L. F. PANCKOUCKE, VALENTIN PARISOT,
QUATREMÈRE DE QUINCY, P. ROBERT, ROBIQUET,
H. THIBAUD, THUROT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXX.

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE.

LIVRE SIXIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER VI.

SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT, AUT FUERUNT.

Ponti et Maryandinorum.

I. 1. PONTUS Euxinus, antea ab inhospitali feritate Axenos appellatus, peculiari invidia naturæ sine ullo fine indulgentis aviditati maris, et ipse inter Europam Asiamque funditur. Non fuerat satis oceano ambisse terras, et partem earum aucta inanitate abstulisse: non irrupisse fractis montibus, Calpeque Africæ avulsa tanto majora absorbuisse, quam reliquerit, spatia: non per Hellespontum Propontida infudisse, iterum terris devoratis: a Bosporo quoque in aliam vastitatem panditur nulla satietate, donec exspatianti lacus Mæotii rapinam suam jungant. Invitis hoc accidisse terris, indicio sunt tot angustiæ, atque tam parva naturæ repugnantis intervalla, ad Hellespontum octingentorum septuaginta

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE VI.

POSITIONS, RACES, MERS, VILLES, PORTS, MONTS, FLEUVES, MESURES, PEUPLES ANCIENS ET MODERNES COMPRIS DANS

Le Pont et le pays des Maryandines.

I. 1. Grace à la jalousie singulière de la nature, toujours complaisante pour les empiètemens de la mer, le Pont-Euxin, jadis nommé Axène, à cause des mœurs inhospitalières de ses habitans, s'étend au loin entre l'Europe et l'Asie. C'était peu pour l'Océan d'envelopper la terre, et d'avoir augmenté, en en ravissant une partie, la somme des lieux inhabitables; c'était peu d'avoir envahi les montagnes déchirées, arraché Calpé à l'Afrique, et submergé bien plus de terrain qu'il n'en reste d'inaccessible à ses eaux; c'était peu d'avoir, par l'Hellespont, répandu la Propontide sur le sol, derechef englouti : au delà du Bosphore s'ouvre encore une immense masse d'eau, dont l'insatiable avidité va, dans ses excursions lointaines, faire alliance avec les eaux, non moins spoliatrices, du Méotis. Ces usurpations n'ont eu lieu qu'en

quinque passuum: ad Bosporos duos, vel bubus meabili transitu: unde nomen ambobus, et jam quædam in dissociatione germanitas concors. Alitum quippe cantus, canumque latratus invicem audiuntur: vocis etiam humanæ commercia, inter duos orbes manente colloquio, nisi quum idipsum auferunt venti. Mensuram Ponti a Bosporo ad Mæotium lacum quidam fecere XIV triginta octo mill. D passuum. Eratosthenes centum minorem. Agrippa a Chalcedone ad Phasin $\overline{X}$ mill. Inde Bosporum Cimmerium trecenta sexaginta mill. Nos intervalla generatim ponemus comperta in nostro ævo, quando etiam in ipso ore Cimmerio pugnatum est.

Ergo a faucibus Bospori est amnis Rhebas, quem aliqui Rhesum dixerunt. Deinde Psillis, portus Calpas. Sagaris fluvius ex inclytis: oritur in Phrygia, accipit vastos amnes, inter quos Tembrogium et Gallum: idem Sangarius a plerisque dictus, a quo incipiunt Maryandini sinus, oppidumque Heraclea Lyco flumini adpositum. Abest a Ponti ore millibus ducentis: portus Acone, veneno aconito dirus, specus Acherusia. Flumina: Pædopides, Callichorum, Sonautes. Oppidum Tium, ab Heraclea triginta octo millibus pass. Fluvius Billis.

dépit du sol, témoin tous ces détroits, ces intervalles si resserrés que la résistance de la nature forme, et à l'Hellespont, où le passage est de huit cent soixante-quinze pas, et aux deux Bosphores, qu'un bœuf peut franchir à la nage, ce qui même leur a valu ce nom. Au milieu de tant de faits disparates, on sent encore la fraternité des deux pays. D'un rivage à l'autre, on entend le gazouillement des oiseaux, les aboiemens des chiens; des voix humaines peuvent même, dans ces deux mondes différens, nouer et soutenir un dialogue, à moins que les vents n'emportent les paroles. Le Pont, du Bosphore au lac Méotis, selon quelques auteurs, a quatorze cent trente-huit milles et demi; Ératosthène retranche cent milles de ce calcul. De Chalcédoine au Phase, Agrippa compte mille milles, auxquels il en ajoute trois cent soixante autres, pour aller du Phase au Bosphore Cimmérien. Nous donnerons en détail le tableau des distances trouvées par nos contemporains, car on s'est battu naguère jusque sur le Bosphore Cimmérien.

Au delà du Bosphore coule le Rhébas, nommé par quelques-uns Rhésus. Puis viennent Psillis, le port Calpas, le Sagaris, rivière célèbre qui prend sa source en Phrygie, reçoit, entre autres grands affluens, le Tembroge et le Gallus, et se nomme communément Sangare. Là commencent les golfes Maryandiniens. Sur le fleuve Lycus est située Héraclée, à douze cents pas de l'entrée du Pont. Arrivent ensuite le port Acone, fameux et redoutable par l'aconit, la grotte Achérusie, les rivières Pédopide, Callichore, Sonaute, la ville de Tium, à trente-huit milles d'Héraclée, et le fleuve Billis.

Paphlagonum.

II. 2. Ultra quem gens Paphlagonia, quam Pylæmeniam aliqui dixerunt, inclusam a tergo Galatia. Oppidum Mastya Milesiorum, deinde Cromna. Quo loco Henetos adjicit Nepos Cornelius, a quibus in Italia ortos cognomines eorum Venetos credi postulat. Sesamum oppidum, quod nunc Amastris. Mons Cytorus a Tio LXIII mill. passuum. Oppida : Cimolis, Stephane : amnis Parthenius. Promontorium Carambis vasto excursu, abest a Ponti ostio CCCXXV mill. passuum : vel, ut aliis placuit, CCCL mill. Tantumdem a Cimmerio, aut ut aliqui maluere, CCCXII M D. Fuit et oppidum eodem nomine, et aliud inde Armene : nunc est colonia Sinope, a Cytoro CLXIV millibus. Flumen Evarchum : gens Cappadocum, oppidum Gaziura, et Gazelum : amnis Halys, a radicibus Tauri per Cataoniam Cappadociamque decurrens. Oppida : Gangre, Carusa, Amisum liberum, a Sinope CXXX mill. passuum. Ejusdemque nominis sinus tanti recessus, ut Asiam pæne insulam faciat, CC mill. passuum aut amplius per continentem ad Issicum Ciliciæ sinum. Quo in omni tractu proditur, tres tantum gentes Græcas jure dici, Doricam, Ionicam, Æolicam, ceteras Barbarorum esse. Amiso junctum fuit oppidum Eupatoria, a Mithridate con-

La Paphlagonie.

II. 2. Par-delà commence la Paphlagonie, selon quelques-uns Pyléménie; la Galatie la termine par derrière. On y voit les villes de Mastye, Milésienne d'origine, et de Cromna, après laquelle Cornelius Nepos place les Hénètes, dont sont issus, dit-il, leurs homonymes italiens, les Vénètes. Suivent Sésame, aujourd'hui Amastris, le mont Cytore, à soixante-trois milles de Tium, les villes de Cimolis et de Stéphane, le Parthénius, le cap Carambis, qui fait une vaste saillie en mer, et qui est à trois cent vingt-cinq, ou, comme le disent quelques-uns, à trois cent cinquante milles de l'entrée du Pont; trois cent cinquante milles aussi, ou, suivant quelques calculs, trois cent douze milles et demi, le séparent du Bosphore Cimmérien. Près de là était aussi une ville de Carambis, puis Armène; aujourd'hui on ne voit que Sinope, colonie à cent soixante-quatre milles de Cytore. L'Évarque vient ensuite, et après lui, chez les Cappadociens, les villes de Gaziure et de Gazèle, le fleuve Halys, que le pied du Taurus épanche dans la Cataonie et la Cappadoce, les villes de Gangre, de Caruse et d'Amise (celle-ci est libre et à cent trente milles de Sinope). Là commence un golfe de même nom, si profond, qu'il fait de l'Asie une presqu'île, dont l'isthme, entre la côte de l'Euxin et le golfe d'Issus, en Cilicie, n'a que deux cents milles. Toute cette contrée ne présente que trois peuples vraiment Grecs, des Doriens, des Ioniens, des Éoliens; le reste est complètement barbare. A la ville d'Amise confinait Eupatorie,

ditum. Victo eo, Pompeiopolis utrumque appellatum est.

Cappadocum.

III. 3. Cappadocia intus habet coloniam Claudii Cæsaris Archelaidem, quam præfluit Halys. Oppida : Comana, quod Sarus : Neocæsaream, quod Lycus : Amasiam, quod Iris in regione Gazacena. In Colopena vero Sebastiam et Sebastopolin. Hæc parva, sed paria supra dictis. Reliqua sui parte Melitam, a Semiramide conditam, haud procul Euphrate : Diocæsaream, Tyana, Castabala, Magnopolim, Zelam : et sub monte Argæo Mazacam, quæ nunc Cæsarea nominatur. Cappadociæ pars prætenta Armeniæ majori, Melitene vocatur : Commagenæ, Cataonia : Phrygiæ, Garsauritis, Sargarausene, Cammanene : Galatiæ, Morimene : ubi disterminat eos Cappadox amnis, a quo nomen traxere, antea Leucosyri dicti. A Neocæsarea supra dicta minorem Armeniam Lycus amnis disterminat. Est et Ceraunus intus clarus. In ora autem ab Amiso oppidum et flumen Chadisia, Lycastum, a quo Themiscyrena regio.

Themiscyrena regio, et in ea gentes.

IV. Iris flumen deferens Lycum. Civitas Ziela intus, nobilis clade Triarii, et victoria C. Cæsaris : in

bâtie par Mithridate; après sa défaite, elles ne formèrent plus qu'une même ville, sous le nom de Pompéiopolis.

La Cappadoce.

III. 3. La Cappadoce, qui est dans les terres, nous offre Archélaïde, sur l'Halys, colonie de Claude, Comane sur le Sare, Néocésarée sur le Lycus, Amasie sur l'Iris, dans la Gazacène; dans la Colopène, Sébastie et Sébastopolis, petites villes, ainsi que les précédentes, Mélite, fondée par Sémiramis, à peu de distance de l'Euphrate, Diocésarée, Tyane, Castabale, Magnopolis, Zéla, et, au pied de l'Argée, Mazaca, aujourd'hui Césarée. Les provinces de la Cappadoce sont, du côté de la grande Arménie, la Mélitène; de la Commagène, la Cataonie; de la Phrygie, la Garsauritide, la Sargarausène, la Cammanène; de la Galatie, la Morimène. Sur les bords du Cappadox, une des limites du pays auquel il a donné son nom, les habitans ont celui de Leucosyres. Un peu au delà de Néocésarée, le Lycus forme la borne du côté de la petite Arménie. Dans le centre du pays, est encore la ville célèbre de Céraune. Sur la côte, après Amise, se voient la ville de Chadisie, avec rivière de même nom, et Lycaste, à laquelle confine la Thémiscyrène.

Le pays de Thémiscyre et ses habitans.

IV. Le Lycus tombe dans l'Iris. Dans les terres, Ziéla est fameuse par la défaite de Triarius et par la victoire de

ora amnis Thermodon, ortus ad castellum, quod vocant Phanarœam, præterque radices Amazonii montis lapsus. Fuit oppidum eodem nomine, et alia quinque, Amazonium, Themiscyra, Sotira, Amasia, Comana : nunc Manteium.

4. Gentes Genetarum, Chalybum. Oppidum Cotyorum. Gentes : Tibareni, Mossyni notis signantes corpora. Gens, Macrocephali : oppidum Cerasus, portus Chordule. Gentes : Bechires, Buzeri. Flumen, Melas. Gens, Macrones : Sidene, flumenque Sidenum, quo adluitur oppidum Polemonium ab Amiso CXX mill. pass. Inde flumina, Iasonium, Melanthium : et ab Amiso LXXX mill. pass. Pharnacea oppidum, Tripolis castellum et fluvius. Item Philocalea, et sine fluvio Liviopolis : et a Pharnacea centum mill. passuum, Trapezus liberum, vasto monte clausum. Ultra quod gens Armenochalybes, a majore Armenia XXX mill. passuum distans. In ora ante Trapezunta flumen Pyxites : ultra vero gens Sannorum Heniochorum. Flumen Absarum, cum castello cognomine in faucibus, a Trapezunte CXL mill. passuum. Ejus loci a tergo montium Iberia est : in ora vero Heniochi, Ampreutæ, Lazi. Flumina : Acampsis, Isis, Mogrus, Bathys. Gentes Colchorum. Oppidum Matium, flumen Heracleum, et promontorium eodem nomine, clarissimusque Ponti Phasis. Oritur in Moschis : naviga-

César. La côte offre le Thermodon, qui prend sa source près du fort de Phanarée, et descend le long et jusqu'au pied des monts Amazones. Suivait une ville de même nom avec cinq autres, Amazonium, Thémiscyre, Sotire, Amasie, Comane. Aujourd'hui l'on y voit Mantéium.

4. Nous rencontrons ensuite les Genètes, les Chalybes, Cotyore, les Tibarènes, les Mossynes, qui se tatouent le corps; les Macrocéphales, Cérasonte, le port de Chordule, les Béchires, les Buzères, le Mélas, les Macrons, la Sidène, région baignée par un fleuve de même nom, qui passe à Polémonium, à cent vingt milles d'Amise; Iasonium, Mélanthium; et à quatre-vingt milles d'Amise, Pharnacée, le fort Tripoli, et Philocalée, sur une rivière de même nom; Liviopolis, qui n'a point de fleuve; et à cent milles de Pharnacée, Trapézonte, cité libre, dont un vaste mont borne le territoire. Au delà se trouvent les Arménochalybes, qui sont à trente milles de la grande Arménie. La côte avant Trapézonte présente le Pyxite, et après Trapézonte les Sannes-Hénioques. L'Absare, dont l'embouchure s'offre avec un fort de même nom, est à cent quarante milles de Trapézonte. Aux montagnes de ces parages est adossée l'Ibérie. Sur la côte se suivent les Hénioques, les Ampreutes, les Lazes, et les fleuves Acampsis, Isis, Mogre, Bathys; puis les Colques, Matium, l'Héraclée, rivière avec promontoire de ce nom, et enfin le Phase. Ce fleuve, le plus célèbre du Pont, prend sa source chez les Mosques; les gros vaisseaux le remontent jusqu'à trente-huit milles et demi, les petits beaucoup plus haut; cent vingt ponts mettent ses deux

tur quamlibet magnis navigiis XXXVIII mill. D passuum. Inde minoribus longo spatio, pontibus CXX pervius. Oppida in ripis habuit complura : celeberrima, Tyndarida, Circæum, Cygnum, et in faucibus Phasin. Maxime autem inclaruit Æa, XV mill. passuum a mari, ubi Hippos et Cyaneos vasti amnes e diverso in eum confluunt. Nunc habet Surium tantum, et ipsum ab amne influente ibi cognominatum, usquequo magnarum navium capacem esse diximus. Et alios accipit fluvios, magnitudine numeroque mirabiles, inter quos Glaucum. In ore ejus, insulæ sine nomine, ab Absaro LXX M. Inde aliud flumen Charien. Gens Salæ, antiquis Phthirophagi dicti, et Suani. Flumen Cobum e Caucaso per Suanos fluens. Dein Rhoas. Regio Ecrectice. Amnes : Singames, Tarsuras, Astelephas, Chrysorrhoas. Gens Absilæ, castellum Sebastopolis, a Phaside centum mill. pass. Gens Sannigarum, oppidum Cygnus, flumen et oppidum Penius. Deinde multis nominibus Heniochorum gentes.

Regio Colica, et gentes Achæorum, et ceteræ eodem tractu gentes.

V. 5. Subjicitur Ponti regio Colica, in qua juga Caucasi ad Riphæos montes torquentur, ut dictum est, altero latere in Euxinum et Mæotin devexa, altero in

rives en communication. Sur ses bords étaient beaucoup de villes, entre autres Tyndaride, Circé, Cygné, et à l'embouchure même, Phase. Éa, la plus fameuse, était à quinze milles de la côte, au confluent de deux grandes rivières qui viennent de directions opposées, l'Hippos et le Cyanée. On ne voit aujourd'hui que Surium, ainsi nommée d'un des tributaires du Phase; ç'est là que s'arrêtent les gros vaisseaux. Bien d'autres belles rivières se jettent encore dans le Phase, notamment le Glaucus. A l'embouchure du premier, sont des îles sans nom, à soixante-dix milles d'Absare. Viennent ensuite le fleuve Charien, les Sales, jadis Phthirophages, les Suanes, le Cobe, qui descend du Caucase et arrose le pays des Suanes, le Rhoas, le pays des Écrectices, le Singame, le Tarsure, l'Astéléphas, le Chrysorrhoas, les Absiles, le fort de Sébastopolis, à cent milles du Phase, les Sanniges, Cygnonte, le Pénius et la ville de Pénius, enfin les nombreuses tribus des Hénioques.

La Colique, les Achéens, et autres peuplades de ces parages.

V. 5. Au dessous est la région du Pont dite Colique, caractérisée par le fléchissement du Caucase vers les monts Riphées. Un de ses flancs alors regarde l'Euxin

Caspium et Hyrcanium mare. Reliqua litora feræ nationes tenent, Melanchlæni, Coraxi urbe Colchorum Dioscuriade, juxta fluvium Anthemunta, nunc deserta: quondam adeo clara, ut Timosthenes in eam CCC nationes, dissimilibus linguis, descendere prodiderit. Et postea a nostris CXXX interpretibus negotia ibi gesta. Sunt qui conditam eam ab Amphito et Telchio, Castoris ac Pollucis aurigis putent, a quibus ortam Heniochorum gentem feram constat. A Dioscuriade oppidum Heracleum: distat a Sebastopoli LXX mill. pass. Achæi, Mardi, Cercetæ: post eos Serri, Cephalotomi. In intimo eo tractu Pityus oppidum opulentissimum, ab Heniochis direptum est. A tergo ejus Epageritæ, Sarmatarum populus in Caucasi jugis: post quem Sauromatæ. Ad hos profugerat Mithridates Claudio principe, narravitque Thalos iis esse confines, qui ab oriente Caspii maris fauces attingerent: siccari eas æstu recedente. In ora autem juxta Cercetas, flumen Icarusa, cum oppido Hiero et flumine, ab Heracleo CXXXVI mill. Inde promontorium Crunæ, a quo supercilium arduum tenent Toretæ. Civitas Sindica, ab Hiero LXVII M D passuum. Flumen Setheries.

6. Inde ad Bospori Cimmerii introitum LXXXVIII mill. D passuum.

et le Palus-Méotide, tandis que l'autre a en face les mers Hyrcanienne et Caspienne. Le reste de la côte est à des peuples sauvages, tels que les Mélanchlènes, les Coraxes, qui habitaient Dioscuriade, ville Colque sur l'Anthémonte, aujourd'hui abandonnée, jadis célèbre. Timosthène dit qu'elle était jadis le rendez-vous de trois cents nations qui parlaient autant de langues différentes; et nous-mêmes nous y avons eu cent trente interprètes. Quelques-uns assurent qu'elle doit sa fondation à Amphite et à Telchius, écuyers de Castor et Pollux, et, de l'aveu unanime des auteurs, tiges de la nation hénioque. Au delà de Dioscuriade se suivent Héraclée, à soixante-dix milles de Sébastopolis; les Achéens, les Mardes, les Cercètes, puis les Serres, les Céphalotomes, et, au fond même de cette côte lointaine, Pityonte, cité opulente, détruite par les Hénioques. Derrière cette ville, les Épagérites, tribu sarmate, habitent les flancs du Caucase, et précèdent les Sauromates. C'est chez eux que Mithridate se réfugia sous le règne de Claude; et, par lui, on a su qu'aux Sauromates, du côté de l'est, confinent les Thales, non loin du détroit de la mer Caspienne, détroit qui est à sec lors du reflux. Quant à la côte, près des Cercètes, elle a encore le fleuve Icaruse, Hiérum, ville, et Hiérum, rivière, à cent trente-six milles d'Héraclée, le cap Crunes, dont le sommet escarpé est le séjour des Torètes, Sindique, ville à soixante-sept milles et demi d'Hiérum et le Séthéries.

6. De là à l'entrée du Bosphore Cimmérien, il y a quatre-vingt-huit milles et demi.

Bosporus Cimmerius.

VI. Sed ipsius peninsulæ inter Pontum et Mæotim lacum excurrentis, non amplior LXVII mill. D passuum longitudo est : latitudo nusquam infra duo jugera. Eionem vocant. Ora ipsa Bospori, utrimque ex Asia atque Europa, curvatur in Mæotin. Oppida, in aditu Bospori primo Hermonassa, dein Cepi Milesiorum. Mox Stratoclia, et Phanagoria, et pæne desertum Apaturos, ultimoque in ostio Cimmerium, quod antea Cerberion vocabatur.

7. Inde Mæotis lacus, in Europa dictus.

Mæotis, et gentes circa Mæotim.

VII. A Cimmerio accolunt Mæotici, Vali, Serbi, Arrechi, Zingi, Psesii. Dein Tanain amnem, gemino ore influentem, colunt Sarmatæ, Medorum (ut ferunt) soboles, et ipsi in multa genera divisi. Primo Sauromatæ Gynæcocratumeni. Amazonum connubia. Dein Evazæ, Cottæ, Cicimeni, Messeniani, Costobocci, Choatræ, Zigæ, Dandari, Tussagetæ, Turcæ, usque ad solitudines saltuosis convallibus asperas : ultra quas Arimphæi, qui ad Riphæos pertinent montes. Tanain ipsum Scythæ Silin vocant, Mæotin Temerinda quo significant

Le Bosphore Cimmérien.

VI. La péninsule même, qui est entre le Pont-Euxin et le Méotide, n'a que soixante-sept milles et demi de long sur une largeur qui n'est jamais moins de deux jugerums. Eïon en est le nom. La côte du Bosphore se recourbe sur le Méotide, tant du côté de l'Asie que de celui de l'Europe. Ses villes sont, à l'entrée même du Bosphore, Hermonasse, puis Cèpes, cité d'origine milésienne, Stratoclie, Phanagorie, Apature, déserte ou peu s'en faut, et enfin, à l'extrémité du détroit, Cimmérium, jadis Ceberrium.

7. On entre ensuite dans le Méotide, que nous avons décrit avec l'Europe.

Le Palus-Méotide, et nations circonvoisines.

VII. Passé Cimmérium, la côte présente les Méotiques, les Vales, les Serbes, les Arrèques, les Zinges, les Psèses. Le Tanaïs, qui entre en mer par deux embouchures, est habité par les Sarmates, qui, dit-on, sont une branche de la nation mède, et qui, eux-mêmes, forment nombre de petites peuplades; les Sauromates Gynécocratumènes paraissent d'abord (c'étaient les maris des Amazones); puis les Évases, les Cottes, les Cicimènes, Messéniens, les Costobocques, les Choatres, les Ziges, les Dandares, les Tussagètes, les Turcs qui nous mènent jusqu'à d'âpres vallons boisés et déserts; enfin les Arimphéens, habitans des monts Riphées. Dans la langue

matrem maris. Oppidum in Tanais quoque ostio fuit. Tenuere finitima primi Cares, dein Clazomenii et Mæones, postea Panticapenses.

Sunt qui circa Mæotin ad Ceraunios montes has tradant gentes : A litore Napitas : supraque Essedones Colchis junctos, montium cacuminibus. Dein Carmacas, Oranos, Autacas, Mazacas, Cantocaptas, Agamathas, Picos, Rhymozolos, Ascomarcos : et ad juga Caucasi Icatalas, Imaduchos, Ramos, Anclacas, Tydios, Carastaseos, Authiandas. Lagoum amnem ex montibus Catheis, in quem defluit Opharus : ibi gentes Caucadas, Opharitas : amnes, Menotharum, Imityem ex montibus Cissiis, inter Acdeos, Carnas, Uscardeos, Accisos, Gabros, Gogaros. Circaque fontem Imityis, Imityos, et Aparthenos. Alii influxisse eo Scythas Auchetas, Atarneos, Asampatas. Ab his Tanaitas et Inapæos viritim deletos. Aliqui flumen Opharium labi per Cantecos et Sapeos : Tanain vero transisse Phatareos, Herticeos, Spondolicos, Synhietas, Amassos, Issos, Catazetos, Tagoros, Catonos, Neripos, Agandeos, Mandareos, Satarcheos, Spaleos.

des Scythes, le Tanaïs s'appelle Silis et le Méotis Témérinde, c'est-à-dire mère de l'Océan. A l'embouchure du Tanaïs était jadis une ville; le pays circonvoisin fut occupé d'abord par les Cariens, puis par les Clazoméniens et les Méoniens, enfin par ceux de Panticapée.

Des environs du Méotide aux monts Céraunes quelques auteurs placent d'abord les Napites à peu de distance des côtes, et au dessus les Essédons et les Colques, sur les cimes des montagnes; puis les Carmaques, les Oranes, les Antaques, les Mazaques, les Cantocaptes, les Agamathes, les Pies, les Rhymozoles, les Ascomarques; et, vers les flancs du Caucase, les Icatales, les Imaduques, les Rames, les Anclaces, les Tydes, les Carastases, les Authiandes. Suivent le Lagoüs, qui descend des monts Cathées et qui reçoit l'Ophare, les Caucades et les Opharites; dans le voisinage, le Ménothare, l'Imitys, qu'épanchent les monts Cissiens et qui baignent le pays des Aedées, des Carnes, des Uscardées, des Aceises, des Gabres, des Gogares; puis les Imityens et les Aparthènes aux sources de l'Imitys. D'autres disent que les Scythes Auchètes, les Atarnéens, les Asampates ayant envahi le pays, détruisirent totalement les Tanaïtes et les Inapées. Quelques-uns font couler l'Ophare chez les Cantèces et les Sapéens, et le Tanaïs chez les Phatares, les Hertices, les Spondolices, les Synhiètes, les Amasses, les Isses, les Catazètes, les Tagores, les Catones, les Néripes, les Agandées, les Mandares, les Satarques, les Spalées.

Cappadociæ situs.

VIII. 8. Peracta est interior ora, omnesque accolæ : nunc reddatur ingens in mediterraneo sinus : in quo multa aliter, ac veteres, proditurum me non eo inficias, anxia perquisita cura, rebus nuper in eo situ gestis a Domitio Corbulone, regibusque inde missis supplicibus, aut regum liberis obsidibus. Ordiemur autem a Cappadocum gente. Longissime hæc Ponticarum omnium introrsus recedens, minorem Armeniam, majoremque, et Commagenem lævo suo latere transit : dextra vero omnes in Asia dictas gentes, plurimis superfusa populis : magnoque impetu scandens ad ortum Solis et Tauri juga, transit Lycaoniam, Pisidiam, Ciliciam : vadit super Antiochiæ tractum, et usque ad Cyrrhesticam ejus regionem, parte sua, quæ vocatur Cataonia, contendit. Itaque ibi longitudo Asiæ XII quinquaginta mill. passuum efficit : latitudo, DCXL mill.

Armenia major et minor.

IX. 9. Armenia autem major incipiens a Paryadris montibus, Euphrate amne (ut dictum est) aufertur Cappadociæ : et qua discedit Euphrates, Mesopotamiæ, haud minus claro amne Tigri. Utrumque fundit ipsa, et initium Mesopotamiæ facit, inter duos amnes ituræ.

Position de la Cappadoce.

VIII. 8. Ici se terminent la côte intérieure et l'énumération des peuples qui l'habitent. Décrivons l'immense golfe de la Méditerranée. Si dans ce tableau je m'écarte souvent de mes devanciers, ce n'est que d'après des recherches exactes et les connaissances acquises tant de Corbulon, qui y a porté dans ces derniers temps le théâtre de la guerre, que des rois qui sont venus solliciter à Rome, ou des princes qu'ils nous ont envoyés en otages. Nous commencerons par la Cappadoce. De tous les pays qui bordent le Pont, c'est celui qui s'enfonce le plus avant dans les terres; il dépasse à gauche les deux Arménies et la Commagène, à droite toutes les nations asiatiques que nous avons déjà nommées, et, chargé lui-même de peuples nombreux, il s'élève rapidement vers les lieux où naissent le soleil et la chaîne du Taurus, traverse la Lycaonie, la Pisidie, la Cilicie, atteint le voisinage d'Antioche, et jette jusqu'aux confins de la Cyrrhestique celle de ses provinces qu'on a nommée Cataonie. L'Asie a, dans cet endroit, douze cent cinquante milles de longueur sur six cent quarante de largeur.

La petite et la grande Arménie.

IX. 9. Aux monts Paryadres commence la grande Arménie, que l'Euphrate, comme nous l'avons déjà dit, sépare de la Cappadoce, et que le Tigre, quand l'Euphrate s'éloigne, limite du côté de la Mésopotamie. Tous deux descendent de l'Arménie, au sein de laquelle commence la Mésopotamie, puisque la Mésopotamie n'est que l'in-

Quod iter est ibi, tenent Arabes Orei. Sic finem, usque in Adiabenen perfert. Ab ea transversis jugis inclusa, latitudinem in læva pandit ad Cyrum amnem transversa Araxem : longitudinem vero ad minorem usque Armeniam, Absaro amne in Pontum defluente, et Paryadris montibus, qui fundunt Absarum, discreta ab illa.

Cyrus fluvius, et Araxes.

X. Cyrus oritur in Heniochiis montibus, quos alii Coraxicos vocavere : Araxes eodem monte, quo Euphrates VI mill. passuum intervallo : auctusque amne Musi, et ipse (ut plures existimavere) a Cyro defertur in Caspium mare.

Oppida celebrantur in minore, Cæsarea, Aza, Nicopolis : in majore, Armosata Euphrati proximum, Tigri Carcathiocerta : in excelso autem Tigranocerta : at in campis juxta Araxem Artaxata. Universæ magnitudinem Aufidius quinquagies centena mill. prodidit. Claudius Cæsar longitudinem a Dascusa ad confinium Caspii maris, XIII mill. passuum : latitudinem dimidium ejus, a Tigranocerta ad Iberiam. Dividitur (quod certum est) in præfecturas, quas Στρατηγίας vocant, quasdam ex iis vel singula regna quondam, barbaris nominibus CXX. Claudunt eam ab oriente montes, sed non statim, Ceraunii, nec Adiabene regio. Quod interest spatii,

tervalle compris entre leurs eaux. Les Arabes Oréens habitent près de là. Ainsi de ce côté l'Arménie s'étend jusqu'à l'Adiabène. Là, une chaîne transversale l'arrête, et elle s'étend à gauche jusqu'au Cyrus, coupant l'Araxe dans cette expansion; tandis qu'en longueur elle va jusqu'à la petite Arménie, dont la séparent et l'Absare qui descend vers le Pont-Euxin, et les monts Paryadres d'où sort l'Absare.

Le Cyrus et l'Araxe.

X. Le Cyrus prend sa source dans les monts des Hénioques, nommés par quelques auteurs monts Coraxiques. L'Araxe s'échappe de la même chaîne à six milles de la source de l'Euphrate, et grossi du Musis va lui-même tomber dans le Cyrus, qui le porte à la mer Caspienne.

Dans la petite Arménie, les villes les plus connues sont Césarée, Aza, Nicopolis. Dans la grande, on distingue Armosate près de l'Euphrate, Carcathiocerte sur le Tigre, Tigranocerte sur des hauteurs, Artaxate dans les plaines voisines de l'Araxe. Selon Aufidius, le pays entier a cinq mille milles. Claude en compte, de Dascuse à la limite Caspienne, treize cents milles; la largeur de Tigranocerte à l'Ibérie serait de moitié. Un fait certain, c'est qu'elle est divisée en cent vingt préfectures, ou, comme ils disent, stratégies, dont quelques-unes autrefois formaient des royaumes. Tous ces noms sont barbares. A l'est, ses bornes sont les monts Céraunes et l'Adiabène, mais celle-ci ne touche pas immédiatement l'Arménie : un espace intermédiaire appartient aux Sophènes, derrière lesquels

Sopheni tenent : ab his juga : ultra Adiabeni tenent. Per convalles autem proximi Armeniæ sunt Menobardi, et Moscheni. Adiabenen Tigris, et montes invii cingunt. Ab læva ejus regio Medorum est, et prospectus Caspii maris. Ex oceano hoc (ut suo loco dicemus) infunditur, totumque Caucasiis montibus cingitur. Incolæ per confinium Armeniæ nunc dicentur.

Albania, Iberæ, et junctæ gentes.

XI. 10. Planitiem omnem a Cyro usque, Albanorum gens tenet : mox Iberum, discreta ab iis amne Alazone, in Cyrum e Caucasiis montibus defluente. Prævalent oppida, Albaniæ, Cabalaca : Iberiæ, Harmastis juxta flumen, Neoris : regio Thasie, et Triare usque ad Paryadras montes. Ultra sunt Colchicæ solitudines, quarum a latere ad Ceraunios verso, Armenochalybes habitant et Moschorum tractus ad Iberum amnem in Cyrum defluentem : et infra eos Sacassani, et deinde Macrones ad flumen Absarum. Sic plana ac devexa obtinentur. Rursus ab Albaniæ confinio, tota montium fronte gentes Silvorum feræ, et infra Lubienorum : mox Diduri et Sodii.

Portæ Caucasiæ.

XII. 11. Ab iis sunt portæ Caucasiæ, magno errore

s'élèvent les monts qu'occupe l'Adiabène. Les Ménobardes et les Moschènes habitent les vallées voisines; le Tigre et des monts inaccessibles forment comme une ceinture à l'Adiabène. A gauche paraissent les Mèdes, et dans le lointain la mer Caspienne, qui, comme nous le dirons en temps et lieu, est aussi une émanation de l'Océan, et qu'entourent les monts Caucases. Passons aux habitans de l'Arménie.

L'Albanie, l'Ibérie : nations voisines.

XI. 10. La plaine, à partir du Cyrus, est tout entière occupée par les Albaniens, puis par les Ibériens, que sépare de ceux-ci l'Alazon coulant des pics du Caucase vers le Cyrus. On remarque en Albanie Cabalaque, en Ibérie Harmastis sur une rivière, Néoris, le pays de Thasie, le Triare qui va jusqu'aux monts Paryadres, passé lesquels commencent les déserts de la Colchique. Sur le flanc qui regarde les monts Céraunes errent les Arménochalybes et les Mosques, qui s'étendent jusqu'à l'Iber, nouveau tributaire du Cyrus. Au dessous de ceux-ci les Sacassanes, et ensuite les Macrons nous ramènent à l'Absare. Telles sont les populations de la plaine et des lieux bas. Retournant aux confins de l'Albanie et sur le devant de toute la chaîne des montagnes, on trouve les sauvages peuplades des Silves et des Lubiens, puis les Didures et les Sodiens.

Portes Caucasiennes.

XII. 11. Un peu plus loin sont les portes Cauca-

multis Caspiæ dictæ, ingens naturæ opus montibus interruptis repente, ubi fores obditæ ferratis trabibus, subter medias amne diri odoris fluente, citraque in rupe castello (quod vocatur Cumania) communito ad arcendas transitu gentes innumeras : ibi loci, terrarum orbe portis discluso, ex adverso maxime Harmastis oppidi Iberum.

A portis Caucasiis per montes Gordyæos, Valli, Suarni indomitæ gentes, auri tamen metalla fodiunt. Ab iis ad Pontum usque Heniochorum plura genera, mox Achæorum. Ita se habet terrarum sinus e clarissimis.

Aliqui inter Pontum et Caspium mare CCCLXXV mill. passuum, non amplius interesse tradiderunt : Cornelius Nepos CCL mill. Tantis iterum angustiis infestatur Asia. Claudius Cæsar a Cimmerio Bosporo ad Caspium mare CL mill. prodidit : eaque perfodere cogitasse Nicatorem Seleucum, quo tempore a Ptolemæo Cerauno sit interfectus. A portis Caucasiis ad Pontum CC mill. passuum esse constat fere.

Insulæ in Ponto.

XIII. 12. Insulæ in Ponto Planctæ, sive Cyaneæ, sive Symplegades. Deinde Apollonia, Thynias dicta, ut distingueretur ab ea quæ est in Europa. Distat a continente passibus mille : cingitur tribus mill. Et contra Pharna-

siennes et non Caspiennes, comme l'ont mal à propos écrit quelques auteurs. Gigantesque construction de la nature qui n'a point là juxta-posé les montagnes, ce passage peut être fermé par une porte composée de quelques poutres chargées de ferremens, et le fort de Cumanie élevé sur un rocher défend l'entrée des lieux à des hordes innombrables. C'est là, c'est en face de la ville ibérienne d'Harmastis qu'une porte isole deux parties du monde.

Passé ces portes, on touche aux monts Gordyens, où les Valles, les Suarnes, nations encore indomptées, exploitent des mines d'or. De là au Pont on rencontre encore des peuples Hénioques, puis les Achéens. Telle est cette célèbre région du globe.

Du Pont à la mer Caspienne quelques-uns ne mettent que trois cent soixante-quinze milles. Cornelius Nepos en compte deux cent cinquante, tant l'Asie est encore une fois resserrée par les eaux. Claude écrit que du Bosphore Cimmérien à la mer Caspienne il y a cent cinquante milles, et que Seleucus Nicator songeait à unir les deux mers lorsqu'il fut assassiné par Ptolémée Céraune. On s'accorde à peu près sur la distance de deux cents milles supposée entre les portes Caucasiennes et le Pont.

Iles du Pont.

XIII. 12. Dans le Pont sont les îles Planctes, Cyanées ou Symplégades; puis, à un mille du continent, Apollonie, surnommée Thyniade, pour la distinguer de l'Apollonie d'Europe (elle a trois milles de tour); et vis-à-

ceam Chalceritis, quam Græci Ariam dixerunt, sacramque Marti, et in ea volucres cum advenis pugnasse, pennarum ictu.

Gentes a Scythico Oceano.

XIV. 13. Nunc omnibus, quæ sunt interiora Asiæ, dictis, Riphæos montes transcendat animus, dextraque litori oceani incedat. Tribus hic partibus cœli adluens Asiam : Scythicus a septemtrione, ab oriente Eous, a meridie Indicus vocatur, varieque per sinus et accolas in complura nomina dividitur.

Verum Asiæ quoque magna portio adposita septemtrioni, injuria sideris rigentis, vastas solitudines habet. Ab extremo Aquilone ad initium orientis æstivi, Scythæ sunt. Extra eos ultraque Aquilonis initia Hyperboreos aliqui posuere, pluribus in Europa dictos. Primum inde noscitur promontorium Celticæ Lytarmis, fluvius Carambucis, ubi lassata cum siderum vi Riphæorum montium deficiunt juga. Ibique Arimphæos quosdam accepimus, haud dissimilem Hyperboreis gentem. Sedes illis nemora, alimenta baccæ, capillus juxta feminis virisque in probro existimatur : ritus clementes. Itaque sacros haberi narrant, inviolatosque esse etiam feris accolarum populis : nec ipsos modo, sed illos quoque, qui ad eos profugerint. Ultra eos plane jam Scythæ, Cimmerii, Cissianthi,

vis de Pharnacée, Chalcéritide, l'Arie des Grecs, qui l'ont consacrée à Mars, parce que les oiseaux, disent-ils, y combattent les étrangers à coups d'ailes.

Nations voisines de l'Océan Scythique.

XIV. 13. Maintenant que tout l'intérieur de l'Asie est décrit, franchissons en imagination les monts Riphées, et côtoyons à droite l'Océan. Cette grande mer baigne l'Asie de trois côtés : au nord océan Scythique, océan Oriental à l'est, océan des Indes au sud; il prend encore nombre d'autres noms selon les golfes qu'il forme et les peuples qu'il voit sur ses côtes.

Une vaste portion de l'Asie est exposée au souffle du nord, et en proie à un froid glacial qui y crée aussi d'immenses solitudes. Du point le plus proche de cette région septentrionale à l'est habitent les Scythes; plus loin et au delà des lieux où commence le nord sont les Hyperboréens, que presque tous les auteurs placent en Europe. Là se voient d'abord le cap Lytarmis en Celtique, et le Carambucis dans les lieux où finissent épuisées la rigueur du ciel et la chaîne même des Riphées. Ensuite paraissent quelques Arimphéens assez semblables aux Hyperboréens : ils habitent les bois et se nourrissent de baies; les deux sexes regardent de longs cheveux comme un emblême de honte; leurs mœurs sont douces : aussi assure-t-on que les peuples voisins, même les plus sauvages, ne leur font aucun mal, et que même ils respectent quiconque a cherché un asile dans leur pays. A leur suite on rencontre les Scythes, les Cimmériens, les

Georgi, et Amazonum gens. Hæc usque ad Caspium et Hyrcanium mare.

Caspium et Hyrcanium mare.

XV. Nam et irrumpit e Scythico oceano in aversa Asiæ, pluribus nominibus accolarum appellatum, celeberrimis duobus, Caspio et Hyrcanio. Non minus hoc esse quam Pontum Euxinum, Clitarchus putat. Eratosthenes ponit et mensuram : ab exortu et meridie, per Cadusiæ et Albaniæ oram quinquies mille CCCC stadia. Inde per Anariacas, Amardos, Hyrcanos, ad ostium Oxi fluminis, quater mille DCCC stad. Ab eo ad ostium Jaxartis, MM CCCC. Quæ summa efficit quindecies centena septuaginta quinque mill. passuum. Artemidorus hinc detrahit viginti quinque mill. passuum. Agrippa Caspium mare, gentesque quæ circa sunt, et cum his Armeniam determinans, ab oriente oceano Serico, ab occidente Caucasi jugis, a meridie Tauri, a septemtrione oceano Scythico, patere qua cognitum est, CCCCXC M passuum, in longitudinem : CCXC M in latitudinem prodidit. Non desunt vero qui ejus maris universum circuitum a freto XXV mill. pass. tradunt.

Irrumpit autem arctis faucibus, et in longitudinem spatiosis. At ubi cœpit in latitudinem pandi, lunatis obliquatur cornibus : velut ad Mæotium lacum ab ore des-

Cissianthes, les Géorges, les Amazones, puis les mers Caspienne et Hyrcanienne.

Mers Caspienne et Hyrcanienne.

XV. Des noms divers donnés par les peuples riverains à cette mer qui de l'océan Scythique pénètre au cœur de l'Asie, tels sont en effet les deux plus célèbres. Selon Clitarque, la mer Caspienne n'a pas moins d'étendue que la mer Noire : Ératosthène même en donne la mesure, qu'il fixe à cinq mille quatre cents stades pour les côtes de la Cadusie et de l'Albanie, quatre mille huit cents pour celles des Anariaques, des Amardes, des Hyrcaniens jusqu'à l'embouchure de l'Oxus, deux mille quatre cents jusqu'à celle du Jaxarte, en tout quinze cent soixante-quinze milles. Artémidore retranche vingt-cinq milles à cette somme. Agrippa, qui enferme la mer Caspienne, les peuples circonvoisins et l'Arménie entre l'Océan Sérique à l'est, la chaîne du Caucase à l'ouest, le Taurus au sud et l'océan Scythique au nord, évalue la surface connue de cette contrée à quatre cent quatre-vingt-dix milles de long sur deux cent quatre-vingt-dix de large. Quelques auteurs ont porté le circuit de toute cette mer, à partir du détroit, à deux mille cinq cents milles.

Un bras de mer étroit, mais extraordinairement long, aide à l'invasion des eaux. A peine commencent-elles à prendre de la largeur, qu'elles se recourbent de chaque

cendens, sicilis (ut auctor est M. Varro) similitudine. Primus sinus appellatur Scythicus : utrimque enim accolunt Scythæ, et per angustias inter se commeant : hinc Nomades, et Sauromatæ multis nominibus, illinc Abzoæ non paucioribus. Ab introitu dextra, mucronem ipsum faucium tenent Udini Scytharum populus. Dein per oram Albani (ut ferunt), ab Iasone orti : ante quos mare quod est, Albanum nominatur. Hæc gens superfusa montibus Caucasiis, ad Cyrum amnem, Armeniæ confinium atque Iberiæ descendit, ut dictum est. Supra maritima ejus Udinorumque gentem, Sarmatæ, Utidorsi, Aroteres prætenduntur : quorum a tergo indicatæ jam Amazones Sauromatides. Flumina per Albaniam decurrunt in mare, Casius et Albanus : deinde Cambyses in Caucasiis ortus montibus : mox Cyrus in Coraxicis, ut diximus. Oram omnem a Casio præaltis rupibus inaccessam, patere ccccxxv mill. passuum auctor est Agrippa. A Cyro Caspium mare vocari incipit : accolunt Caspii.

Corrigendus est error in hoc loco multorum, eorum etiam, qui in Armenia res proxime cum Corbulone gessere. Namque hi Caspias appellavere portas Iberiæ, quas Caucasias diximus vocari : situsque depicti et inde missi, hoc nomen inscriptum habent. Et Neronis principis com-

côté en croissant, comme pour descendre dans le Méotide par l'entrée ordinaire, et affectent, comme le dit Varron, la forme d'une sicilis. Le premier golfe s'appelle Scythique; et, effectivement, sur chaque rive sont des Scythes qui communiquent par le détroit: ce sont les Nomades et les Sauromates d'un côté, les Abzoas de l'autre; ces deux races se subdivisent en nombre de peuplades. A droite de l'entrée et à la pointe même du bras de mer habitent les Udins, aussi d'origine scythique, puis sur la côte les Albains prétendus descendans de Jason (les eaux voisines prennent d'eux le nom de mer d'Albanie). Le peuple disséminé sur la chaîne du Caucase descend, comme nous l'avons dit, jusqu'aux frontières de l'Arménie et de l'Ibérie. Au dessus de la côte qu'il occupe et des Udins s'étendent les Sarmates, les Utidorses, les Arotères, derrière lesquels se trouvent les Amazones Sauromatides déjà citées. Les fleuves qui traversent l'Albanie pour se rendre à la mer sont le Casius, l'Albanus, le Cambyse qui sort du Caucase, le Cyrus qui a sa source dans les monts Coraxiques. Toute cette côte, qui, à partir du Casius, est hérissée de rochers inaccessibles, a, selon Agrippa, quatre cent vingt-cinq milles. Au Cyrus la mer prend le nom de Caspienne, et en effet les Caspiens habitent la côte à partir de là.

Relevons ici une erreur commune, même chez ceux qui dernièrement ont fait la guerre en Arménie avec Corbulon. Ils ont donné le nom de Caspiennes aux portes ibériques, dont plus haut nous avons annoncé que le nom véritable est portes Caucasiennes, et le premier de ces noms se trouve sur les plans qu'ils ont dessinés sur

minatio, ad Caspias portas tendere dicebatur : quum peteret illas, quæ per Iberiam in Sarmatas tendunt, vix ullo propter adpositos montes aditu ad Caspium mare. Sunt autem aliæ, Caspiis gentibus junctæ : quod dignosci non potest, nisi comitatu rerum Alexandri Magni.

Adiabene.

XVI. Namque Persarum regna, quæ nunc Parthorum intelligimus, inter duo maria, Persicum et Hyrcanium Caucasiis jugis adtolluntur. Utrimque per devexa laterum Armeniæ majori, a frontis parte, quæ vergit in Commagenen, Sophene (ut diximus) copulatur, eique Adiabene Assyriorum initium : cujus pars est Arbelitis, ubi Darium Alexander debellavit, proxima Syriæ. Totam eam Macedones Mygdoniam cognominaverunt, a similitudine. Oppida : Alexandria, item Antiochia, quam Nisibin vocant. Abest ab Artaxatis DCCL M passuum. Fuit et Ninus imposita Tigri, ad solis occasum spectans, quondam clarissima. Reliqua vero fronte, qua tendit ad Caspium mare, Atropatene, ab Armeniæ Otene regione discreta Araxe. Oppidum ejus Gazæ, ab Artaxatis CCCCL M passuum : totidem ab Ecbatanis Medorum, quorum pars sunt Atropateni.

les lieux et envoyés ici. Les préparatifs menaçans de Néron avaient, dit-on, pour but les portes Caspiennes; le but véritable était le passage qui mène de l'Ibérie chez les Sarmates; l'exacte juxta-position des montagnes n'en laisse aucun qui mène à la mer Caspienne. Il est vrai qu'il y a de véritables portes Caspiennes chez la nation de ce nom; mais on ne peut en prendre connaissance que dans les relations des compagnons d'Alexandre.

Adiabène.

XVI. L'empire Perse, aujourd'hui empire Parthe, s'élève entre les mers Hyrcanienne et Persique, et sur le dos de la chaîne Caucasique abaissée de chaque côté. A la grande Arménie dont le front penche vers la Commagène se lie la Sophène, que continue pareillement l'Adiabène, vestibule de l'Assyrie : l'Arbélitide, si célèbre par la victoire définitive d'Alexandre sur Darius en fait partie et est voisine de la Syrie. Toute la contrée fut nommée Mygdonie par les Macédoniens, à cause de sa ressemblance avec la Mygdonie d'Europe. Ses villes sont Alexandrie, Antioche, autrement Nisibis, à sept cent cinquante milles d'Artaxate, Ninus sur le Tigre, ville jadis fameuse, exposée au couchant. La ligne extérieure de l'empire Parthe présente encore l'Atropatène, séparée par l'Araxe de l'Otène en Arménie; Gaza, sa ville principale, est à quatre cent cinquante milles tant d'Artaxate que d'Ecbatane en Médie, dont l'Atropatène est une province.

Media, et portæ Caspiæ.

XVII. 14. Ecbatana caput Mediæ Seleucus rex condidit : a Seleucia magna DCCL M passuum : a portis vero Caspiis XX M. Reliqua Medorum oppida, Phazaca, Aganzaga, Apamia Rhaphane cognominata. Causa portarum nominis eadem, quæ supra, interruptis angusto transitu jugis, ita ut vix singula meent plaustra, longitudine VIII mill. passuum, toto opere manu facto. Dextera lævaque ambustis similes impendent scopuli, sitiente tractu per XXVIII mill. passuum. Angustias impedit corrivatus salis e cautibus liquor, atque eadem emissus. Præterea serpentium multitudo, nisi hieme, transitum non sinit.

15. Adiabenis connectuntur Carduchi quondam dicti, nunc Cordueni, præfluente Tigri : his Pratitæ, παρ' ὁδὸν appellati, qui tenent Caspias portas. Iis a latere altero occurrunt deserta Parthiæ, et Citheni juga. Mox ejusdem Parthiæ amœnissimus sinus, qui vocatur Choara. Duæ urbes ibi Parthorum, oppositæ quondam Medis, Calliope, et alia in rupe Issatis quondam. Ipsius vero Parthiæ caput Hecatompylos abest a portis CXXXIII mill. passuum. Ita Parthorum quoque regna foribus discluduntur. Egressos portis excipit protinus gens Caspia, ad litora

Médie et portes Caspiennes.

XVII. 14. Ecbatane, capitale de la Médie, fondée par Séleucus, est à sept cent cinquante milles de Séleucie et à vingt milles des portes Caspiennes. Les autres villes de ce pays sont Phazaca, Aganzaga, Apamée Rhaphane. Le nom de ces dernières portes vient comme précédemment d'un passage étroit que laisse l'interruption de la chaîne : à peine les chariots passent-ils un à un dans la route qu'y a ménagée la main de l'homme, et qui a huit milles de longueur. A droite et à gauche s'élèvent d'énormes rochers qui semblent calcinés. On fait ainsi vingt-huit milles sans trouver d'eau. Le passage est en outre difficile par l'humidité que laisse échapper des rochers le sel dont ils abondent, et cependant le trajet ne peut se faire qu'en hiver à cause de la multitude de serpens qui infestent ces lieux.

15. Aux Adiabènes confinent les ci-devant Carduques, aujourd'hui Corduènes, dont le Tigre baigne le pays ; derrière ceux-ci sont les Pratites, *Par' Odon*, qui occupent les portes Caspiennes. De l'autre côté se présentent les déserts de la Parthiène et la chaîne du Cithène ; puis le golfe Choara, le plus délicieux de la Parthiène, avec deux villes parthes jadis ennemies des Mèdes, Calliope et Issatide : cette dernière, aujourd'hui ruinée, était sur un rocher. Hécatompylos, capitale de la Parthiène, est à cent trente-trois milles des portes Caspiennes, qui par conséquent isolent l'une de l'autre des provinces du même empire. Sorti des portes Caspiennes, on se

usque, quæ nomen portis et mari dedit. Læva, montuosa. Ab ea gente retrorsus ad Cyrum amnem produntur CXXV mill. pass. Ab eodem amne si subeatur ad portas, DCC millia passuum. Hunc enim cardinem Alexandri Magni itinera fecere, ab iis portis ad Indiæ principium, stadia XV M sexcenta octoginta prodendo : ad Bactra oppidum, quod appellant Zariaspa, MMM septingenta. Inde ad Jaxartem amnem, V millia.

Gentes circa Hyrcanium mare.

XVIII. 16. A Caspiis ad orientem versus regio est, Apavortene dicta, et in ea fertilitatis inclytæ locus Dareium. Mox gentes Tapyri, Anariacæ, Stauri, Hyrcani, a quorum litoribus idem mare Hyrcanium vocari incipit, a flumine Sideri. Citra id amnes Maxeras, Stratos, omnia ex Caucaso. Sequitur regio Margiane, apricitatis inclytæ, sola in eo tractu vitifera, undique inclusa montibus amœnis, ambitu stadiorum mille quingentorum, difficilis aditu propter arenosas solitudines per CXX mill. passuum, et ipsa contra Parthiæ tractum sita : in qua Alexander Alexandriam condiderat. Qua diruta a barbaris, Antiochus Seleuci filius, eodem loco restituit Syriam. Nam interfluente Margo, qui corrivatur in Zotale, is maluerat illam Antiocham appellari. Urbis amplitudo circuitu LXX stad. In hanc Orodes Romanos, Crassiana clade

trouve chez les Caspiens, qui occupent le pays jusqu'à la côte, et qui ont donné leur nom à la mer comme au défilé. A gauche s'élèvent des montagnes. De cette région au Cyrus il y a, dit-on, cent vingt-cinq milles; du fleuve aux Portes on en compte sept cents. Les itinéraires d'Alexandre font de ce lieu le point de départ universel, et comptent, de là aux frontières de l'Inde, quinze mille six cent quatre-vingts stades; à Bactres, vulgairement Zariaspe, trois mille sept cents; à l'Iarxate, cinq mille.

Nations rangées autour de la mer Hyrcanienne.

XVIII. 16. A l'est de la mer Caspienne, l'Apavortène contient la plaine Daréium, d'une extrême fertilité. Suivent les Tapyres, les Anariaces, les Staures, les Hyrcaniens, dont la côte, au fleuve Sidéris, indique l'instant où la mer Caspienne prend le nom d'Hyrcanienne. En deçà de ce fleuve sont le Maxeras, le Stratos : toutes ces rivières viennent du Caucase. La Margiane développe ensuite ses plaines riches et chéries du soleil, ses vignobles, les seuls que possède la Parthiène, les montagnes délicieuses qui forment autour d'elle une ceinture de quinze cents stades, dont l'abord est presque rendu inaccessible par des déserts de cent vingt milles. Elle est vis-à-vis de la Parthiène. C'est là qu'Alexandre fonda Alexandrie, et qu'après la destruction de cette ville Antiochus, fils de Seleucus, voulut reproduire en ces lieux la Syrie; en effet, il donna le nom d'Antioche à la ville, à cause du fleuve Margus qui la traverse, et qui forme de nombreux canaux à Zotale. La ville a soixante-dix stades de

captos deduxit. Ab hujus excelsis per juga Caucasi protenditur ad Bactros usque gens Mardorum, fera, sui juris. Ab eo tractu gentes Ochani, Chomari, Berdrigei, Harmatotrophi, Bomarei, Comani, Marucæi, Mandrueni, Iatii. Flumina: Mandrum, Gridinum: ultraque Chorasmii, Candari, Attasini, Paricani, Sarangæ, Parrhasini, Maratiani, Nasotiani, Aorsi, Gelæ, quos Græci Cadusios appellavere, Matiani. Oppidum Heraclea, ab Alexandro conditum: quod deinde subversum ac restitutum, Antiochus Achaida appellavit: Derbices, quorum medios fines secat Oxus amnis, ortus in lacu Oxo: Syrmatæ, Oxydracæ, Heniochi, Bateni, Saraparæ, Bactri, quorum oppidum Zariaspe (quod postea Bactrum) a flumine appellatum est. Gens hæc obtinet aversa montis Paropamisi, ex adversus fontes Indi: includitur flumine Ocho. Ultra Sogdiani, oppidum Panda, et in ultimis eorum finibus Alexandria ab Alexandro Magno conditum. Aræ ibi sunt ab Hercule ac Libero patre constitutæ, item Cyro, et Semiramide, atque Alexandro: finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum, includente flumine Jaxarte, quod Scythæ Silin vocant: Alexander milites-que ejus, Tanain putavere esse. Transcindit eum amnem Demodamas, Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimur in iis: arasque Apollini Didymæo statuit.

tour. C'est là qu'Orode conduisit les Romains faits prisonniers à la défaite de Crassus. De ces sommités jusqu'à Bactres, et toujours sur les pentes du Caucase, sont répandus les Mardes, nation sauvage et indépendante que suivent les Ochanes, les Chomares, les Berdrigées, les Harmatotrophes, les Bomarées, les Comanes, les Marucéens, les Mandruènes, les Iatiens, les fleuves Mandre et Gridine, puis les Chorasmiens, les Candares, les Attasins, les Paricans, les Saranges, les Parrhasins, les Maratiens, les Nasotiens, les Aorses, les Gèles (chez les Grecs, Cadusiens) et les Matiens. Héraclée, bâtie par Alexandre, ensuite détruite, puis rebâtie, reçut d'Antiochus le nom d'Achaïde. Les Derbices habitent des deux côtés de l'Oxus, qui prend sa source dans un lac de même nom, et précèdent les Syrmates, les Oxydraques, les Hénioques, les Batènes, les Sarapares, les Bactriens, dont la capitale Zariaspe a pris du fleuve sur lequel elle est située ce nom qu'elle a depuis changé en celui de Bactres. Ce peuple, adossé aux monts Paropamises, à l'opposite des sources de l'Indus, a pour limites l'Ochus, passé lequel on entre en Sogdiane. Là se voient Panda, et, à l'extrémité du pays une Alexandrie fondée par Alexandre; puis des autels fondés par Hercule et Bacchus, Cyrus, Sémiramis, Alexandre : car tous ces conquérans s'arrêtèrent à ce point devant les eaux de l'Iaxarte, que les Scythes nomment Silis, et qu'Alexandre et ses soldats prirent pour le Tanaïs. Ce fleuve fut franchi par Démodamas, général de Séleucus et d'Antiochus, à qui nous nous attachons surtout pour ces détails, et qui éleva sur ses bords un autel à Apollon Didyméen.

Scytharum gentes et situs ab Oceano Eoo.

XIX. 17. Ultra sunt Scytharum populi. Persæ illos Sacas in universum appellavere a proxima gente, antiqui Arámæos. Scythæ ipsi Persas, Chorsaros : et Caucasum montem, Groucasum, hoc est, nive candidum. Multitudo populorum innumera : et quæ cum Parthis ex æquo degat. Celeberrimi eorum Sacæ, Massagetæ, Dahæ, Essedones, Ariacæ, Rhymmici, Pæsicæ, Amardi, Histi, Edones, Camæ, Camacæ, Euchatæ, Cotieri, Antariani, Pialæ, Arimaspi, antea Cacidari, Asæi, Oetei. Ibi Napæi interiisse dicuntur, et Apellæi. Nobilia apud eos flumina, Mandrageum et Caspasium. Nec in alia parte major auctorum inconstantia : credo propter innumeras vagasque gentes. Haustum ipsius maris dulcem esse et Alexander Magnus prodidit : et M. Varro, talem perlatum Pompeio, juxta res gerenti Mithridatico bello, magnitudine haud dubie influentium amnium victo sale. Adjicit idem, Pompeii ductu exploratum, in Bactros septem diebus ex India perveniri ad Icarum flumen, quod in Oxum influat, et ex eo per Caspium in Cyrum subvectas, quinque non amplius dierum terreno itinere, ad Phasin in Pontum Indictas posse devehi merces. Insulæ toto eo mari multæ, vulgata una maxime Tazata.

Peuplades scythes le long de l'océan Oriental ; leur position géographique.

XIX. 17. Au-delà de ce fleuve habitent les Scythes, à qui les Perses appliquent en général le nom de Saces, particulier à une nation voisine, et que l'antiquité nommait Araméens. A leur tour les Scythes appellent les Perses Chorsares et le Caucase Groucase, c'est-à-dire blanc de neige. Ils se composent d'une foule de peuples, et peuvent traiter de pair avec les Parthes. Les plus connus sont les Saces, les Massagètes, les Dahes, les Essédons, les Ariaques, les Rhymmiques, les Pésices, les Amardes, les Histes, les Edons, les Cames, les Camaces, les Euchates, les Cotières, les Antarianes, les Piales, les Arimaspes, jadis Cacidares, les Asées, les Étées. Les Napées et les Apellées ne sont plus aujourd'hui. Les rivières les plus connues de nos jours sont la Mandragée et la Caspasie. Au reste, il n'est point de pays sur lequel les auteurs s'accordent moins; la cause en est, je crois, le grand nombre et la vie errante de ces nations. L'eau de cette mer est douce, au rapport d'Alexandre-le-Grand et de Varron, qui en vit porter à Pompée pendant la guerre de Mithridate : sans doute c'est l'énorme masse d'eaux apportées par les fleuves tributaires qui neutralise la salure. Varron ajoute que l'on reconnut, sous Pompée, qu'on peut en sept jours transporter des marchandises indiennes de l'Inde à la Bactriane et au fleuve Icare, tributaire de l'Oxus; puis passer par la mer Caspienne dans les eaux du Cyrus, et au bout d'un voyage terrestre de cinq jours au plus,

Seres.

XX. A Caspio mari Scythicoque oceano, in Eoum cursus inflectitur, ad orientem conversa litorum fronte. Inhabitabilis ejus prima pars, a Scythico promontorio, ob nives: proxima inculta, sævitia gentium. Anthropophagi Scythæ insident, humanis corporibus vescentes. Ideo juxta vastæ solitudines, ferarumque multitudo, haud dissimilem hominum immanitatem obsidens. Iterum deinde Scythæ. Iterumque deserta cum belluis, usque ad jugum incubans mari, quod vocant Tabin. Nec ante dimidiam ferme longitudinem ejus oræ quæ spectat æstivum orientem, inhabitatur illa regio.

Primi sunt hominum, qui noscantur, Seres, lanicio silvarum nobiles, perfusam aqua depectentes frondium canitiem: unde geminus feminis nostris labor redordiendi fila, rursumque texendi. Tam multiplici opere, tam longinquo orbe petitur, ut in publico matrona transluceat. Seres mites quidem, sed et ipsis feris persimiles cœtum reliquorum mortalium fugiunt, commercia exspectant. Primum eorum noscitur flumen Psitaras, proximum Cambari: tertium Lanos, a quo promontorium

déboucher dans le Pont par le Phase. Toute cette mer est semée d'îles, dont la plus connue est Tazate.

Les Sères.

XX. Après la mer Caspienne et l'océan Scythique notre course se dirige vers l'est, car telle est aussi le sens dans lequel s'infléchissent les rivages. La première portion, à partir du cap Scythique, est totalement inhabitable à cause des neiges; la suivante ne l'est guère moins, grâce à la barbarie des nations qui l'habitent, de ces Scythes dits anthropophages, parce qu'ils se nourrissent de chair humaine. De là ces immenses solitudes, cette population innombrable de bêtes farouches qui assiègent l'espèce humaine, leur rivale en cruauté. Ensuite paraissent encore des Scythes et encore des déserts peuplés d'animaux sauvages jusqu'à une montagne qui domine la mer, et qu'on nomme Tabis. Ce n'est qu'environ à moitié de la longueur de la côte qui regarde l'orient d'été que le pays devient habitable.

Les Sères sont le premier peuple que l'on y connaisse : leurs forêts à laine les ont rendus célèbres : là, les feuilles sont parées d'un duvet qu'on imbibe d'eau pour en détacher les blancs filamens : nos Européennes ont ensuite la peine de rassortir les fils et de rétablir le tissu. Travaux nombreux, voyages immenses, dont le résultat est de faire paraître des Romaines en robes diaphanes. A des mœurs inoffensives, les Sères joignent quelque chose de sauvage : ils fuient l'approche de tous les hommes, si ce n'est des marchands. On connaît chez eux le Psitaras,

Chryse : sinus Cyrnaba : flumen Atianos : sinus, et gens hominum Attacorum, apricis ab omni noxio adflatu seclusa collibus, eadem, qua Hyperborei degunt, temperie. De iis privatim condidit volumen Amometus, sicut Hecatæus de Hyperboreis. Ab Attacoris gentes Phruri, et Tochari : et jam Indorum Casiri, introrsus ad Scythas versi, humanis corporibus vescuntur. Nomades quoque Indiæ vagantur. Sunt qui ab Aquilone contingi ab ipsis et Ciconas dixere, et Brysanos.

Indi.

XXI. Sed unde plane constent gentes, Emodi montes adsurgunt, Indorumque gens incipit, non Eoo tantum mari adjacens, verum et meridiano, quod Indicum appellavimus; quæque pars orienti adversa recto prætenditur spatio, ad flexum et initium Indici maris XVIII LXXV mill. pass. colligit. Deinde qua flectitur in meridiem XXIV LXXV mill. pass. ut Eratosthenes tradit, usque ad Indum amnem, qui est ab occidente finis Indiæ. Complures autem totam ipsius longitudinem XL dierum noctiumque velifico navium cursu determinavere : et a septemtrione ad meridiem XXVIII quinquaginta mill. passuum. Agrippa longitudinis XXXIII latitudinis XXIII prodidit. Posidonius ab æstivo solis ortu ad hibernum exortum metatus est eam, adversam Galliæ statuens, quam

Cambaris, près de ce fleuve Lanos, passé laquelle s'élève le cap Chrysé, le golfe Cyrnabe, l'Atiane, le golfe Attacorique, les Attacores, que des collines exposées au soleil protègent contre tout vent nuisible. Amomète a écrit sur ce peuple un volume *ex professo*, comme Hécatée sur les Hyperboréens. Les Phrures, les Tochares paraissent ensuite. Les Casiriens, qui font déjà partie de l'Inde et qui confinent au dedans à la Scythie, mangent de la chair humaine. Les Nomades indiens mènent une vie errante. Quelques auteurs disent qu'au nord de ces peuples habitent et les Cicones et les Brysanes.

Les Indiens.

XXI. Mais c'est à partir du lieu où s'élèvent les monts Émodes que paraissent de véritables nations et que se développe l'Inde bordée non-seulement par la mer Orientale, mais par la mer du Sud, que nous avons appelée mer Indique. La côte qui regarde vers l'est, et qui s'étend en longue ligne droite, jusqu'au coude où commence l'Océan indien, a mille huit cent soixante-quinze milles; de ce coude que l'Asie fait vers le sud à l'embouchure de l'Indus, limite occidentale de l'Inde, Ératosthène compte deux mille quatre cent soixante-quinze milles. Beaucoup d'auteurs expriment cette dimension en disant qu'un vaisseau ferait le tour en quarante jours et quarante nuits de navigation. Du sud au nord ils comptent deux mille huit cent cinquante milles. Selon Agrippa, le pays a trois mille trois cents milles de long sur deux mille trois cents de large. Posidonius

ab occidente æstivo ad occidentem hibernum metabatur totam a Favonio. Itaque adversam ejus venti adflatu juvari Indiam, salubremque fieri, haud dubia ratione docuit. Alia illius cæli facies, alii siderum ortus: binæ æstates in anno, binæ messes, media inter illas hieme Etesiarum flatu: nostra vero bruma lenes ibi auræ, mare navigabile. Gentes ibi et urbes innumerabiles, si quis omnes persequi velit. Etenim patefacta est non modo Alexandri Magni armis, regumque, qui ei successere, circumvectis etiam in Hyrcanium mare, et Caspium, Seleucho et Antiocho, præfectoque classis eorum Patrocle: verum et aliis auctoribus græcis, qui cum regibus Indicis morati (sicut Megasthenes, et Dionysius a Philadelpho missus ex ea causa) vires quoque gentium prodidere. Non tamen est diligentiæ locus, adeo diversa et incredibilia traduntur. Alexandri Magni comites in eo tractu Indiæ, quem armis subegerant, scripserunt quinque millia oppidorum fuisse, nullum Co minus, gentes IX. Indiamque tertiam partem esse terrarum omnium, multitudinem populorum innumeram, probabili sane ratione. Indi enim prope gentium soli nunquam migravere finibus suis. Colliguntur a Libero patre ad Alexandrum Magnum reges eorum CLIV annis VI M CCCCLI adjiciunt et menses tres. Amnium mira vastitas. Proditur Alexandrum nullo die minus stadia sexcenta navigasse in Indo, nec potuisse

regarde l'Inde comme étant située vis-à-vis de la Gaule, et donne à celle-là une direction, tandis que celle-ci, dit-il, se dirige de l'occident d'été à l'occident d'hiver, et tout à l'ouest de l'Inde. De là, selon lui, ce climat délicieux et salubre, dû incontestablement à ce vent d'ouest qui souffle ainsi sur les Indes. Un autre ciel, d'autres astres brillent dans ces beaux lieux; séparés par un hiver pendant lequel soufflent les vents étésiens, deux étés y produisent deux récoltes par an, et quand nous sommes au solstice d'été, ils jouissent de brises charmantes et voient la mer s'ouvrir à la navigation. Les peuples, les villes s'y comptent par milliers. L'Inde nous a été révélée, non-seulement par Alexandre-le-Grand et divers rois ses successeurs dont les armes y ont pénétré, mais encore par les voyages que firent dans les mers Hyrcanienne et Caspienne, Seleucus, Antiochus, et Patrocle, amiral de leurs flottes, et par des Grecs qui sont restés long-temps dans les cours indiennes (tels sont entre autres Mégasthène et Denys, que Philadelphe y envoya à cet effet), et qui nous ont décrit la puissance des indigènes. Cependant la divergence et l'invraisemblance des récits rend ici la critique impossible. Les compagnons d'Alexandre ont écrit que dans la région de l'Inde soumise par leurs armes étaient cinq mille villes au moins de la grandeur de Cos, neuf grandes nations, une foule innombrable de peuples. L'Inde, ajoutent-ils, est une troisième partie du monde. On peut admettre ceci. Seuls ou presque seuls parmi les nations, les Indiens n'ont point abandonné leur pays. De Bacchus à Alexandre ils comptent cent cinquante-quatre rois, qui ensemble ont régné six mille quatre cent cinquante-un ans et trois mois. Les fleuves sont immenses.

ante menses quinque enavigare, adjectis paucis diebus: et tamen minorem Gange esse constat. Seneca etiam apud nos tentata Indiæ commentatione sexaginta amnes ejus prodidit, gentes duodeviginti centumque. Par labor sit montes enumerare. Junguntur inter se Imaus, Emodus, Paropamisus, Caucasus, a quibus tota decurrit in planitiem immensam, et Ægypto similem.

Verum ut terrena demonstratio intelligatur, Alexandri Magni vestigiis insistamus. Diognetus et Bæton itinerum ejus mensores, scripsere, a portis Caspiis Hecatompylon Parthorum, quot diximus millia esse: inde Alexandriam Arion, quam urbem is rex condidit, DLXXV mill. Inde ad Prophthasiam Drangarum CXCIX mill. Inde ad Arachosiorum oppidum DLXV mill. Inde Ortospanum CLXXV mill. Alexandri oppidum quinquaginta mill. In quibusdam exemplaribus diversi numeri reperiuntur: hanc urbem sub ipso Caucaso esse positam. Ab ea ad flumen Copheta, et oppidum Indorum Peucolaitin, CCXXVII mill. Inde ad flumen Indum et oppidum Taxila, sexaginta mill. Ad Hydaspen fluvium clarum, CXX mill. Ad Hypasin non ignobiliorem, XXIX mill. CCCXC; qui fuit Alexandri itinerum terminus, exsuperato tamen amne, arisque in adversa ripa dicatis. Epistolæ quoque regis ipsius consentiunt his. Reliqua inde Seleuco Nieatori peragrata sunt: ad Hesidrum, CLXIX mill. Jo-

Alexandre navigua cinq mois et quelques jours sur l'Indus sans pouvoir sortir des eaux de ce fleuve, et jamais cependant il ne fit moins de six cents stades par jour. L'Indus pourtant le cède encore au Gange. Sénèque, qui a essayé une description de l'Indus, lui donne soixante affluens, et place sur ses bords cent dix-huit peuples. L'énumération des montagnes ne serait pas moins longue. Imaüs, Émodes, Paropamise, Caucase, toutes ces chaînes sont liées ensemble, et par leur abaissement graduel forment une plaine immense semblable à l'Égypte.

Cependant il faut prendre connaissance des dimensions de l'Inde par terre : suivons les traces d'Alexandre. Selon Diognète et Béton, chargés de tracer ses itinéraires, des portes Caspiennes à Hécatompylos, chez les Parthes, il y a, comme nous l'avons dit, cent trente-trois milles. On compte de là à Alexandrie l'Arienne, ville fondée encore par Alexandre, cinq cent soixante-quinze milles; d'Alexandrie à Prophthasie la Drangienne, cent quatre-vingt-dix-neuf milles, de Prophthasie à Arachosie, cinq cent soixante-cinq; d'Arachosie à Ortospane, cent soixante-quinze, et de là à la ville d'Alexandre, cinquante milles. (Ici les chiffres diffèrent dans quelques exemplaires : la ville même est au pied du Caucase). De cette dernière au Cophète et à la ville indienne Peucolaïte, on a deux cent vingt-sept milles; de Peucolaïte à l'Indus et à Taxile, soixante; de Taxile à la célèbre rivière d'Hydaspe, cent vingt; de l'Hydaspe à l'Hypase, qui n'est pas moins fameux, vingt-neuf milles, plus trois cent quatre-vingt-dix pas. Là s'arrêta Alexandre, qui pourtant traversa le fleuve et éleva un autel sur la rive

manem amnem tantumdem. Exemplaria aliqua adjiciunt quinque millia pass. Inde ad Gangem CXII mill. Ad Rhodapham CXIX mill. Alii CCCXXV mill. in hoc spatio produnt. Ad Calinipaxa oppidum, CLXVII D, alii CCLXV mill. Inde ad confluentem Jomanis amnis, et Gangis, DCXXV mill., plerique adjiciunt XIII mill. D; ad oppidumque Palibothra CCCCXXV. Ad ostium Gangis DCCXXXVII mill. D passuum.

Gentes, quas memorare non pigeat, a montibus Emodis, quorum promontorium Imaus vocatur, incolarum lingua nivosum significante, Isari, Cosyri, Izgi, et per juga Chirotosagi, multarumque gentium cognomen Brachmanæ, quorum Maccocalingæ. Flumina : Prinas, et Cainas (quod in Gangem influit), ambo navigabilia. Gentes : Calingæ proximi mari, et supra Mandei, Malli, quorum mons Mallus, finisque ejus tractus est Ganges.

Ganges.

XXII. 18. Hunc alii incertis fontibus, ut Nilum, rigantemque vicina eodem modo, alii in Scythicis montibus nasci dixerunt. Influere in eum XIX amnes. Ex iis

opposée. Les lettres de ce prince sont d'accord avec ces calculs. C'est par Seleucus Nicator que ces excursions ont été continuées. En voici le résultat : de l'Hypase à l'Hésidre, cent soixante-neuf milles ; de l'Hésidre au Jomanes, cent soixante-neuf (ou, selon quelques exemplaires, cent soixante-quatorze); du Jomanès au Gange, cent douze; du Gange au Rhodaphe, cent dix-neuf (selon d'autres, trois cent vingt-cinq); du Rhodaphe à Calinipaxa, cent soixante-sept et demi (selon d'autres, deux cent soixante-cinq); de Calinipaxa au confluent du Jomanes et du Gange, six cent vingt-cinq (la plupart des auteurs comptent six cent trente-huit et demi), et à la ville de Palibothra, quatre cent vingt-cinq. De là aux bouches du Gange, sept cent trente-sept milles et demi.

Les peuples à nommer sont à partir des monts Émodes, dont la cime se nomme Imaüs, c'est-à-dire, en indien, neigeux, les Isares, les Cosyres, les Izges, les Chirotosages, au milieu des monts ; les Brachmanes, dénomination commune à beaucoup de peuplades particulières, parmi lesquelles les Maccocalinges. Rivières : le Prinas et le Cainas affluent du Gange (toutes deux portent bateau). Nations : les Calinges au bord de la mer, et plus haut les Mandéens, les Malles, chez qui se trouve le mont Mallus. Cette contrée se termine au Gange.

Le Gange.

XXII. 18. Selon les uns, ce fleuve s'échappe comme le Nil de sources inconnues, et inonde de même dans le voisinage : selon les autres, il sort des monts de la Scy-

navigabiles, præter jam dictos, Condochatem, Erannoboam, Cosoagum, Sonum. Alii cum magno fragore ipsius statim fontis erumpere, dejectumque per scopulosa et abrupta, ubi primum molles planities contingat, in quodam lacu hospitari : inde lenem fluere, ubi minimum, VIII millia passuum latitudine : ubi modicum, stadiorum centum : altitudine nusquam minore passuum XX : novissimâ gente Gangaridum Calingarum : regia Parthalis vocatur.

19. Regi LX mill. peditum, equites mille, elephanti DCC in procinctu bellorum excubant.

Namque vita mitioribus populis Indorum multipartita degitur. Alii tellurem exercent, militiam alii capessunt, merces alii suas evehunt : res publicas optimi ditissimique temperant, judicia reddunt, regibus adsident. Quintum genus celebratæ illic, et prope in religionem versæ sapientiæ deditum, voluntaria semper morte vitam accenso prius rogo finit. Unum super hæc est semiferum ac plenum laboris immensi, et quo supra dicta continentur, venandi elephantes domandique. Iis arant, iis vehuntur, hæc maximè novere pecuaria : iis militant, dimicantque, pro finibus. Delectum in bella, vires, et ætas, atque magnitudo faciunt.

thie; dix-neuf rivières lui portent leurs eaux. Celles qui portent bateau sont, outre celles que nous avons nommées, le Condochate, l'Érannoboas, le Cosoage, le Sonus. Les uns disent qu'au lieu même de sa source il s'élance avec fracas, roule au milieu de rochers et de lieux escarpés; puis, sitôt qu'il rencontre des plaines moins rapides, s'arrête quelque temps dans une espèce de lac, au sortir duquel il coule avec lenteur. Sa moindre largeur est de huit milles, sa largeur moyenne de cent stades, sa profondeur d'au moins vingt pas. La dernière nation que l'on rencontre s'appelle Calinges : Parthalis est le nom du palais.

19. Le roi entretient une armée de soixante mille hommes d'infanterie, mille cavaliers et sept cents éléphans.

Les peuples civilisés de l'Inde se divisent en plusieurs classes. Quant aux professions, la première se compose d'agriculteurs, la seconde de guerriers, la troisième de marchands; la quatrième comprend les plus sages de la nation : ils administrent l'état, rendent la justice, entourent la personne des rois. Une cinquième classe, vantée dans les Indes, est celle des hommes qui se livrent à l'étude de la sagesse, qui, chez eux, est presque la religion, et qui finissent par périr volontairement sur un bûcher allumé par leurs mains. Enfin, viennent ceux qui sont chargés de prendre et de dompter les éléphans. Cette classe demi sauvage et condamnée aux plus rudes travaux est pourtant la plus nécessaire. Car, dans l'Inde, c'est l'éléphant qui laboure, qui transporte, qui forme la base des troupeaux : il partage le service militaire et

Austrinum polum Indi Dramasa vocant. Amnis Jomanes in Gangem per Palibothros decurrit inter oppida Methora et Clisobora. A Gange versâ ad meridiem plaga, tinguntur Sole populi, jam quidem infecti, nondum tamen Æthiopum modo exusti : quantum ad Indum accedunt, tantum colore præferunt sidus. Indus statim a Prasiorum gente, quorum in montanis Pygmæi traduntur. Artemidorus inter duos amnes XXI interesse tradit.

Indus.

XXIII. 20. Indus incolis Sindus appellatus, in jugo Caucasi montis, quod vocatur Paropamisus, adversus Solis ortum effusus, et ipse undeviginti recipit amnes. Sed clarissimos, Hydaspen, quatuor alios adferentem : Cantabram, tres. Per se vero navigabiles Acesinem, et Hypasin : quadam tamen aquarum modestia nusquam latior quinquaginta stadiis, aut altior XV passus : amplissimam insulam efficiens, quæ Prasiane nominatur; et aliam minorem, quæ Patale. Ipse per $\overline{\text{XII}}$ CL M. passuum (parcissimis auctoribus) navigatus, et quodam Solis comitatu in occasum versus, oceano infunditur. Mensuram in orâ ad eum ponam, ut invenio, generatim, quamquam inter se nullæ congruunt. Ab ostio Gangis ad promontorium Calingon, et oppidum Dan-

gasthène dit de beaucoup d'autres localités dans l'Inde. Le pôle sud se nomme en indien Dramasa. Le Jomanes traverse le pays de Palibothra, et vient tomber dans le Gange entre les villes de Méthora et de Clisobora. Au sud du Gange, l'ardeur du soleil altère déjà le teint des hommes, qui commencent à être basanés, quoique loin d'être brûlés par ses rayons comme les Éthiopiens. Mais à mesure que l'on se rapproche de l'Indus, on voit les visages noircir. C'est ce fleuve qui sert de limite aux Prasiens, dont fait partie une race de Pygmées montagnards. Artémidore met d'un fleuve à l'autre vingt-un milles.

L'Indus.

XXIII. 20. L'Indus, Sind dans la langue du pays, sort de la chaîne du Caucase Paropamise, coule d'abord à l'est, et reçoit aussi dix-neuf rivières. L'Hydaspe et le Cantabre, qui sont les plus connues, en apportent avec eux, l'un quatre et l'autre trois. L'Acésine et l'Hypase portent bateau. Toujours modeste cependant, l'Indus n'a jamais plus de cinquante stades de largeur et de quinze pas de profondeur. Il forme deux îles, l'une très-grande, que l'on nomme Prasiane, et l'autre plus petite, qui porte le nom de Patale. Les auteurs les moins exagérés le disent navigable au moins pendant mille deux cent quarante milles. Vers la fin de son cours il suit en quelque sorte la marche du soleil, coule à l'ouest et va tomber dans l'Océan. Indiquons ici, malgré l'impossibilité de les accorder, les diverses distances de cette embouchure aux lieux les plus saillans de la côte. On compte des bouches du Gange au

dagula DCXXV M passuum. Ad Tropina XII XXV mill. passuum. Ad Perimulæ promontorium, ubi est celeberrimum Indiæ emporium, DCCL. Ad oppidum in insula, quam supra diximus, Patalam, DCXX.

Gentes montanæ inter eum et Jomanem, Cesi, Cetriboni silvestres : deinde Megallæ, quorum regi quingenti elephanti, peditum equitumque numerus incertus : Chrysei, Parasangæ, Asangæ, tigri fera scatentes. Armant peditum XXX mill., elephantos CCC, equites DCCC. Hos includit Indus, montium corona circumdatos et solitudinibus per DCXXV M. Infra solitudines, Dari, Suræ, iterumque solitudines per CLXXXVII mill. pass. plerumque arenis ambientibus haud alio modo, quam insulas mari. Infra deserta hæc Maltecoræ, Singæ, Marohæ, Rarungæ, Moruni. Hi montium, qui perpetuo tractu oceani oræ prætenti, incolæ, liberi et regum expertes, multis urbibus montanos obtinent colles. Nareæ deinde, quos claudit mons altissimus Indicorum Capitalia. Hujus incolæ, alio latere late auri et argenti metalla fodiunt. Ab iis Oraturæ, quorum regi elephanti quidem decem, sed amplæ vires peditum : Varetatæ, qui sub rege elephantos non alunt, fiducia equitum peditumque. Odomboeræ, Salabastræ. Horatæ urbe pulchra, fossis palustribus munita : per quas crocodili, humani corporis avidissimi, aditum nisi ponte non dant.

cap Calingique et à Dandagule, six cent vingt-cinq milles; à Tropine, mille deux cent vingt-cinq; au cap Périmule, près duquel est le plus célèbre entrepôt des Indes, sept cent cinquante; enfin, à Patale, dans l'île de ce nom, six cent vingt.

De l'Indus au Jomanes on rencontre dans les montagnes les Cèses, les Cétribons, habitant d'épaisses forêts; les Mégalles, dont le roi a cinq cents éléphans et une armée de fantassins et de cavaliers dont on ne connaît pas le nombre; les Chrysées, les Parasanges, les Asanges, dont le territoire nourrit des milliers de tigres. Leur force militaire monte à trente mille fantassins, trois cents éléphans, huit cents cavaliers. Ils ont pour bornes l'Indus et une ceinture de montagnes élevées avec un désert de six cent vingt-cinq milles. Au delà de ce vaste espace sont les Dares, les Sures; puis encore cent quatre-vingt-sept milles de déserts où quelques lieux fertiles se trouvent au milieu d'une mer de sable comme des îles dans l'Océan. Au dessous de ces derniers habitent les Maltécores, les Singes, les Marohes, les Rarunges, les Moruns, peuple libre et républicain, maître des monts dont la chaîne borde sans interruption la côte de l'Océan, et sur la pente desquels il a beaucoup de villes. Les Narèens s'étendent jusqu'au Capitalia, la plus haute des montagnes de l'Inde. Du côté opposé aux Narèens on y exploite de riches mines d'or et d'argent. Suivent les Oratures, dont le roi n'a que dix éléphans, mais commande à une nombreuse infanterie; les Varétates, qui, forts de leur infanterie et de leur cavalerie, n'élèvent point d'éléphans; les Odomboères, les Salabastres, les Horates, dont la ville magnifique est entourée de fossés que l'on ne

Et aliud apud illos laudatur oppidum Automela, impositum litori quinque amnium in unum confluente concursu, emporio nobili. Regi eorum elephanti M DC, peditum CL M, equitum quinque M. Pauperior Charmarum rex elephantos LX parvasque reliquas vires habet. Ab iis gens Pandæ, sola Indorum regnata feminis. Unam Herculi sexus ejus genitam ferunt, ob idque gratiorem præcipuo regno donatam. Ab ea deducentes originem imperitant CCC oppidis, peditum CL mill., elephantis quingentis. Post hanc trecentarum urbium Syrieni, Derangæ, Posingæ, Buzæ, Gogiarei, Umbræ, Nereæ, Brancosi, Nobundæ, Cocondæ, Nesei, Pedatriræ, Solobriasæ, Olostræ Patalen insulam attingentes : a cujus extremo litore ad Caspias portas $\overline{\text{XIX}}$ XXV mill. produntur.

Hic deinde accolunt Indum adversum evidenti demonstratione Amatæ, Bolingæ, Gallitalutæ, Dimuri, Megari, Ordabæ, Mesæ. Ab his Uri, Sileni : mox deserta in CCL mill. passuum. Quibus exsuperatis Organagæ, Aabortæ, Sibaræ, Suertæ : et ab iis solitudines prioribus pares. Dein Sarophages, Sorgæ, Baraomatæ, Umbrittæque, quorum XII nationes, singulisque binæ urbes. Aseni trium urbium incolæ. Caput eorum Bucephala, Alexandri regis equo (cui fuerat hoc nomen) ibi

peut passer que sur un pont, à cause d'une foule de crocodiles excessivement avides de chair humaine. Automèle, comptoir célèbre situé sur la côte au confluent de cinq rivières, est aussi aux Horates. Leur roi a mille six cents éléphans, cent cinquante mille fantassins, cinq mille cavaliers. Moins puissant, le roi des Charmes ne possède que soixante éléphans et une armée très-inférieure. Plus loin paraissent les Pandes, seule nation qui obéisse à des femmes. Hercule, dit-on, eut une fille dans ce pays, et ce peuple, rempli de respect pour sa haute naissance, lui donna la couronne : les femmes issues de son sang lui ont succédé, et commandent encore aujourd'hui à trois cents villes, cent cinquante mille soldats; elles ont, de plus, cinq cents éléphans. On trouve ensuite les Syriènes, qui possèdent trois cents villes, les Déranges, les Posinges, les Buzes, les Gogiarées, les Umbres, les Néréens, les Brancoses, les Nobundes, les Cocondes, les Nésées, les Pédatrires, les Solobriases, les Olostres, dans le voisinage de Patale. De l'extrémité de cette île aux portes Caspiennes, la distance est de mille neuf cent vingt-cinq milles.

Plus loin et le long de la rive orientale, dans des positions non contestées, habitent les Amates, les Bolinges, les Gallitalutes, les Dimures, les Mégares, les Ordabes, les Mèses, puis les Ures, les Silènes; vient ensuite un désert de deux cent cinquante milles, qui nous mène chez les Organages, les Aabortes, les Sibares, les Suertes. Là nouveaux déserts, puis les Sarophages, les Sorges, les Baraomates, les Umbrittes divisés en douze peuples, dont chacun a deux villes; les Asènes, qui en habitent trois, et dont la capitale est Bucéphale, célèbre

sepulto conditum. Montani super hos Caucaso subjecti, Soleadæ, Sondræ : transgressisque Indum, et cum eo decurrentibus Samarabriæ, Sambruceni, Bisambritæ, Osii, Antixeni, Taxillæ, cum urbe celebri, jam in plana demisso tractu, cui universo nomen Amandæ. Populi quatuor, Peucolaitæ, Arsagalitæ, Geretæ, Asoi.

Etenim plerique ab occidente non Indo amne determinant, sed adjiciunt quatuor satrapias, Gedrosos, Arachotas, Arios, Paropamisadas, ultimo fine Cophete fluvio : quæ omnia Ariorum esse, aliis placet.

21. Nec non et Nysam urbem plerique Indiæ adscribunt, montemque Merum, Libero patri sacro : unde origo fabulæ, Jovis femine editum. Item Astacanos gentem, vitis, et lauri, et buxi, pomorumque omnium in Græcia nascentium fertilem. Quæ memoranda, et prope fabulosa, de fertilitate terræ, ac genere frugum arborumque, aut ferarum, aut volucrum, et aliorum animalium traduntur, suis quæque locis in reliqua parte operis commemorabuntur. Quatuor vero satrapiæ mox paulo, ad Taprobanen insulam festinante animo.

Sed ante sunt aliæ, Patale, quam significavimus in ipsis faucibus Indi, triquetra figura, CCXX M passuum latitudine. Extra ostium Indi, Chryse, et Argyre, fer-

par la sépulture du cheval d'Alexandre, qui avait porté ce nom. Plus haut et sur le Caucase habitent des peuples montagnards, les Soléades, les Sondres, et de l'autre côté de l'Indus, en suivant le cours et la pente des eaux, les Samarabres, les Sambrucènes, les Bisambrites, les Osiens, les Antixènes, les Taxilles, qui ont une ville célèbre du même nom au milieu d'un plateau moins élevé dont l'ensemble se nomme Amande. Ajoutons encore quatre peuples, les Peucolaïtes, les Arsagalites, les Gérètes, les Asoés.

La plupart des géographes même ne fixent pas la limite de l'Inde à la rive occidentale de l'Indus, et ils y ajoutent quatre satrapies, la Gédrosie, l'Arachosie, l'Arie, la Paropamisie, que borne le Cophète. Selon quelques-uns toutes ces contrées forment l'Arie.

21. La plupart des savans mettent aussi dans l'Inde Nysa et le mont Méros, consacré à Bacchus, d'où la fable qui fait naître ce Dieu d'une cuisse de Jupiter. Le pays des Astacanes produit des vignes, du laurier, du buis, et généralement tous les arbres qui naissent en Grèce. Quant à toutes ces particularités merveilleuses, je dirais presque fabuleuses, sur l'extrême fertilité du sol, sur ses grains, ses arbres, ses bêtes sauvages, ses oiseaux, en un mot sur tous les animaux qu'elle contient, je les consignerai chacune à leur place dans la suite de l'ouvrage; je ne parlerai même que plus bas des satrapies. Taprobane est maintenant le but de nos désirs.

Mais quelques îles se trouvent sur notre route; Patale, à l'embouchure de l'Indus est un triangle dont la base a deux cent vingt milles. Passé l'embouchure se pré-

sepulto conditum. Montani super hos Caucaso subjecti, Soleadæ, Sondræ : transgressisque Indum, et cum eo decurrentibus Samarabriæ, Sambruceni, Bisambritæ, Osii, Antixeni, Taxillæ, cum urbe celebri, jam in plana demisso tractu, cui universo nomen Amandæ. Populi quatuor, Peucolaitæ, Arsagalitæ, Geretæ, Asoi.

Etenim plerique ab occidente non Indo amne determinant, sed adjiciunt quatuor satrapias, Gedrosos, Arachotas, Arios, Paropamisadas, ultimo fine Cophete fluvio : quæ omnia Ariorum esse, aliis placet.

21. Nec non et Nysam urbem plerique Indiæ adscribunt, montemque Merum, Libero patri sacro : unde origo fabulæ, Jovis femine editum. Item Astacanos gentem, vitis, et lauri, et buxi, pomorumque omnium in Græcia nascentium fertilem. Quæ memoranda, et prope fabulosa, de fertilitate terræ, ac genere frugum arborumque, aut ferarum, aut volucrum, et aliorum animalium traduntur, suis quæque locis in reliqua parte operis commemorabuntur. Quatuor vero satrapiæ mox paulo, ad Taprobanen insulam festinante animo.

Sed ante sunt aliæ, Patale, quam significavimus in ipsis faucibus Indi, triquetra figura, CCXX M passuum latitudine. Extra ostium Indi, Chryse, et Argyre, fer-

par la sépulture du cheval d'Alexandre, qui avait porté ce nom. Plus haut et sur le Caucase habitent des peuples montagnards, les Soléades, les Sondres, et de l'autre côté de l'Indus, en suivant le cours et la pente des eaux, les Samarabres, les Sambrucènes, les Bisambrites, les Osiens, les Antixènes, les Taxilles, qui ont une ville célèbre du même nom au milieu d'un plateau moins élevé dont l'ensemble se nomme Amande. Ajoutons encore quatre peuples, les Peucolaïtes, les Arsagalites, les Gérètes, les Asoés.

La plupart des géographes même ne fixent pas la limite de l'Inde à la rive occidentale de l'Indus, et ils y ajoutent quatre satrapies, la Gédrosie, l'Arachosie, l'Arie, la Paropamisie, que borne le Cophète. Selon quelques-uns toutes ces contrées forment l'Arie.

21. La plupart des savans mettent aussi dans l'Inde Nysa et le mont Méros, consacré à Bacchus, d'où la fable qui fait naître ce Dieu d'une cuisse de Jupiter. Le pays des Astacanes produit des vignes, du laurier, du buis, et généralement tous les arbres qui naissent en Grèce. Quant à toutes ces particularités merveilleuses, je dirais presque fabuleuses, sur l'extrême fertilité du sol, sur ses grains, ses arbres, ses bêtes sauvages, ses oiseaux, en un mot sur tous les animaux qu'elle contient, je les consignerai chacune à leur place dans la suite de l'ouvrage ; je ne parlerai même que plus bas des satrapies. Taprobane est maintenant le but de nos désirs.

Mais quelques îles se trouvent sur notre route; Patale, à l'embouchure de l'Indus est un triangle dont la base a deux cent vingt milles. Passé l'embouchure se pré-

tiles metallis, ut credo. Nam quod aliqui tradidere, aureum argenteumque iis solum esse, haud facile crediderim. Ab iis XX M pass. Crocala. Ab ea XII M pass. Bibaga, ostreis et conchyliis referta. Deinde Coralliba IX M pass. a supra dicta, multæque ignobiles.

Taprobane.

XXIV. 22. Taprobanen alterum orbem terrarum esse, diu existimatum est, Antichthonum appellatione. Ut liqueret insulam esse, Alexandri Magni ætas resque præstitere. Onesicritus classis ejus præfectus, elephantos ibi majores bellicosioresque, quam in India, gigni scripsit: Megasthenes flumine dividi, incolasque Palæogonos appellari, auri margaritarumque grandium fertiliores, quam Indos. Eratosthenes et mensuram prodidit, longitudinis VII M stad., latitudinis quinque M, nec urbes esse, sed vicos septingentos. Incipit ab Eoo mari, inter ortum occasumque Solis Indiæ prætenta, et quondam credita XX dierum navigatione a Prasiana gente distare: mox, quia papyraceis navibus, armamentisque Nili peteretur, ad nostrarum navium cursus, VII dierum intervallo taxato. Mare interest vadosum, senis non amplius altitudinis passibus, sed certis canalibus ita profundum, ut nullæ ancoræ sidant: ob id navibus utrimque proræ, ne per angustias alvei circumagi sit

sentent Chrysé et Argyre, où abondent les mines, car je ne peux croire, comme le disent quelques écrivains, que le sol même est de l'or et de l'argent. A vingt milles de là s'élève Croeale, et douze milles plus loin Bibaga, riche en huîtres et en coquillages de toute espèce. Coralliba n'en est qu'à neuf milles; elle est suivie d'une foule d'ilots peu connus.

Taprobane.

XXIV. 22. Taprobane a long-temps passé pour un autre monde, pour le monde des Antipodes. C'est du temps d'Alexandre, et grâce à ses armes, qu'on s'est assuré qu'elle est une île. Onésicrite, amiral de la flotte macédonienne, a écrit que la race des éléphans y était plus grosse et plus belliqueuse que dans l'Inde. Selon Mégasthène, un fleuve la traverse : ses habitans se nomment Paléogones; on y recueille plus d'or et des perles plus belles qu'en Inde. Ératosthène évalue sa surface à sept mille stades de long sur cinq de large, et lui donne sept cents bourgs sans aucune ville. Taprobane commence dans la mer Orientale et se développe le long de l'Inde entre l'ouest et l'est. De ses côtes à Prasiane on comptait jadis vingt jours de traversée. Aujourd'hui que nos vaisseaux ont remplacé les bâtimens de papyrus bons pour la navigation du Nil, on a réduit ce nombre à sept. La mer qui la sépare du continent est pleine de bas-fonds; la hauteur des eaux n'est que de six pas, sauf en certains canaux où la profondeur est telle que nulle ancre ne trouve de sol où mordre, mais si étroits qu'on donne deux proues aux navires, parce qu'ils ne pour-

necesse. Magnitudo ad terna millia amphorum. Siderum in navigando nulla observatio. Septentrio non cernitur : sed volucres secum vehunt, emittentes sæpius, meatumque earum terram petentium comitantur. Nec plus quaternis mensibus anno navigant. Cavent a solstitio maxime centum dies, tum illo mari hiberno.

Hactenus a priscis memorata : nobis diligentior notitia Claudii principatu contigit, legatis etiam ex insula advectis. Id accidit hoc modo : Annii Plocami, qui maris Rubri vectigal a fisco redemerat, libertus circa Arabiam navigans, Aquilonibus raptus præter Carmaniam, xv die Hippuros portum ejus invectus, hospitali regis clementia sex mensium tempore imbutus adloquio, percunctanti postea narravit Romanos et Cæsarem. Mirum in modum in auditis justitiam ille suspexit, quod pares pondere denarii essent in captiva pecunia, cum diversæ imagines indicarent a pluribus factos. Et hoc maxime sollicitatus ad amicitiam, legatos quatuor misit, principe eorum Rachia. Ex iis cognitum D esse oppida, portum contra meridiem, adpositum oppido Palæsimundo, omnium ibi clarissimo, ac regiam CC mill. plebis. Stagnum intus Megisba, CCCLXXV mill. passuum ambitu, insulas pabuli tantum fertiles complexum. Ex eo

raient revirer de bord. Le bâtiment ne doit être que de trois mille amphores. La navigation ne se dirige point d'après l'inspection des astres. On ne voit point la grande ourse. Mais l'équipage emporte des oiseaux auxquels on donne la volée, et comme ils se dirigent vers la terre, on suit la direction que prennent leurs ailes. Le trajet n'est possible que pendant quatre mois de l'année. C'est surtout pendant les cent jours les plus voisins du solstice de juin qu'on évite la mer; car c'est alors que l'hiver soulève la mer Indique.

Jusqu'ici nous ne faisons que transcrire nos devanciers; mais des ambassadeurs venus de l'île même, sous le règne de Claude, nous ont donné des notions plus complètes. Voici comment: Annius Plocamus, affranchi qui avait acheté du fisc les revenus de la mer Rouge, côtoyait l'Arabie, lorsque les aquilons le portèrent le long de la Carmanie en quinze jours jusqu'à Hippures, où il fut accueilli hospitalièrement par le roi, et où, au bout de six mois, ayant appris la langue du pays, il répondit aux questions du prince par des détails sur Rome et sur César. Ce qui frappa surtout le royal auditeur, c'est que le poids de l'argent de son captif était toujours le même, quoique les effigies indiquassent par leur diversité des souverains différens. Ce motif surtout l'excita à rechercher l'amitié des Romains, et il nous envoya quatre députés, dont le chef s'appelait Rachia. D'après le récit de ceux-ci, Taprobane a cinq cents villes, et au sud un port près duquel est Palésimonde, la plus belle ville de l'île. Le palais du roi renferme deux cent mille âmes. Le lac Mégisba, dans le centre, a trois cent soixante-quinze

duos amnes erumpere : Palæsimundum, juxta oppidum ejusdem nominis, influentem in portum tribus alveis, quinque stadiorum arctissimo, XV amplissimo : alterum ad septentriones Indiamque versum, Cydara nomine. Proximum esse Indiæ promontorium, quod vocetur Coliacum, quatridui navigatione, medio in cursu Solis insula occurrente. Mare id colore perviridi, præterea fruticosum arboribus, jubas earum gubernaculis deterentibus. Septentriones Vergiliasque apud nos, veluti novo cælo, mirabantur. Ne lunam quidem apud ipsos, nisi ab octava ad XVI supra terram aspici fatentes. Canopum lucere noctibus, sidus ingens et clarum. Sed maxime mirum iis erat, umbras suas in nostrum cælum cadere, non in suum : solemque a læva oriri, et in dexteram occidere potius, quam e diverso. Iidem narravere, latus insulæ, quod prætenderetur Indiæ, X mill. stad. esse ab oriente hiberno. Ultra montes Emodos, Seras quoque ab ipsis aspici, notos etiam commercio : patrem Rachiæ commeasse eo : advenis sibi Seras occursare. Ipsos vero excedere hominum magnitudinem, rutilis comis, cæruleis oculis, oris sono truci, nullo commercio linguæ. Cetera eadem, quæ nostri negotiatores. Fluminis ulteriore ripa merces positas juxta venalia tolli ab his, si placeat permutatio : non aliter odio justiore luxuriæ, quam si perducta mens illuc usque cogitet, quid, et quo petatur, et quare.

milles de tour, et contient des îles où il ne croît que des pâturages. Deux fleuves y coulent. Le premier, qui se nomme Palésimonde, se jette dans la mer près de la ville de même nom par trois embouchures, dont la moindre a cinq stades de largeur et la plus grande quinze; le second s'appelle Cydara et coule vers le nord et vers l'Inde. Du cap Coliaque, le plus voisin de l'Inde, à la terre ferme, la traversée est de quatre jours. On rencontre au milieu l'île du Soleil. La mer est là d'une couleur extrêmement verte; des arbres croissent au fond des eaux, et leurs sommités sont souvent froissées par les vaisseaux. Les Taprobaniens à Rome voyaient avec étonnement la grande ourse, les Vergilies; c'était pour eux un ciel nouveau. La lune même, disaient-ils, ne se montre chez eux que de la huitième à la seizième heure. La grande et brillante Canope les éclaire toutes les nuits. Mais ce qui mettait le comble à leur étonnement, c'est la direction des ombres vers le pôle arctique et non vers le pôle austral; et la position du soleil se levant à gauche et se couchant à droite, tandis que chez eux c'est tout le contraire. Ils ajoutaient que la côte de Taprobane qui regarde l'Inde a dix mille stades et est à l'orient d'hiver. De l'île même on voit au delà des monts Émodes, les Sères, si connus par leur commerce; le père de Rachia avait été dans leur pays; et les habitans, assurèrent-ils, allaient d'eux-mêmes au devant des étrangers. Leur stature colossale, des cheveux blonds, des yeux bleus, des sons rudes et rauques, point d'idiome pour se communiquer leur pensée, voilà ce qui les caractérise. Du reste, ils ressemblent à nos marchands : si les marchan-

Sed ne Taprobane quidem, quamvis extra orbem a natura relegata, nostris vitiis caret. Aurum argentumque et ibi in pretio. Marmor testudinis simile, gemmæ margaritæque in honore multo præstantiores : et totius luxuriæ nostræ cumulus. Ipsorum opes majores esse dicebant, sed apud nos opulentiæ majorem usum.

Servum nemini : non in diem aut interdiu somnum : ædificia modice ab humo exstantia, annonam numquam augeri, non fora litesve esse : coli Herculem : eligi regem a populo senecta clementiaque, liberos non habentem : et si postea gignat, abdicari, ne fiat hereditarium regnum. Rectores ei a populo XXX dari : nec nisi plurium sententia quemquam capitis damnari : sic quoque appellationem esse ad populum; et septuaginta judices dari : si liberent ii reum, amplius triginta, his nullam esse dignationem, gravissimo probro. Regi cultum Liberi patris, ceteris Arabum. Regem, si quid delinquat, morte multari, nullo interimente, aversantibus cunctis, et commercia etiam sermonis negantibus. Festa venatione absumi, gratissimam eam tigribus elephantisque constare. Agros diligenter coli : vitis usum non esse, pomis abundare. Esse et in piscatu voluptatem, testudinum

dises offertes leur plaisent, ils en posent les retours sur la rive ultérieure du fleuve. Nouvelle occasion de haïr le luxe encore plus que jamais, pour peu qu'on songe et aux objets que l'on va chercher et aux lieux et au but.

Taprobane même, quoique isolée du monde par la nature, n'est pas étrangère à nos vices. On y estime l'or et l'argent. Ses marbres, qui ont la beauté de l'écaille, ses perles, ses pierreries magnifiques sont des plus estimés; enfin, c'est notre luxe dans toute son exagération. Mais, disaient-ils, s'ils ont plus de richesses, l'art chez nous tire mieux parti des nôtres.

Taprobane n'a point d'esclaves : on n'y dort ni tout le jour ni une partie du jour; les édifices s'élèvent peu au dessus du sol : le prix des denrées ne varie pas; on ne connaît ni barreau, ni procès. Hercule est le dieu du pays. Le peuple élit pour roi un vieillard recommandable par sa douceur, et sans enfans; s'il devient père, il abdique pour que l'empire ne devienne pas héréditaire. On lui donne de plus trente conseillers, et on ne condamne à mort que sur l'avis de la majorité. L'appel au peuple existe aussi; on nomme alors soixante-dix juges; et si ceux-ci absolvent l'accusé, les trente courtisans sont dégradés et deviennent des objets de mépris. Le roi porte le costume de Bacchus; le peuple s'habille comme les Arabes. Si le roi devient coupable de quelque grand crime, on le condamne à mort; mais personne n'exécute la sentence, chacun le fuit, on refuse même d'échanger un mot avec lui, et on le laisse périr dans une grande et magnifique chasse contre les éléphans et les tigres. L'agriculture est très-soignée : on ne cultive pas la vigne, les fruits abondent.

maxime, quarum superficie familias habitantium contegi: tanta reperiri magnitudine. Vitam hominum centum annis modicam. Hæc comperta de Taprobane.

Ariani et junctæ gentes.

XXV. Quatuor satrapiæ, quas in hunc locum distulimus, ita se habent.

23. A proximis Indo gentibus, montana. Capissene habuit Capissam urbem, quam diruit Cyrus. Arachosia cum oppido et flumine ejusdem nominis, quod quidam Cophen dixere, a Semiramide conditum. Amnis Erymanthus præfluens Parabesten Arachosiorum. Proximos iis a meridie ad partem Arachotarum faciunt Gedrosos, et a septentrione Paropamisadas: Cartana oppidum sub Caucaso, quod postea Tetragonis dictum. Hæc regio est ex adverso. Bactrianorum deinde, cujus oppidum Alexandria, a conditore dictum. Syndraci, Dangalæ, Parapiani, Cantaces, Maci. Ad Caucasum, Cadrusi: oppidum ab Alexandro conditum.

Infra hæc omnia, ora ab Indo: Ariana regio ambusta fervoribus, desertisque circumdata, multa tamen interfusa opacitate: cultores congregat circa duos maxime fluvios, Tonderon et Arosapen. Oppidum Artacoana. Arius amnis, qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam. Patet oppidum stadia xxx, multoque pulcrius,

Les habitans aiment la pêche, surtout celle des tortues, dont la carapace sert d'abri à une famille entière, tant on en trouve d'énormes. Une vie de cent ans ne passe point pour longue. Voilà ce que nous savons de Taprobane.

Les Ariens, et les peuples voisins.

XXV. Passons aux quatre satrapies dont nous avons jusqu'ici remis la description.

23. Après les peuples les plus voisins de l'Indus est un pays montueux, nommé Capissène. Capisse, sa capitale, fut détruite par Cyrus. L'Arachosie a une ville et un fleuve de même nom, que quelquefois on appelle Cophès. La ville doit sa fondation à Sémiramis. Une autre ville arachosienne, Parabeste, est arrosée par l'Érymanthe. La Gédrosie au sud, les Paropamisades au nord confinent aux Arachosiens : sous le Caucase est Cartane, depuis dite Tétragonide. Ces pays font face à l'Arachosie. Vient ensuite la Bactriane, où une ville d'Alexandrie a reçu le nom du prince son fondateur, puis les Syndraces, les Dangales, les Parapianes, les Cantaces, les Maces, les Cadruses près du Caucase; ceux-ci ont une ville bâtie par Alexandre.

Au dessous s'étend la côte à l'ouest de l'Indus. L'Ariane d'abord y déploie ses plaines brûlées par la chaleur, ses vastes déserts et les îles nombreuses dont ils sont parsemés : deux rivières principales, le Tondère et l'Arosape, rassemblent des habitans autour de leurs rives. On y voit de plus Artacoane, l'Arius, dont les eaux baignent une autre Alexandrie, création d'Alexandre (cette ville a

sicut antiquius, Artacabane : iterum ab Antiocho munitum, stadia L. Dorisci gens. Amnes : Pharnacotis, Ophradus. Prophthasia oppidum Zariasparum : Drangæ, Evergetæ, Zarangæ, Gedrusi. Oppida : Peucolais, Lymphorta : Methoricorum desertum. Amnis Manais : Augutturi gens. Flumen Borru : gens Urbi. Flumen navigabile Pomanus Pandarum finibus. Item Cabirus Suarorum, ostio portuosus. Oppidum Condigramma. Flumen Cophes. Influunt in eum navigabilia Sadarus, Parospus, Sodinus.

Arianæ partem esse Daritin aliqui volunt, mensuramque produnt utriusque longitudine $\overline{\text{XIX}}$ L, latitudine dimidio minore, quam Indiæ. Alii Gedrusos, et Pasires posuere per CXXXIV mill. passuum. Mox Ichthyophagos Oritas, propria, non Indorum, lingua loquentes, per CC mill. pass. Inde posuere Arbiorum gentem per CC mill. Ichthyophagos omnes Alexander vetuit piscibus vivere. Ultra deserta : deinde Carmania, ac Persis, atque Arabia.

Navigationes in Indiam.

XXVI. Sed priusquam hæc generatim persequamur, indicare convenit, quæ prodit Onesicritus, classe Alexandri circumvectus in mediterranea Persidis ex India, nar-

trente stades), Artacabane, beaucoup plus belle et plus ancienne que la précédente; fortifiée postérieurement par Antiochus, elle a cinquante stades. Suivent les Dorisques. Rivières : le Pharnacotide, l'Ophrade. Prophthasie est aux Zariaspes. Peuples : les Dranges, les Évergètes, les Zaranges, les Gédruses. Villes : Peucolaïs, Lymphorte, puis le désert des Méthorices. Le Manaïs, les Auguttures, le Borru, les Urbes, le Pomane, qui porte bateau et qui touche aux confins des Pandes, le Cabire chez les Suares (celui-ci a un port à son embouchure), Condigramme, le Cophès grossi de trois rivières navigables : le Sadare, le Parospe, le Sodin complètent ce tableau.

Dans l'Ariane, quelques-uns comprennent la Daritide et donnent aux deux pays ensemble mille neuf cent cinquante milles de long sur une largeur de moitié inférieure à celle de l'Inde. Selon d'autres, les Gédruses et les Pasires s'étendent sur une longueur de cent trente-quatre milles : les Ichthyophages Orites, qui parlent non l'indien, mais une langue particulière, occupent deux cents milles de pays. Les Arbiens qui les suivent ont de même une côte de deux cents milles. Alexandre avait interdit l'usage exclusif du poisson à tous ces Ichthyophages. Les déserts qui commencent immédiatement après mènent à la Carmanie, à la Perse et à l'Arabie.

Voyages par mer aux Indes.

XXVI. Mais avant de s'appesantir sur ces détails, suivons les traces d'Onésicrite, amiral d'Alexandre, qui de l'Inde alla parcourir l'intérieur du golfe de Perse, et

rata proxime a Juba : dein eam navigationem, quæ his annis comperta servatur hodie.

Onesicriti et Nearchi navigatio nec nomina habet mansionum, nec spatia : primumque Xylenepolis ab Alexandro condita, unde ceperunt exordium, juxta quod flumen, aut ubi fuerit, non satis explanatur. Hæc tamen digna memoratu produntur. Arbis oppidum a Nearcho conditum in navigatione ea. Flumen Nabrum navium capax : contra insula distans LXX stad. Alexandria condita a Leonnato jussu Alexandri in finibus gentis, Argenus portu salubri. Flumen Tuberum navigabile, circa quod Pasiræ. Deinde Ichthyophagi tam longo tractu, ut XX dierum spatio prænavigaverint. Insula, quæ Solis appellatur, et eadem cubile Nympharum, rubens, in qua nullum non animal absumitur, incertis causis. Ori gens : flumen Carmaniæ Hytanis portuosum, et auro fertile. Ab eo primum septentriones apparuisse adnotavere. Arcturum nec omnibus cerni noctibus, nec totis umquam. Achæmenidas usque illo tenuisse. Æris et ferri metalla, et arsenici, et minii exerceri. Inde promontorium Carmaniæ est, ex quo in adversa ora ad gentem Arabiæ Macas trajectus distat L mill. pass. Insulæ tres, quarum Oracla tantum habitatur aquosa, a continenti XXV mill. pass. Insulæ IV jam in sinu ante Persida. Circa has hydri marini vicenum cu-

dont Juba a parlé naguère. Nous traiterons ensuite de la navigation aujourd'hui en usage.

Le voyage d'Onésicrite et de Néarque n'indique ni distances ni points de repos. On n'explique pas même suffisamment où et sur quelle rivière est Xylénépolis, ville fondée par Alexandre, et d'où partirent les deux amiraux. Voici pourtant les points les plus dignes de remarque. Arbis, fondée par Néarque pendant le voyage; le Nabre, où remontent les vaisseaux; vis-à-vis et à soixante-dix stades une île; Alexandrie, fondée sur l'ordre du conquérant, par Léonnat, aux extrémités du pays; Argène avec un bon port, le Tubère, rivière navigable, dont les bords sont habités par les Pasires, la côte des Ichthyophages, si longue qu'il faut vingt jours pour la parcourir, l'île du Soleil, autrement lit des Nymphes (la terre en est rouge et des causes inconnues y font périr tous les animaux), le peuple des Ores, l'Hytanis, qui coule en Carmanie et forme un port. L'or abonde aux environs. C'est là que l'équipage commença à revoir la grande ourse. L'Arcture ne se montre ni toutes les nuits, ni la nuit entière. Là s'arrêtait l'empire des Achéménides. On y exploite le cuivre, le fer, l'arsénic, le minium. Vient ensuite le cap de Carmanie, à cinquante milles des Maces, peuple arabe de la rive opposée. A vingt-cinq milles du continent sont trois îles, dont une seule, Oracla, a de l'eau et des habitans. A l'entrée du golfe et devant la Perside sont quatre îles. Là on vit avec effroi des hydres marines de vingt coudées venir à la nage vers les vaisseaux. Les îles Acrotade et Gaurates viennent ensuite. Dans la dernière sont les Chianes. Au mi-

bitorum adnatantes terruere classem. Insula, Acrotadus : item Gauratæ, in quibus Chiani gens. Flumen Hyperis in medio sinu Persico, onerariarum navium capax. Flumen Sitiogagus, quo Pasargadas septimo die navigatur. Flumen navigabile Heratemis : insula sine nomine. Flumen Granis modicarum navium capax, per Susianen fluit : dextra ejus accolunt Deximontani, qui bitumen perficiunt. Flumen Zarotis ostio difficili, nisi peritis : insulæ duæ parvæ : inde vadosa navigatio palustri similis, per euripos tamen quosdam peragitur. Ostium Euphratis. Lacus, quem faciunt Eulæus et Tigris juxta Characem. Inde Tigri Susa. Festos dies ibi agentem Alexandrum invenerunt septimo mense, postquam digressus ab iis fuerat Patalis; tertio navigationis. Sic Alexandri classis navigavit. Postea a Syagro Arabiæ promontorio Patalen Favonio, quem Hippalum ibi vocant, peti certissimum videbatur XIII XXXII mill. passuum æstimatione.

Secuta ætas propiorem cursum tutioremque judicavit, si ab eodem promontorio Zigerum portum Indiæ peteret. Diuque ita navigatum est, donec compendia invenit mercator, lucroque India admota est. Quippe omnibus annis navigatur, sagittariorum cohortibus impositis : etenim piratæ maxime infestant. Nec pigebit totum cursum ab Ægypto exponere, nunc primum certa notitia patescente. Digna res, nullo anno imperii nostri

lieu du golfe Persique débouche l'Hypéris, qui reçoit les bâtimens de transport; puis viennent le Sitiogage, qui mène en sept jours à Pasargades, l'Hératémis, navigable aussi, une île sans nom, le Granis, qui coule en Susiane et où ne voguent que de petits vaisseaux (sur la droite de ce fleuve sont les Deximontanes, qui travaillent le bitume); l'embouchure du Zarote est difficile pour tout autre qu'un habile navigateur; près de là sont deux petites îles; on vogue ensuite sur des eaux semées de bas-fonds et d'euripes : on dirait des marécages. De là, remontant l'embouchure de l'Euphrate, puis un lac formé par le Tigre et l'Eulée, auprès de Charax, on arrive par le Tigre à Suse. Là les deux amiraux trouvèrent Alexandre au milieu des festins, sept mois après son départ de Patale, et le troisième mois de leur embarquement. Tel fut le trajet de la flotte d'Alexandre. Dans la suite on a découvert qu'un vent nommé Hippale transporte en ligne directe du cap Syagre, en Arabie, à Patale, course qui est de treize cent trente-deux milles.

La génération suivante trouva plus d'avantage, de sûreté et de brièveté à se rendre de ce même cap au port Zigère en Inde; et tel a été long-temps l'itinéraire maritime jusqu'à ce qu'un marchand, en l'abrégeant, ait mis l'Inde à la portée de notre cupidité. Chaque année maintenant on fait un voyage dans l'Inde; mais les flottes sont garnies d'archers, car les pirates infestent ces mers. Traçons ici l'itinéraire tout entier, à partir de l'Égypte, puisque l'on n'a que depuis peu des notions exactes sur ce point, qui certes est digne d'attention, car il n'est pas

minus H-S quingenties exhauriente India, et merces remittente, quæ apud nos centuplicato veneant.

Duo millia passuum ab Alexandria abest oppidum Juliopolis. Inde navigant Nilo Coptum CCCIII mill. passuum, qui cursus Etesiis flantibus peragitur XII diebus. A Copto camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis. Prima appellatur Hydreum, XXXII mill. Secunda in monte, diei itinere. Tertia in altero Hydreumate, a Copto XCV mill. Deinde in monte. Mox ad Hydreum Apollinis, a Copto CLXXXIV mill. passuum. Rursus in monte. Mox ad novum Hydreum a Copto CCXXXIII mill. passuum. Est et aliud Hydreum vetus, Troglodyticum nominatur, ubi præsidium excubat diverticulo duum millium. Distat a novo Hydreumate IV mill. passuum. Inde Berenice oppidum, ubi portus Rubri maris, a Copto CCLVIII mill. passuum. Sed quia major pars itineris conficitur noctibus propter æstus, et stativis dies absumuntur, totum a Copto Berenicen iter duodecimo conficitur die.

Navigare incipiunt æstate media ante Canis ortum, aut ab exortu protinus, veniuntque circiter XXX die Ocelim Arabiæ, aut Canen thuriferæ regionis. Est et tertius portus, qui vocatur Muza, quem Indica navigatio non petit, nec nisi thuris odorumque Arabicorum mercatores. Intus oppidum, regia ejus appellatur Saphar,

d'année où l'Inde ne ravisse à Rome cinquante millions de sesterces, et ne nous donne en retour des marchandises qui chez nous se vendent cent fois cette somme.

D'Alexandrie à Juliopolis on compte deux milles; de là le Nil et les vents étésiens mènent en douze jours à Coptos, trois cent trois milles plus loin : là on prend des chameaux, et l'on s'arrête, pour prendre de l'eau, à des relais disposés sur la route. Hydreum, le premier, est à trente-deux milles; le second, dans une montagne, se découvre après un jour de marche; Hydreuma, le troisième, est à quatre-vingt-quinze milles de Coptos. Quatrième station, sur une montagne; cinquième, à Hydreum d'Apollon (cent quatre-vingt-quatre milles de Coptos). Nouvelle montagne; de celle-ci on va à Novum Hydreum (deux cent trente-trois milles de Coptos). A quatre lieues de là est l'ancienne Hydreum, dite aussi Hydreum la Troglodytique, où se trouve de quoi loger deux mille hommes. Enfin, on arrive à Bérénice, port sur la mer Rouge, situé à deux cent cinquante-huit milles de Coptos; mais comme on ne marche guère que la nuit, et que le jour est consacré au repos, toute cette route se fait en douze jours.

La navigation commence vers le milieu de l'été, quelque temps avant ou immédiatement après le lever de la canicule; trente jours suffisent pour atteindre Océlis en Arabie, ou Cané dans le pays de l'encens. Muza, le troisième port de ces parages, n'est hanté que par ceux qui trafiquent de l'encens et des aromates de l'Arabie; jamais ceux qui vont aux Indes n'y relâchent. Dans les

aliudque Save. Indos autem petentibus utilissimum est ab Oceli egredi. Inde vento Hippalo navigant diebus quadraginta ad primum emporium Indiæ Muzirim, non expetendum propter vicinos Piratas, qui obtinent locum nomine Nitrias : neque est abundans mercibus. Præterea longe a terra abest navium statio, lintribusque adferuntur onera, et regeruntur. Regnabat ibi, cum proderem hæc, Celebothras. Alius utilior portus gentis Necanidon, qui vocatur Barace. Ibi regnat Pandion, longe ab emporio mediterraneo distante oppido, quod vocatur Modusa. Regio autem ex qua piper monoxylis lintribus Baracen convehunt, vocatur Cottonara : quæ omnia gentium, portuumve, aut oppidorum nomina apud neminem priorum reperiuntur. Quo apparet mutari locorum status. Ex India renavigant mense Ægyptio Tybi incipiente, nostro decembri : aut utique Mechiris Ægyptii intra diem sextum, quod fit intra Idus Januarias nostras : ita evenit, ut eodem anno remeent. Navigant autem ex India vento Vulturno : et cum intravere Rubrum mare, Africo vel Austro.

Nunc revertemur ad propositum.

Carmania.

XXVII. Carmaniæ oram patere duodecies centena L mill. passuum, Nearchus scripsit. Ab initio ejus ad flu-

terres est une ville dont le palais s'appelle Saphar. Une autre ville encore se nomme Save. Le plus avantageux, c'est de repartir d'Océlis. Le vent Hippale porte ensuite le vaisseau en quarante jours à Muziris, première ville marchande que présente l'Inde. Mais on ne se dirige guère vers ce point, tant à cause des pirates voisins qui occupent le lieu dit Nitria, et du peu d'abondance des marchandises, que parce que les navires stationnent loin du rivage, et qu'il faut des bateaux pour emporter et rapporter les marchandises. Cette côte, au moment où j'écris, obéit au roi Célébothre. Le port de Barace, chez les Nécanides, est beaucoup meilleur. Le roi du pays se nomme Pandion. Le marché est à quelque distance de la capitale, qu'on nomme Moduse. La contrée d'où l'on apporte à Barace, sur des canots d'une seule pièce de bois, des cargaisons de poivre, s'appelle Cottonara. Nul autre jusqu'ici n'a donné ces noms de villes, de ports ou de nations, ce qui indique des changemens de dénomination. Pour revenir de l'Inde, on part au commencement du mois égyptien Tybi, qui répond à notre décembre, ou le 6 de Méchiris, ce qui revient à nos ides de janvier, de sorte que l'aller et le retour ont lieu dans l'année. Le vent qui ramène de l'Inde est le Vulturne, et quand on est dans les eaux du golfe Arabique, c'est l'Africus ou l'Auster.

Revenons à notre objet.

Carmanie.

XXVII. La côte de la Carmanie a, selon Néarque, douze cent cinquante milles d'étendue. Du point où

men Sabin centum mill. passuum. Inde vineas coli et arva ad flumen Andanin xxv mill. spatio. Regio vocatur Armuzia. Oppida Carmaniæ, Zethis, et Alexandria.

Sinus Persicus et Arabicus.

XXVIII. Irrumpit deinde et in hac parte geminum mare terras, quod Rubrum dixere nostri, Græci Erythræum a rege Erythra, aut (ut alii) solis repercussu talem reddi colorem existimantes : alii ab arena terraque, alii tali aquæ ipsius natura.

24. Sed in duos dividitur sinus. Is qui ab oriente est, Persicus appellatur, $\overline{\text{xxv}}$ M passuum circuitu, ut Eratosthenes tradit. Ex adverso est Arabia, cujus $\overline{\text{xii}}$ mill. passuum est longitudo. Rursus altero ambitur sinu, Arabico nominato. Oceanum qui influit, Azanium appellant. Persicum introitum v mill. passuum latitudinis, alii quatuor fecerunt. Ab eo ad intimum sinum recto cursu $\overline{\text{xi}}$ xxv mill. propemodum constat esse, et situm ejus humani capitis effigie. Onesicritus et Nearchus ab Indo amne in sinum Persicum, atque illinc Babylonem Euphratis paludibus, scripserunt xvii mill. passuum esse.

In Carmaniæ angulo sunt Chelonophagi, testudinum superficie casas tegentes, carne vescentes. A flumine Arbi

elle commence jusqu'au Sabis on compte cent milles. Des vignobles, des champs ensemencés s'étendent sur un espace de vingt-cinq milles, jusqu'à l'Andanis. Le pays lui-même se nomme Armuzie. On voit en Carmanie les villes de Zéthis et d'Alexandrie.

Golfes Persique et Arabique.

XXVIII. La terre ensuite est envahie par une double mer nommée chez nous mer Rouge, et chez les Grecs Érythrée, soit à cause du roi Érythras, soit parce que la réverbération des rayons solaires donne cette nuance aux eaux, soit à cause de celle du sable et de la terre, soit enfin pour indiquer la nature même des eaux.

24. Elle se divise en deux golfes. Le plus oriental est le golfe Persique. Ératosthène lui donne deux mille cinq cents milles de circonférence. Vis-à-vis est l'Arabie, qui a douze cents milles de longueur; l'autre est le golfe Arabique, qui communique avec l'Océan par le golfe d'Azanie. L'entrée du golfe Persique a cinq milles de large, ou, selon quelques-uns, quatre. De là au fond du golfe il y a, en ligne directe, onze cent vingt-cinq milles; sa figure représente une tête humaine. Selon Onésicrite et Néarque, de l'Indus au golfe Persique, et de là à Babylone, en remontant les marécages que forme l'Euphrate, il y a dix-sept milles.

A l'extrémité de la Carmanie sont les Chélonophages, qui mangent la chair de la tortue et transforment en

promontorium ipsum inhabitant, præter capita toto corpore hirti, coriisque piscium vestiti.

25. Ab horum tractu Indiam versus Caicandrus deserta insula in oceano, L mill. passuum traditur : juxtaque eam freto interfluente Stoidis, quæstuosa margaritis. A promontorio Carmanis junguntur Armozei. Quidam interponunt Arbios, CCCCXII millia passuum toto litore. Ibi portus Macedonum, et aræ Alexandri in promontorio. Amnes : Saganos : dein Daras, et Salsos. Ab eo promontorium Themisteas, insula Aphrodisias habitatur. Inde Persidis initium ad flumen Oroatin, quo dividitur ab Elymaide. Contra Persidem insulæ, Philos, Casandra, Aracia cum monte prælto Neptuno sacra. Ipsa Persis adversus occasum sita obtinet litora DL mill. passuum : etiam in luxum dives, in Parthorum jam pridem translata nomen. Horum de imperio nunc paucis.

Parthorum regna.

XXIX. Regna Parthorum duodeviginti sunt omnia : ita enim dividunt provincias, circa duo (ut diximus) maria, Rubrum a meridie, Hyrcanum a septentrione. Ex iis undecim, quæ superiora dicuntur, incipiunt a confinio Armeniæ, Caspiisque litoribus : pertinent ad Scythas, cum quibus ex æquo degunt. Reliqua septem

toit sa carapace. Passé le fleuve Arbis, et sur le promontoire même, on trouve un peuple dont tout le corps est velu, sauf la tête, et qui se revêt de peau de poissons.

25. Plus loin et vers l'Inde est, dit-on, l'île déserte de Caïcandre, au milieu de l'Océan, à cinquante milles. Un modique détroit la sépare de Stoïde, où l'on s'enrichit par la pêche des perles. Passé le promontoire, les Armozéens confinent aux Carmaniens : quelques-uns cependant placent entre ces deux peuples les Arbiens : la côte entière a quatre cent douze milles. Ensuite viennent, sur un cap, et la côte macédonienne, et les autels d'Alexandre. Les fleuves Saganes, Dare, Salse, précèdent le cap Thémistéas et l'île Aphrodisiade, qui a des habitans. Au delà commence la Perside, que l'Oroatis sépare de l'Élymaïde. Vis-à-vis de la Perside sont les îles de Philos, de Casandre, d'Aracie, avec une haute montagne. Aracie est consacrée à Neptune. L'étendue de la Perside est de cinq cent cinquante milles; sa direction est occidentale. L'opulence de cette contrée va jusqu'au luxe; mais il y a déjà long-temps que les Parthes ont substitué leur nom au sien. Un mot à présent de ces derniers.

Empire Parthe.

XXIX. L'empire Parthe contient en tout dix-huit royaumes, car tel est le titre des subdivisions de l'empire. Ils sont groupés entre deux mers, l'Hyrcanienne au nord, au midi la mer Rouge. Onze sont nommés royaumes supérieurs : ils commencent à l'Arménie et aux côtes de la mer Caspienne et touchent aux Scythes, auxquels ressemblent déjà leurs habitans. Les sept autres prennent le

regna inferiora appellantur. Quod ad Parthos attinet, semper fuit Parthia in radicibus montium sæpius dictorum, qui omnes eas gentes prætexunt. Habet ab ortu Arios, a meridie Carmaniam et Arianos, ab occasu Pratitas Medos, a septentrione Hyrcanos, undique desertis cincta. Ulteriores Parthi Nomades appellantur : citra, deserta : ab occasu urbes eorum, quas diximus, Issatis et Calliope : ab oriente æstivo, Europum : ab hiberno, Mania : in medio Hecatompylos, Arsacæ regia : Nisæa Parthienes nobilis, ubi Alexandropolis a conditore.

Necessarium est in hoc loco signare et Medorum situm, terrarumque faciem circumagere ad Persicum mare, quo facilius deinde reliqua noscantur. Namque Media ab occasu transversa oblique Parthiæ occurrens, utraque regna includit. Habet ergo ipsa ab ortu Caspios, et Parthos : a meridie Sittacenen, et Susianen, et Persida : ab occasu Adiabenen : a septentrione Armeniam. Persæ Rubrum mare semper accoluere, propter quod is sinus Persicus vocatur : regio ibi maritima, Syrtibolos. Qua vero ipsa subit ad Medos, Climax Megale appellatur locus, arduo montis ascensu per gradus, introitu angusto, ad Persepolin caput regni, dirutum ab Alexandro. Præterea habet in extremis finibus Laodiceam, ab Antiocho conditam. Inde ad orientem Magi obtinent

nom de royaumes inférieurs. Quant aux Parthes primitifs, ils ont toujours habité le pied des chaînes ci-dessus décrites, chaînes dont les ramifications circonscrivent tout l'empire. A l'est sont les Aries, au sud les Carmaniens, les Ariens, à l'ouest les Mèdes Pratites, au nord les Hyrcaniens, de toutes parts les limites immédiates sont des déserts. Les Parthes ultérieurs s'appellent Parthes Nomades; des déserts s'étendent au dessous d'eux. A l'ouest sont les villes déjà nommées, Issatide et Calliope; à l'orient d'été, Europe; à l'orient d'hiver, Mania; au midi, Hécatompylos, résidence d'Arsace, Nisée en Parthiène, ville célèbre sur l'emplacement d'Alexandropolis, ainsi nommée d'Alexandre son fondateur.

Il faut ici décrire la Médie et faire le tour du pays jusqu'au golfe Persique pour mieux saisir le reste. La Médie court en biais à l'ouest, et opposant à la Parthie une limite oblique, confine et à cette région et à la Perse. Ses bornes sont à l'est les Caspiens et les Parthes, au sud la Sittacène, la Susiane, la Perside, à l'ouest l'Adiabène, au nord l'Arménie. Les Perses ont toujours occupé la côte de la mer Rouge, qui a pris d'eux le nom de golfe Persique : la côte même a le nom de Syrtibole. Le lieu où elle tient à la Médie prend le nom de Climax Mégalé : c'est un mont que l'on gravit péniblement par des degrés formant un étroit passage, et qui mène à Persépolis, ancienne capitale du royaume, détruite par Alexandre. A l'extrémité se trouve Laodicée, fondation d'Antiochus. A l'est les Mages occupent le port de Passagardes, où est le tombeau de Cyrus. Ecbatane, aussi habitée par les Mages, a été transportée par Darius dans les montagnes.

Passagardas castellum, in quo Cyri sepulcrum est : et horum Ecbatana oppidum translatum ab Dario rege ad montes. Inter Parthos et Arianos excurrunt Parætaceni. His gentibus et Euphrate, inferiora regna includuntur. Reliqua dicemus a Mesopotamia, excepto mucrone ejus, Arabumque populis, in priore dictis volumine.

Mesopotamia.

XXX. Mesopotamia tota Assyriorum fuit, vicatim dispersa, præter Babylona, et Ninum. Macedones eam in urbes congregavere, propter ubertatem soli. Oppida, præter jam dicta, habet Seleuciam, Laodiceam, Artemitam : item in Arabum gente, qui Orei vocantur, et Mardani, Antiochiam, quæ a præfecto Mesopotamiæ Nicanore condita Arabis vocatur. Junguntur his Arabes introrsus Eldamarii. Supra quos ad Pellacontam flumen Bura oppidum, Salmani, et Masei Arabes. Gordyæis vero juncti Aloni, per quos Zerbis fluvius in Tigrin cadit, Azones, Silici montani, et Orontes, quorum ad occidentem oppidum Gaugamela : item Sue, in rupibus : supra Silici Classitæ, per quos Lycus ex Armenia fertur : Absidris ad hibernum exortum, Azochis oppidum. Mox in campestribus oppida : Diospage, Polytelia, Stratonice, Anthemus. In vicinia Euphratis Nicephorion, quod, ut diximus, Alexander jussit condi propter loci opportunitatem. Dicta est in Zeugmate Apamia, ex qua

Entre les Ariens et les Parthes sont les Parétacènes. C'est entre ces nations et l'Euphrate que sont renfermés les royaumes inférieurs. Nous renvoyons à ce qui suivra la description de la Mésopotamie, celle du reste de l'empire Parthe, sauf la saillie qu'il fait dans les contrées arabes, objet du livre précédent.

Mésopotamie.

XXX. La Mésopotamie, jadis province assyrienne, n'avait que des bourgades éparses, hormis Babylone et Ninive. Les Macédoniens, frappés de la richesse du sol, les réunirent en villes. Parmi celles-ci nommons, outre celles qui l'ont déjà été, Séleucie, Laodicée, Artémite; chez les Arabes Orites et les Mardanes, Antioche l'Arabe, bâtie par Nicanor, gouverneur de la Mésopotamie. Près de là sont les Arabes Eldamares, et au dessus Bura, près du Pellaconte, les Sahnanes, les Arabes Masées. Aux Gordiens confinent les Alones, dont le Zerbis traverse le pays pour tomber dans le Tigre; les Azones, les Silices montagnards, les Orontes, et à l'ouest de ceux-ci Gaugamèle; Sué, au milieu des rochers; plus haut, les Silices Classites, que traverse le Lycus descendu d'Arménie; à l'orient d'hiver l'Absidre et Azoche. La plaine offre Diospage, Polytélie, Stratonice, Anthémonte. Nicéphorium, dans le voisinage de l'Euphrate, fut bâtie par ordre d'Alexandre, qui trouva sa position avantageuse. Nous avons, à propos de Zeugma, parlé d'Apamie. A l'est de celle-ci on arrive dans une ville très-forte, qui jadis avait soixante-dix stades de tour, et que l'on appelait le palais des Sa-

orientem petentes excipit oppidum apprime munitum, quondam stadiorum LXX amplitudine, et satraparum regia appellatum, quo tributa conferebantur, nunc in arcem redactum. Durant, ut fuerant, Hebata, et ductu Pompeii Magni terminus Romani imperii Oruros, a Zeugmate ducentis quinquaginta millibus passuum. Sunt qui tradunt Euphratem Gobaris præfecti opere deductum, ubi eum diximus findi, ne præcipiti cursu Babyloniam infestaret : ab Assyriis vero universis appellatum Narmalchan, quod significat regium flumen. Qua derivatur, oppidum fuit Agrani e maximis, quod diruere Persæ.

Babylon, Chaldaicarum gentium caput, diu summam claritatem obtinuit in toto orbe, propter quam reliqua pars Mesopotamiæ Assyriæque Babylonia appellata est, sexaginta millia passuum amplexa, muris ducenos pedes altis, quinquagenos latis, in singulos pedes ternis digitis mensura ampliore, quam nostra, interfluo Euphrate, mirabili opere utroque. Durat adhuc ibi Jovis Beli templum. Inventor hic fuit sideralis scientiæ. Cetero ad solitudinem rediit, exhausta vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ a Nicatore intra nonagesimum lapidem, in confluente Euphratis fossa perducti, atque Tigris : quæ tamen Babylonia cognominatur, libera hodie ac sui juris, Macedonumque moris. Ferunt ei plebis urbanæ DC M esse : situm vero mœnium, aquilæ pandentis alas : agrum

trapes, parce qu'elle contenait le trésor de l'état : aujourd'hui c'est un simple fort. Hébate, dit-on, existe encore, ainsi qu'Oruros, limite de l'empire romain sous Pompée. Ce lieu est à deux cent cinquante milles de Zeugma. Quelques auteurs prétendent que ce que nous avons appelé division de l'Euphrate est une tranchée artificielle, ouvrage du gouverneur Gobaris, qui par là voulait préserver la Babylonie de l'extrême impétuosité du grand fleuve. Toute l'Assyrie appelle l'Euphrate Narmalchan, c'est-à-dire fleuve royal. A son embouchure était Agrani, ville considérable que détruisirent les Perses.

Babylone, capitale de tous les peuples chaldéens, eut long-temps une célébrité universelle : de là le nom de Babylonie donné à tout le reste de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Elle avait soixante milles de tour, des murailles de deux cents pieds de haut sur cinquante de large (et notons que le pied babylonien avait trois doigts de plus que le nôtre). L'Euphrate y coulait : murailles et quais étaient magnifiques. On y voit encore un temple de Jupiter Bélus, inventeur de l'astrologie. Mais elle a été abandonnée pour Séleucie, que Nicator fit bâtir dans ce dessein à quatre-vingt-dix milles de sa rivale et sur une tranchée qui réunit le Tigre et l'Euphrate. Cette ville, dite Séleucie la Babylonienne, aujourd'hui libre et gouvernée par ses magistrats, a conservé les mœurs macédoniennes : sa population monte, dit-on, à six cent mille âmes. Ses murailles rappellent un aigle qui a les ailes déployées; son territoire est le plus fertile de l'Orient. Les

totius Orientis fertilissimum. Invicem ad hanc exhauriendam, Ctesiphontem juxta tertium ab ea lapidem in Chalonitide condidere Parthi, quod nunc caput est regnorum. Et postquam nihil proficiebatur, nuper Vologesus rex aliud oppidum Vologesocertam in vicino condidit. Sunt etiamnum in Mesopotamia oppida : Hipparenum, Chaldæorum doctrina clarum et hoc, sicut Babylonii, juxta fluvium Narragam qui dedit civitati nomen. Muros Hipparenorum Persæ diruere. Orcheni quoque tertia Chaldæorum doctrina, in eodem situ locantur, ad meridiem versi. Ab his Notitæ et Orothophanitæ, et Gneciochantæ.

Euphrate navigari Babylonem e Persico mari CCCCXII mill. passuum tradunt Nearchus et Onesicritus. Qui vero postea scripsere, a Seleucia CCCCXC mill. Juba a Babylone Characem CLXXV mill. D passuum. Fluere aliqui ultra Babylonem continuo alveo, priusquam distrahitur ad rigua, LXXXVII mill. Universo autem cursu $\overline{XI}$ M passuum. Inconstantiam mensuræ diversitas auctorum facit, cum Persæ quoque schœnos et parasangas alii alia mensura determinent. Ubi desinit alveo munire, ad confinium Characis accedente tractu, statim infestant Attali latrones, Arabum gens. Ultra quos Scenitæ. Ambitu vero Euphratis Nomades Arabiæ, usque ad deserta Syriæ, unde in meridiem flecti eum diximus, solitudines Palmy-

Parthes, à leur tour, ont pour l'anéantir fondé à trois milles de ses murs, dans la Chalonitide, Ctésiphon, capitale de tout l'empire; et comme cette tentative est demeurée inutile, leur roi Vologèse a élevé encore une autre ville dans les environs, sous le nom de Vologésocerte. La Mésopotamie possède encore la ville d'Hipparène, célèbre par la science de ses Chaldéens, et située, comme Babylone, sur le Narraga, qui a donné son nom à la ville, mais ses murs ont été détruits par les Perses. Viennent ensuite les Orchènes, troisième école chaldéenne; ils occupent le même pays, mais ils sont au sud. Plus loin sont les Notites, les Orothophanites et les Gnéciochantes.

De la bouche de l'Euphrate à Babylone, selon Néarque et Onésicrite, il y a quatre cent douze milles de navigation. Les écrivains postérieurs comptent quatre cent quatre-vingt-dix milles de Séleucie à l'embouchure : Juba évalue à cent soixante-quinze et demi la distance de Babylone à Charax. D'autres lui donnent quatre-vingt-sept milles de Babylone à l'endroit où il se divise en bras. Le cours entier est de onze cents milles. La divergence de ces mesures vient de celles des schènes et des parasanges dont les Perses se servent pour les prendre. Au lieu même où l'Euphrate cesse d'opposer un rempart, c'est-à-dire dans les parages les plus voisins de Charax, on est infesté par les Attales, peuplade d'Arabes pillards : ceux-ci ont pour voisins les Scénites. Plus loin les Nomades occupent la rive sinueuse du fleuve jusqu'aux déserts de Syrie, où il tourne

renas relinquentem. Seleucia abest a capite Mesopotamiæ Euphratem navigantibus undecies centena xxv mill. passuum. A mari Rubro, si Tigri navigetur, cccxx mill.; a Zeugmate dxxvii mill. Zeugma a Seleucia Syriæ ad nostrum litus clxxv mill. passuum. Hæc est ibi latitudo terrarum inter duo maria. Parthici vero regni dcccc xliv mill. passuum.

Tigris.

XXXI. Est etiamnum oppidum Mesopotamiæ in ripa Tigris circa confluentes, quod vocant Digbam.

27. Sed et de Tigri ipso dixisse conveniat. Oritur in regione Armeniæ majoris, fonte conspicuo in planitie. Loco nomen Elegosine est. Ipsius, qua tardior fluit, Diglito : unde concitatur, a celeritate Tigris incipit vocari. Ita appellant Medi sagittam. Influit in lacum Arethusam omnia illata pondera sustinentem, et nitrum nebulis exhalantem. Unum genus ei piscium est, idque transcurrentis non miscetur alveo, sicut nec e Tigri pisces in lacum transnatant. Fertur autem et cursu et colore dissimilis : transvectusque occurrente Tauro monte in specu mergitur : subterque lapsus a latere altero ejus erumpit. Locus vocatur Zoaranda. Eumdem esse manifestum est, quod demersa perfert. Alterum deinde transit lacum, qui Thospites appellatur, rursusque in cuniculos

au sud et s'écarte des solitudes Palmyréniennes. Il y a par eau, de Séleucie à la capitale de la Mésopotamie, onze cent vingt-cinq milles; à la mer Rouge, en prenant par le Tigre, trois cent vingt; à Zeugma, cinq cent vingt-sept; de Zeugma à Séleucie en Syrie, sur nos côtes, on compte cent soixante-quinze milles. Telle est la largeur du continent entre les deux mers. L'empire parthe, dans sa totalité, a neuf cent quarante-quatre milles.

Le Tigre.

XXXI. Au confluent de l'Euphrate et du Tigre, et toujours en Mésopotamie, est Digba.

27. Maintenant parlons aussi du Tigre. Il sort, dans la grande Arménie, d'une source remarquable au milieu d'une plaine, dans un lieu dit Élégosine. Assez lent d'abord, il s'appelle Diglito, mais bientôt sa rapidité lui vaut le nom de Tigre, c'est-à-dire, dans la langue médique, flèche. Il entre dans le lac Aréthuse, dont les eaux supportent tout ce qu'on y jette, et d'où le nitre s'exhale en brouillards épais. Une seule espèce de poissons peut y vivre; mais jamais elle ne passe dans le Tigre, comme jamais ceux du fleuve n'émigrent dans le lac. Au reste, le Tigre se distingue et par la rapidité et par la couleur des flots; tout à coup il rencontre le Taurus et se précipite dans un gouffre sous lequel il coule quelque temps pour reparaître de l'autre côté. Ce lieu s'appelle Zoarande. L'identité du fleuve est prouvée par les objets que l'on y jette et qu'il rapporte de l'abîme. Il traverse ensuite un nouveau lac nommé Thospite, et une autre

mergitur, et post XXII mill. passuum circa Nympheum redditur. Tam vicinum Arsaniæ fluere eum in regione Arrhene Claudius Cæsar auctor est, ut, cum intumuere, confluant, nec tamen misceantur : leviorque Arsanias innatat IV mill. ferme spatio : mox divisus in Euphratem mergitur. Tigris autem ex Armenia, acceptis fluminibus claris Parthenia ac Nicephorione, Arabas Oreos, Adiabenosque disterminans, et, quam diximus, Mesopotamiam faciens, lustratis montibus Gordyæorum circa Apamiam, Mesenes oppidum, citra Seleuciam Babyloniam CXXV mill. pass. divisus in alveos duos, altero meridiem ac Seleuciam petit, Mesenen perfundens : altero ad septentrionem flexus, ejusdem gentis tergo campos Cauchas secat. Ubi remeavere aquæ, Pasitigris appellatur. Postea recipit ex Media Choaspem : atque (ut diximus) inter Seleuciam et Ctesiphontem vectus, in lacus Chaldaicos se fundit, eosque LXII mill. pass. amplitudine implet : mox vasto alveo profusus, dextra Characis oppidi infertur mari Persico X mill. passuum ore. Inter duorum amnium ostia XXV mill. passuum fuere, aut (ut alii tradunt) VII mill., utroque navigabili. Sed longo tempore Euphratem præclusere Orcheni, et accolæ agros rigantes : nec nisi Pasitigri defertur in mare.

voûte souterraine d'où il sort près de Nymphée, après une disparition de vingt-deux milles. L'empereur Claude dit que dans l'Arrhène il se rapproche tellement de l'Arsanias, que pendant les grandes eaux ils se réunissent en un seul lit, mais sans se confondre; l'Arsanias, plus léger, roule ses eaux sur le Tigre pendant quatre milles, après quoi il s'en sépare pour se rendre à l'Euphrate. Cependant le Tigre, sorti de l'Arménie, reçoit les belles rivières de Parthénias et de Nicéphorion, sépare les Arabes Orées des Adiabènes, contribue, comme nous l'avons dit, à former la Mésopotamie, côtoie les monts de la Gordyène, près d'Apamée, ville de la Mésène, puis se partageant en deux branches cent vingt-cinq milles avant Séleucie, projette l'une au sud et vers la Séleucie de manière à arroser la Mésène, tandis que l'autre se repliant vers le nord traverse les plaines de Cauches adossées à ce district. Quand les deux bras se sont rejoints, il prend le nom de Pasitigris. Bientôt le Choaspe vient de la Médie lui porter ses eaux; puis entre Séleucie et Ctésiphon, comme nous l'avons dit, il rencontre les lacs Chaldaïques, s'y répand à droite de Charax, et les couvre de ses eaux pendant soixante-deux milles, puis s'échappe par un vaste canal qu'une embouchure de dix milles de large unit au golfe Persique. Entre les bouches des deux fleuves on comptait vingt-cinq milles, ou, selon quelques auteurs, sept milles. L'une et l'autre étaient navigables; mais depuis long-temps les Orchènes et les peuples voisins, pour l'irrigation de leur territoire, ont en quelque sorte fermé l'Euphrate, dont les eaux ne sont plus portées à la mer que par le Pasitigris.

Proxima Tigri regio Parapotamia appellatur. In ea dictum est de Mesene. Oppidum ejus Dibitach. Jungitur Chalonitis cum Ctesiphonte, non palmetis modo, verum et olea, pomisque, aliisque arbustis nobilis. Ad eam pervenit Zagrus mons ex Armenia inter Medos, Adiabenosque veniens, supra Parætacenen, et Persidem. Chalonitis abest a Perside CCCLXXX mill. passuum. Tantum a Caspio mari et Assyriam abesse compendio itinerum aliqui tradunt.

Inter has gentes atque Mesenen Sittacene est, eadem Arbelitis et Palæstine dicta. Oppidum ejus Sittace Græcorum ob ortu est, et Sabata : ab occasu autem Antiochia, inter duo flumina Tigrin et Tornadotum. Item Apamia, cui nomen Antiochus matris suæ imposuit, Tigris circumfunditur. Hæc dividitur Archoo.

Infra est Susiane, in qua vetus regia Persarum Susa, a Dario Hystaspis filio condita : abest a Seleucia Babylonia CCCCL. mill. passuum. Tantumdem ab Ecbatanis Medorum per montem Charbanum. In septentrionali Tigris alveo oppidum est Babytace. Abest a Susis CXXXV mill. pass. Ibi mortalium soli aurum in odio contrahunt, id defodiunt, ne quo cui sit in usu. Susianis ad orientem versus junguntur Oxii latrones, et Mizæorum XL populi liberæ feritatis. Supra eos patent Parthusi, Mardi, et Saitæ, ii qui prætenduntur supra Elymaida, quam

Près du Tigre est la Parapotamie. La Mésène, une de ses provinces, a été décrite. Remarquons-y encore Dibitach. A Ctésiphon confine la Chalonitide, célèbre non-seulement par ses forêts de palmiers, mais encore par ses oliviers, ses beaux fruits, ses arbustes précieux. Elle touche au mont Zagros, qui vient de l'Arménie et court entre les Mèdes et les Adiabéniens au dessus de la Parétacène et de la Perside. Ce dernier pays est à trois cent quatre-vingts milles de la Chalonitide. De là à l'Assyrie et à la mer Caspienne la moindre distance est aussi la même selon quelques auteurs.

Entre ces pays et la Mésène s'étend la Sittacène, nommée aussi Palestine et Arbélitide. Sittace, sa capitale, est de fondation grecque. On y voit encore Sabate, Antioche à l'ouest, entre le Tigre et le Tornadote; Apamée, à qui Antiochus donna le nom de sa mère. Cette ville, entourée par les eaux du Tigre, est de plus traversée par l'Archoüs.

Au dessous commence la Susiane, où se trouve Suse, ancienne capitale des Perses, bâtie par Darius, fils d'Hystaspe: quatre cent cinquante milles la séparent et de Séleucie la Babylonienne, et d'Ecbatane en Médie par delà le mont Charban. Sur le bras septentrional du Tigre, à cent trente-cinq milles de Suse, est Babytace, seul lieu du monde où les hommes détestent l'or et l'enfouissent pour en interdire l'usage. A la Susiane confinent vers l'est les Oxiens, peuplade de voleurs, et les Mizéens, divisés en quarante peuples sauvages et libres. Au dessus sont les Parthuses, les Mardes, les Saïtes, limitrophes de l'Élymaïde supérieure, que nous avons placée sur la côte près

Persidi in ora junximus. Susa a Persico mari absunt CCL mill. passuum. Qua subiit ad eam classis Alexandri Pasitigri, vicus ad lacum Chaldaicum vocatur Aphle: unde Susa navigatione LXV M D passuum absunt. Susianis ab oriente proximi sunt Cossæi; supra Cossæos ad septentrionem Mesabatene sub monte Cambalido, qui est Caucasi ramus: inde mollissimo transitu in Bactros.

Susianen ab Elymaide disterminat amnis Eulæus, ortus in Medis, modicoque spatio cuniculo conditus, hac rursus exortus, et per Mesabatenen lapsus, circuit arcem Susorum, ac Dianæ templum augustissimum illis gentibus, et ipse in magna cærimonia. Siquidem reges non ex alio bibunt, et ob id in longinqua portant. Recipit amnem Hedypnum, præter Asylum Persarum venientem, Adunam ex Susianis. Oppidum juxta eum Magoa, a Charace XV mill. passuum. Quidam hoc in extrema Susiana ponunt solitudinibus proximum.

Infra Eulæum Elymais est, in ora juncta Persidi, a flumine Oroati ad Characem, CCXL mill. passuum. Oppida ejus, Seleucia et Sosirate, adposita monti Casyro. Oram, quæ præjacet, minorum Syrtium vice diximus inaccessam cœno, plurimum limi deferentibus Brixia et Ortacea amnibus: madente et ipsa Elymaide in tantum, ut nullus sit, nisi circuitu ejus, ad Persidem aditus. Infestatur et serpentibus, quos flumina deportant. Pars

de la Perside. De Suse à la mer Persique on compte deux cent cinquante milles. Vers le lieu où la flotte d'Alexandre s'y rendit sur le Pasitigris est un bourg sur le lac Chaldaïque. On l'appelle Aphlé. De là à Suse on compte par eau soixante-cinq milles et demi. A l'est de la Susiane sont les Cosséens, et au dessus des Cosséens, au nord, la Mésabatène, sous le mont Cambalide, qui est une branche du Caucase. De là on arrive à Bactres par le passage le moins rude.

La limite de la Susiane et de l'Élymaïde est l'Eulée, qui prend sa source en Médie, s'engouffre un instant, reparaît, parcourt la Mésabatène, fait le tour de la citadelle de Suse et du temple de Diane, célèbre chez les nations. Lui-même est l'objet de cérémonies très-pompeuses. Les rois ne boivent que de ses eaux, et en conséquence ils en emportent dans leurs voyages les plus lointains. Il reçoit l'Hédypne, outre l'Asyle qui vient de Perse, et l'Aduna descendu de Susiane. Près de ce dernier fleuve est Magoa, à quinze milles de Charax. D'autres placent cette ville à l'extrémité de la Susiane, près des déserts.

Au dessous de l'Eulée est l'Élymaïde, sur la côte voisine de la Perside, à deux cent quarante milles de l'Oroatis, près de Charax. Séleucie et Sosirate, ses villes, sont près du mont Casyre. La côte qui la borne en avant ressemble à de petites Syrtes; la vase la rend inaccessible, tant le Brixias et l'Ortacée y portent d'immondices; l'Élymaïde même en est tellement humectée, qu'il faut en faire le tour pour arriver dans la Perside. De plus elle est infestée de serpens que les fleuves y portent et qui rendent imprati-

ejus maxime invia. Characene vocatur ab oppido, Arabiæ claudente regna, de quo dicemus, exposita prius M. Agrippæ sententia. Namque is Mediam et Parthiam, et Persidem ab oriente Indo, ab occidente Tigri, a septentrione Tauro, Caucaso, a meridie Rubro mari terminatas patere in longitudinem $\overline{\text{XIII}}$ XX mill. pass. in latitudinem DCCCXL prodidit. Præterea per se Mesopotamiam ab oriente Tigri, ab occasu Euphrate, a septentrione Tauro, a meridie mari Persico inclusam, longitudine octingentorum mill. passuum, latitudine CCCLX.

Charax oppidum Persici sinus intimum, a quo Arabia Eudæmon cognominata excurrit, habitatur in colle manu facto inter confluentes, dextra Tigrin, læva Eulæum, II mill. pass. laxitate. Conditum est primum ab Alexandro Magno : qui colonis ex urbe regia Durine (quæ tum interiit) deductis, militumque inutilibus ibi relictis Alexandriam appellari jusserat : pagumque Pellæum, a patria sua, quem proprie Macedonum fecerat. Flumina id oppidum expugnavere. Postea Antiochus restituit quintus regum, et suo nomine appellavit. Iterumque infestatum Pasines Sogdonaci filius, rex finitimorum Arabum, quem Juba Satrapen Antiochi fuisse falso tradit, oppositis molibus restituit : nomenque suum dedit, emunito situ juxta, in longitudinem III mill. pass., in latitudinem paulo minus. Prius fuit a litore stadiis X

cable presque toute la province. On lui donne le nom de Characène, à cause de Charax, ville qui est la limite de l'Arabie, et dont nous parlerons plus bas, mais après avoir exposé l'avis d'Agrippa. Selon cet auteur, la Médie, la Parthie, la Perside, en bornant tout cet ensemble à l'est par l'Indus, à l'occident par le Tigre, au nord par le Taurus et le Caucase, au sud par la mer Rouge, a treize cent vingt milles de long sur huit cent quarante de large. De plus, la Mésopotamie seule, enfermée à l'est par le Tigre, à l'ouest par l'Euphrate, au nord par le Taurus, au sud par la mer Persique, a quatre-vingts milles de long sur trois cent soixante de large.

Charax au fond du golfe Persique, passé laquelle commence l'Arabie Heureuse, est sur une colline de deux milles de large, faite de main d'homme entre les deux fleuves qui y forment un confluent, le Tigre à droite, l'Eulée à gauche. Alexandre-le-Grand en fut le premier fondateur : il y transporta les habitans de la ville royale de Durine, qui bientôt cessa d'exister, et y laissa les Macédoniens invalides. Charax fut d'abord nommée Alexandrie; il fonda même un bourg peuplé de Macédoniens, et que, du nom de sa patrie, il appela bourg de Pella. Cette ville fut détruite par les eaux. Dans la suite Antiochus, cinquième roi, la releva, et lui donna son nom. Ruinée de nouveau, elle fut rétablie avec des digues par Pasine, fils de Sogdonaque, prince arabe du voisinage, que Juba compte à tort parmi les satrapes d'Antiochus. Il éleva même autour de la ville un terrain solide de trois milles de long sur à peu près autant de large, et lui donna son nom. Primitivement elle était à dix stades du rivage

et maritimum etiam ipsa inde portum habuit : Juba vero prodente, L mill. pass. Nunc abesse a litore CXX mill. legati Arabum nostrique negotiatores, qui inde venere, adfirmant. Nec ulla in parte plus aut celerius profecere terræ fluminibus invectæ. Magis id mirum est, æstu longe ultra id accedente non repercussas. Hoc in loco genitum esse Dionysium, terrarum orbis situs recentissimum auctorem constat, quem ad commentanda omnia in Orientem præmisit divus Augustus, ituro in Armeniam ad Parthicas Arabicasque res majore filio. Non me præterit, nec sum oblitus, sui quemque situs diligentissimum auctorem visum nobis in introitu hujus operis. In hac tamen parte arma romana sequi placet nobis, Jubamque regem, ad eumdem Caium Cæsarem scriptis voluminibus de eadem expeditione Arabica.

Arabia.

XXXII. 28. Arabia gentium nulli postferenda, amplitudine longissima, a monte Amano, a regione Ciliciæ Commagenesque descendit, ut diximus, multis gentibus eorum deductis illo a Tigrane magno, sponte vero ad mare nostrum litusque Ægyptiacum, ut docuimus : nec non in media Syriæ ad Libanum montem penetrantibus Nubeis, quibus junguntur Ramisi. Deinde Taranei, deinde Patami. Ipsa vero peninsula Arabia inter

et même avait un port sur la mer; selon Juba elle en est à cinquante milles. Aujourd'hui les envoyés arabes et ceux de nos marchands qui l'ont visitée la reculent à cent vingt. Nulle part les fleuves ne déposent si vite et en masses si considérables des terres d'alluvion sur les côtes, et, chose étrange! les puissantes marées du golfe ne les emportent point. C'est là que naquit Denys, un des auteurs les plus récens de géographie universelle. Auguste l'envoya en Orient pour y faire un relevé général, lorsque son fils aîné se préparait à aller en Arménie pour faire la guerre aux Parthes et aux Arabes. Je sais, je n'ai point oublié qu'au commencement de cet ouvrage j'ai dit que l'exactitude de chaque géographe est remarquable surtout lorsqu'il décrit son pays. Cependant ici nous suivrons les armes romaines et le roi Juba dans les livres qu'il a dédiés à Caligula relativement à l'expédition d'Arabie.

Arabie.

XXXII. 28. L'Arabie, que nulle nation sur le globe ne surpasse, et dont l'étendue est immense, part en descendant les flancs du mont Amane, dans les parages de la Cilicie et de la Commagène, dont nombre de peuples ont été amenés en ces lieux par le grand Tigrane, va jusqu'à la Méditerranée et aux côtes de l'Égypte, comme nous l'avons dit, s'étend jusqu'au milieu de la Syrie et au mont Liban, qu'occupent les Nubéens et les Ramises. Les Tarantéens et les Patames viennent ensuite. La péninsule Arabique même

duo maria, Rubrum Persicumque procurrens, quodam naturæ artificio ad similitudinem atque magnitudinem Italiæ mari circumfusa, in eamdem etiam cæli partem nulla differentia spectat. Hæc quoque in illo situ felix.

Populos ejus a nostro mari usque ad Palmyrenas solitudines diximus : reliqua nunc peragemus.

Nomadas inde infestatoresque Chaldæorum, Scenitæ (ut diximus) claudunt et ipsi vagi, sed a tabernaculis cognominati, quæ ciliciis metantur, ubi libuit. Deinde Nabatæi oppidum includunt Petram nomine in convalle, paulo minus duum mill. passuum amplitudinis, circumdatum montibus inaccessis amne interfluente. Abest a Gaza oppido litoris nostri DC M, a sinu Persico CXXXV M. Huc convenit utrumque bivium, eorum qui et Syria Palmyram petiere, et eorum qui ab Gaza venerunt. A Petra incoluere Omani ad Characem usque, oppidis quondam claris a Semiramide conditis, Abesamide et Soractia. Nunc sunt solitudines. Deinde est oppidum, quod Characenorum regi paret, in Pasitigris ripa, Forath nomine, in quod a Petra conveniunt. Characemque inde XII M passuum secundo æstu navigant. E Parthico autem regno navigantibus vicus Teredon, infra confluentem Euphratis et Tigris : læva fluminis Chaldæi obtinent, dextra Nomades Scenitæ. Quidam et alia duo oppida longis intervallis Tigri prænavigari tradunt, Barbatiam, mox Thu-

s'étend entre les mers Rouge et Persique; la nature semble avoir pris à tâche de lui donner la grandeur et la forme de l'Italie, dont elle a d'ailleurs absolument la direction, et à qui elle ressemble parce qu'elle est entourée de mers. Sa fertilité est la même.

Nous avons énuméré ci-dessus les peuples arabes jusqu'aux déserts de Palmyre : passons à présent aux autres.

Les Nomades et les brigands chaldéens, comme nous l'avons dit ci-dessus, ont pour limitrophes les Scénites, Nomades eux-mêmes, mais qui tirent leur nom de leurs tentes ambulantes en poil de chèvre. Après eux viennent les Nabatéens, dont le territoire renferme Pétra au centre d'une vallée de près de deux milles de largeur, entourée de montagnes inaccessibles, au milieu desquelles coule une rivière. Pétra est à six cents milles de Gaza sur notre mer, et à cent trente-cinq du golfe Persique. Là se réunissent et la route qui mène de la Syrie à Palmyre et celle qui part de Gaza. De Pétra à Charax étaient répandus les Omanes, jadis possesseurs de villes célèbres bâties par Sémiramis, Abésamide et Soractias. Aujourd'hui ce sont des déserts. Ensuite vient une ville soumise au roi de Charax, et située sur le bord du Pasitigris. Elle se nomme Forath, et l'on y vient de Pétra. De là à Charax il y a douze milles, et l'on fait la traversée par la marée, qui la favorise. Au dessous du confluent de l'Euphrate et du Tigre se voit le bourg de Térédon où l'on aborde de l'empire parthe : la rive gauche est aux Chaldéens et la droite aux Nomades Scénites. Quelques auteurs placent encore sur le Tigre, et à de grandes distances, deux villes, Barbatie et Thumata, qui, selon nos marchands,

matam : quod abesse a Petra decem dierum navigatione, nostri negotiatores dicunt, Characenorumque regi parere : et Apamiam sitam, ubi restagnatio Euphratis cum Tigri confluat. Itaque molientes incursionem Parthos operibus objectis inundatione arceri.

Nunc a Charace dicemus oram Epiphani primum exquisitam. Locus ubi Euphratis ostium fuit : flumen Salsum : promontorium Chaldone : voragini similius, quam mari, per L M pass. oræ : flumen Achana : deserta C M pass. usque ad insulam Icharam. Sinus Capeus, quem accolunt Gaulopes et Chateni. Sinus Gerraicus. Oppidum Gerra quinque mill. pass. amplitudine, turres habet ex salis quadratis molibus. A litore L M passuum, regio Attene. Ex adverso Tylos insula, totidem millibus a litore, plurimis margaritis celeberrima, cum oppido ejusdem nominis : juxtaque altera minor, a promontorio ejus XII mill. D pass. Ultra magnas aspici insulas tradunt, ad quas non sit perventum. Hujus ambitum CXII M D passuum, a Perside longius abesse, adiri uno alveo angusto. Insula Asgilia : Gentes : Nocheti, Zurachi, Borgodi, Cataræi, Nomades. Flumen Cynos. Ultra navigationem incompertam ab eo latere propter scopulos tradit Juba, prætermissa mentione oppidi Omanorum Batrasabbes, et Omanæ, quod priores celebrem portum Carmaniæ fecere. Item Omnæ et

est à dix journées de navigation de Pétra et obéit au roi de Charax. Au lieu où l'Euphrate et le Tigre communiquent par des lagunes, est Apamée. Aussi lorsque les Parthes veulent l'attaquer, la défense se borne-t-elle à élever des digues d'un côté pour effectuer une inondation de l'autre.

Partons maintenant de Charax pour décrire la côte. Épiphane le premier la fit visiter. On y trouve d'abord l'ancienne embouchure de l'Euphrate, le fleuve Salsus, le cap Chaldoné. La mer ensuite, pendant cinquante milles, ressemble bien plus à un gouffre qu'à une mer. Suivent le fleuve Achana, et cent milles de déserts jusqu'à l'île d'Ichara, le golfe Capé, dont les côtes sont occupées par les Gaulopes et les Chatènes, le golfe Gerraïque, la ville de Gerra, qui a cinq milles de circuit et des tours formées de masses de sel quadrangulaires. A cinquante milles du rivage est le pays dit Attène. Vis-à-vis et à autant de milles de la côte on voit l'île de Tylos, célèbre par ses nombreuses perles. Elle a une ville de même nom. Une autre île, plus petite, est à douze milles et demi du cap qui termine la première. Plus loin se voient de grandes îles où l'on n'a pas encore abordé. La petite île a cent douze milles et demi de tour. La distance qui la sépare de la Perside est plus grande, et l'on n'y aborde que par un canal étroit. On rencontre ensuite l'île d'Asgilie, les Nochètes, les Zuraches, les Borgodes, les Catarées, les Nomades, le fleuve Cynos (du Chien). Les écueils rendent alors, selon Juba, la navigation impraticable sur cette côte, et il ne parle ni de Batrasabbe, ville des Omanes, ni d'Omanes, que les anciens disent un des plus célèbres ports de la Carma-

Athanæ, quæ nunc oppida maxime celebrari a Persico mari nostri negotiatores dicunt. A flumine Canis, ut Juba tradit, mons adusto similis. Gentes Epimaranitæ. Mox Ichthyophagi : insula deserta : gens, Bathymi. Eblitæi montes, insula Omœnus. Portus Machorbæ, insulæ Etaxalos, Onchobrice : gens Chadæi. Insulæ sine nominibus multæ : celebres vero, Isura, Rhinnea, et proxima in qua scriptæ sunt stelæ lapideæ literis incognitis. Goboea portus, Bragæ insulæ desertæ. Gens Thaludæi. Dabanegoris regio. Mons Orsa cum portu. Sinus Duatus, insulæ multæ. Mons Tricoryphos. Regio Cardalena, insulæ Solanidæ, Capina. Item Ichthyophagorum. Deinde Glari. Litus Hammæum, ubi auri metalla. Regio Canauna; gentes Apitami, Gasani. Insula Devadæ : fons Goralus. Insulæ Calæu et Amnamethu. Gens Darræ. Insulæ : Chelonitis, Ichthyophagon multæ, Eodanda deserta, Basag, multæ Sabæorum. Flumina : Thamar, Amnon : insulæ Dolicæ. Fontes : Daulotes, Dora. Insulæ : Pteros, Labatanis, Coboris, Sambracate, et oppidum eodem nomine in continenti. A meridie insulæ multæ, maxima Camari. Flumen, Mysecros. Portus, Leupas. Scenitæ Sabæi. Insulæ multæ. Emporium eorum Acila, ex quo in Indiam navigatur. Regio, Amithoscuta : Damnia. Mizi majores et minores, Drimati. Naumachæorum promontorium contra Carmaniam est. Dis-

nie, ni d'Athanes et d'Omnes, que nos marchands comptent parmi les lieux les plus fréquentés du golfe Persique. Au delà du fleuve Cynos, Juba place une montagne qui semble comme brûlée; puis les Épimaranites, les Ichthyophages, une île déserte, les Bathymes, les monts Éblites, l'île Omène, le port Machorbe, les îles Étaxale, Onchobrice, les Chadéens, beaucoup d'îles sans nom et quelques-unes de célèbres, comme Isura, Rhinnée, et près de celle-ci une autre où sont des stèles de pierre portant des inscriptions en caractères inconnus. Ensuite paraissent le port Gobéa, les îles désertes de Brague, les Thaludéens, la Dabanégoride, le mont Orsa, avec un port, le golfe Duate et ses nombreuses îles, le mont Tricoryphe, la Cardalène, les îles Solanides, Capine, les Ichthyophages, les Glari, la côte Hammée, où il y a des mines d'or, la Canaune, les Apitames, les Gasanes, l'île Dévades, la source Gorale, les îles Caléu et Amnaméthu, les Darres; l'île Chélonitide, l'archipel des Ichthyophages, les îles Éodande (celle-ci est déserte) et Basag, l'archipel des Sabéens; le Thamar et l'Amnon; les îles Doliques; les sources Daulotes et Dora, les îles Ptéros, Labatanis, Coboris, Sambracate, et une ville de même nom sur le continent. Au midi se présentent beaucoup d'îles, dont la plus grande est celle de Camaris, la rivière de Mysécros, le port Leupade, les Scénites Sabéens, encore des îles en grand nombre, Acila, place marchande, où l'on s'embarque pour l'Inde, l'Amithoscute, Damnie, les grands et petits Mizes, les Drimates, le cap des Naumachéens, à cinquante milles et vis-à-vis de la Carmanie. Là, suivant une tradition merveilleuse, Nu-

tat quinquaginta mill. pass. Mira res ibi traditur : Numenium ab Antiocho rege Mesenæ præpositum, ibi vicisse eodem die classe, æstuque reverso iterum equitatu contra Persas dimicantem, et gemina tropæa eodem in loco Jovi ac Neptuno statuisse.

Insula in alto objacet Ogyris, clara Erythra rege ibi sepulto. Distat a continente CXXV mill. passuum, circuitu CXII mill. D passuum. Nec minus altera clara in Azanio mari Dioscoridu, distans a Syagro extimo promontorio CCLXXX mill. passuum.

Reliqui in continente a Noto etiamnum Ausaritæ : inde in montes VIII dierum transitus. Gentes : Larendani, Catabani, Gebanitæ pluribus oppidis, sed maximis, Nagia, et Tamna templorum LXV. Hæc est amplitudinis significatio. Promontorium, a quo ad continentem Troglodytarum L mill. pass. Toani, Ascitæ, Chatramotitæ, Tomabei, Antidalei, Lexianæ, Agræi, Cerbani. Sabæi Arabum propter thura clarissimi, ad utraque maria porrectis gentibus. Oppida eorum in Rubro litore : Marane, Marma, Coriola, Sabatha : intus oppida, Nascus, Cardava, Carnus, et quo merces odorum deferunt, Tomala. Pars eorum Atramitæ, quorum caput Sabota, LX templa muris includens. Regia tamen omnium est Mariaba. Sinum obtinet XCIV millibus pass. refertum insulis odoriferis. Atramitis in Mediterraneo junguntur

ménius, gouverneur de Mésène pour le roi Antiochus, remporta une victoire navale; puis, après le reflux, livra aux Perses un combat de cavalerie : deux fois vainqueur, il éleva sur le lieu deux trophées, dont un à Jupiter et un à Neptune.

A cent vingt-cinq milles du continent, en haute mer, est l'île d'Ogyris, célèbre par la tombe d'Érythras. Elle a cent douze milles et demi de tour. L'île de Dioscoride dans la mer d'Azanie n'est pas moins célèbre. Celle-ci est à deux cent quatre-vingts milles du cap Syagros.

Le continent, au sud-ouest, présente ensuite les Ausarites; puis, après un trajet de huit jours dans les montagnes, on rencontre les Larendains, les Catabans, les Gébanites, qui entre autres villes possèdent Nagia et Tamna, où il y a soixante-cinq temples, indice sensible de grandeur; un cap éloigné de cinquante milles du pays des Troglodytes, les Toanes, les Ascites, les Chatramotites, les Tomabées, les Antidalées, les Lexianes, les Agrées, les Cerbanes, les Sabéens, que l'encens, dont abonde leur territoire, a rendus les plus célèbres des Arabes, et dont les tribus s'étendent sur les deux mers. Leurs villes sont, sur la mer Rouge, Marane, Marma, Coriola, Sabatha; dans les terres, Nasque, Cardave, Carne et Tomala, entrepôt général de leurs aromates. Les Atramites, dont la capitale, Sabota, a soixante temples dans ses murs, ne sont qu'un peuple sabéen. La capitale de tout le pays est Mariaba. Le territoire des Atramites occupe quatre-vingt-quatorze milles le long

Minæi: mare accolunt et Elamitæ, oppido ejusdem nominis. Iis juncti Cagulatæ. Oppidum Siby, quod Græci Apaten vocant. Arsi, Codani, Vadei, oppido magno: Banasasæi, Lechieni: Sygaros insula, quam canes non intrant, expositique circa litora errando moriuntur. Sinus intimus, in quo Læanitæ, qui nomen ei dedere. Regia eorum Agra, et in sinu Læana, vel, ut alii, Ælana. Nam et ipsum sinum nostri Ælaniticum scripsere, alii Ælenaticum, Artemidorus Aleniticum, Juba Læaniticum. Circuitus Arabiæ a Charace Læana colligere proditur quadragies septies centena LXV M. Juba paulo minus XL putat. Latissima est a septentrione inter oppida Heroum et Characem.

Nunc et reliqua mediterranea ejus dicantur. Nabatæis Thimaneos junxerunt veteres: nunc sunt Taveni, Suelleni, Arraceni, Areni: oppidum, in quo omnis negotiatio convenit. Hemuatæ, Analitæ: oppida, Domatha, Egra: Thamudeni, oppidum Badanatha. Carrei, oppidum Carriata: Achoali, oppidum Phoda: ac Minæi, a rege Cretæ Minoe (ut existimant) originem trahentes: quorum Charmæi: oppidum XVI mill. pass. Maribba Baramalacum, et ipsum non spernendum: item Carnon. Rhadamæi, et horum origo Rhadamanthus putatur fra-

d'un golfe, et est rempli d'îles fertiles en aromates. Les Atramites confinent, dans l'intérieur, aux Minéens, sur la côte aux Élamites, qui possèdent une ville de même nom. A ceux-ci on joint les Cagulates. Plus loin est Siby, l'Apaté des Grecs, puis les Arses, les Codanes, les Vadéens, qui ont une grande ville; les Banasaséens, les Léchiènes, l'île de Sygaros, où n'entrent point les chiens et où ceux que l'on expose meurent en errant autour des rivages; enfin un golfe profond le long duquel habitent les Léanites, dont il a tiré son nom. Agra est leur capitale, et sur le golfe même se voit encore Léana, autrement Élana; car le golfe dit Élanite, par nos écrivains, s'appelle Élénate chez quelques autres, Alénite chez Artémidore, Léanite chez Juba. De Charax à Léana, l'Arabie a, dit-on, de tour quatre mille sept cent soixante-cinq milles. Juba rabaisse ce nombre un peu au dessous de quatre mille. Sa plus grande largeur est dans le sens septentrional d'Héroum à Charax.

Passons à ce qui reste de l'intérieur du pays. Selon les anciens, aux Nabatéens confinaient les Thimanées: aujourd'hui ils ont pour voisins les Tavènes. Suivent les Suellènes, les Arracènes, les Arènes, dont la ville fait tout le commerce du pays, les Hémuates, les Analites, les villes de Domatha et d'Égra, les Thamudènes, la ville de Badanatha, les Carréens, Carriate, les Achoales, Phoda, les Minéens, qui sont réputés descendre du roi de Crète Minos, et dont les Charméens font partie; puis une ville de seize milles de circonférence, Maribba Baramalac, qui a aussi de li'mportance, Carnon, les Rhadamées, qu'on fait venir de Rhadamanthe, regardé comme le frère de Mi-

ter Minois. Homeritæ, Massala oppido. Hamirei, Gedranitæ, Ampræ, Illisanitæ, Bachilitæ, Sammei, Amathei cum oppidis Nessa et Cennesseri. Zamareni cum oppidis Saiace, Scantate, Bacascami. Riphearma oppidum, quo vocabulo hordeum appellant. Antei et Ravi, Gyrei et Mathatæi. Helmodenes cum oppido Ebode. Agacturi in montibus, oppido xx mill. passuum, in quo fons Emischabales, quod significat camelorum oppidum. Ampelone colonia Milesiorum. Actrida oppidum : Calingii, quorum Mariaba oppidum significat dominos omnium. Oppida : Pallon, Murannimal juxta flumen, per quod Euphratem emergere putant. Gentes : Agræi, Ammonii. Oppidum Athenæ, Caurarani, quod significat ditissimos armento : Coranitæ, Cæsani, Choani. Fuerunt et Græca oppida, Arethusa, Larissa, Chalcis : deleta variis bellis.

Romana arma solus in eam terram adhuc intulit Ælius Gallus ex equestri ordine. Nam C. Cæsar Augusti filius prospexit tantum Arabiam. Gallus oppida diruit non nominata ab auctoribus, qui ante scripserunt, Negram, Amnestum, Nescam, Magusam, Tammacum, Labeciam, et supra dictam Mariabam, circuitu vi mill. pass. Item Caripeta, quo longissime processit. Cetera explorata retulit : « Nomades lacte et ferina carne vesci : reliquos vinum, ut Indos, palmis exprimere, oleum se-

nos, les Homérites, qui ont la ville de Massala, les Hamirées, les Gédranites, les Ampres, les Illisanites, les Bachilites, les Sammées, les Amathées avec les villes de Nessa et de Cennesséride; les Zamarènes avec les villes de Saiax, de Scantate, de Bacascami; Riphéarma, dont le nom signifie orge; les Autéens, les Raves, les Gyrées, les Mathatées; les Helmodènes avec la ville d'Ébode, les Agactures au milieu des montagnes (ils ont une ville de vingt milles d'étendue et une fontaine dite Émischabale, c'est-à-dire ville des chameaux); Ampélone, colonie de Milet; Actride; les Calinges, dont la capitale, Mariaba, signifie maître de tout. Enfin, suivent les villes de Pallon, Muraunimal, près d'une rivière que les habitans croient être l'Euphrate à une de ses émersions; les Agrées, les Ammoniens, Athènes, les Caurarancs, ce qui veut dire fort riches en troupeaux, les Coranites, les Césanes, les Choanes. Diverses villes grecques, Aréthuse, Larisse, Chalcis, ont été détruites par des guerres.

Les armes romaines n'ont été portées dans cette contrée que par Élius Gallus, chevalier romain. Caïus César, le fils d'Auguste, n'a fait qu'entrevoir de loin l'Arabie. Gallus détruisit des villes que les auteurs n'avaient pas encore nommées, Négra, Amneste, Nesca, Maguse, Tammac, Labécie, Mariaba, ci-dessus nommée (cette ville a six milles de circuit), et Caripète, le terme de ses expéditions. Au reste, il observa, dit-il, que les Nomades vivent de lait et de la chair des bêtes féroces; que, comme les Indiens, les autres tirent du vin des palmiers et de l'huile de la sésame; que les Homérites sont les plus

samæ. Numerosissimos esse Homeritas : Minæis fertiles agros palmetis arbustisque, in pecore divitias. Cerbanos et Agræos armis præstare, maxime Chatramotitas. Carreis latissimos et fertilissimos agros. Sabæos ditissimos silvarum fertilitate odorifera, auri metallis, agrorum riguis : mellis ceræque proventu. » De odoribus suo dicemus volumine. Arabes mitrati degunt, aut intonso crine : barba abraditur, præterquam in superiore labro. Aliis et hæc intonsa : mirumque dictu ex innumeris populis pars æqua in commerciis, aut latrociniis degit : in universum gentes ditissimæ, ut apud quas maximæ opes Romanorum Parthorumque subsistant, vendentibus quæ e mari aut silvis capiunt, nihil invicem redimentibus.

Sinus maris Rubri.

XXXIII. Nunc reliquam oram Arabiæ contrariam persequemur. Timosthenes totum sinum quatridui navigatione in longitudinem taxavit, bidui in latitudinem, angustias VII mill. D passuum. Eratosthenes ab ostio $\overline{\text{XIII}}$ mill. in quamque partem. Artemidorus Arabiæ latere $\overline{\text{XVII}}$ quinquaginta mill.

29. Troglodytico vero $\overline{\text{XI}}$ XXXVII D. pass. Ptolemaida usque. Agrippa $\overline{\text{XVII}}$ XXII mill. passuum, sine differentia laterum. Plerique latitudinem CCCCLXXV prodiderunt,

nombreux; que les Minéens possèdent des forêts de palmiers, de beaux arbres et de nombreux troupeaux; que les Cerbanes et les Agrées, surtout les Chatramotites sont les plus belliqueux: aux Carréens, selon lui, appartiennent les campagnes les plus belles et les plus vastes; les Sabéens ont les forêts les plus riches en aromates; leurs rivières roulent des sables d'or; le miel et la cire abondent chez eux. Nous reparlerons de ces aromates dans un livre particulier. Les Arabes portent la mitre ou la chevelure longue; ils se rasent, sauf au dessus de la lèvre supérieure. Quelques-uns pourtant laissent croître leur barbe. Le plus surprenant, c'est que de tant de peuples, moitié vit du commerce, moitié se livre au brigandage. Au total, ils sont excessivement riches, puisqu'ils retiennent tous les trésors que les Romains et les Parthes leur apportent pour les produits de leurs mers et de leurs bois, et ne prennent d'eux aucune marchandise.

Golfes de la mer Rouge.

XXXIII. Suivons maintenant la côte opposée à l'Arabie. Timosthène donne au golfe entier quatre journées de navigation sur deux de largeur. Le détroit a sept milles et demi. Ératosthène compte de chaque côté treize cents milles à partir du détroit. Artémidore évalue la côte Arabique à mille sept cent cinquante milles;

29. Et celle des Troglodytes à onze cent trente-sept et demi jusqu'à Ptolémaïs. Agrippa, sans distinguer les côtes, dit mille sept cent vingt-deux milles. Selon la plupart des

faucesque hiberno orienti obversas, alii VII mill., alii XII mill. passuum patere.

Situs autem ita se habet. A sinu Ælanitico alter sinus, quem Arabes Æant vocant, in quo Heroum oppidum est. Fuit et Cambysu inter Nelos et Marchadas, deductis eo ægris exercitus. Gens Tyra: Daneon portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, qua parte ad Delta dictum decurrit LXII mill. D pass. intervallo (quod inter flumen et Rubrum mare interest) primus omnium Sesostris Ægypti rex cogitavit: mox Darius Persarum: deinde Ptolemæus sequens: qui et duxit fossam latitudine pedum centum, altitudine XXX, in longitudinem XXXVII mill. D pass. usque ad fontes amaros. Ultra deterruit inundationis metus, excelsiore tribus cubitis Rubro mari comperto, quam terra Ægypti. Aliqui non eam adferunt causam, sed ne immisso mari corrumperetur aqua Nili, quæ sola potus præbet. Nihilominus iter totum terendo frequentatur a mari Ægyptio, quod est triplex: unum a Pelusio per arenas, in quo nisi calami defixi regant, via non reperitur, subinde aura vestigia operiente. Alterum vero duo mill. passuum ultra Casium montem, quod a sexaginta mill. passuum redit in Pelusiacam viam. Adcolunt Arabes Autei. Tertium a Gerro (quod Adipson vocant) per eosdem Arabas sexaginta mill. passuum propius, sed asperum montibus, et inops aquarum. Eæ viæ omnes

auteurs, la largeur est de quatre cent soixante-quinze milles; et le détroit, tourné à l'orient d'hiver, a suivant les uns sept, suivant les autres douze milles d'ouverture.

Quant aux lieux mêmes, en voici le tableau. Après le golfe Élanite se rencontre celui d'Éant (en arabe), et sur ses rives Héroum et Cambysu, entre Nélos et Marchadas. Là furent colonisés les malades de l'armée de Cambyse. Plus loin sont les Tyres et le port Danéum, d'où l'on a voulu plus d'une fois mener au Nil, vers le Delta, un canal navigable. Ce projet, qui embrasse une distance de soixante-deux milles et demi, car telle est celle du Nil à la mer Rouge, fut d'abord formé par le roi d'Égypte Sésostris; Darius, roi de Perse, et plus tard Ptolémée II y songèrent. Ce dernier même creusa un canal de cent pieds de large sur trente de profondeur, et lui donna trente-sept milles et demi d'étendue jusqu'aux sources amères. Mais l'ouvrage fut abandonné quand on s'aperçut que, le niveau de la mer Rouge dépassant de trois coudées celui du sol de l'Égypte, le pays serait submergé. Quelques auteurs prétendent que la cause véritable fut la crainte de communiquer l'amertume des eaux marines au Nil, qui seul donne de l'eau potable à l'Égypte. Cependant trois routes assez fréquentées conduisent de l'Égypte à la mer Rouge. L'une part de Péluse et traverse les sables : sans les roseaux fichés en terre, la route ne pourrait se reconnaître à cause des tourbillons qui enlèvent la trace des pas. La seconde commence deux milles au delà du mont Casius, et va au bout de soixante milles rejoindre la route de Péluse : elle traverse le pays des Arabes Autéens. La troisième part de Gerron Adip-

Arsinoen ducunt, conditam sororis nomine in sinu Charandra, a Ptolemæo Philadelpho, qui primus Troglodyticen excussit, et amnem qui Arsinoen præfluit, Ptolemæum appellavit. Mox oppidum parvum est Ænnum, pro quo alii Philoteram scribunt. Deinde sunt Azarei, ex Troglodytarum connubiis, Arabes feri. Insulæ : Sapirene, Scytala : mox deserta ad Myoshormon, ubi fons Tadnos. Mons Æas. Insula Iambe, portus multi. Berenice, oppidum matris Philadelphi nomine, ad quod iter a Copto diximus. Arabes Autei, et Gebadei.

Troglodytice.

XXXIV. Troglodytice, quam prisci Michoen, alii Midoen dixere. Mons Pentedactylos : insulæ Stenæ Deiræ aliquot, Halonesi non pauciores : Cardamine, Topazos, quæ gemmæ nomen dedit. Sinus insulis refertus : ex iis quæ Mareu vocantur, aquosæ : quæ Eratonos, sitientes. Regum his præfecti fuere. Introrsus Candei, quos Ophiophagos vocant, serpentibus vesci assueti, neque alia regio fertilior earum.

Juba, qui videtur diligentissime prosecutus hæc, omi-

son et traverse le même pays pendant un espace de soixante milles. Elle est plus courte, mais plus rude et par les montagnes qu'il faut traverser et par le manque d'eau. Toutes ces routes mènent à Arsinoé, ville bâtie sur le golfe Charandre par Ptolémée Philadelphe, en l'honneur de sa sœur. Ce prince, qui fit le premier connaître la Troglodytique, donna son nom au fleuve qui baigne Arsinoé. Vient ensuite la petite ville d'Ennum, quelquefois appelée Philotère, puis les Azarées, Arabes sauvages issus d'espèces arabes et de femmes troglodytes ; les îles Sapirène et Scytale; des déserts jusqu'à Myos-Hormos, où est la source Tadnos ; le mont Éas, l'île d'Iambe, plusieurs ports; Bérénice, ainsi nommée en l'honneur de la mère de Philadelphe, et d'où, comme nous l'avons dit, on va à Coptos; les Arabes Autéens et Gébadéens.

Troglodytique.

XXXIV. Suit la Troglodytique, Michoé ou Midoé des anciens. Là se voient le mont Pentédactyle, les archipels Stenæ Deiræ et Halonèse, Cardamine, Topaze, qui a donné son nom à la gemme si connue; un golfe semé de nombreuses îles, parmi lesquelles les Maréu, abondantes en eau, et les Ératonos, absolument privées de ce liquide. Elles furent administrées par des gouverneurs. Dans les terres sont les Candées, que l'usage où ils sont de manger des serpens a fait nommer Ophiophages. Nulle part, en effet, ces reptiles n'abondent plus qu'en ce pays.

Ici Juba, si exact dans le tableau de la Troglodytique,

sit in hoc tractu (nisi si exemplarium vitium est) Berenicen alteram, quæ Panchrysos cognominata est: et tertiam, quæ Epidires, insignem loco. Est enim sita in cervice longe procurrente, ubi fauces Rubri maris VII mill. D passuum ab Arabia distant. Insula ibi Cytis topazium ferens et ipsa.

Ultra silvæ, ubi Ptolemais a Philadelpho condita ad venatus elephantorum, ob id Epitheras cognominata, juxta lacum Monoleum. Hæc est regio secundo volumine a nobis significata: in qua quadraginta quinque diebus ante solstitium, totidemque postea, hora sexta consumuntur umbræ, et in meridiem reliquis horis cadunt, ceteris diebus in septentrionem: quum in Berenice, quam primam posuimus, ipso die solstitii sexta hora umbræ in totum absumantur, nihilque adnotetur aliud novi, DCII mill. passuum intervallo a Ptolemaide: res ingentis exempli, locusque subtilitatis immensæ, mundo ibi deprehenso, quum indubitata ratione umbrarum Eratosthenes mensuram terræ prodere inde cœperit. Hinc Azanium mare, promontorium, quod aliqui Hispalum scripsere: lacus, Mandalum: insula Colocasitis, et in alto multæ, in quibus testudo plurima. Oppidum Suche, insula Daphnidis, oppidum Aduliton. Ægyptiorum hoc servi a dominis profugi condidere. Maximum hic emporium Troglodytarum, etiam Æthiopum. Abest

a oublié, à moins que l'on ne rejette la faute sur les copistes, Bérénice Panchrysos et Bérénice Épi-Dires, toutes deux différentes de celle que nous avons nommée. La dernière est remarquable par sa situation sur une forte saillie de terrain qui rapproche l'Afrique de l'Arabie, et ne laisse à la mer Rouge que sept milles et demi. Là est l'île Cytis, où se trouvent aussi des topazes.

Par delà s'élèvent de vastes forêts, près desquelles Philadelphe fit bâtir, sur le lac Monolée, pour faciliter la chasse des éléphans, une ville nommée en conséquence Ptolémaïs Épi-Théras. C'est là le lieu que nous avons indiqué dans notre second livre. Quarante-cinq jours avant et après le solstice d'été, l'ombre est nulle à midi, et le reste du jour elle se projette au sud; en tout autre temps de l'année elle se dirige vers le nord. A la première Bérénice, tous les phénomènes se bornent à la disparition de l'ombre le jour du solstice à midi. Et cependant il n'y a que six cent deux milles de Bérénice à Ptolémaïs. Détail sublime de l'immensité! occasion des plus hautes théories; là on a saisi le système du monde! là Ératosthène, par le calcul des ombres, commença à déduire d'une manière incontestable la mesure de la terre. Passé Ptolémaïs, on trouve la mer d'Azanie, le cap Hispale de quelques écrivains, le lac Mandale, l'île Colocasitide, et dans la haute mer une foule d'autres îles où abondent les tortues; Suche, l'île de Daphnis, Adulis, bâtie par des esclaves d'Égypte fugitifs, et à cinq jours de navigation de Ptolémaïs; c'est la plus forte place marchande des Troglodytes et des Éthiopiens, qui y apportent quantité d'ivoire, de cornes de rhinocéros, de

a Ptolemaide quinque dierum navigatione. Deferunt plurimum ebur, rhinocerotum cornua, hippopotamorum coria, chelyon testudinum, sphingia, mancipia. Supra Æthiopes Aroteres : insulæ, quæ Aliæu vocantur : item Bacchias et Antibacchias, et Stratonis. Hinc in ora Æthiopiæ sinus incognitus, quod admiremur, quum ulteriora mercatores scrutentur. Promontorium, in quo fons Cucios, expetitus navigantibus. Ultra Isidis portus decem dierum remigio ab oppido Adulitarum distans. In eum Troglodytis myrrha confertur. Insulæ ante portum duæ, Pseudopilæ vocantur : interiores totidem, Pylæ : in altera stelæ lapideæ literis ignotis. Ultra sinus Abalites. Insula Diodori, et aliæ desertæ : per continentem quoque deserta : oppidum Gaza, promontorium et portus Mossylicus, quo cinnamomum devehitur. Huc usque Sesostris exercitum duxit.

Aliqui unum Æthiopiæ oppidum ultra ponunt in litore Baragaza. A Mossylico promontorio Atlanticum mare incipere vult Juba, præter Mauritanias suas Gades usque navigandum Coro. Cujus tota sententia hoc in loco subtrahenda non est. A promontorio Indorum, quod vocatur Lepteacra, ab aliis Drepanum, proponit recto cursu præter Exustam, ad Malchu insulam $\overline{\text{XV}}$ passuum esse. Inde ad locum quem vocant Sceneos, CCXXV M. Inde ad insulam Adanu centum quinquaginta

cuirs d'hippopotames, d'écailles de tortues, de sphingies, d'esclaves. Plus loin, les Éthiopiens Arotères, les îles d'Aliéu, de Bacchias, d'Antibacchias et de Straton, et, chose étonnante, sur la côte d'Éthiopie, un golfe inconnu à des marchands qui poussent leurs recherches plus loin encore, précèdent le cap célèbre par la source de Cucios, si chère aux navigateurs, le port d'Isis, à dix journées de navigation d'Adulis (c'est là qu'on apporte la myrrhe troglodyte), quatre îles, dont deux dites Pseudopiles devant le port, et deux dans le port même (celles-ci s'appellent Pyles : dans l'une sont des stèles de pierre chargées de caractères inconnus), le golfe Abalite; l'île de Diodore, et quelques îles sans habitans; des déserts sur le continent, la ville de Gaza, le cap et le port de Mossyle, où l'on porte le cinnamome. C'est là que Sésostris fit arrêter son armée.

Quelques auteurs placent encore sur la côte la ville de Baragaza, qui appartient à l'Éthiopie. Mais au cap Mossyle, Juba fait commencer l'Atlantique, par lequel, dit-il, avec le Corus, on arriverait de là, et le long des Mauritanies, à Gadès. Détaillons ici son raisonnement. Du cap des Indes, dit Lepté-Acra, autrement Drépanum, à l'île de Malchus, le long d'Exusta, il y a, en ligne droite, quinze cents milles ; de l'île de Malchus à Scénéos, deux cent vingt-cinq; de là à l'île Adanu, cent cinquante : en tout, pour atteindre la mer libre, dix-huit cent soixante-quinze milles. Tous les autres écrivains

mill. passuum. Sic fieri ad apertum mare XVIII LXXV mill. passuum. Reliqui omnes propter Solis ardorem navigari posse non putaverunt. Quin et commercia ipsa infestant ex insulis Arabes Ascitæ appellati, quoniam bubulos utres binos sternentes ponte piraticam exercent sagittis venenatis. Gentes Troglodytarum idem Juba tradit Therothoas a venatu dictos, miræ velocitatis : sicut Ichthyophagos, natantes ceu maris animalia : Bargenos, Zageras, Chalybas, Saxinas, Syrecas, Daremas, Domazanes. Quin et accolas Nili a Syene non Æthiopum populos, sed Arabum esse dicit usque Meroen. Solis quoque oppidum, quod non procul Memphi in Ægypti situ diximus, Arabas conditores habere. Sunt et qui ulteriorem ripam Æthiopiæ auferant adnectantque Africæ, ripas autem incolere propter aquam. Nos relicto cuique intelligendi arbitrio, oppida quo traduntur ordine utrimque ponemus.

Æthiopia.

XXXV. A Syene, et prius Arabiæ latere, gens Catadupi. Deinde Syenitæ. Oppida : Tacompson, quam quidam appellaverunt Thathicen, Aranium, Sesanium, Sandura, Nasaudum, Anadoma, Cumara, Peta et Bochiana, Leuphithorga, Tantarene, Mœchindira, Noa, Gophoa, Gystatæ, Megeda, Lea, Rhemnia, Nupsia, Direa, Pa-

pensent que l'extrême ardeur du soleil rendrait impossible une navigation ultérieure. Il y a plus ; le commerce, dans ces parages, est troublé par les Arabes Ascites, insulaires qui, jetant un pont sur des outres accouplées deux à deux, font voler de là des flèches empoisonnées et exercent la piraterie. Juba compte encore parmi les Troglodytes les Thérothoés, ainsi nommés de leurs chasses continuelles et de leur extrême agilité ; les Ichthyophages, qui nagent comme des animaux marins ; les Bargènes, les Zagères, les Chalybes, les Saxines, les Syrèques, les Darèmes, les Domazanes. Selon lui, les peuples qui bordent le Nil, de Syène à Méroé, ne sont point des Éthiopiens, mais des Arabes. Héliopolis même, cette Héliopolis voisine de Memphis, et ci-dessus mentionnée, a été, dit-il, bâtie par les Arabes. Quelques auteurs détachent de l'Éthiopie, pour la donner à l'Afrique, la rive orientale du Nil, qu'ils prétendent habitée par des races africaines passées sur l'autre bord, disent-ils, pour avoir l'eau à leur portée. Sans prendre part à ce débat, nous allons nommer les villes dans l'ordre où elles se trouvent.

Éthiopie.

XXXV. Partant de Syène, et du côté de l'Arabie, on a, outre les Catadupes et les Syénites, les villes suivantes : Tacompso, quelquefois Thathice, Aranium, Sesanium, Sandure, Nasaude, Anadoma, Cumare, Péta, Bochiana, Leuphithorge, Tantarène, Méchindira, Noa, Gophoa, Gystates, Mégède, Léa, Rhemnie, Nupsie, Dirée, Patage, Bagade, Dumane, Rhadate, où l'on adorait comme

taga, Bagada, Dumana, Rhadata, in quo felis aurea pro deo colebatur. Boron in mediterraneo, Mallos, proximum Meroæ : sic prodidit Bion.

Juba aliter : Oppidum in monte Megatichos, inter Ægyptum et Æthiopiam, quod Arabes Myrson vocavere. Deinde Tacompson, Aranium, Sesanium, Piden, Mamuda, Corambin, juxta eam bituminis fontem : Hammodara, Prosda, Parenta, Mama, Tessara, Gallas, Zoton, Graucomen, Emeum, Pidibotas, Hebdomecontacometas, Nomadas in tabernaculis viventes : Cysten, Pemmam, Gadagalen, Paloin, Primin, Nupsin, Daselin, Patin, Gambreves, Magasen, Segasmala, Cranda, Denna, Cadeuma, Thena, Catha, Alana, Macum, Scammos, Goram in insula : ab iis Abala, Androcalim, Seren, Mallos, Agocen.

Ex Africæ latere tradita sunt eodem nomine Tacompsos altera, sive pars prioris : Magora, Sea, Edosa, Pelenaria, Pyndis, Magusa, Bauma, Linitima, Spintum, Sydopta, Gensoa, Pindicitora, Agugo, Orsima, Suasa, Maumarum, Urbim, Mulon, quod oppidum Græci Hypaton vocarunt : Pagoargas, Zamnes, unde elephanti incipiant : Mamblia, Berresa, Cetuma. Fuit quondam et Epis oppidum contra Meroen, antequam Bion scriberet, deletum.

Hæc sunt prodita usque Meroen : ex quibus hoc

dieu un chat d'or, Boron dans les terres, Mallos près de Méroé. Telle est la liste de Bion.

Juba compose ainsi la sienne : sur le mont Mégatichos, entre l'Égypte et l'Éthiopie, une ville dite Myrse par les Arabes, puis Tacompso, Aranium, Sésanium, Pide, Mamuda, Corambis; près de celle-ci une source de bitume; Hammodare, Prosde, Parente, Mame, Tessare, Galles, Zotum, Graucome, Émée, Pidibotes, Hebdomécontacomètes; des Nomades qui vivent sous des tentes; Cyste, Pemma, Gadagale, Paloïs, Primis, Nupsis, Daselis, Patis, Gambrève, Magase, Ségasmale, Crande, Denna, Cadeume, Thène, Cathe, Alane, Macum, Scammos, Gora dans l'île; ensuite Abala, Androcalis, Séré, Mallos, Agoce.

Sur la rive africaine sont d'abord une autre Tacompso, peut-être partie de la première, Magore, Sée, Édose, Pélénaria, Pyndis, Maguse, Baume, Linitime, Spinte, Sydopte, Gensoa, Pindicitore, Agugo, Orsime, Suase, Maumare, Urbis, Mule, ou, comme l'appellent les Grecs, Hypate; Pagoargas, Zamnes, où commence la contrée des éléphans; Mamblia, Berrèse, Cétume. Jadis, vis-à-vis de Méroé, existait Épis. Mais cette ville fut détruite avant l'époque où Bion écrivait.

De toutes les villes qui se trouvaient avant Méroé, au-

tempore nullum prope utroque latere exstat. Certe solitudines nuper renuntiavere principi Neroni, missi ab eo milites prætoriani cum tribuno ad explorandum, inter reliqua bella et æthiopicum cogitanti. Intravere autem et eo arma romana divi Augusti temporibus, duce P. Petronio, et ipso equestris ordinis præfecto Ægypti. Is oppida eorum expugnavit, quæ sola invenerat, quo dicemus ordine : Pselcin, Primin, Aboccin, Phthurin, Cambusin, Attevan, Stadisin, ubi Nilus præcipitans se, fragore auditum accolis aufert. Diripuit et Napata. Longissime autem a Syene progressus est DCCCCLXX mill. passuum. Nec tamen arma romana ibi solitudinem fecerunt. Ægyptiorum bellis attrita est Æthiopia, vicissim imperitando serviendoque, clara et potens etiam usque ad Trojana bella Memnone regnante : et Syriæ imperitasse eam, nostroque litori, ætate regis Cephei patet Andromedæ fabulis.

Simili modo et de mensura ejus varia prodidere : primus Dalion ultra Meroen longe subvectus : Mox Aristocreon, et Bion, et Basilis : Simonides minor etiam, quinquennio in Meroe moratus, cum de Æthiopia scriberet. Nam Timosthenes classium Philadelphi præfectus, sine mensura, dierum LX a Syene Meroen iter prodidit : Eratosthenes DCXXV mill. Artemidorus DC mill. Sebosus ab Ægypti extremis sedecies centena LXXV mill. pas-

cune presque n'existe aujourd'hui. Du moins les prétoriens envoyés par Néron avec un tribun pour reconnaître le pays ne parlèrent que de déserts à ce prince, qui entre autres guerres méditait celle d'Éthiopie. Les armes romaines pénétrèrent en ce pays sous Auguste. Le général était Pétrone, chevalier et préfet d'Égypte. Il conquit tout ce qu'il y trouva de villes, et dans l'ordre suivant : Pselcis, Primis, Aboccis, Phthuris, Cambusis, Attévan, Stadisis, où les cataractes du Nil rendent sourds les habitans. Il pilla aussi Napata, et s'avança neuf cent soixante-dix milles au sud de Syène. Cependant ce n'est point par les armes romaines que l'Éthiopie est devenue un désert; ce sont ses guerres contre l'Égypte, guerres fécondes et en victoires et en revers, qui l'ont écrasée. L'Éthiopie avait été puissante et illustre jusqu'au temps de la guerre de Troie sous Memnon; et sous le roi Céphée elle commandait, comme le prouvent les fables d'Andromède, et à la Syrie et à nos côtes.

De même on a varié sur sa mesure. Dalion, le premier, alla fort loin au delà de Méroé. Aristocréon, Bion, Basile suivirent ses traces, ainsi que Simonide le jeune, qui fit à Méroé un séjour de cinq ans lorsqu'il écrivit sur l'Éthiopie. Timosthène, amiral de Philadelphe, compte, sans employer de mesures précises, soixante journées de Syène à Méroé : Ératosthène dit six cent vingt-cinq, Artémidore six cents milles : Sébose, en partant de l'extrémité de l'Égypte, compte seize cent soixante-quinze milles : ces derniers n'en admettent que

suum : unde proxime dicti XII L. Verum omnis hæc finita nuper disputatio est, quoniam a Syene DCCCLXXIII mill. Neronis exploratores renuntiavere his modis : A Syene Hieran Sycaminon LIV mill. passuum. Inde Tama LXXII millia pass. Regionem Evonymiton Æthiopum primam, CXX. Acinam LIV. mill. Pitaran XXV. Tergedum CVI mill. Insulam Gagauden esse in medio eo tractu. Inde primum visas aves psittaeos, et ab altera (quæ vocatur Artigula) animal sphingion, a Tergedo cynocephalos. Inde Napata LXXX mill. Oppidum id parvum inter prædicta solum. Ab eo ad insulam Meroen CCCLX mill. Herbas circa Meroen demum viridiores, silvarumque aliquid apparuisse, et rhinocerotum elephantorumque vestigia. Ipsum oppidum Meroen ab introitu insulæ abesse LXX mill. passuum : juxtaque aliam insulam Tadu dextro subeuntibus alveo, quæ portum faceret. Ædificia oppidi pauca. Regnare feminam Candacem, quod nomen multis jam annis ad reginas transiit. Delubrum Hammonis et ibi religiosum, et toto tractu sacella. Ceterum cum potirentur rerum Æthiopes, insula ea magnæ claritatis fuit. Tradunt armatorum CCL mill. dare solitam, artificum CCCC mill. alere. Reges Æthiopum XLV et hodie traduntur.

30. Universa vero gens Ætheria appellata est, deinde Atlantia, mox a Vulcani filio Æthiope Æthiopia.

douze cent cinquante. Mais toutes ces discussions ont été terminées désormais par le rapport des envoyés de Néron, qui comptent, de Syène jusqu'à Méroé, huit cent soixante-treize milles, savoir : de Syène à Hiéra Sycaminos, cinquante-quatre ; de là à Tama, soixante-douze; au pays des Évonymites, première contrée de l'Éthiopie, cent vingt; à Acine, cinquante-quatre; à Pitare, vingt-cinq; à Tergède, cent six. Au milieu de cette région est l'île de Gagaude. Là les envoyés virent les premiers perroquets : à Tergède commencèrent les cynocéphales, et à une île nommée Artigule, les sphingies. De Tergède à Napate, seule petite ville qu'ils aperçurent, il y a quatre-vingt milles; enfin, de là à Méroé, trois cent soixante. Enfin, à Méroé, l'herbe devint plus verte, on vit quelques bois; des traces de rhinocéros, d'éléphans se montrèrent. Méroé même est à soixante-dix milles de l'entrée de l'île, et près d'une autre île qu'on appelle Tadu, et qui forme un port en remontant le bras droit du Nil. La ville a peu de maisons. Elle obéissait à une reine Candace, mais depuis long-temps toutes les souveraines y portent ce nom. On y voit un temple d'Hammon célèbre. D'autres temples sont semés dans tout le pays. Au reste, rien n'a été plus fameux que cette île, tant que les Éthiopiens eux-mêmes l'ont été. Elle fournissait deux cent cinquante mille guerriers et nourrissait quatre cent mille artisans. On dit qu'encore aujourd'hui l'Éthiopie est partagée entre quarante-cinq rois.

30. Le pays entier a été appelé successivement Éthérie, Atlantie, enfin Éthiopie, d'Éthiops, fils de Vulcain.

Animalium hominumque effigies monstriferas circa extremitates ejus gigni minime mirum, artifici ad formanda corpora effigiesque cælandas mobilitate ignea. Ferunt certe ab orientis parte intima gentes esse sine naribus, æquali totius oris planitie. Alias superiore labro orbas, alias sine linguis. Pars etiam ore concreto et naribus carens, uno tantum foramine spirat, potumque calamis avenæ trahit, et grana ejusdem avenæ sponte provenientis ad vescendum. Quibusdam pro sermone nutus motusque membrorum est. Quibusdam ante Ptolemæum Lathurum regem Ægypti ignotus fuit usus ignium. Quidam et Pygmæorum gentem prodiderunt inter paludes, ex quibus Nilus oriretur.

In ora autem, ubi desiimus, continui montes, ardentibus similes rubent. Troglodytis et Rubro mari a Meroe tractus omnis superponitur : a Napata tridui itinere ad Rubrum litus, aqua pluvia ad usum compluribus locis servatur, fertilissima regione, quæ interest, auri. Ulteriora Atabuli, Æthiopum gens tenet. Deinde contra Meroen Megabari, quos aliqui Adiabaras nominavere, oppidum habent Apollinis. Pars eorum Nomades, quæ elephantis vescitur. Ex adverso in Africæ parte Macrobii. Rursus a Megabaris Memnones et Davelli, dierumque viginti intervallo Critensi. Ultra eos Dochi, deinde Gymnetes semper nudi. Mox Anderæ, Mathitæ, Mesagebes,

A ses extrémités naissent, et l'on ne doit nullement s'en étonner, des animaux et des hommes de formes monstrueuses ; l'excessive mobilité des feux solaires varie les corps et multiplie les types à l'infini. On assure qu'à l'extrémité orientale on trouve des peuples sans nez, et dont le visage est tout plat. D'autres n'ont point de lèvres supérieures, ou point de langue; d'autres, sans bouche et sans narines, ne respirent que par une ouverture, boivent à l'aide d'un tuyau d'avoine, et n'ont d'autre aliment que les grains de cette même avoine, production spontanée du pays. Quelques-uns n'ont d'autre langage que les gestes et les signes; quelques-uns, avant le roi d'Égypte Ptolémée Lathure, ignoraient l'usage du feu. Plusieurs écrivains placent aussi en Éthiopie, et au milieu des marais qui forment la source du Nil, le peuple pygmée.

Sur la côte, à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, s'élève un long cordon de montagnes rougeâtres et qu'on dirait embrasées ; elles dominent Méroé d'un côté, et s'étendent jusqu'aux Troglodytes et à la mer Rouge de l'autre: de Napate à la mer Rouge, qui se trouve à trois journées de distance, on conserve l'eau de pluie pour différens usages. Le pays intermédiaire abonde en or. Au delà sont les Atabules, peuple d'Éthiopie. Vis-à-vis de Méroé habitent les Mégabares, que quelques-uns ont nommé Adiabares, et qui ont une ville d'Apollon. A ce peuple appartient une horde nomade qui se nourrit d'éléphans. Vis-à-vis et dans la partie africaine se présentent les Macrobes. Aux Mégabares confinent les Memnones, que suivent les Davelles, et à vingt journées de ceux-ci les Critenses,

Hipporeæ, atri coloris tota corpora rubrica illinunt. At ex Africæ parte Medimni. Deinde Nomades cynocephalorum lacte viventes, Olabi, Syrbotæ, qui octonum cubitorum esse dicuntur.

Aristocreon Lybiæ latere a Meroe oppidum Tolen dierum quinque itinere tradit. Inde dierum duodecim Esar Ægyptiorum oppidum, qui Psammeticum fugerint : in eo produntur annis trecentis habitasse. Contra in Arabico latere Daron oppidum esse eorum. Bion autem Sapen vocat, quod ille Esar, et ipso nomine advenas ait significari. Caput eorum in insula, Sembobitin : et tertium in Arabia, Sai. Inter montes autem et Nilum Symbari sunt, Phaliges : in ipsis vero montibus Asachæ multis nationibus. Abesse a mari dicuntur dierum quinque itinere. Vivunt elephantorum venatu. Insula in Nilo Semberritarum, reginæ paret. Ab ea Nubei Æthiopes dierum octo itinere. Oppidum eorum Nilo impositum, Tenupsis. Sambri, apud quos quadrupedes omnes sine auribus, etiam elephanti. At ex Africæ parte Ptoembari, Ptoemphanæ, qui canem pro rege habent, motu ejus imperia augurantes : Arusbi oppido longe a Nilo sito. Postea Achisarmi, Phalliges, Marigeri, Casamarri.

Bion alia oppida in insulis tradit, a Sembobiti Me-

les Doques plus loin encore, les Gymnètes toujours nus, les Andères, les Mathites, les Mésagèbes, les Hipporées, qui ont tout le corps noir et qui le frottent de rouge, les Médimnes dans la partie africaine, les Nomades, qui vivent du lait des cynocéphales, les Olabes, les Syrbotes, qui, dit-on, ont huit coudées.

Selon Aristocréon, au delà de Méroé et du côté de la Lybie, est à cinq lieues Tolé, puis à douze journées Ésar, ville égyptienne fondée par des bannis qui échappaient à Psammétique (cet établissement subsista trois cents ans), et sur la côte opposée Darum, ville arabe. L'Ésar d'Aristocréon est nommée Sapé chez Bion, qui traduit ce nom par étrangers. Il ajoute que leur capitale était Sembobites, dans une île, et qu'ils avaient en Arabie une troisième ville du nom de Saïs. Entre les montagnes et le Nil habitent les Symbares et les Phaliges : les montagnes même donnent asile aux nombreuses peuplades des Asaques. Celles-ci sont, dit-on, à cinq journées de la mer, et vivent des éléphans auxquels ils donnent la chasse. Dans le Nil est l'île des Semberrites, soumise à la domination d'une reine. Là commence le pays des Nubes Éthiopiens, qu'on traverse en huit journées, et où est une ville de Ténupsis, sur le Nil. Suivent les Sambres, chez qui tous les quadrupèdes, même les éléphans, sont sans oreilles. Dans la partie africaine se présentent les Ptoembares, les Ptoemphanes, qui ont pour roi un chien dont ils consultent les divers mouvemens, les Arusbes, avec une ville située loin du Nil, puis les Achisarmes, les Phalliges, les Marigères, les Casamarres.

Bion place d'autres villes dans des îles qu'il nous

roen versus dierum toto itinere viginti. Proximæ insulæ oppidum Semberritarum sub regina : et aliud Asar : alterius oppidum Daron. Tertiam Medoen vocant, in qua oppidum Asel. Quartam eodem, quo oppidum, nomine Garoden. Inde per ripas oppida : Navos, Modundam, Andatim, Secundum, Colligat, Secande, Navectabe, Cumi, Agrospi, Ægipam, Candrogari, Arabam, Summaram.

Regio supra Sirbitum, ubi desinunt montes, traditur a quibusdam habere maritimos Æthiopas, Nisicastes, Nisitas, quod significat ternum et quaternum oculorum viros : non quia sic sint, sed quia sagittis præcipua contemplatione utantur. Ab ea vero parte Nili, quæ supra Syrtes majores oceanumque meridianum protenditur, Dalion vocatos esse dicit, pluvia tantum aqua utentes Cisoros, Longoporos. Ab Œcalicibus dierum quinque itinere Usibalcos, Isuelos, Pharusos, Valios, Cispios. Reliqua deserta. Deinde fabulosa. Ad occidentem versus Nigræ, quorum rex unum oculum habeat in fronte. Agriophagi, pantherarum et leonum carnibus maxime viventes. Pamphagi, omnia mandentes. Anthropophagi, humana carne vescentes. Cynamolgi, caninis capitibus. Artabatitæ quadrupedum ferarum modo vagi. Deinde Hesperii, Perorsi, quos in Mauritaniæ confinio diximus. Pars quædam Æthiopum locustis tantum vivit, fumo et

montre de Sembobitis à Méroé, sur une ligne de vingt journées. Dans les premières est la ville des Semberrites, soumise à une reine, puis Asar. Dans une autre île est Daron. Médoé, la troisième, a la ville d'Asel; la quatrième, nommée Garode, a une capitale de même nom. Sur les rivages sont Navos, Modunde, Andatis, Sécunde, Colligat, Sécande, Naveetabe, Cumes, Agrospe, Égipa, Candrogares, Araba, Summara.

Passé Sirbite, où cessent les monts, quelques auteurs placent des Éthiopiens maritimes, les Nisicastes, les Nisites, ce qui veut dire hommes à trois yeux ou à quatre yeux, non que telle soit leur conformation, mais parce qu'ils excellent à tirer de l'arc. Vers la partie du Nil, qui s'étend au dessus des grandes Syrtes et de l'océan Méridional, Dalion dit qu'il y a des peuples qui ne boivent que l'eau de pluie, et les nomme Cisores et Longopores. A cinq journées des Écalices sont les Usibalques, les Isuèles, les Pharuses, les Valies, les Cispies, puis d'immenses déserts, des sables. A l'ouest sont les Nègres, dont le roi n'aurait qu'un œil au milieu du front; les Agriophages, qui se nourrissent surtout de la chair de lion et de panthère; les Pamphages, omnivores; les Anthropophages, qui mangent de la chair humaine; les Cynamolges, qui ont la tête du chien; les Artabatites, qui errent comme les bêtes sauvages; les Hespériens, les Pérorses, qui habitent aux confins de la Mauritanie. Une partie des Éthiopiens n'a d'autres alimens que des sauterelles, qu'ils salent et fument pour l'année. La plus longue vie, chez eux, est de quarante ans.

sale duratis in annua alimenta : ii quadragesimum annum vitæ non excedunt.

Æthiopum terram universam cum mari Rubro patere in longitudinem semel et vicies centena LXX mill. passuum : in latitudinem cum superiore Ægypto duodecies centena XCVIII mill. Agrippa existimavit. Quidam longitudinem ita diviserunt : a Meroe Sirbitum, XII dierum navigationem. Ab ea XII ad Davellos. Ab his ad Oceanum Æthiopicum sex dierum iter. In totum autem ab Oceano ad Meroen DCXXV mill. passuum esse inter auctores fere convenit : inde Syenen, quantum diximus. Sita est Æthiopia ab oriente hiberno ad occidentem hibernum. Meridiano cardine silvæ ebeno maxime virent : a media ejus parte imminens mari mons excelsus, æternis ardet ignibus, Theon ochema dictus Græcis : a quo navigatio quatridui ad promontorium, quod Hesperion ceras vocatur, confine Africæ juxta Æthiopas Hesperios. Quidam et in eo tractu modicos colles amœna opacitate vestitos Ægipanum Satyrorumque produnt.

Insulæ Æthiopici maris.

XXXVI. 31. Insulas toto eo mari et Ephorus complures esse tradidit, et Eudoxus, et Timosthenes : Clitarchus vero Alexandro regi renuntiatam adeo divitem, ut equos incolæ talentis auri permutarent. Alteram,

Selon Agrippa, toute l'Éthiopie, avec la mer Rouge, a de longueur deux mille cent soixante-dix milles, et de largeur, avec l'Égypte supérieure, douze cent quatre-vingt-dix-huit. Quelques-uns détaillent ainsi la longueur : de Méroé à Sirbite, douze jours de navigation; de là chez les Davelles, douze jours; de chez ceux-ci à l'Océan Éthiopique, six jours : et en tout, de l'Océan à Méroé, six cent vingt-cinq milles (car telle est à peu près l'opinion unanime); de Méroé à Syène, la distance ci-dessus indiquée. L'Éthiopie se dirige de l'orient d'hiver à l'occident d'hiver. Au sud s'étendent de vertes forêts d'ébène : au centre de cette côte s'élève une montagne qui domine la mer et qu'embrasent des flammes éternelles. Les Grecs l'appellent Theôn Ochêma. De là au cap dit Hespérion Céras, qui confine à l'Afrique, chez les Éthiopiens Hespériens, il y a quatre journées de navigation. Dans ces parages sont, dit-on, quelques petites collines ombragées de bois charmans, qu'habitent les Égipans et les Satyres.

Iles de la mer d'Éthiopie.

XXXVI. 31. Éphore, Eudoxe, Timosthène, disent que cette mer est pleine d'îles. Selon Clitarque, on annonça à Alexandre que dans une d'elles la richesse était telle, que les habitans donnaient un talent d'or pour un cheval. Dans une autre, sur une montagne sacrée qu'om-

ubi sacer mons opacus silva repertus esset, distillantibus arboribus odore miræ suavitatis. Contra sinum Persicum Cerne nominatur insula adversa Æthiopiæ, cujus neque magnitudo, neque intervallum a continente constat, Æthiopas tantum populos habere proditur. Ephorus auctor est, a Rubro mari navigantes in eam non posse propter ardores ultra quasdam columnas (ita appellantur parvæ insulæ) provehi. Polybius in extrema Mauritania contra montem Atlantem a terra stadia octo abesse prodidit Cernen. Nepos Cornelius ex adverso maxime Carthaginis a continente passus mille: non ampliorem circuitu duobus millibus. Traditur et alia insula contra montem Atlantem, et ipsa Atlantis appellata. Ab ea quinque dierum navigatione solitudines ad Æthiopas Hesperios, et promontorium, quod vocavimus Hesperion ceras, inde primum circumagente se terrarum fronte in occasum, ac mare Atlanticum. Contra hoc quoque promontorium Gorgades insulæ narrantur, Gorgonum quondam domus, bidui navigatione distantes a continente, ut tradit Xenophon Lampsacenus. Penetravit in eas Hanno Pœnorum imperator, proditque hirta feminarum corpora, viros pernicitate evasisse: duarumque Gorgonum cutes argumenti et miraculi gratia in Junonis templo posuit, spectatas usque ad Carthaginem captam. Ultra has etiamnum duæ Hesperidum

brageait une forêt, les arbres distillaient les parfums les plus délicieux. A l'opposite du golfe Persique et vis-à-vis de l'Éthiopie est l'île de Cerné, dont on ne connaît exactement ni la grandeur ni la distance qui la sépare du continent. On sait seulement qu'elle est habitée par des Éthiopiens. Éphore dit que ceux qui viennent de la mer Rouge ne peuvent, à cause de l'excessive chaleur, avancer au delà de certaines colonnes, tel est le nom qu'on donne à de petites îles. Polybe place Cerné à l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas, à huit stades de la côte. Cornelius Nepos la met à un mille du continent, et précisément en face de Carthage, et ne lui donne que deux milles de tour. Vis-à-vis du mont Atlas se trouve, dit-on, une autre île du nom d'Atlantide, après laquelle on ne trouve, pendant cinq journées de navigation, jusqu'aux Éthiopiens Hespériens et au cap d'Hespérion Céras, que des déserts. Là, la côte commence à se courber vers l'ouest et la mer Atlantique. Vis-à-vis de ce cap sont encore, assure-t-on, les îles Gorgades, jadis demeures des Gorgones. Xénophon de Lampsaque les met à deux journées de navigation du continent. Hannon, l'amiral carthaginois, y pénétra, et rapporte que les femmes y ont tout le corps velu, que les hommes lui échappèrent par leur agilité : les peaux de deux gorgones furent, tant comme preuve que comme monument merveilleux, suspendues dans le temple de Junon, où on les vit jusqu'à la prise de Carthage. On parle encore aussi de deux îles des Hespérides, situées au delà des précédentes. Mais telle est l'incertitude sur tous ces points, que Stace Sébose, qui compte quarante jours de navigation des îles

insulæ narrantur. Adeoque omnia circa hæc incerta sunt, ut Statius Sebosus a Gorgonum insulis prænavigatione Atlantis dierum XL ad Hesperidum insulas cursum prodiderit, ab iis ad Hesperu ceras unius. Nec Mauritaniæ insularum certior fama est. Paucas modo constat esse ex adverso Autololum, a Juba repertas, in quibus Gætulicam purpuram tingere instituerat.

De insulis Fortunatis.

XXXVII. 32. Sunt qui ultra eas Fortunatas putant esse, quasdamque alias: quarum numero idem Sebosus etiam spatia complexus, Junoniam abesse a Gadibus DCCL mill. passuum tradit. Ab ea tantumdem ad occasum versus Pluvialiam, Caprariamque: in Pluvialia non esse aquam, nisi ex imbribus. Ab iis CCL mill. pass. Fortunatas contra læva Mauritaniæ in IX horam solis: vocari Convallem a convexitate, et Planariam a specie: Convallis circuitum, CCC mill. passuum. Arborum ibi proceritatem ad centum XIV pedes adolescere.

Juba de Fortunatis ita inquisivit: sub meridie quoque positas esse prope occasum, a Purpurariis DCXXV mill. passuum, sic ut CCL supra occasum navigetur: deinde per CCCLXXV mill. passuum ortus petatur. Primam vocari Ombrion nullis ædificiorum vestigiis: habere in montibus stagnum, arbores similes ferulæ: ex quibus

des Gorgones à celles des Hespérides le long du mont Atlas, n'en compte qu'un de celles-ci à l'Hespérion Céras. Les îles de la Mauritanie ne sont pas mieux connues. On sait seulement que Juba en avait découvert quelques-unes vis-à-vis des Autololes, et qu'il y avait établi des manufactures de pourpre de Gétulie.

Les îles Fortunées.

XXXVII. 32. Quelques auteurs croient que plus loin encore est l'archipel des îles Fortunées avec quelques autres, dont Sébose fixe même les distances. De Gades à Junonia, dit-il, il ya sept cent cinquante milles. De celle-ci à Pluvialia et à Capraria, à l'ouest, même distance. Pluvialia n'a d'autre eau que l'eau de pluie. A deux cent cinquante milles de celles-ci sont les îles Fortunées, situées à gauche de la Mauritanie, sur la ligne de la neuvième heure du soleil. L'une a eu le nom de Convallis à cause de son terrain montueux, l'autre celui de Planaria à cause de ses plaines. Convallis a trois cents milles de tour. Les arbres y atteignent cent quatorze pieds de hauteur.

Juba a fait aussi ses recherches sur les îles Fortunées. Elles se trouvent, dit-il, au sud-ouest, à six cent vingt-cinq milles des Purpuraries, savoir, deux cent cinquante en tirant vers l'ouest, et trois cent soixante-quinze en se dirigeant à l'est. La première s'appelle Ombrios, et n'a point de maisons; dans ses montagnes est un lac: elle a des arbres semblables à la férule, les uns

aqua exprimatur, ex nigris amara, ex candidioribus potui jucunda. Alteram insulam Junoniam appellari, in ea ædiculam esse tantum lapide exstructam. Ab ea in vicino eodem nomine minorem. Deinde Caprariam lacertis grandibus refertam. In conspectu earum esse Nivariam, quæ hoc nomen accepit a perpetua nive, nebulosam. Proximam ei Canariam vocari a multitudine canum ingentis magnitudinis : ex quibus perducti sunt Jubæ duo : apparentque ibi vestigia ædificiorum. Quum autem omnes copia pomorum et avium omnis generis abundent, hanc et palmetis caryotas ferentibus, ac nuce pinea abundare. Esse copiam et mellis. Papyrum quoque et siluros in amnibus gigni. Infestari eas belluis, quæ expellantur assidue, putrescentibus.

Terræ per mensuras comparatæ.

XXXVIII. At abunde orbe terrarum extra intra indicato, colligenda in arctum mensura æquorum videtur.

33. Polybius a Gaditano freto longitudinem directo cursu ad os Mæotis $\overline{\text{XXXIV}}$ XXXVII mill. D passuum prodidit. Ab eodem initio ad orientem recto cursu Siciliam $\overline{\text{XII}}$ LX mill. D passuum, Cretam CCCLXXV mill. passuum, Rhodum CLXXXVII mill. D passuum : Chelidonias tantumdem : Cyprum CCXXII mill. passuum. Inde Syriæ Seleuciam Pieriam CXV mill. passuum. Quæ computatio

blancs, les autres noirs : ceux-ci donnent une eau amère, ceux-là une boisson agréable. La seconde, nommée Junonia, possède un petit temple de pierre. Un ilot à côté porte le même nom. Arrive ensuite Capraria, remplie de grands lézards; vis-à-vis s'élève Nivaria, ainsi nommée de ses neiges éternelles. Elle est couverte de brouillards. La plus voisine s'appelle Canarie, à cause de ses énormes et nombreux chiens; on en amena deux à Juba; Canarie a quelques restes d'édifices. Toutes ces îles abondent en fruits et oiseaux de toute espèce : Canarie a de plus des bois de palmiers à dattes et des pommes de pin. Elles abondent aussi en miel. Les fleuves produisent du papyrus et des silures. Mais elles sont infectées des cadavres des animaux marins, que le flot vomit sur les rives et qui y pourrissent.

Dimensions comparées des diverses parties du monde.

XXXVIII. Maintenant que nous avons suffisamment détaillé l'extérieur et l'intérieur du globe, donnons un précis de la dimension de ses mers.

33. Selon Polybe, du détroit de Gades à l'entrée du Palus-Méotide, en ligne droite, il y a trois mille quatre cent trente-sept milles et demi. Du même point à la Sicile, à l'est et toujours en ligne droite, douze cent soixante et demi; à la Crète, trois cent soixante-quinze; à Rhodes, cent quatre-vingt-sept et demi; aux Chélidonies, cent quatre-vingt-sept et demi; à Cypre, deux cent vingt-deux; à Séleucie Piéria, en Syrie, cent quinze : total,

efficit vicies ter centena XL mill. passuum. Agrippa hoc idem intervallum a freto Gaditano ad sinum Issicum per longitudinem directam XXXIV XL passuum mill. taxat, in quo haud scio an sit error numeri, quoniam idem a Siculo freto Alexandriam cursu XII L mill. passuum tradidit. Universus autem circuitus per sinus dictos ab eodem exordio colligit ad Mæotim lacum, C LVI mill. passuum. Artemidorus adjicit DCCLIII mill. Idem cum Mæotide CLXXIII XC mill. passuum esse tradit. Hæc est mensura inermium, et pacata audacia fortunam provocantium hominum.

Nunc ipsarum partium magnitudo comparabitur, utcumque difficultatem afferet auctorum diversitas. Aptissime tamen spectabitur ad longitudinem latitudine addita. Est ergo ad hoc præscriptum Europæ magnitudo LXXXII XCIV mill. passuum. Africæ (ut media ex omni varietate prodentium sumatur computatio) efficit longitudo XXXVII XCVIII mill. Latitudo, qua colitur, nusquam ducenta quinquaginta millia passuum excedit. Sed quoniam a Cyrenaica ejus parte nonagentorum decem millium passuum eam fecit Agrippa, deserta ejus ad Garamantas usque, qua noscebantur, complectens; universam mensuram, quæ venit in computationem, XLVI VIII mill. passuum efficit. Asiæ longitudo in confesso est LXIII LXXV mill. passuum. Latitudo sane com-

deux mille trois cent quarante milles. Agrippa évalue ce même intervalle du détroit de Gades au golfe d'Issus, en ligne droite, à trois mille quatre cent quarante milles; résultat où peut-être il y a erreur de chiffres, puisque le même auteur ne compte que douze cent cinquante milles du détroit de Sicile à Alexandrie. Tout le tour de la mer, en suivant les golfes ci-dessus, du détroit de Gades au Palus-Méotide, serait de dix mille cinquante-six milles. Artémidore en ajoute sept cent cinquante-trois, et dit qu'en y comprenant le Palus-Méotide il porterait le total à dix-sept mille trois cent quatre-vingt-dix milles. Telles sont les mesures qu'a fixées l'audace humaine paisible, sans armes et défiant la fortune.

Comparons maintenant les grandeurs des diverses parties du monde, quelque obstacle qu'y oppose la diversité des auteurs, et songeons que le meilleur moyen de marquer la grandeur d'un pays est d'ajouter la largeur à la longueur. Ceci posé, l'Europe a huit mille deux cent quatre-vingt-quatorze milles. L'Afrique, pour prendre la moyenne des divers calculs, a trois mille sept cent quatre-vingt-dix-huit milles de longueur : nulle part la largeur de la partie habitée n'excède deux cent cinquante milles; mais comme Agrippa lui donne, du côté de la Cyrénaïque et y compris tous les déserts connus jusqu'aux Garamantes, neuf cent dix milles de large, la dimension totale dont nous cherchons le chiffre sera de quatre mille six cent huit milles. Quant à l'Asie, on porte unanimement sa longueur à six mille trois cent soixante-quinze milles; sa largeur, de la mer d'Éthiopie à Alexandrie, près du Nil, en passant par Syène et Méroé, serait de mille huit

putetur ab Æthiopico mari Alexandriam juxta Nilum sitam, ut per Meroen et Syenen mensura currat, XVIII LXXV mill. passuum. Apparet ergo Europam paulo minus dimidia Asiæ parte majorem esse, quam Asiam. Eamdem altero tanto et sexta parte Africæ, ampliorem quam Africam. Quod si misceantur omnes summæ, liquido patebit Europam totius terræ tertiam esse partem et octavam paulo amplius : Asiam vero quartam et quartamdecimam : Africam autem quintam et insuper sexagesimam.

Digestio terrarum in parallelos et umbras pares.

XXXIX. His addemus etiamnum unam Græcæ inventionis sententiam vel exquisitissimæ subtilitatis, ut nihil desit in spectando terrarum situ : indicatisque regionibus noscatur, et cum qua cuique earum societas sit, sive cognatio dierum ac noctium, quibusque inter se pares umbræ et æqua mundi convexitas. Ergo reddetur hoc etiam, terræque universæ in membra cæli digerentur. Plura sunt autem hæc segmenta mundi, quæ nostri circulos appellavere, Græci parallelos.

34. Principium habet Indiæ pars versa ad austrum. Patet usque Arabiam et Rubri maris accolas. Continentur Gedrosi, Persæ, Carmani, Elymæi, Parthyene, Aria, Susiane, Mesopotamia, Seleucia cognominata Babylo-

cent soixante-quinze milles. Il est donc clair que l'Europe est un peu moins de moitié plus considérable que l'Asie, et qu'elle est une fois et un sixième plus grande que l'Afrique. Si l'on réunissait toutes ces sommes en une seule, l'Europe fournirait au total général un tiers, un huitième et quelque chose; l'Asie un quart et un quatorzième; l'Afrique un cinquième et un soixantième.

Division de la terre en parallèles et en ombres égales.

XXXIX. Couronnons tout ceci par l'exposition d'une découverte éminemment ingénieuse des Grecs, afin qu'il ne manque rien à cette description, et qu'après avoir parcouru les diverses régions on apprenne de plus leurs liaisons entre elles, le rapport de leurs jours et de leurs nuits, la parité de leurs ombres, et la similitude de leurs positions relativement à la convexité du monde. Rapportons ainsi la terre à des portions correspondantes dans le ciel. Ces lignes qui coupent le monde et qu'on nomme en grec parallèles, chez nous cercles, sont nombreuses.

34. La première commence à la partie sud de l'Inde, s'étend jusqu'à l'Arabie et aux côtes de la mer Rouge, comprend Gédrosie, Perside, Carmanie, Élymiotide, Parthyène, Ariane, Susiane, Mésopotamie, Séleucie Babylonienne, Arabie jusqu'à Pétra, Célé-Syrie,

nia, Arabia ad Petras usque, Syria Cœle, Pelusium, Ægypti inferiora, quæ Χώρα vocatur Alexandriæ, Africæ maritima, Cyrenaica oppida omnia, Thapsus, Adrumetum, Clupea, Carthago, Utica, uterque Hippo, Numidia, Mauritania utraque, Atlanticum mare, columnæ Herculis. In hoc cæli circumflexu æquinoctii die media, umbilicus, quem Gnomonem vocant, VII pedes longus, umbram non amplius IV pedes longam reddit. Noctis vero dieique longissima spatia horas XIV æquinoctiales habent, brevissima e contrario X.

Sequens circulus incipit ab India vergente ad occasum, vadit per medios Parthos, Persepolin, citima Persidis, Arabiam citeriorem, Judæam, Libani montis accolas. Amplectitur Babylonem, Idumæam, Samariam, Hierosolymam, Ascalonem, Joppen, Cæsaream, Phœnicen, Ptolemaidem, Sidonem, Tyrum, Berytum, Botryn, Tripolin, Biblum, Antiochiam, Laodiceam, Seleuciam, Ciliciæ maritima, Cypri austrina, Cretam, Lilybæum in Sicilia, septentrionalia Africæ et Numidiæ. Umbilicus æquinoctio XXXV pedum, umbram viginti quatuor pedes longam facit. Dies autem noxque maxima quatuordecim horarum æquinoctialium est, accedente iis quinta parte unius horæ.

Tertius circulus ab Indis Imao proximis oritur. Tendit per Caspias portas Mediæ proximas, Cataoniam,

Péluse, Basse-Égypte ou parages d'Alexandrie, Afrique maritime, Cyrénaïque avec toutes ses villes, Thapse, Adrumète, Clupée, Carthage, Utique, les deux Hippones, Numidie, les deux Mauritanies, mer Atlantique et colonnes d'Hercule. Sous cet aspect de la voûte céleste, à l'époque de l'équinoxe à midi, une verge ou gnomon de sept pieds de long ne projette que quatre pieds d'ombre. La nuit et le jour les plus longs ont quatorze heures équinoxiales; les plus courts, au contraire, n'en ont que dix.

La seconde zone part de l'Inde occidentale, traverse la Parthyène, Persépolis, côtoie le nord de la Perse et contient l'Arabie supérieure, la Judée, le Liban et tous ses habitans. Babylone, Idumée, Samarie, Jérusalem, Ascalon, Joppé, Césarée, la Phénicie, Ptolémaïs, Sidon, Tyr, Béryte, Botrys, Tripoli, Biblos, Antioche, Laodicée, Séleucie, la côte de Cilicie, le sud de Cypre, la Crète, Lilybée en Sicile, le nord de l'Afrique et de la Numidie en font partie. A l'équinoxe, un gnomon de trente-cinq pieds aurait l'ombre de vingt-quatre. La nuit et le jour les plus longs sont de quatorze heures équinoxiales et un cinquième.

La troisième zone a son origine à l'Inde voisine des monts Imaüs, passe par les portes Caspiennes près de la

Cappadociam, Taurum, Amanum, Issum, Cilicias portas, Solos, Tarsum, Cyprum, Pisidiam, Pamphyliæ Siden, Lycaoniam, Lyciæ Patara, Xanthum, Caunum, Rhodum, Coum, Halicarnassum, Gnidum, Dorida, Chium, Delum, Cycladas medias, Gythium, Maleam, Argos, Laconiam, Elin, Olympiam, Messeniam Peloponnesi, Syracusas, Catinam, Siciliam mediam, Sardiniæ austrina, Carteiam, Gades. Gnomonis centum unciæ, umbram septuaginta septem unciarum faciunt. Longissimus dies est æquinoctialium horarum quatuordecim atque dimidiæ, cum tricesima parte unius horæ.

Quarto subjacent circulo, quæ sunt ab altero latere Imai, Cappadociæ austrina, Galatia, Mysia, Sardis, Smyrna, Sipylus, Tmolus mons Lydiæ, Caria, Ionia, Trallis, Colophon, Ephesus, Miletos, Samos, Chios, Icarium mare, Cycladum septentrionales, Athenæ, Megara, Corinthus, Sicyon, Achaia, Patræ, Isthmos, Epirus, septentrionalia Siciliæ, Narbonensis Galliæ exortiva, Hispaniæ maritima a Carthagine nova, et inde ad occasum. Gnomoni XXI pedum respondent umbræ XVI pedum : longissimus dies habet æquinoctiales horas quatuordecim, et tertias duas unius horæ.

Quinto continentur segmento ab introitu Caspii maris, Bactra, Iberia, Armenia, Mysia, Phrygia, Helles-

Médie, comprend Cataonie, Cappadoce, Taurus, Amane, Issus, portes de Cilicie, Soles, Tarse, Cypre, Pisidie, Side en Pamphylie, Lycaonie, Patare en Lycie, Xanthe, Caune, Rhodes, Cos, Halicarnasse, Gnide, Doride, Chios, Délos, le milieu des Cyclades, Gythium, Malée, Argos, Laconie, Élis, Olympie, Messénie en Péloponnèse, Syracuse, Catine, le milieu de la Sicile, le sud de la Sardaigne, Cartée, Gades. Un gnomon de huit pieds quatre douzièmes donne six pieds cinq douzièmes d'ombre. Le plus long jour a quatorze heures équinoxiales et demie, plus un trentième.

La quatrième zone commence de l'autre côté de l'Imaüs. Elle coupe le sud de la Cappadoce, la Galatie, la Mysie, Sardes, Smyrne, Sipyle, le mont Tmole en Lydie, la Carie, l'Ionie, Tralles, Colophon, Éphèse, Milet, Samos, Chios, la mer Icarienne, les Cyclades septentrionales, Athènes, Mégare, Corinthe, Sicyone, l'Achaïe, Patras, l'Isthme, l'Épire, le nord de la Sicile, l'est de la Gaule Narbonaise, la côte d'Espagne depuis Carthagène en fuyant à l'ouest. Un gnomon de vingt-un pieds donne seize pieds d'ombre; et le plus long jour a quatorze heures équinoxiales deux tiers.

Dans la cinquième zone, qui part de l'entrée de la mer Caspienne, sont Bactres, l'Ibérie, l'Arménie, la Mysie, la

pontus, Troas, Tenedus, Abydos, Scepsis, Ilium, Ida mons, Cyzicum, Lampsacum, Sinope, Amisum, Heraclea in Ponto, Paphlagonia, Lemnus, Imbrus, Thasus, Cassandria, Thessalia, Macedonia, Larissa, Amphipolis, Thessalonice, Pella, Ædessa, Berœa, Pharsalia, Carystum, Eubœa Bœotum, Chalcis, Delphi, Acarnania, Ætolia, Apollonia, Brundisium, Tarentum, Thurii, Locri, Rhegium, Lucani, Neapolis, Puteoli, Tuscum mare, Corsica, Baleares, Hispania media. Gnomoni septem pedes, umbræ sex. Magnitudo diei summa horarum æquinoctialium quindecim.

Sexta comprehensio, qua continetur urbs Roma, amplectitur Caspias gentes, Caucasum, septentrionalia Armeniæ, Apolloniam supra Rhyndacum, Nicomediam, Nicæam, Chalcedonem, Byzantium, Lysimachiam, Cherronesum, Melanem sinum, Abderam, Samothraciam, Maroneam, Ænum, Bessicam, Thraciam, Mædiam, Pæoniam, Illyrios, Dyrrachium, Canusium, Apuliæ extima, Campaniam, Etruriam, Pisas, Lunam, Lucam, Genuam, Liguriam, Antipolin, Massiliam, Narbonem, Tarraconem, Hispaniam Tarraconensem mediam, et inde per Lusitaniam. Gnomoni pedes novem, umbræ octo. Longissima diei spatia, horarum æquinoctialium quindecim, addita nona parte unius horæ: aut, ut Nigidio placuit, quinta.

Phrygie, l'Hellespont, la Troade, Ténédos, Abydos, Scepsis, Ilium, le mont Ida, Cyzique, Lampsaque, Sinope, Amise, Héraclée de Pont, la Paphlagonie, Lemnos, Imbros, Thasos, Cassandrie, la Thessalie, la Macédoine, Larisse, Amphipolis, Thessalonique, Pella, Édesse, Bérée, Pharsale, Caryste, Eubée la Béotienne, Chalcis, Delphes, l'Acarnanie, l'Étolie, Apollonie, Brindes, Tarente, Thurium, Locres, Rhegium, la Lucanie, Naples, Putéoles, la mer de Toscane, la Corse, les îles Baléares, le milieu de l'Espagne. Gnomon de sept pieds et ombre de six. Le plus long jour est de quinze heures équinoxiales.

Sous la sixième division se rangent Rome, les peuples caspiens, le Caucase, le nord de l'Arménie, Apollonie sur Rhyndaque, Nicomédie, Nicée, Chalcédoine, Byzance, Lysimachie, la Chersonèse, le golfe Mélane, Abdère, Samothrace, Maronée, Énos, la Bessique, la Thrace, la Médie, la Péonie, l'Illyrie, Dyrrachium, Canusium, l'extrême Apulie, la Campanie, l'Étrurie, Pise, Luna, Lucques, Gênes, la Ligurie, Antipolis, Marseille, Narbonne, Tarragone, le milieu de l'Espagne tarragonaise, et enfin la Lusitanie. Neuf pieds de gnomon, huit d'ombre. Longueur du plus grand jour de l'année, quinze heures équinoxiales et un neuvième, ou, selon Nigidius, un cinquième.

Septima divisio ab altera Caspii maris ora incipit; vaditque supra Calatim, Bosphorum, Borysthenem, Tomos, Thraciæ aversa, Triballos, Illyrici reliqua, Adriaticum mare, Aquileiam, Altinum, Venetiam, Vicetiam, Patavium, Veronam, Cremonam, Ravennam, Anconam, Picenum, Marsos, Pelignos, Sabinos, Umbriam, Ariminum, Bononiam, Placentiam, Mediolanum, omniaque ab Apennino: transque Alpes Galliam Aquitanicam, Viennam, Pyrenæum, Celtiberiam. Umbilico triginta quinque pedum, umbræ triginta sex, ut tamen in parte Venetiæ exæquetur umbra gnomoni: amplissima dies horarum æquinoctialium quindecim, et quintarum partium horæ trium.

Hactenus antiquorum exacta celebravimus. Sequentium diligentissimi, quod superest terrarum tribus assignavere segmentis. A Tanai per Mæotin lacum et Sarmatas usque Borysthenem, atque ita per Dacos partemque Germaniæ, Gallias, Oceani litora amplexi, quod esset horarum sedecim. Alterum per Hyperboreos et Britanniam, horarum decem et septem. Postremum Scythicum a Riphæis jugis in Thulen, in quo dies continuarentur (ut diximus) noctesque per vices. Iidem et ante principia, quæ fecimus, posuere circulos duos. Primum per insulam Meroen, et Ptolemaiden, in Rubro mari ad elephantorum venatus conditam: ubi lon-

A la septième zone, qui commence à l'autre extrémité de la mer Caspienne, appartiennent Calatis, le Bosphore, le Borysthène, Tomes, le nord de la Thrace, les Triballes, le reste de l'Illyrie, la mer Adriatique, Aquilée, Altinum, la Vénétie, Vicence, Padoue, Vérone, Crémone, Ravenne, Ancône, le Picénum, les Marses, les Pélignes, les Sabins, l'Ombrie, Arimini, Bologne, Plaisance, Milan et tout le pays au pied de l'Apennin; et au delà des Alpes, l'Aquitaine, Vienne, les Pyrénées, la Celtibérie. Gnomon de trente-cinq pieds et ombre de trente-six, sauf dans la partie de la Vénétie, où l'ombre est égale. Le plus long jour est de quinze heures équinoxiales et trois cinquièmes.

Jusqu'ici j'ai transcrit d'anciens auteurs. Les modernes les plus exacts ont rangé sous trois climats le reste du monde. D'abord ils embrassent, du Tanaïs par le lac Méotis et la Sarmatie, jusqu'au Borysthène; et de là, par la Dacie, une partie de la Germanie, et les Gaules jusqu'aux rives de l'Océan : ce climat est de seize heures; l'autre passe par les Hyperboréens et la Bretagne : climat de dix-sept heures; enfin des monts Riphées à Thulé on a le climat de la Scythie : une longue suite de jours y succède, comme je l'ai dit, à une longue suite de nuits. Les mêmes auteurs ont fait précéder de deux climats l'échelle vulgaire. Le premier passe par l'île de Méroé et par la ville de Ptolémaïs sur la mer Rouge, destinée à la chasse des éléphans. Le jour le plus long y est de douze

gissimus dies duodecim horarum esset, dimidia hora amplior. Secundum per Syenem Ægypti euntem, qui esset horarum tredecim. Iidemque singulis dimidia horarum spatia usque ad ultimum adjecere circulis.

Et hactenus de terris.

---

heures et demie. Le second traverse Syène en Égypte; il est de treize heures. Ces mêmes auteurs ont ajouté graduellement une demi-heure, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à atteindre le plus haut climat.

Mais ici finit la géographie.

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

CHAP. I, page 2, ligne 7.

Pontus Euxinus, antea ab inhospitali, etc., etc... Inde Bosphorum Cimmerium trecenta sexaginta millia. Dans les phrases que Pline accumule ici sur le Pont-Euxin, il y a plus de subtilités et de recherches que de vérités. On peut aussi blâmer l'auteur de sembler en quelque sorte reprocher à la mer ces envahissemens salutaires, ces détroits, ces golfes, toutes ces sinuosités auxquelles l'Europe méridionale et l'Asie Mineure doivent la facilité des transports, des voyages, du commerce. Qu'il y a loin de ces ridicules mécontentemens inspirés, on le croirait, par le célèbre passage d'Horace,

Nequicquam deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras......

qu'il y a loin, disons-nous, de ces expressions banales et si peu en rapport avec la réalité des faits, à ce bel aphorisme de Pascal : « Les rivières sont des routes mobiles qui portent l'homme et ses vaisseaux. »

Tout le monde sait que le Pont-Euxin se nomme aujourd'hui mer Noire. Situé entre l'Europe et l'Asie dont il forme la limite, à partir du canal de Constantinople jusqu'à la saillie occidentale du Caucase, il communique avec la Propontide ou mer de Marmara par ce même détroit de Constantinople (anciennement Bosphore de Thrace) et avec les Palus Méotides ou mer d'Azof par le Bosphore Cimmérien (détroit de Zabache). Le nom d'Ἄξενος, inhospitalier, qui lui fut donné originairement à cause de la férocité des peuplades voisines, notamment de celles qui habitaient la Colchide et le Caucase, fut changé en celui d'Euxin, Εὔξεινος, hospitalier,

non point comme on le dit vulgairement, lorsque les mœurs de ces hordes sauvages se furent adoucies (car on ne voit pas clairement qu'elles l'aient jamais été, même de nos jours), et moins encore par antiphrase, mais par euphémisme et afin d'éviter une idée désagréable. Jamais, aux yeux des Grecs, le Pont-Euxin ne fut une mer hospitalière; mais on put désirer de le trouver hospitalier; de là l'expression d'Εὔξεινος. C'est ainsi que les Furies ont été appelées Euménides, Εὐμενεῖς, bienveillantes, bienfaisantes, non point certes par antiphrase (qui, chez les anciens, à une époque reculée, eût osé plaisanter sur le compte de ces redoutables déesses?), mais parce que, dans les invocations fréquentes que l'effroi des mortels leur adressait, revenaient souvent ces mots *εὐμενεῖς ἔστε, θεαί, déesses, soyez bienveillantes*: le souhait devint bientôt une appellation générale.

Les dimensions réelles du Pont-Euxin sont quatre cent dix-neuf lieues et demie dans la plus grande longueur, et cent vingt-quatre lieues un tiers de largeur. On sait le mot d'un vieux soldat, assis au parterre des Français, un soir que l'on jouait Mithridate. A l'instant où le vieux prince dit à ses deux fils :

> Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
> Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

— Oui certainement j'en doute, s'écria le vétéran. Et en effet, s'il eût été dans l'intention du poète de faire là un cours de géographie ancienne, il eût commis une faute grave; car la distance de Panticapée, où se passe la scène, à l'embouchure du Danube (distance qui est à peu près les trois cinquièmes de la plus grande longueur du Pont-Euxin) est beaucoup trop grande pour qu'un vaisseau, fin voilier et parfaitement servi par les vents, même de nos jours et sur la mer la plus favorable à la navigation, puisse la parcourir.

Chap. I, page 4, ligne 13.

Ergo a faucibus Bosphori est amnis Rhebas... Fluvius Billis. Le Rhébas, autrement Rhebeus et Rhebanus, Ῥήβας, Ῥήβειος, Ῥηβανός, est un de ces ruisseaux qui, comme le Xanthe, le Lignon et tant d'autres, doivent toute leur célébrité aux chants des poè-

tes. Son cours n'est guère que de trois milles géographiques, et sa largeur, comme on peut le penser, répond à la longueur de son cours. Cependant Scylax et les divers auteurs de Périples le nomment tout aussi bien qu'Orphée (v. 711) et Apoll. de Rhodes (liv. II, v. 652. Cf. AVIENUS, v. 974, 175, et DEN. LE PÉRIÉG., v. 794). Tournefort (lettre XVI) et d'Anville, dans ses cartes, le nomment aujourd'hui Riva. On voit que c'est absolument le même nom prononcé à la grecque, à la disparition de l'*s* près.

CHAP. I, page 4, ligne 14.

Psillide est nommée aussi par Strabon (liv. XII), par Ptolémée (liv. V, n. 1) et par d'autres; mais l'on varie sur l'orthographe, le premier écrivant *Ψίλλης*, le second *Ψίλλις*, le troisième *Ψίλις*. Nous ignorons le nom moderne qui y répond. Probablement ce n'était qu'un bourg obscur et sans importance. Le port de Calpas ou Calpé, qui suit immédiatement (*Κάλπη λιμὴν* d'Étienne de Byzance), se nomme maintenant, selon d'Anville, Kerbek.

Ligne 15.

Sagaris. Il a déjà été dit un mot du Sagaris ou Sangarius, dont le nom se retrouve sous la forme moderne Sakaria. Il prenait sa source près de Sangia, en Phrygie, arrosait la partie occidentale de la Galatie, traversait la Bithynie et se jetait dans le Pont-Euxin. C'est, en grandeur, le second fleuve de l'Asie Mineure, et il ne le cède qu'à l'Halys ou Qisil-Ermak. De ses deux tributaires, le Tembrogius (Thymbres de Tite-Live, liv. XXXVIII, n. 18), qu'il ne faut pas confondre avec le *Θύμβριος* de Strabon (liv. XIII), est évidemment le Sursak; le Gallus, moins connu, nous semble être l'Alhaur, affluent bien plus reculé dans les terres, et par conséquent bien plus voisin de la source du fleuve; ce qui, pour le dire en passant, confirme encore notre conjecture, puisque Pline, décrivant ici la côte, doit, lorsqu'il s'écarte un instant du littoral, nommer d'abord les détails les plus voisins de la mer dont il suit les sinuosités. Nous ne devons point quitter le fleuve Sangarius sans rappeler au lecteur la fable célèbre d'Atys et de la nymphe Sangaride.

CHAP. I, page 4, ligne 17.

Les Maryandyniens dont le nom se retrouve chez presque tous les géographes de l'antiquité, sont très-peu connus et ont donné lieu aux conjectures les plus diverses. Les uns, frappés de la ressemblance des noms Thyni, Bi-Thyni, Maryan-Dyni, et soupçonnant dans ce dernier une dépravation indigène de Maryan-Tyni, ont vu, dans ces trois peuples habitans de la Bithynie, les trois rameaux d'une même souche. Selon d'autres, les Maryandyniens seraient venus d'une contrée plus orientale de l'Asie, ainsi que les Paphlagoniens leurs voisins (HÉROD., liv. IV, n. 38). Parmi les preuves qui viennent à l'appui de cette opinion, on remarque surtout celle-ci, que les Maryandyniens furent soumis au joug de la république d'Héraclée, et traités par les vainqueurs à peu près comme les Ilotes par les Spartiates, ce qui jamais n'arriva aux véritables Bithyniens. — Le golfe des Maryandyniens se nomme aujourd'hui golfe de Sakaria du nom du fleuve qui s'y jette.

Ligne 18.

Héraclée du Pont, aujourd'hui Erekli, ville maritime et puissante, fondée, selon M. Raoul-Rochette, *Histoire des Colonies grecques,* tome III, pag. 300, etc., par les Mégariens; ce qu'attestent en effet Xénophon (*Retraite des dix mille,* liv. VI, pag. 220, édit. d'Henri Étienne), Diod. de Sicile (liv. XIV), Arrien, (*Péripl. du Pont-Euxin*), Pausanias (liv. V, n. 26). Ceux qui, comme Justin (liv. XIV, n. 3) et Étienne de Byzance (article Πάνελος), attribuent la fondation d'Héraclée à des Béotiens, ne s'éloignent que médiocrement de la tradition généralement reçue; car il paraît, d'après le passage de Pausanias ci-dessus indiqué, que des Tanagréens de Béotie s'étaient associés aux Mégariens pour la fondation de la colonie. (Cf. SCYMN. DE CHIO, *Fragmens,* v. 230, tome II, page 56.) — Héraclée devint, dans la suite, une ville très-florissante, et donna naissance à d'autres colonies, savoir : Arciroessa, Calatis, Chersonèse, Panèle. La Callantia d'Arrien n'est autre que Calatis.

CHAP. I, page 4, ligne 20.

Acone, Ἀκόναι dans Étienne de Byzance. Solin et Martien ne se servent que du singulier.

Specus Acherusia. Ce que Pline nomme Specus Acherusia était un antre ouvert dans le promontoire de même nom. Ce promontoire s'avançait en forme de presqu'île et couvrait le golfe au fond duquel est située la ville d'Héraclée. C'est par cette caverne que, selon la fable, Hercule descendit aux enfers.

Ligne 22.

Tium, Τῖον ou Τίος, aujourd'hui Falios, à treize lieues au nord-est d'Héraclée, sur une pointe avancée en mer, près de l'embouchure du Billéus, avait été fondée par des Milésiens (ARRIEN, *Périple du Pont-Euxin*, page 14 du tome I, édition Hudson; *Philon*, dans ÉT. DE BYZ., art. Τίος; MELA, liv. I, n. 20), et avait reçu son nom d'un certain Tius, personnage de race sacerdotale et chef de la colonie milésienne. Il paraîtrait que, pendant quelque temps, Tium, ainsi que les villes de Sésame, de Cytore et de Cromne, fut soumise à la domination d'Amastris (*Voyez* SCYMN. DE CH., *Fragm.*, tom. II, p. 55, 56. Cf. STRAB., liv. XII, *Péripl. Anon. du Pont-Euxin;* ARRIEN, *Péripl.*); mais elle ne tarda pas à se séparer de la confédération et forma toujours depuis une ville indépendante, jusqu'à l'époque de la toute-puissance romaine. — Le fleuve Billis ou Billéus se nomme Falios comme la ville.

CHAP. II, page 6, ligne 2.

Ultra quem gens Paphlagonia... Galatia. La Paphlagonie est une des provinces septentrionales de l'Asie Mineure. Le Pont-Euxin au nord, le fleuve Halys à l'est et du côté du Pont, le Parthénius à l'ouest et du côté de l'ouest, dessinent très-nettement ses limites, qui, du côté du midi, sont plus difficiles à spécifier. Il paraît que la chaîne des monts Olympes orientaux et du Magaba la séparait de la Galatie. On peut fixer sa latitude à 40° 35′ d'une

part et 42° 8′ de l'autre. La superficie totale ne s'éloignait pas de dix-neuf cents lieues carrées. Ce pays répond aujourd'hui aux sandjiakats de Kastamouni et de Boli en Anadholi et à une partie de celui de Dsjanik.

Selon la fable, Paphlagon, fils de Phinée et petit-fils d'Agénor, donna son nom au pays. Diverses peuplades barbares occupaient le pays. Les Hénètes ou Vénètes, la plus illustre de ces tribus incivilisées, habitaient entre le penchant septentrional des monts Cytore et la mer. C'est de Pylémène, leur chef, que le pays prit le nom de Pyléménie. Au reste, il ne faut pas croire que le nom de Pylémène ait été particulier à un de leurs rois, par exemple, à celui qui vint porter des secours aux Troyens (Hom., liv. II, *Catalog.*) : tous les princes qui régnèrent dans ce pays le portèrent; de sorte que le nom propre devint vraiment un nom appellatif, comme plus tard il en fut des Ptolémée, des Arsace, des César, etc.

Le pays traversé par une chaîne de montagnes courant successivement du sud au nord, puis à l'ouest, puis encore au nord pour se reporter vers l'ouest, à peu près parallèlement à la côte, présentait des aspects très-variés. Les plaines étaient fertiles et riches. L'olivier y donnait des produits abondans. L'intérieur du pays était boisé : les montagnes fournissaient d'excellent cinabre.

Strabon parle des poissons fossiles que l'on trouve dans les terrains secs et élevés de cette province.

Généralement les anciens parlent des Paphlagoniens comme d'un peuple incivilisé, stupide et crédule à l'excès.

Du reste, Paphlagoniens, Hénètes et autres, vivaient à peu près indépendans, quand l'ambition de Crésus recula les bornes de l'empire de Lydie presqu'au fleuve Halys. Dans la suite, ils furent soumis aux lois de l'empire médo-persan, et régis au nom des successeurs de Cyrus par des Satrapes dont pourtant ils finirent par secouer le joug, lors de l'invasion de l'Asie par Alexandre. Ils réussirent même à s'emparer d'une partie de la Cappadoce, et eurent des rois particuliers jusqu'à ce qu'enfin les discordes intestines, et la proximité de deux puissans voisins, les rois de Pont et de Bithynie, qui chacun de leur côté convoitaient cette proie, les forcèrent à consentir à être protégés par les Romains,

Ceux-ci les laissèrent encore quelque temps se gouverner par leurs propres lois, et obéir à des rois de leur sang. Mais la dynastie royale s'étant éteinte sous Auguste, dans la personne de Castor, fils de Déjotare, un décret impérial décida la réunion de la Paphlagonie aux provinces immédiates de l'empire.

CHAP. II, page 6, ligne 3.

Oppidum Mastya Milesiorum... Pompeiopolis utrumque appellatum est. Mastya, qu'Hardouin a tort de soupçonner identique à la ville nommée par Ptolémée (liv. V, chap. 6) Moson ou Moston, puisque celle-ci était dans la Galatie, avait été effectivement fondée par les Milésiens en même temps que Cromne. Il est probable que, comme Cromne, Cytore et Sésame, elle était enfermée dans l'enceinte d'Amastris. M. Raoul-Rochette (*Hist. des Colonies grecques,* tom. III, pag. 337) présume que ce fut en remplacement de Tios qui en avait été bannie ou qui s'en était séparée.

Ligne 4.

Cromna. Cromne, Κρῶμνα d'Étienne de Byzance et Martien d'Héraclée, avait été fondée, comme nous venons de le dire, par les Milésiens. Comprise plus tard dans Amastris, elle forma le corps de cette ville. (Cf. *le Grand Étymologiste*, art. *Amastris.*)

Quo loco Henetos adjicit Nepos Cornelius. Les Hénètes ou Vénètes, que nous avons déjà nommés comme la tribu la plus illustre de la Paphlagonie, et dont nous avons indiqué la demeure, le long des monts Cytore, ne sont guère connus que par le passage d'Homère (*Iliade,* II, catalogue des vaisseaux). Strabon conjecture que, s'étant établis en Thrace, et de là s'étant de plus en plus avancés vers l'est, ils s'établirent dans la Vénétie italienne (liv. XII); mais, dans le livre IV, il annonce que les Vénètes de l'Italie doivent leur origine aux Vénètes gaulois des environs de Vannes. La première opinion semble la plus probable, parce que les Vénètes d'Italie parlaient une langue radicalement différente de tous les dialectes latins et celtes, et que d'autre part les Paphlagoniens avaient un idiome très-éloigné de ceux de tous les

peuples environnans. *Voyez* Strabon (liv. XII) qui donne une petite liste de mots paphlagoniens.

CHAP. II, page 6, ligne 6.

Sesamum oppidum. Sésame ne doit pas être tout-à-fait confondue avec Amastris, dont originairement elle était distincte; il est vrai que plus tard elle y fut enclavée et devint son Acropole. Cf. ce qui a été dit plus haut de Cromne et la note suivante sur Amastris.

Ligne 7.

Amastris. Amastris, dans une petite péninsule, à seize lieues nord-est de Bithynium, dut sa fondation à la femme d'un tyran d'Héraclée, qui réunit dans une même enceinte plusieurs villes voisines, savoir : Cromne, Cytore et Sésame. La ville de Tios ou Tium en Bithynie ne fut jamais enclavée dans ses murs; mais elle fut censée faire partie de la même cité ou confédération. Elle s'en sépara dans la suite, et nous avons remarqué que c'est après cette époque que Mastya dut être annexée à la ville d'Amastris. — Amastris fut prise par Triarius, lieutenant de Cotta, et passa dès-lors sous la domination des Romains. Là se termina le faible rôle politique que cette ville avait joué en Asie. On a d'Amastris quantité de médailles, les unes à la gloire des divinités du paganisme, les autres en l'honneur des empereurs romains. — Amastris se nomme aujourd'hui Amasréh.

Mons Cytorus a Tio, etc. Le mont Cytore, aujourd'hui Kudros, s'étend de l'ouest à l'est, à peu près parallèlement à la côte du Pont-Euxin, et va rejoindre à l'est la chaîne des Olgazes. Il était couvert de buis (*Voyez* VIRG., *Géorg.*, liv. II, v. 437). Une ville de même nom se voit sur la côte à peu près à égale distance de Cromne et du promontoire de Carambis dont il sera bientôt question.

Ligne 8.

Cimolis, Κίμωλις de Strabon (liv. XII), Κιμωλίς de Martien d'Héraclée, s'appelle aujourd'hui Kimoli. Elle est à l'est du promontoire de Carambis.

Chap. II, page 6, ligne 8.

Stephane, Στεφάνη de Mart. Héracl., Στεφανίς d'Étienne de Byzance, avait été fondée par les Maryandyniens. Elle se nomme aujourd'hui Istephan.

Amnis Parthenius. Le Parthénius prenait sa source au mont Olympe, sur les confins de la Galatie et de la Bithynie. Le nom actuel Bartin représente assez bien le nom ancien, que l'on a même conservé intact en disant Parthéni.

Ligne 9.

Promontorium Carambis vasto excursu. — Encore une de ces images familières au style éminemment pittoresque, mais souvent inexact de Pline. — Le cap Carambis, aujourd'hui Kerempéh, n'est point, à beaucoup près, le plus remarquable de cette côte. Le Lepte Acra, aujourd'hui cap Indjè, s'avance encore plus au nord dans la mer. Il est vrai que, comme l'indiquent ses noms grecs et turcs, il n'a point les vastes dimensions du Kerempéh. — La ville de Carambis est aussi nommée par Scylax.

Ligne 13.

Armene, Ἀρμένη dans Scylax et dans Strabon, appartenait à la ville de Sinope, dont probablement elle était une colonie, et à qui elle servait de port. (*Voyez* Xénoph., *Retr.*, liv. vi). Il ne faut pas croire, avec Pomponius Mela, que jamais cette ville ait été la limite de la Paphlagonie. Cette ville était déjà détruite du temps de Pline. Étienne de Byzance, qui en parle en deux endroits, lui donne une fois le nom d'Almène.

Sinope, aujourd'hui Sinoub, à huit lieués sud de Stéphane, et à seize d'Aboni-tichos, avait eu pour premier souverain Apis, surnommé Inachus; elle fut ou fondée de nouveau ou notablement augmentée par les Argonautes Autolycus, Phlogius et Déiléon (*Voyez* Strab., *Géog.*, liv. xii, p. 546. Cf. Apoll., liv. i, chap. ix, § 16; Schol. d'Apoll. de Rh., liv. ii, v. 947 et 948; Val. Flacc., liv. v, v. 108; Plut., *Vie de Lucullus*); enfin une

colonie milésienne vint s'y établir (l'an 741 avant J.-C., selon M. Raoul-Rochette), et c'est alors qu'elle arriva à la plus haute puissance. Elle donna naissance à plusieurs colonies, telles qu'Odinius, Bechirias, Trapézonte, Cherades, Lycaste, Cérasonte, Armène, etc. C'est principalement aux riches mines de fer dont était remplie la contrée des environs, et à la pêche du thon, que les Sinopéens devaient leur prospérité. Quelque déchue que soit la ville, il s'y fait encore un commerce considérable de poissons. — Sinope a donné naissance à plusieurs hommes distingués, parmi lesquels il faut remarquer Mithridate, si fameux par ses guerres contre les Romains, Diogène le Cynique, et Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien Testament.

Chap. II, page 6, ligne 14.

L'Évarque, Εὔαρχος d'Héracl. et d'Étienne de Byzance, est une des petites rivières côtières à l'ouest de l'Halys, et par conséquent il ne faut pas s'imaginer avec Étienne de Byzance qu'il ait jamais séparé la Paphlagonie de la Cappadoce. L'erreur du lexicographe vient sans doute de ce qu'il y avait dans le voisinage une peuplade cappadocienne, et que l'Évarque formait la limite entre celle-ci et les Paphlagoniens.

Ligne 15.

Gaziure et Gazel se nomment aujourd'hui, selon d'Anville, Guédes et Aladjiam.

L'Halys, seul fleuve un peu considérable de l'Asie Mineure, prenait sa source dans l'Arménie Mineure, coupait la Cappadoce de l'est à l'ouest, et, après de très-grands circuits, allait se jeter dans le Pont-Euxin. Parmi ses affluens principaux, il faut remarquer une autre rivière qui coule dans la partie sud de la Cappadoce, à peu près de l'est à l'ouest, puis fléchit vers le nord pour se joindre au courant principal. Celle-ci se nommait aussi Halys. Aujourd'hui les noms des deux fleuves sont différens. Le grand Halys s'appelle Qisil-Ermak, et le petit Halys, Eusdent. L'Halys est surtout célèbre dans l'histoire par la bataille qui eut lieu sur

ses bords, entre les Mèdes et les Lydiens, et pendant laquelle eut lieu une éclipse de soleil prédite par Thalès.

Chap. II, page 6, ligne 15.

Gangre, *Γάγγρα* d'Étienne de Byzance, au sud-ouest et fort avant dans les terres, sur les confins de la Galatie, fut la résidence d'un roi indigène nommé Morsès, et du prince galate Déjotare. Sous les Romains, elle eut le rang de métropole de la Paphlagonie, et il s'y tint un concile au quatrième siècle; on la nomme aujourd'hui Kiangari.

Ligne 17.

Caruse, *Κάρυσσα* de Scyllax. Peut-être faudrait-il lire *Καροῦσσα*, contraction de *Καρόεσσα*.

Amise, placée à tort dans la Paphlagonie, puisque toujours elle appartient à la région Pontique, était aussi une ville d'origine grecque. Les opinions varient beaucoup sur sa fondation; mais on peut aisément concilier toutes les difficultés en rapportant à diverses époques les diverses fondations que les écrivains lui attribuent. Strabon (liv. XII) en marque nettement trois, la première due aux Milésiens, la seconde à un roi de Cappadoce, et la troisième aux Athéniens. Scymnus de Chio (fragm. dans Hudson, tom. II, pag. 53) parle d'une quatrième colonie envoyée par la ville ionienne de Phocée, et il résulte du passage où il en fait mention, collationné avec un autre (v. 230, p. 56), que cette dernière fondation eut lieu vers l'an 599 avant J.-C. Plus de cinq siècles après, Mithridate le Grand enclava dans cette ville Eupatoria, ainsi nommée du surnom Eupator par lequel on le distinguait des autres Mithridates de sa race. — Amise avait long-temps été indépendante, et s'était gouvernée en république jusqu'à ce qu'elle eût été contrainte de se soumettre au roi de Pont. Mithridate ne se borna pas à l'agrandir, il la fortifia et en fit une de ses principales places d'armes. L'ingénieur Callimaque la défendit vigoureusement contre Lucullus. Pharnace et César la prirent ensuite, le premier aux Romains, le second au roi de Pont. Auguste, après la bataille d'Actium, lui donna le pri-

vilège de se gouverner par ses propres lois, et elle en jouit jusqu'au règne de Trajan. — Le nom de Pompéiopolis décerné un instant à la ville par la flatterie ne fut pas long-temps en usage. Aujourd'hui Amise s'appelle Samsoun. Du reste, cf. Appien (*Guerre de Mithridate*, n. 78), Strabon (liv. XII), Const. Porph. (*Amb.*, liv. I, n. 2), Aboul-Féda (Tabl. XIX, pag. 318), Sestini (*Géog. numism.*, p. 31).

Le golfe d'Amise, qui occupe toute la partie orientale de la côte sud du Pont-Euxin, ne porte point de nom particulier aujourd'hui. Les anciens l'appelaient aussi quelquefois Leucosyrôn Ancôn, ou coude des Syriens blancs.

CHAP. III, page 8, ligne 4.

Cappadocia intus habet coloniam, etc... La Cappadoce, dans le sens le plus étroit, était bornée, au nord, par le Pont; au sud, par la Cilicie; à l'ouest, par la Galatie et la Phrygie; enfin, à l'est, par l'Arménie dont l'Euphrate la séparait. Originairement on avait compris sous ce nom non-seulement la Cappadoce propre, mais le Pont. Les Perses, du temps de leur grande puissance, partagèrent cette vaste contrée en deux satrapies, ou gouvernemens, qui, après la dissolution de l'empire d'Alexandre, formèrent deux royaumes : l'un, au sud, s'appela Cappadoce Taurique, ou voisine du Taurus (c'est celle dont nous parlons maintenant); l'autre, plus voisin du Pont-Euxin dont il bordait les côtes, prit le nom de Cappadoce Pontique, ou, par abréviation, Pont.

Le nom de Cappadoce vient, selon les étymologistes, d'une petite rivière appelée Cappadox, qui se jette dans la Lycie, après avoir séparé un instant la Galatie de la Cappadoce. Il nous semble plus probable, au contraire, que le nom de cette rivière est dû aux peuples qui vinrent en habiter les bords.

Mais d'où vinrent ces peuples? C'est ce qu'il est difficile d'assigner, et ce que, pour l'instant, il serait superflu de rechercher. Bornons-nous à remarquer, 1° que la population se référait à plusieurs races différentes dont, en nombre d'endroits, la fusion n'était pas opérée; 2° que, d'une part, à la conformité de lan-

gage, de mœurs et de culte, les Perses reconnaissaient dans les Cappadociens un peuple de même origine qu'eux; et que, d'autre part, on donnait vulgairement aux Cappadociens le nom de Leucosyri, preuve non équivoque de la parenté des Cappadociens et des Syriens.

Chap. III, page 8, ligne 5.

Archelaïs, à douze lieues sud-ouest de Nora, était la capitale d'un prince cappadocien, nommé Archelaüs. Tibère joignit ses états à l'empire romain, Claude y envoya une colonie romaine. C'est dans cette ville que fut tué, en 218, l'empereur Macrin, successeur d'Héliogabale. — Archelaïs se nomme aujourd'hui Erekli.

Comana, Κόμανα (génit. ῶν), à sept lieues de Castabala, dans une profonde vallée de l'Anti-Taurus, fut principalement célèbre par son temple de Bellone, que desservaient, selon Strabon, six mille personnes, tant hommes que femmes, et auquel étaient annexées des terres considérables. Le grand-prêtre, dont l'autorité ne finissait qu'avec la vie, était regardé comme le premier personnage de l'empire après le roi, et souvent même il appartenait à la famille royale. Nous verrons, dans le Pont, une autre Comana dont celle-ci était distinguée par l'épithète de Χρυσῆ, d'or. On appelle aujourd'hui Comana El-Bostan, c'est-à-dire le jardin.

Ligne 6.

Néo-Césarée, aujourd'hui Nixar, sur le Lycus, à sept lieues au nord de la Comana Pontique, appartiendrait plutôt au Pont qu'à la Cappadoce.

Il en est de même d'Amasie, ou Amasée, aujourd'hui Amasièh, à vingt et une lieues au sud d'Amise : ce fut une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure sous les Romains qui en firent la première métropole du Pont. Primitivement elle était capitale de la Phanarée, pays fertile en vignes et en oliviers. C'est la patrie de Strabon.

Le Lycus dont parle Pline, et qu'il ne faut pas confondre avec

beaucoup de rivières de ce nom énumérées ci-dessus, se nomme aujourd'hui Kenylen-Hissar.

CHAP. III, page 8, ligne 7.

La Gazacène ne nous est connue que par Pline et Strabon, qui ajoute que ce mot est d'origine paphlagonienne.

Ligne 8.

Sébastie et Sébastopolis, aussi dans le Pont, se trouvent à l'ouest de Néo-Césarée.

Ligne 9.

Mélite sur l'Euphrate (PTOL., liv. V) donna son nom à la Mélitène.

Ligne 10.

Dio-Césarée, Διοκαισάρεια, ne doit pas être confondue avec la Dio-Césarée de Palestine, anciennement Sepforis et aujourd'hui Séfouri.

Tyane, Τύανα (τὰ), Δανα de Xénophon, est célèbre surtout par la naissance d'Apollonius, que les ennemis du christianisme ont comparé à J. C., et à qui ses concitoyens élevèrent un temple après sa mort. Le pays voisin s'appelait Tyanitide.

Ligne 11.

Castabala, au sud-est de Mazaca, sur le petit Halys, avait un temple de Diane Pérasie, dont les prêtresses marchaient impunément sur des charbons ardens. On sait qu'on en disait autant des prêtres du mont Soracte en Étrurie.

Magnopolis, primitivement Eupatorie, diffère de celle que Mithridate enclava dans Amise. On doit encore reconnaître, dans le mot hybride de Magnopolis, un hommage rendu par la flatterie à Pompée, que Sylla avait le premier salué du nom de Grand. Le nom de Magnus, en effet, revient aussi souvent dans la Pharsale que celui de Pompeius. — Magnopolis était située au confluent de l'Iris et du Lycus, aussi a-t-il été facile à d'Anville de reconnaître ses traces dans la ville actuelle de Tchenikèh.

CHAP. III, page 8, ligne 11.

Zela, Ζῖλα ou Ζηλὰ, sur le Scylax, à sept lieues sud de Sébastopolis, et capitale de la Zélitide, est célèbre, 1° par le culte que l'on y rendait à la déesse Anaïtis; 2° par deux grandes batailles, l'une de Mithridate, avec Triarius, lieutenant de Lucullus, l'an 67 avant J.-C., l'autre de César, avec Pharnace, fils de ce même Mithridate, l'an 47 avant notre ère.

Les subdivisions de la Cappadoce, nommées par Pline, sont assez exactement indiquées quant à la position, à l'exception toutefois de la Sargarausène qui, placée dans la réalité, entre la Morimène et la Colopène, se trouve voisine du Pont et non de la Phrygie : mais il faut joindre à toutes ces provinces, outre la Colopène et la Tyanitide, déjà nommées, la Cilicie, région centrale, qui fut sans doute habitée par des colonies ciliciennes, la Camisène et l'Horsène : la Mélitène appartient à l'Arménie Mineure, ordinairement annexée à la Cappadoce, et en deçà de l'Euphrate comme celle-ci. Il faut en dire autant de la Lanisène et de l'Orbalisène, pareillement subdivisions de l'Arménie Mineure.

Ligne 12.

Mazaca, depuis Césarée, et aujourd'hui Kêsaryèh (on croit cependant reconnaître quelque différence dans l'emplacement), était surtout remarquable par sa position au pied du mont Argée (Ἀργαῖον ὄρος de Strabon), aujourd'hui Ardjii-Dagh. Ce nom qui, en grec, signifiait mont blanc, indiquait les neiges éternelles qui hérissent cette haute cime, de laquelle, suivant les anciens, on peut apercevoir à la fois la mer Noire et la Méditerranée.

Ligne 20.

Les villes de Chadisie et de Lycaste n'existent plus aujourd'hui : il paraît que la première était située sur un ruisseau de même nom.

On ignore aussi la position du fleuve Céraune, sur l'orthographe même duquel on n'est pas d'accord.

CHAP. IV, page 8, ligne 22.

Iris flumen, etc. Ce que nous avons dit du Pont, en parlant de la Cappadoce, suffit pour donner une idée de sa position et de ses limites, qui sont, au nord, le Pont-Euxin, à l'est, la Paphlagonie, et la Cappadoce propre au sud : la grande Arménie, à l'orient, achève de dessiner la configuration de ce pays encadré d'un côté par la mer, et des trois autres par de hautes montagnes. La subdivision romaine en Pont Galatique, Pont Polémoniaque et Pont Cappadocien, a été suffisamment indiquée dans le premier tableau synoptique placé à la tête de nos notes sur l'Asie Mineure, dans le livre V. Nous y ajouterons ici une liste des divisions ou subdivisions vagues que l'usage y avait introduites avant l'époque de la domination romaine.

I. Le long de la côte en allant de l'ouest à l'est.

1°. Gadilonitide, Γαδιλωνῖτις, sur les deux rives du fleuve Halys, et par conséquent partagée entre la Paphlagonie et le Pont.

2°. Saramène, entre la précédente et la ville d'Amise.

3°. Phanarée, *Phanaræa*, capit. Amise (Voy. ci-dessus, note du chap. III), jusqu'au territoire de Polemonium.

4°. Sidène, *Sidena*.

5°. Tibarènes, un peu au dessus de la ville de Cérasonte.

6°. Mosynèces, *Mosynæci*, Μοσύνοικοι, sur les deux rives du Tripolis.

7°. Philyres.

8°. Dryles, *Drylæ*.

9°. Hénioques, *Heniochi*, Ἡνιόχοι, et Cissiens, *Cissii*.

II. Dans l'intérieur des terres, et en retournant vers l'ouest, pour continuer de même notre marche vers l'est.

10°. Pimolisène, *Pimolisena* ou *-ne*, dans le dernier grand coude que forme l'Halys avant de se rendre à la mer, selon la ligne nord-nord-est ; la Pimolisène plonge jusque dans la Paphlagonie, et par conséquent dut se

diviser en Pimolisène Paphlagonienne et Pimolisène Pontique.

11°. Phazémonitide, Φαζημονῖτις, capitale Phazémon, à l'est et au sud de la Pimolisène : elle se terminait à l'Iris.

12°. Ximène, encore au dessus de la Phazémonitide.

13°. Daximonitide, à l'est de la Phazémonitide, et par conséquent au nord-est de la Ximène.

14°. Zélitide, au sud de la Daximonitide et à l'est-sud-est de la Ximène.

15°. Thémiscyrène, entre le Lycus et le Thermodon, au nord et à l'est de la Daximonitide.

16°. Heptacomites, Ἑπτακωμῆται, ainsi nommées de ce que, sans doute, ils habitaient sept bourgades.

17°. Macrones, Chalybes, Chaldéens, en montant du nord au sud, dans les régions sauvages et âpres du Pont oriental. Ces trois derniers peuples étaient sauvages : les Chalybes s'occupaient de l'exploitation d'un fer très-propre à faire de l'acier, qui même a pris des mineurs son nom grec de χάλυψ.

L'Iris se nomme aujourd'hui Yechil-Ermac.

Chap. IV, page 8, ligne 22.

Ziéla n'est autre chose que la Zéla ci-dessus nommée. En grec, les trois mots Ζίηλα, Ζίλα, Ζῆλα ont presque le même son.

Page 10, ligne 2.

Phanarée, château fort qui, probablement, donna son nom à la contrée environnante. C'est, du moins, ce que semblent indiquer les mots suivans, tirés de Strabon, liv. XII : Θερμώδων, ῥέων ἐκ τῆς καλουμένης Φαναροίας. C'est donc à tort que le nouvel éditeur de Pline (Ed. Lemaire) dit ignorer sur quel fondement d'Anville a fait de Phanarée un pays.

Ligne 4.

Thémiscyre, Sotire, Amazonium, Thermodon et Comana

n'existent plus. Toutes, à ce qu'il paraît, à l'exception de la dernière, étaient placées dans la Thémiscyrène : car le nom de Thermodon, ville, indique assez sa position sur la rivière homonyme ; Amazonium ou la ville des Amazones ne peut avoir relevé que de Thémiscyre ; Amasie et Sotire sont probablement les noms de quelques Amazones.—La Comana du Pont était, comme celle de la Cappadoce, vouée au culte de Mars : mais, quoique riche et fameuse, elle n'avait pas la même célébrité. On peut soupçonner que les rois de Pont, jaloux d'attirer chez eux les pèlerins de la Cappadoce, et de ne le céder en rien à un royaume qu'ils ne pouvaient compter au rang de leurs provinces, créèrent ce temple de Bellone, et le protégèrent de toute leur puissance, pour en faire le rival de la Comana des Cappadociens. Parmi les femmes attachées au service du temple, plusieurs, à ce qu'il paraît, pouvaient rappeler, par leurs mœurs, celles des Bayadères de l'Inde. — Les ruines de Comana portent aujourd'hui le nom d'Almons.

CHAP. IV, page 10, ligne 5.

Manteium, c'est-à-dire en grec (μαντεῖον) l'oracle. L'absence de toute indication ultérieure met dans l'impossibilité de soupçonner, soit la position du lieu, soit le nom de la divinité qui y rendait des oracles. Peut-être cependant fut-ce tout simplement l'oracle de Bellone, situé auprès du temple de la déesse, et qui aurait survécu à la ruine de Comana.

Ligne 5.

Les Génètes étaient dans le voisinage des Tibarènes et à peu de distance de la mer, puisqu'Apollonius nomme un promontoire de Jupiter Génétéen (Γενηταίου Διὸς ἄκρην : Cf. STRAB., liv. XII, et ET. DE BYZ.).

Les Chalybes, que Strabon et Plutarque semblent désigner par le nom de Chaldéens (le nom de ceux-ci se retrouve dans celui que porte actuellement la région nommée Keldir), ne sont connus que par leurs travaux métallurgiques dont il a été question dans une note précédente, page 184, 17°.

Cotyore sur l'Euxin, à neuf lieues de Polémonium, est célèbre

par l'embarquement des dix mille, qui y arrivèrent après avoir opéré en huit mois leur retraite célèbre à travers six cent vingt lieues de pays ennemis. Le nom de Cotyore semble annoncer une colonie thrace, celui de Cotys se retrouvant fréquemment chez les princes et les chefs de cette contrée.

CHAP. IV, page 10, ligne 7.

Les Mossines ne sont autres que les Mosinèces, *Μόσσυνοικοι* de Strabon (liv. XII) et de Diodore de Sicile (liv. XIV). Ces noms d'origine grecque annoncent que le peuple en question habitait de petites tours de bois. A ce signe, qui décèle l'état sauvage, on peut joindre le tatouage indiqué par les mots *notis signantes corpora*. Il n'est pas besoin d'avertir que ces peuples ne sont point d'origine grecque. Peut-être étaient-ce des aïeux des Mongols actuels qui habitent encore sous des tentes construites en treillages et couvertes de feutre.

Ligne 8.

Il en faut dire autant des Macrocéphales, ou peuples à grosse tête.

Cérasonte, Κερασοῦς (gén. οντος), aujourd'hui Keresoun, à quinze lieues sud-est de Cotiore. C'est de cette ville que Lucullus apporta en Europe le premier cerisier qui ait paru dans cette partie du monde.

Ligne 9.

Le port Cordila se trouve entre Ermonasse et Cérasonte, mais beaucoup plus près de la première.

Quant au fleuve Mélas, dans le nombre considérable des petites rivières qui se rendent des montagnes à la côte, il est impossible de le distinguer avec certitude; d'autant plus que Pline, au lieu de suivre une marche régulière, et d'avancer toujours de l'est à l'ouest, rétrograde vers l'ouest, pour arriver à la ville de Polemonium. Il ne faut point confondre le Mélas dont il s'agit ici avec le Mélas de Cappadoce, qui coule de l'Ardjidagh à l'Euphrate.

Les Béchires, les Busères et les Macrones, dont il sera encore

question plus bas, ne peuvent intéresser que les ethnographes de profession.

CHAP. IV, page 10, ligne 10.

Sidene, flumenque Sidenum, quo alluitur... et sine fluvio Liviopolis. Le fleuve Sidène porte encore le même nom, quelquefois on le désigne par celui de rivière de Vatisa.

Ligne 11.

Polemonium, aujourd'hui Vatisa ou Fatsa du nom d'un cap, jadis nommé Fadisana, appartenait originairement aux Tibarènes. On ignore quel fut son premier nom. Il est hors de doute qu'elle dut le dernier à un des Polémons qui régnèrent dans cette contrée, et peut-être à celui qui fut l'époux de la reine Pythodoris.

Ligne 12.

Les rivières dite Jasonienne et Mélantienne ont évidemment reçu ces noms des Grecs, et contiennent des traces du passage des Argonautes. Si l'on s'en rapporte à Strabon et à Arrien, le cap à l'est de Fatsa se nommait aussi Jasonium, ce qui autoriserait à regarder comme représentant le fleuve Jasonique des anciens, la petite rivière à large embouchure qui se jette dans l'Euxin, entre le promontoire et la ville.

Ligne 13.

Le Tripolis, à dix lieues nord-est de Cérasonte, se nomme aujourd'hui Tireboli, et le fleuve, rivière de Tireboli.

Ligne 14.

Philocalée ou Philocalie, Φιλοκάλεια d'Arrien (*Périp.*), Κοκαλία de Ptolémée, mais probablement par une erreur de copiste.

Et a Pharnacea... Heniochorum gentes. Pharnacée ou Pharnacie, Φαρνάκεια d'Arrien, Φαρνακία de Ptolémée (liv. v, n. 6), remarquable par la mort de Monime. D'Anville prétend qu'elle ne faisait qu'un avec Cérasonte. Mais rien ne prouve cette assertion.

Ligne 15.

Trapézonte, *Trapezus*, en grec Τραπεζοῦς (gén. ουντος), au-

jourd'hui Tarbosan ou Tarabesoun, à quatorze lieues nord-est de Carassa, dix-neuf ouest de Rhizæum (Riseh) : une des plus commerçantes et des plus riches de ces contrées barbares, est une de celles sur l'origine de laquelle on a le plus discuté. Voici comment M. Raoul-Rochette (*Hist. des colonies grecques*) résume et juge les diverses opinions énoncées à ce sujet.

« Je fixe la fondation de Trapézonte à l'an 747 avant notre ère, « quoique le Syncelle, qui m'a servi de guide, ne donne point « (SYNC., *Chronog.*, pag. 212) une date précise. Cet auteur rap- « porte la fondation de Trapézonte dans le Pont, entre celle de « Cyrène par les Théréens, et celle de Naxos. Or, selon Eusèbe « (*Chronic.*, II, p. 113), que le Syncelle suit et copie pour tout « ce qui regarde les colonies grecques, la fondation de Cyrène « tombe en la troisième année de la cinquième olympiade, et « celle de Naxos, en la première année de la onzième olympiade : « le terme moyen entre ces deux dates me donne la deuxième an- « née de la huitième olympiade pour l'époque approximative de la « colonie de Trapézonte; et, quoique ce calcul ne soit pas in- « faillible, on peut du moins s'assurer qu'il s'éloigne fort peu « de la véritable époque. Au reste, la plupart des anciens s'ac- « cordent à attribuer l'origine des Trapézontins à une colonie « de Sinope : c'était l'opinion de Diodore et de Xénophon cités « par Eustathe (*sur Denys le Périégète*, v. 775 et suivans, « tome IV, page 136; et v. 587, *ibid.*, page 123); et les ouvra- « ges de ces auteurs, tels qu'ils nous sont parvenus, confir- « ment la citation d'Eustathe (DIODORE DE SICILE, liv. XIV, « chap. 31; XÉNOPHON, *Retr.*, liv. VI, chap. 8, § 17). Strabon « (liv. XII, page 548) et Scylax (*Péripl.*, page 33, tome I) don- « nent simplement à cette ville le titre de ville grecque; mais « Étienne de Byzance (art. Τραπεζοῦς) et Arrien (*Périple du « Pont-Euxin*, page 1, édition Stuck; et note, page 67) l'ap- « pellent aussi colonie de Sinope. Le dernier de ces auteurs « en parle fort au long au commencement de son Périple, et il « paraît que, quoique asservie au tribut par sa métropole, cette « ville jouit d'un commerce très-étendu, et que sa condition fut « long-temps florissante. Plusieurs historiens y ont même placé le « siège d'un empire imaginaire dans le moyen âge; mais ce qu'il

« importe beaucoup plus de remarquer ici, c'est que, malgré la « longue révolution des siècles qui s'étaient écoulés depuis sa « fondation, cette ville conserva toujours, même sous les der- « niers temps du Bas-Empire, les mœurs et la langue des Grecs. » (NICÉPH., liv. II, dans Stuck, *ibid.*)

CHAP. IV, page 10, ligne 16.

Les Arménochalybes sont indubitablement une subdivision des Chalybes qui, d'après les lieux qu'ils habitaient s'appelaient, les uns Chalybes intérieurs, les autres Chalybes extérieurs. Ce sont ces derniers qui forment les Arménochalybes ou Chalybes d'Arménie.

Ligne 18.

Les Sannes Hénioques semblent avoir été une horde mélangée de Sannes (Σαννοί ou Σαιννοί), ou Macrons (*Voyez* notes du chap. v) et d'Hénioques.

Les Hénioques provenaient, à ce qu'il paraît, d'une colonie grecque qui remontait au temps des Argonautes. — Les Dioscures, selon Pomponius Mela (liv. I, ch. XIX), ou, selon Charax (dans EUSTATHE, sur *Denys le Périég.*, v. 687), les cochers des Dioscures, ayant été séparés par un coup de vent de la flotte des Argonautes, fondèrent sur la côte où ils abordèrent Dioscuriade et plusieurs autres villes. Rien n'empêche de concilier les deux traditions en attribuant l'érection de Dioscuriade aux Dioscures mêmes, et celle des bourgs des Hénioques à leurs cochers (ἡνίοχοι). Quoi qu'il en soit, les Hénioques occupaient entre autres villes Heracleum et Phasis, sur les côtes de la Colchide.

Ligne 22.

Les Ampreutes ne sont probablement que les Zydrites d'Arrien placés par cet auteur entre les Hénioques et les Lazes.

Les Lazes se reconnaissent dans les Lezghis actuels, sujets de la Russie.

L'Acampsis, l'Isis, le Mogre et le Bathys sont tous ignorés aujourd'hui, à l'exception du dernier que l'on reconnaît dans le Tchorok. Tous cependant sont nommés, et absolument dans le même ordre par Arrien, Périple.

CHAP. IV, page 10, ligne 23.

Matium, Μαδία de Ptolémée (liv. V, n. 30), dans l'intérieur des terres.

Ligne 24.

Le cap Heracleum est beaucoup plus à l'ouest et en revenant sur ses pas. On le nomme aujourd'hui Eraklia. Près de là se trouvent une petite rivière et un village du nom de Sourmeni.

Ligne 25.

Le Phase, aujourd'hui Rioni, prend sa source dans les monts Caucase, et non, comme le dit Pline, dans les Moschiques qui n'en sont qu'un des grands rameaux. Mais cette erreur était commune à tous les anciens qui ont pris la branche tributaire du fleuve pour la branche principale. En d'autres termes, quand, en remontant le Phase, on est arrivé au confluent situé par 40° 27′ de longit. est, il faut, pour suivre la branche principale, fléchir vers le nord ; si l'on continue d'avancer vers l'est, on ne navigue plus que dans les eaux d'un affluent. Or, c'est justement cet affluent qui se nommait Phase, et que l'on nomme encore Fasz : l'autre bras portait le nom de Ῥόας (PTOL.) et Ῥέων dans les écrivains du Bas-Empire : c'est le Rioni actuel. Donc c'est ce Ῥοας, Ῥέων ou Rioni qui garde son nom jusqu'à la mer.

La ville de Phasis, à l'embouchure du Rioni, subsiste encore sous le nom d'El-Faz ou Poti.

Page 12, ligne 5.

Æa, Αἶα, était la résidence des rois de Colchide, dans l'époque héroïque. De là le nom des Éètes (*Æetes*, Αἰήτης), rois de la contrée ; de là aussi Æa, résidence de Circé.

Les fleuves Hippos, Cyaneos, Glaucos sont assez difficiles à retrouver. Cependant on peut penser que l'Hippos (Ἵππος), ainsi nommé à cause de la rapidité de son cours, n'est autre que le Ῥέων des écrivains du Bas-Empire, et le Glaucos la rivière Tchernitza. Le Cyaneos serait alors un des ruisseaux qui se rendent dans le fleuve, entre le Rioni et la Tchernitza.

Les cinq fleuves suivans se nomment aujourd'hui, suivant d'Anville :

Le Charien (Χαρίεις d'Arrien, Χαρίστος de Ptolémée, Χάρις de Strabon), aujourd'hui Engouri ;

Le Coba (Χῶβος d'Arrien), aujourd'hui Khobis ;

Le Singame (Σιγγάμης), aujourd'hui Hati-Scari ;

Le Tarsuras (Ταρσουρας), aujourd'hui Okhum ;

L'Astéléphe (Ἀστέλεφος), aujourd'hui Moski-Skari.

Quant aux peuples et aux pays, on reconnaît les Suanes dans une nation de race géorgienne, qui porte encore de nos jours le nom de Suanes. Pallas, qui les a visités (*Voyage dans la Russie méridionale*, t. 1, pag. 419, en allem.), nous assure que rien n'égale leur malpropreté, leur voracité, leur rapacité. Aussi est-il éminemment probable que les Phthirophages ou mangeurs de poux, dont il est question dans la même ligne de Pline, sont des parens.

CHAP. V, page 12, ligne 22.

Subjicitur Ponti regio Colica... LXXXVIII *mill.* D. *passuum.* De toutes les villes et de tous les peuples ici mentionnés, les seuls sur lesquels nous puissions utilement nous arrêter sont Dioscuriade, Pityonte, la Sindique, les Achéens et les Cercètes. La note suivante donnera des détails curieux sur la Sindique ; nous nous bornerons ici aux deux villes et aux deux peuples que nous venons de nommer.

Page 14, ligne 9.

Dioscuriade, autrement Sébastopolis, aujourd'hui Iskuriah, sur le Pont-Euxin, à dix-neuf lieues nord-ouest d'Archæopolis, devait surtout sa prospérité au commerce de l'or que les habitans du pays recueillaient dans les rivières, à l'aide de planches percées, auxquelles étaient attachées des peaux garnies de leur laine. On sait même que c'est à ce procédé qu'est due la fable de la Toison d'or.

Ligne 12.

Pityonte, *Pityus,* Πιτυοῦς (génitif όντος), aujourd'hui Pitchinda, sur le Pont-Euxin, à vingt-quatre lieues ouest de Dios-

curiade, un des boulevards de l'empire romain contre les peuples de la Sarmatie, fut prise et pillée par les Scythes Borans en 258.

Les Achéens, nommés ici comme un seul et même peuple, doivent se diviser en Achéens Phthiotes et Achéens d'Orchomène. Écoutons, sur ce point, M. Raoul-Rochette (*Histoire des colonies grecques,* tom. II, pag. 210, 211, 212) : « Il est facile de reconnaître deux colonies où la plupart des anciens n'ont vu qu'un seul et même établissement. Strabon, dont l'autorité est grande en ces matières, dit (*Géog.*, liv. XI, pag. 495) que des Achéens Phthiotes de l'expédition de Jason se fixèrent dans une région du Pont, à laquelle ils donnèrent le nom d'Achaïe. Eustathe ajoute (*sur Den. le Périég.*, v. 680, éd. Huds., t. IV, p. 122) qu'ils y fondèrent une ville de Pythie, ce qui est vraisemblable et s'accorde avec le récit de Strabon. Ces mêmes Achéens, appelés aussi Hellènes par l'auteur anonyme de la paraphrase sur Denys le Périégète (*ibid.*, tom. IV, p. 20), s'établirent, selon une tradition rapportée par Ammien Marcellin (lib. XXII, cap. 8) et par d'autres auteurs (Schol. de JUVÉN., *sur Sat.* XV), au retour de la première guerre de Troie, et par conséquent à une époque peu éloignée de celle-là. Les Zigi ou Zichi, établis parmi eux, étaient, selon Denys le Périégète, originaire du pays des Pélasges, Πελασγίδος ἔκγονοι αἴης (v. 687, et EUSTH., *ibid*), ce qui marque que les Pélasges s'étaient associés à cette émigration. Mais aucun des scholiastes n'explique l'expression vague de terre pélasgienne, qui, selon moi, désigne la Thessalie, pays d'où sortirent, dans les anciens temps, les plus nombreux essaims de Pélasges, et qui prit le plus de part à l'expédition de Jason. Ce peuple habitait, au témoignage de Strabon et d'Étienne de Byzance, une ville de Zygopolis, et la même région renfermait, suivant l'historien Procope (*Guerre persique,* I, II, c. 24), plusieurs villes d'une grande ancienneté, entre autres Archæopolis, mentionnée également par Agathias (lib. I, pag. 56, B, 60, A). Au reste, tous ces peuples perdirent bientôt, par leur commerce avec les barbares, et par le défaut de communication avec leur métropole, tous les traits de leur origine grecque. Strabon et Denys d'Halicarnasse (*Géog.*, lib. XI, p. 496; *Antiq. rom.*, lib. I, ch. dern.) se plaignent des mœurs féroces que l'âpreté de ces cli-

mats sauvages et l'éloignement de la Grèce leur avaient fait contracter. L'indifférence pour une patrie qui les négligeait se tourna même chez eux en une haine sanguinaire; tous les Grecs que la tempête jetait sur leurs côtes inhospitalières étaient impitoyablement mis à mort; et les dépouilles de leurs frères égorgés étaient, aux yeux de ces barbares, les plus agréables trophées (AMM., lib. XXII, cap. 8; ARIST., *Polit.*, lib. III, cap. 4; APP., *in Mithrid.*, p. 241). Les colonies grecques qui, postérieurement, s'établirent dans le voisinage, n'entretinrent que peu de relations avec eux, ce qui contribua encore davantage à éteindre chez eux jusqu'aux plus simples lumières de la civilisation. » Et plus bas, page 419, etc.: « Les Achéens Phthiotes de l'expédition de Jason s'étaient déjà établis dans cette région; et des Achéens d'Orchomène y furent poussés par des vents contraires, au retour de Troie (APPIEN, *Mithrid.*, pag. 241). Denys le Périégète les désigne par l'expression de compagnons du roi, fils de Mars, et cette épithète a été diversement interprétée. Mais, selon l'opinion la plus générale et la plus adoptée, c'étaient des Orchoméniens, sujets d'Ascalaphe et d'Ialmène : tel est le sentiment d'Eustathe, de Strabon et de Priscien (EUSTATHE, *sur Denys le Périégète*, v. 281, tom. IV, p. 49, éd. Hudson; STRAB., liv. IX, pag. 416). Cependant Homère fait mourir Ascalaphe (*Iliad.*, lib. XIII, v. 518; Schol. HOM., *ad Il.*, lib. XV, ap. Scalig., *anim. ad Euseb.*, p. 75) des mains de Déiphobe dans les plaines de Troie, et une autre tradition faisait voyager ce même prince dans la Judée où la ville de Samarie recevait de lui son origine et son nom. Le scholiaste d'Homère porte même l'exactitude jusqu'à rapporter son épitaphe qui commencerait par ces mots : Σᾶμ' Ἄρεως (c'est-à-dire, mot à mot, *monument de Mars*; σᾶμ' dorien étant pour σῆμ', σῆμα), et prétend que c'est de ces deux mots que se forma par la suite le nom de Samarie. Jusqu'où n'égare point la manie de l'étymologie?.... Quoi qu'il en soit, l'existence de ces Achéens est du moins constatée par les témoignages irrécusables que nous avons allégués; et une île voisine de Pharnacie qu'Arrien appelle Arrhentiade, Ἀῤῥηντιάδα, doit sans doute son nom et ses premiers habitans à cette émigration. Je soupçonne en effet que ce nom d'Ἀῤῥηντιάδα est mis par une légère augmentation pour celui d'Ἀρντιάδα, dont

se sert Denys le Périégète, pour désigner le chef des Achéens : la seule analogie des noms, quoiqu'elle soit forte, ne m'a pas déterminé à cette correction. Apollonius, parlant de cette même île, la nomme simplement Arétiade ; et Étienne de Byzance l'appelle Ἄρεως νῆσος, l'île de Mars, nom sous lequel elle fut connue des latins (HYGIN, *fab.* XXX ; MELA, lib. XI, cap. 7). Le même Arrien place aux environs de Dioscurias une rivière dont lui seul fait mention et qu'il appelle Astélèphe, nom qu'on pourrait peut-être aussi changer en celui d'Ascalaphe (PÉRIPL., *Pont-Euxin*, n. 6). Au reste, l'abandon où demeurèrent ces colons éloignés, éteignit peu à peu jusqu'au souvenir de leur extraction, et nous avons marqué ailleurs les effets que produisit l'injurieuse indifférence que leur métropole témoigna sur leur sort. Dans une telle ignorance des liens qui les unissaient les uns aux autres, il n'est pas singulier que les traditions des auteurs aient varié sur le compte des Achéens et que la plupart aient confondu en une seule ces deux colonies d'un même peuple qui, à des époques peu éloignées, étaient venues s'établir sur la même côte, et y avaient adopté les mêmes mœurs. Les Cercètes, Κερκέται de Strabon, sont, à n'en pas douter, les aïeux des Circassiens actuels. La conformité des noms, bien plus frappante encore, si l'on songe que les Circassiens s'appellent eux-mêmes Tcherkesses, ne peut laisser aucune incertitude sur ce sujet ; et Pallas et Reineggs n'ont point hésité à prononcer l'identité des deux peuples. Ce qui confirmerait encore notre opinion, si elle avait besoin de l'être, c'est que parmi les tribus circassiennes se trouvent les Mouchoks, évidemment Moschi ou Moschici des anciens. — Les Circassiens sont probablement les véritables indigènes de la contrée Caucasienne.

Nous parlerons plus tard (not. sur le chap. XII) du Caucase même et des principaux détails qui se rattachent à cette chaîne.

CHAP. V, page 14, ligne 21.

Civitas Sindica. Dans notre opinion, la ville ici indiquée est un des anciens établissemens de Zigennes, autrement Bohémiens, répandus sur les confins de l'Europe et de l'Asie. C'est ce que

mettra hors de doute le passage suivant, emprunté au plus éloquent de nos géographes (*Précis de géographie*, tome VI):

« Nous allons descendre au dernier degré de l'échelle de la civilisation. Quel est ce misérable à figure humaine, qui étale au milieu des ordures sales, son corps plus sale encore? Il semble fier et heureux ; un tas de fumier lui sert de trône, et un vieux chêne lui sert de dais. Quelle odeur infecte annonce de loin le festin dont il se régale ! C'est un bœuf tombé de la maladie, et dont il vient d'arracher aux vautours les restes dégoûtans. Autour de lui des femmes, des enfans, couchés dans la boue, rassasient leur faim dévorante, et font circuler l'outre remplie d'eau-de-vie. Le feu de l'ivresse et le feu de la lubricité pétillent dans tous ces yeux noirs, roulant dans un visage ovale irrégulier, de couleur tannée, à l'ombre de cheveux d'ébène. L'éclatante blancheur de leurs dents et le vif incarnat de leurs lèvres semblent comme un emprunt fait à d'autres visages. Dans tout ce bizarre mélange perce un caractère sombre et féroce, un abrutissement extrême. Cependant, au milieu des haillons affreux qui couvrent à moitié leur nudité, une vieille jaquette galonnée, un fragment de bonnet en dentelle, un mouchoir déchiré, signalent du goût pour la parure. Tout à coup les jeunes filles s'élancent avec agilité, tournent sur un pied, exécutent les sauts et les pirouettes les plus difficiles, et se placent dans mille attitudes lubriques et obscènes, en mêlant les œillades de la volupté aux grimaces de la mendicité la plus abjecte : le voyageur, en détournant les yeux, leur jette l'aumône.

« Mais d'autres fois la famille nomade des Zigeunes s'occupe à forger des ustensiles grossiers en fer, à réparer de vieux chaudrons, à faire des assiettes et des cuillers d'étain ou de bois. Dans la Valachie et la Moldavie, une classe des Zingaris (c'est ainsi qu'on les nomme ici) est employée au métier d'orpailleurs, et mène une vie régulière. Ceux du Bannat et de la Hongrie, habiles marchands de chevaux, commencent à se soumettre aux règlemens de Joseph II, qui leur ordonnent de cultiver la terre ; mais en général les travaux réguliers leur sont en horreur. Les femmes trompent la crédulité des paysans allemands et polonais, en guérissant les bestiaux par de prétendues opérations de sor-

cellerie, et en disant la bonne aventure d'après l'inspection des linéamens du creux de la main. En Turquie, les femmes des Tchinganes ont le privilège de la prostitution générale impunie. Beaucoup d'individus de l'un et de l'autre sexe, surtout en Hongrie, poussent très-loin la musique instrumentale, principalement sur le violon : ménétriers favoris du peuple de campagne, ils ont quelquefois figuré dans les chapelles des grands seigneurs. En Espagne, où la guitare retentit au milieu de leurs troupes mendiantes, la paresse des habitans leur abandonne l'entretien des petits cabarets. Ils s'emparent volontiers de toute occupation méprisée. En Hongrie, en Valachie, beaucoup d'entre eux font le métier d'écorcheur, et même de bourreau. Le fond de cette nation est un ramas de voleurs et de mendians.

« Au milieu de tant d'abjection, cette race ne laisse pas que d'être un objet intéressant pour ceux parmi les savans qui recherchent l'origine et la classification des peuples. Leurs diverses dénominations semblent indiquer les origines les plus opposées ; ils s'appellent entre eux Romi, Manuseh et Gadzo, c'est-à-dire homme ; mais ces noms déjà paraissent appartenir à des langues tout-à-fait différentes, le premier étant copte, le deuxième sanskrit, et le troisième celte ; mais d'après un observateur récent et soigneux, le seul nom de Sinte, au pluriel, est la dénomination nationale reconnue par ceux de la Lithuanie Prussienne. La seconde dénomination en importance est celle de Zingani en polonais, Zigonas en lithuanien, Zingarii en valaque, Zingari en italien et en hongrois, Zigeunes en allemand, Tchinganes chez les Turcs, et Atchingans chez quelques auteurs du moyen âge. Nous pensons que c'est, en attendant mieux, le nom qui les désigne le plus convenablement. On doit remarquer, en troisième ligne, le nom de Pharaouni, ou peuple de Pharaon, que, dans le moyen âge, une horde de ces vagabonds se donna, et d'où viennent ceux de Gypsies ou Égyptiens, chez les Anglais, et de Gitanos chez les Espagnols. C'est leur invasion en Allemagne et en France à travers la Bohême qui leur a valu le nom de Bohémiens. Les Persans les nomment Sisech-Hindous, Indiens noirs.

Les traditions historiques de cette peuplade se réduisent au

vague souvenir d'un ancien état plus heureux, sous des rois de leur propre race, dans un pays que, selon l'assertion très-peu authentique d'un auteur du quinzième siècle, les premiers Zigeunes appelaient la petite Égypte. On prétend aussi qu'à leur première apparition, ils étaient conduits dans leurs migrations par des princes, des ducs, et même par un roi; mais tout ce qu'il y a d'historique dans leurs traditions, c'est qu'ils ont erré pendant plusieurs siècles. Aucune trace de culte ni de croyance religieuse n'a jusqu'ici été constatée chez ces nomades, qui se soumettent indifféremment au rite dominant du pays où ils séjournent.

« Il ne reste donc qu'un seul monument à consulter, c'est la langue; mais la langue d'une horde de vagabonds et de mendians ne serait-elle pas un jargon tout-à-fait corrompu? Ne pourrait-elle pas être un argot de voleurs, comme le rothwelsch des brigands allemands, ou comme l'idiome factice des kataphiani, ou médecins ambulans en Turquie? Non. Admirons l'intelligence humaine au sein de l'abrutissement même. Cette peuplade sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales, et dont les principales racines, au nombre de deux à trois cents, sont reconnues pour être identiques avec autant de mots sanskrits, multani's, bengali's et indoustani's. La langue zigeune est une branche de cette famille de langues indoues, dont le sanskrit est, non pas la mère, comme s'exprime le vulgaire des savans, mais le type, le modèle le plus régulier, le plus connu. La langue des Veda's, des Pourana's, des orgueilleux Bramins et du profond Bouddah, retentit en Europe, sous la tente de nomades que la société repousse. Ce fait, démontré par le savant Buttner, est désormais hors de doute; mais il ne faut pas s'étonner si la langue des Zigeunes, soit par suite des migrations, soit par origine commune, présente des rapports avec beaucoup d'autres langues. Ceux qu'elle offre avec le persan se conçoivent facilement. On a démontré qu'elle renferme une quarantaine de mots slavons, la plupart relatifs à des objets physiques, et nous venons de nous convaincre qu'elle contient presque autant de mots finnois, permiaks, wogouls et hongrois. Ces

observations ne deviendront importantes que lorsque nous aurons le moyen de classer distinctement les diverses hordes de Zigeunes, et de distinguer les nuances qui certainement doivent les séparer. Le verbe auxiliaire se rattache entièrement aux langues indo-pélasgiques ; mais la grammaire zigeune nous a paru offrir quelques rapports remarquables avec le persan pour les pronoms, et avec le turc pour les déclinaisons des noms substantifs.

« Quel résultat tirerons-nous de ces faits ? Le savant Grellmann et son ami Buttner, à qui nous devons tant de renseignemens, n'ont pas hésité à regarder les Zigeunes comme une des basses castes indiennes, chassée par quelque grande révolution de sa patrie, et devenue nomade. Le caractère incontestablement indou de leur langue, leurs qualités physiques, et le nom de Sinte qu'ils se donnent, sont les trois argumens solides sur lesquels on fonde cette hypothèse généralement admise. On a cherché à déterminer l'époque de leur sortie et le lieu précis de leur demeure ancienne ; les dévastations de l'Inde sous Tamerlan, vers l'an 1400, paraissent fournir un motif plausible de leur fuite. On considère aussi comme certain que leur patrie doit être cherchée dans l'Inde occidentale, non loin des bords de l'Indus ou du Sinde ; mais Pallas trouve que leur dialecte indique comme leur ancien pays le Moultan, d'où sont originaires les marchands indous vivant à Astrakhan. Fra Bartholomeo croit au contraire qu'ils viennent du Guzerate, spécialement des environs de Tatta, où demeure une peuplade de pirates appelés Tchinganes. Enfin, D. Richardson s'est flatté de les avoir retrouvés dans la caste des Bazigurs, espèce de ménétriers et de danseurs vagabonds. Si l'on voulait les chercher parmi les petites castes des Indous, aucune, selon nous, ne leur ressemblerait plus que la subdivision des Soudras, nommée « Correwa's, gens errans, qui n'ont « aucune demeure fixe, qui logent sous des tentes, et dont le « principal métier est de tresser des corbeilles ou de faire des « couvercles de chaudrons, tandis que leurs femmes gagnent beau- « coup d'argent à dire la bonne aventure. » Voilà précisément nos Bohémiens et nos Bohémiennes, dira-t-on ; pourquoi chercher plus long-temps ?. . . . .

« Une difficulté plus générale, c'est de concevoir pourquoi, venus de l'Indoustan vers l'an 1400, les Zigeunes se montrent, en 1450, par essaims nombreux et concentrés en Valachie, Hongrie et Pologne, sans qu'on puisse indiquer aucun rassemblement considérable de leurs hordes en Perse, en Tartarie, dans le Caucase.

« M. Hasse, savant rempli d'idées originales, a développé une hypothèse différente sur l'origine des Zigeunes. Il démontre que depuis trois mille ans il a existé en Europe des tribus errantes portant le nom de Sigynes ou Zigeunes, en même temps que celui de Sinties ou Sinti. Il voit dans nos Zigeunes ou Sintes les descendans immédiats de ces peuplades anciennes. D'un autre côté, M. Lolewel, géographe polonais, a démontré que dès l'aurore de l'histoire, il a demeuré sur le Bosphore Cimmérien, et même en Europe, notamment en Thrace, des nations indoues. Nous allons combiner ce qui nous a paru bon dans l'un et l'autre système avec nos propres aperçus.

« Un peuple qui porte le même nom que les Zigeunes est mentionné par l'histoire la plus ancienne de l'Europe. « Les Sigynes, semblables aux Mèdes par l'habillement, demeurent au « nord de l'Ister, dans un pays qui paraît désert; du moins ce « sont les seuls habitans sur lesquels j'aie pu avoir quelques ren-« seignemens. Ils ont de très-petits chevaux à long poil, qui ne « sauraient porter des hommes, mais qui traînent un char avec « la plus grande rapidité. Leurs frontières vont jusqu'à celles des « Hénètes de l'Adriatique. On dit qu'ils sont les descendans des « Mèdes, ce que je ne conçois pas; mais tout est possible avec « le laps du temps. Les Liguriens entendent par le mot Sigyne « un marchand ambulant; les Cypriens nomment ainsi un genre « de javelots. » Tel est le témoignage du père de l'histoire profane. Strabon applique les mêmes traits, mais avec des circonstances nouvelles, aux Sigynii, peuplade à mœurs persanes, dans les montagnes de l'Hyrcanie, au sud de la Caspienne. Les Sigynni d'Apollonius de Rhodes habitaient près de l'embouchure du Danube, et ceux du faux Orphée demeuraient dans le royaume du Pont. Ces trois positions, quoique éloignées les unes des autres, indiquent une de ces migrations anciennes dont la géo-

graphie seule conserve des traces. Le trait physique qui caractérise les chevaux des Sigynes est un indice important. Les chevaux sauvages de la plaine scythique, et quelques-uns de ceux de Baschkires, ont du poil plus ou moins long ; mais nous ne déciderons pas si les Zingi caucasiens de Pline, et les Singæ indiens du même auteur, font partie de la chaîne des peuplades zigeunes ou zinganes, ni si la ville de Zigana en Cappadoce est une trace des migrations de ces nomades.

« La seconde souche de ces tribus vagabondes se trouve dans les Sindi ou Sinti, voisins du Bosphore Cimmérien, et habitans de la Sindica, dont le nom, dans les manuscrits, est écrit Indica. Comme ces mots Sind, Hind et Ind sont presque synonymes, et constamment confondus par les Orientaux, nous ne discuterons pas ces variantes. Hesychius concilie les opinions des anciens, en disant : « Les Sindi, peuple indien. » Les traditions sur l'industrie commerciale de ce peuple ; sur leur extrême lâcheté, s'étant laissé vaincre par les Scythes, leurs anciens maîtres, à coups de fouets ; sur la prostitution de leurs femmes, dont le nom même devient infâme, tout coïncide très-bien avec l'opinion qui en fait descendre les Zigeunes, ou Sinties de nos jours. Le trait le plus singulier, c'est la figure des parties sexuelles, le lingam, qui, d'après Étienne de Byzance, semblerait y avoir été portée publiquement comme dans l'Indoustan. Cette peuplade paraît s'être répandue jusqu'en Macédoine, où nous trouvons une région sintique ; et jusqu'à Lemnos, où les Sinties étaient les ouvriers de Vulcain ; trait qui rappelle le métier des Sintes-Zigeunes.

« Mais les Sintics et les Sigynnii ne sont pas les seules nations asiatiques que nous trouvons dispersées en Europe ou sur les confins de cette partie du monde ; les Scythes de la tribu royale ou dominante étaient Mèdes d'origine, et les noms géographiques de l'ancienne Scythie s'expliquent par la langue zend. Nous reviendrons sur ce fait. En abandonnant l'origine tartare des Gètes, soutenue par d'Anville ; en attendant les éclaircissemens que M. de Saint-Martin fait espérer au monde savant sur l'Inde européenne des auteurs arméniens, nous ferons observer que le bas Danube a porté anciennement le nom de Matoüs, qui semble rappeler le

héros indien Madhou, antagoniste de Krischna, ou le mot *madhur,* eau douce. Une ville d'Aigypsos, et dans Scylax Aigyptos, fondée, selon Ovide, par un Caspien à l'entrée du delta du Danube, nous paraît aussi un monument ethnographique très-remarquable. Mais l'existence ancienne des Indi dans l'Asie Mineure, entre les Cariens et les Ciliciens, est attestée par l'*Histoire des Macchabées*, et parfaitement démontrée dans un mémoire spécial.

« D'après tous ces indices réunis, nous croyons que l'on peut soutenir, sans être taxé de témérité, que des tribus de race indoue se sont trouvées errantes, ou établies en Europe, ou sur ses confins, dès les premiers siècles historiques. Comment s'y trouveraient-elles? étaient-ce des émigrations de l'Inde antérieures à l'histoire? étaient-ce les ennemis exilés de Krischna, ce qui expliquerait d'une manière inattendue la singulière prétention des Zigeunes d'avoir jadis abandonné le Christ? était-ce une branche des Indouwan Berber, que le Schah-Namé place dans les régions Hyperboréennes? étaient-ce des colonies transportées des rives de l'Indus par les despotes de la Perse? C'est aux historiens, aux orientalistes à discuter ces possibilités. La géographie des peuples a fait son devoir; elle trouve en Europe même des tribus qui paraissent être la souche des Zigeunes ou Sintes; elle se tient à ce fait remarquable, et n'est pas embarrassée pour expliquer comment ces petites hordes ont pu rester long-temps inaperçues au milieu de tant d'autres nomades et sauvages englobés dans l'empire romain d'Orient. Ne se seraient-ils pas nommés Roma, comme sujets des Romains? n'ont-ils pas pu errer dans les marais de la basse Valachie? La petite Égypte, où ils disent avoir formé un état, ne seraient-ce pas les environs de la ville d'Aigypsos? Les Zigeunes, les Sintes, les Gypsies, les Tchinganes ne peuvent-ils pas être des tribus distinctes par leur dialecte, leur origine spéciale, leurs migrations locales? C'est surtout de ce point que nous engageons les savans à partir pour les recherches ultérieures. »

Chap. VI, page 16, ligne 2.

Sed ipsius peninsulæ inter Pontum et Mæotim lacum... in Europa dictus. La Chersonnèse Taurique, depuis Crimée, et aujourd'hui Tauride, s'avance, en effet, entre la mer d'Asow, qui en baigne la partie orientale, et la mer Noire, qui se déroule autour des côtes ouest et sud. La partie méridionale en est extrêmement fertile: de belles forêts, les orangers, les citronniers, les vignes, l'olivier, les plantes tinctoriales y croissent ou peuvent y croître avec un peu de culture.

Les villes de Cépi, d'Hermonasse, de Phanagorie, devaient leur fondation aux Grecs (*Voyez* Scyl., *Péripl.*, p. 31; Amm. Marc., liv. xxii, c. 8; et Catée dans Ét. de Byz., art. Φαναγόρεια). Nous ne déciderons point ici si c'est aux Téiens, aux Péoniens ou aux Éoliens, qu'il faut en attribuer la fondation. Du reste, nous remarquerons qu'il existait aussi une île de Phanagorie (*Voyez* Ét. de Byz., art. Ταυρική). Sur Hermonasse, consultez Stuck sur Arrien, Périple du Pont-Euxin. — Cépi, ainsi nommée probablement par allusion à la beauté et à la richesse des paysages environnans, qui en faisaient comme le jardin du Bosphore, fut détruite par les barbares du temps de Procope (Proc., *Guerre des Goths*, liv. iv, c. 5).

Il est à noter que toutes ces îles se trouvaient dans le pays des Sintes, et que même ceux-ci possédaient sur le rivage dit de leur nom Sindicus Portus.

Le nom d'Apaturos, Ἀπάτουρον de Strabon, et Appatura du géographe de Ravenne, a fait penser aux Apaturies et à la Vénus Ἀπάτουρος des Grecs, en latin *Venus Dolosa*.

Cimmerium, autrement Cerberium, a donné naissance au nom de Bosphore Cimmérien, donné à toute la contrée environnante. Le nom moderne de Crim ou Crimée en vient certainement. Quels liens unissaient les Cimmériens aux Kimri ou Cimbres répandus dans les plaines basses qui avoisinent la Baltique et le nord? A quelle époque ces hordes errantes vinrent-elles s'établir sur les côtes de l'Euxin? A quel degré de puissance parvinrent-elles? Toutes ces questions, encore ensevelies dans de profondes

ténèbres, ne peuvent être discutées ici. Nous devons seulement prendre note de la parenté qui unit tous ces peuples et des migrations qui, incontestablement, amenèrent ou les Cimbres du Bosphore dans la Germanie, ou les Cimbres de la Germanie dans le Bosphore. En vain des savans estimables ont pensé que les Cimmériens n'étaient qu'un peuple imaginaire, et ont cru en trouver une preuve dans le nom même de Cerberium, évidemment mythologique, disent-ils. Qu'importe l'origine mythologique d'un mot? un peuple superstitieux n'a-t-il pu placer dans une ville réelle le théâtre de quelques-unes des fables qu'il se plaisait à raconter? Le voyage d'Oreste en Tauride, la délivrance d'Iphigénie, la statue volée au roi Thoas empêchent-elles que la Crimée n'ait existé? et parce que quelques légendes auront placé sur une pointe de cette péninsule le lieu où Hercule vint faire voir le jour à Cerbère, arraché des enfers, s'ensuit-il que le lieu, prétendu témoin du prodige, soit aussi imaginaire que Cerbère lui-même?

Chap. VII, page 16, ligne 13.

A Cimmerio accolunt Mœotici... Spaleos. Les nombreuses peuplades ici énumérées par Pline, ne furent sans doute presque toutes que des tribus nomades : il serait donc à peu près superflu de vouloir rechercher soit leur origine et leur filiation, soit leurs habitations. D'ailleurs, il est indubitable que beaucoup de ces noms sont défigurés ; les manuscrits de Pline même ne s'accordent pas sur la manière dont on doit les écrire ; témoin, pour se borner à un seul échantillon, la note 31, page 604, tome II de l'édition Lemaire. Ajoutons que Pline, copiant des auteurs de différens âges, n'a pas toujours eu égard à l'époque des renseignemens qu'il se bornait à transcrire, et que de là résultèrent certainement des doubles emplois. Ainsi l'on ne peut guère douter que ses Zingi ne soient les mêmes que les Zigæ.

Cependant, parmi ces peuples, nous remarquerons :

1°. Les Serbes qui, s'avançant successivement vers l'est, s'établirent d'abord en Macédoine, où le nom de la ville de Servitza, atteste encore leur séjour, puis se fixèrent sur les bords de la

Morava et de la Drina. Le pays qu'ils occupent se nomme aujourd'hui Servie.

2°. Les Sauromates Gynécocratymènes, Γυναικοκρατούμενοι, tribu sarmate, ainsi nommée probablement de ce que, pendant quelques années, elle obéissait à la veuve d'un chef pendant l'enfance de son fils. Cette particularité, qui ne dut être que passagère, est sans doute ce qui donna lieu à la dénomination imposée à la tribu par les Grecs ; mais si le voyageur qui fabriqua le nom de Gynécocratymènes fût passé une quinzaine d'années plus tard dans le même pays, il est probable qu'il n'aurait point retrouvé de peuple gouverné par des femmes. — Nous avons parlé dans d'autres endroits des Sarmates. Une des meilleures preuves du peu de choix que Pline mettait dans la recherche de ses renseignemens, est certainement ce nom ancien et fautif de Sauromate qu'il donne au peuple sarmate, quand déjà, depuis long-temps, les auteurs romains avaient renoncé à cette vieille orthographe, ainsi que l'apposition *Amazonum connubia,* quand, depuis si long-temps, nul homme de sens ne croyait à l'existence des Amazones.

3°. Les Turcs, nommés aussi par Pomponius Mela et dont quelques tribus s'étaient dès-lors répandues hors du Turkestan.

4°. Les Ziges, Ziches et Zèches des auteurs byzantins (*Voyez* STIPTER, *Memoriæ populorum,* art. *Zecchica*), probablement tribu circassienne, puisque *zig* en circassien signifie homme. Il est probable qu'il ne faut pas confondre ces peuples avec les Zigeunes ou Sintes, dont il a été question dans la note précédente.

5°. Les Auchètes, aujourd'hui Ossètes, qui sont divisés en plusieurs tribus, et habitent depuis les sources du Terek jusqu'aux branches septentrionales du Kour.

CHAP. IX, page 20, ligne 19.

Armenia autem major... cingitur. L'Arménie, divisée comme le faisaient vulgairement les anciens en Grande et Petite Arménie, ne formait point une région naturelle. Quiconque veut se faire des idées nettes sur les grandes divisions du globe, doit donc

laisser de côté cette distinction, et regarder comme synonyme d'Arménie le mot de Grande Arménie.

Celle-ci, située à l'est de l'Euphrate, avait pour limites : au nord, la ligne qui, partant du Batoumi (Bathys), au nord-est de Gonieh, sur la mer Noire, remontait cette rivière et le Gourgoro, suivait jusqu'au nord du lac Sébanga (Lychnitis) la chaîne de montagnes qui forme le versant des eaux de l'Aras (Araxe) et du Kour (Cyrus) qu'elle longeait alors jusqu'au confluent de ces deux rivières : la ligne qui, de ce confluent, remontait l'Aras, jusqu'un peu au dessous de Nakhivan, et de ce point allait suivre la chaîne de montagnes qui passe entre les lacs de Van (Arsissa) et d'Ourmiah (Spauta) pour aboutir au Tigre, un peu au dessous de Mossoul, formait la limite septentrionale de l'Arménie et la séparait de la Médie et de l'Assyrie. Elle avait au sud la Mésopotamie, dont elle était séparée par le Tigre et le mont Taurus jusqu'à l'Euphrate. Elle formait ainsi un quadrilatère irrégulier, dont la plus grande diagonale avait cent quatre-vingt-dix lieues du nord-est au sud-ouest, et la plus petite cent dix lieues.

Quant à la Petite Arménie, située à l'ouest de l'Euphrate, elle se trouvait dans la Cappadoce, dont elle formait la lisière orientale. Nous avons dit ci-dessus qu'elle contenait trois petites provinces : l'Orbalisène, la Lanisène et la Mélitène. Dans la suite, ces provinces furent portées à quatre et même à cinq, mais seulement par les modifications dans les circonscriptions territoriales.

L'Arménie est actuellement partagée entre les empires russe, turk, persan, et quelques princes kourdes, soumis à la domination ottomane. L'Arménie russe forme une partie du gouvernement russe de Géorgie ; l'Arménie perse est comprise dans l'Iraq-Adjémi, dont elle forme la partie nord ; l'Arménie turque se divise en cinq pachaliks ou grands gouvernemens, savoir : Akhalzikh, Kars, Erz-Roum, Diarbékir et Van.

Quant aux divisions des anciens, elles sont fort peu connues ; cependant, en rassemblant les noms épars d'un côté dans les écrivains grecs et romains, de l'autre, dans l'*Hist. arménienne* de Moïse de Chorène, auteur du cinquième siècle, on est arrivé au

tableau suivant, qui peut jeter du jour sur les chapitres de Pline que nous examinons en ce moment.

GRANDES DIVIS. ou PROVINCES.	PETITES DIVIS. SELON MOÏSE.	DIVISIONS GRECQUES ET ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
I. HAUTE ARMÉNIE, sur le haut Euphrate.	Carina	Caranitis	Erzeroum (territoire).
	Spéra	Hispératis	Isper, ville.
	Derzane	Xerxène ou Derxène	Au sud d'Erzeroum.
	Ekélésia	Akilisène	Egkélis.
	Et 5 autres.	Inconnues	Inconnus.
II. 4e ARMÉNIE, lisière depuis Kars jusqu'à Diarbékir.	Chorzène	Chorzène	Kars.
	Hastiane	Astianène, Anstanitis	Incertains.
	Balahuwitia	Bolbène ?	Incertain.
	Zopha	Sophène	Partie du Diarbékir.
	Schadacha	Soducène ?	Incertain.
	Hansita	Asétène, Ausitène.	Incertains.
	Et 3 autres	Inconnues	Inconnus.
III. ALZNIA, sur le Tigre.	Arzne	Arzanène	Arzen.
	Néphercerta	Incertaine	Meiafarikain, ville.
	Et 8 autres	Inconnues	Incertains.
IV. TURNBERANIA, entre le Mourad et le lac Van.	Taron	Tauranitium	Taro.
	Harkh	(Basilissène ?)	Vers les sources du Mourad.
	Corchorunia	Incertaine	Hali-Carcara.
	Beznunia	Inconnue	Sur le lac de Van.
	Et 13 autres	Inconnues	Incertains.
V. MOCA, entre les provinces III et IV.	....	Moxoène	Mouch, près le lac de Van.
	Ishensis	Isenchi	Inconnu.
	Et 8 autres	Incertaines	Inconnus.
VI. CORZÉE, le nord du Kourdistan.	Corduza	Gordyène, Corduène	Dans le Kourdistan.
	Atrovana	Atropatène propre	— l'Adjerbaïdjân.
	Garthunisia	Gordynésia	— le Kourdistan.
	Albacia	Inconnue	Albak, ville d'Adjerbaïdjân.
	Et 4 autres	Inconnues	Incertains.
VII. PERSARMÉNIE, partie de l'Adjerbaïdjân.	Maria	Marundæ	Mérend (Perse).
	Zarchuwan	Inconnue	Zorova.
	Et 7 autres	Inconnues	Incertains.

GRANDES DIVIS. ou PROVINCES.	PETITES DIVIS. SELON MOÏSE.	DIVISIONS GRECQUES et ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
VIII. Vaspurcania, le Vaspuracan des modernes, avec une grande partie d'Érivân.	Iban, capitale.	Incertaine.......	Van.
	Argissakovita.	Arsisa..........	Ardjis (territoire).
	Artazaca	Artaxata........	Incertain.
	Golthène	Coltène.........	Incertain.
	Naxuana.....	Naxuana........	Nachtchiwan.
	Et 31 autres..	Inconnues.......	Incertains.
IX. Synia, le Siunikh.	....	Inconnue	Siunikh, district au sud-ouest du lac Erivân.
	Sissacène.. .	Sibacène ?.......	Incertain.
	Et 9 autres...	Inconnues.......	Incertains.
X. Arsacha, au sud et à l'est du lac Erivân.	Irania major..	Incertaine.......	Erivân, nommé aussi Irân.
	Muchania....	Incertaine.......	Moghan ?
	Et 12 autres..	Incertaines......	Incertains.
XI. Phætacarania, au sud de la précédente.	Bagawène....	Bagravandène....	Dans l'Adjerbaïdjân.
	Aleuane.....	Inconnue	
	Et 10 autres..	Inconnues.......	
XII. Utia, sur le fleuve Arpasu, l'ancien Usis.	Utia propre..	Otène..........	Dans l'Erivân.
	Schiacassène .	Sacassène.......	Incertain.
	Et 10 autres..	Inconnues.......	Incertains.
XIII. Gugaria, dans la Géorgie.	....	Gogarène.......	Gurgistân.
	Colbophoria..	Cholobétène ?....	Inconnu.
	Thrélia......	Incertaine.......	Trialétie (Géorgie).
	Cangaria	Gangara........	Incertain.
	Taschira.....	Inconnue	Taschir (Géorg.).
	Artavania....	Inconnue	Artawand (Géor.)
	Zavachia	Inconnue	Zavach (Géorgie).
	Et 3 autres..	Inconnues.......	Incertains.
XIV. Taya, dans la Géorgie ?	Colba	Cholua.........	Sur le haut Kour?
	Asurta......	Surta..........	*Idem.*
	Et 6 autres...	Incertaines......	Incertains.
XV. Araratia, autour de l'Ararat.	Basénia......	Inconnue	Pasin-Sufla.
	Arsarunia....	Inconnue	Sur l'Araxe, au N. d'Eschmiazin.
	Siracia......	Inconnue	Sur le Sanki.
	Bagrévanda ..	Bagravandène....	Incertain.
	Vanandia....	Phanène ?.......	Incertain.
	Malaza......	Incertaine.......	Mélaskerd, ville.
	Et 14 autres..	Incertaines......	Incertains.

On voit qu'au lieu de cent vingt stratégies que Pline donne à l'Arménie, et dont Ptolémée nomme vingt-une (Cf. STRABON et TACITE qui en nomment aussi quelques-unes), Moïse de Chorène indique quinze grandes provinces et cent quatre-vingt-sept sous-divisions. Il nous est à peu près démontré qu'il a mal classé les sous-divisions; aussi tous les efforts échoueront long-temps encore dans l'explication de cette bizarre topographie; mais les résultats choisis que présente ce tableau peuvent mettre sur la voie des rectifications, en montrant la correspondance d'un grand nombre de circonscriptions. La Chorzène de Moïse et de la plupart des anciens est probablement la Katarzène de Ptolémée; mais il ne faut pas la confondre avec la Chorzane ou Choriazène de Procope (*de Ædif.*, II, 3; *de Bello Pers.*, II, 24) qui doit être tout-à-fait au midi de l'Arménie, à côté de la Sophène (Mannert).

Entrons maintenant dans quelques détails topographiques.

I. Dans l'Arménie Mineure :

Nicopolis, primitivement Téphrice, à dix-neuf lieues nord-est de Novus, se nomme aujourd'hui Diniki. Elle avait été ainsi nommée par Pompée, en mémoire de sa victoire (*νίκη*) sur Mithridate à Synorie, l'an 66 avant J.-C. Dans la suite, Pharnace, roi de Pont, remporta, près de cette ville, une victoire sur Domitius Calvinus, lieutenant de César.

Aza, ou plutôt Gaza ou Gazaca, peut-être colonie de la Gaza médique, aujourd'hui Tauris.

Pline aurait dû, pour compléter sa nomenclature, ajouter aux trois noms qu'il donne :

Cabire ou Sébaste, aujourd'hui Sivas;
Novus, aujourd'hui Hesen-Nov ou Kodj-Haïssar;
Synoria ou Sinibra, aujourd'hui Snarvier;
Satala, aujourd'hui Arzingan;
Camaches, aujourd'hui Kamak.

II. Dans l'Arménie Majeure :

Arsamosate, au sud-ouest d'Artagicerta, était une ville extrêmement forte (TACITE, *Annales*, liv. XV, n. 10). On l'appelle aujourd'hui Simsat ou Simchat.

[Les auteurs anciens varient sur la position de la ville d'Arsamosate, et ce qu'on ferait pour concilierleurs sentimens, laisserait encore quelque chose à désirer.

« Un historien des Croisades (ALBERT. AQUENS, *Hist. Hierosol.*, lib. 3, pag. 222) parle d'un château nommé Samusart, qui était situé auprès de ce fleuve, et qui paraît ne pas devoir être distingué de la ville d'Arsamosate ; il ne doit pas l'être non plus de la ville de Ximxath, que les auteurs arabes mettent à deux journées de Malatiéh vers l'Orient (GOLIUS, *in Alfergan.*, pag. 248). Ces autorités ne permettraient guère d'hésiter sur l'endroit précis où se trouvait la ville d'Arsamosate, si elles pouvaient se concilier avec la *Table* de Peutinger et l'anonyme de Ravenne.

« Dans la Table, on voit une route qui va depuis l'Euphrate jusqu'au Tigre, dans cet ordre : Ad Aras, Thirtonia, Mahara, Colchis, Corvilu, Arsinia, Coissa ; vient ensuite une station considérable, qui n'est désignée par aucun nom de ville : or, c'est vraisemblablement cette station inconnue et placée auprès du Tigre qui, dans l'anonyme de Ravenne, est appelée Arsamosate. Voici la route que cet auteur nous a laissée, et qu'il prend d'orient en occident : Arsamosathi, Arsinia, Gorbilon, Choleis, Mazara, Thertonia. Il suivrait de là que la ville d'Arsamosate était auprès du Tigre, ou même qu'il y avait, en Arménie, deux villes du même nom, l'une auprès de ce dernier fleuve, et l'autre auprès de l'Euphrate. En attendant que ce point de géographie soit éclairci, j'ai cru qu'il suffisait de placer la ville dont parle Polybe dans une des parties méridionales de l'Arménie Majeure (BARTHÉLEMI). »

Quant aux raisons qui nous ont fait préférer Arsamorata à Armosta, le passage suivant, extrait du même auteur, suffira pour le faire apprécier.

« En citant les monumens qui concernent la ville d'Arsamosate, je n'ai pas fait usage d'une médaille qu'on lui avait attribuée, et qui se trouve dans le cabinet du grand-duc. Elle représente d'un côté la tête de Marc-Aurèle, et au revers on a lu ce mot ΑΡΜΟCΑΙΤΤΗΝΩΝ, autour d'une figure d'Hercule.

« M. Spanheim et le père Hardouin l'ont citée d'après Holsténius: mais le premier, après l'avoir expliquée assez au long dans l'édition du livre *de Usu et præstantia numismatum*, qu'il donna en Hollande en 1671, n'en a pas parlé dans la nouvelle édition, donnée en Angleterre en 1706; et le second, c'est-à-dire le père Hardouin, qui l'avait citée dans l'édition in-4° de son *Pline*, l'a déclarée suspecte dans l'édition in-folio. Il y a lieu de croire qu'ils s'étaient repentis l'un et l'autre d'avoir si légèrement ajouté foi à la citation d'Holsténius. La médaille qu'ils avaient d'abord attribuée à la ville d'Arsamosate, est, selon toutes les apparences, une médaille des Saïttes, ville située dans la Lydie, auprès du fleuve Hermus; M. Vaillant (*Num græc.*, p. 56), qui l'avait vue dans le cabinet du grand-duc, l'a décrite dans le recueil qu'il a donné des médailles frappées par les villes grecques: elle représente, au revers de la tête de Marc-Aurèle, une figure d'Hercule avec cette légende : ΕΠ. ΑΙΛ. ΗΡΚΥΛΑΝΟΥ. ΑΡΧ. Α. CΑΙΤΤΗΝΩΝ. ΕΡΜΟC. En changeant la première lettre du mot ΕΡΜΟC, qui est le nom du fleuve, et en le joignant avec celui de CΑΙΤΤΗΝΩΝ, qui est le nom de la ville, on avait fait ΑΡΜΟΑΙΤΤΗΝΩΝ, qui marquait que la médaille avait été frappée à Arsamosate.

« Sur la foi de ce monument, M. Spanheim avança que la ville d'Arsamosate devait s'appeler Armosate, et le père Hardouin mit Armosata dans le texte de Pline, au lieu d'Arsamote qu'il avait trouvée dans les premières éditions de cet auteur; ils s'étaient aussi appuyés sur le fragment de Polybe, dans lequel on trouve Armosata.

« Le nombre des auteurs qui l'ont appelée Arsamosate est beaucoup plus grand, et ce sont des auteurs qui ont écrit en différens temps et en différentes langues : tels sont Tacite, Ptolémée, l'anonyme de Ravenne, Denys, patriarche des Jacobites, écrivain du huitième siècle, et Aboul-Farage, qui vivait dans le treizième; sur quoi il faut observer que les témoignages des deux derniers méritent d'autant plus d'attention, que ces deux écrivains ont vécu dans des pays voisins de l'Arménie, et que le premier ayant été patriarche des Jacobites, et le second primat de cette secte, ils ont dû connaître mieux que personne

le nom d'une ville dont l'évêque était de leur dépendance. Il paraît donc qu'on doit plutôt se déterminer pour le nom d'Arsamosate que pour celui d'Armosate, à moins qu'on ne suppose que cette ville a porté les deux noms à la fois, comme celle d'Artaxata qui, suivant Strabon (lib. II, p. 528), s'appelait aussi Artaxiasata; mais alors il faudrait convenir qu'elle a été beaucoup plus connue sous le nom d'Arsamosate que sous celui d'Armosate. »]

Arcathiocerta, depuis Amide, Constantia du temps où l'empereur Constance II la fit fortifier pour couvrir de ce côté la frontière de l'empire; et aujourd'hui encore Amid, Kara-Amid, Diarbekir, à douze lieues sud-est d'Argène, et quinze sud-ouest d'Artazierta, fut, dans le quatrième siècle, métropole d'une province particulière en Mésopotamie. Les rois Sassanides de Perse et les empereurs grecs s'en disputèrent long-temps la possession. Elle finit par être prise par les Sarrasins sous Héraclius en 639.

Tigranocertapa, ville de Tigrane (*certa* en arménien signifiait ville, et on doit remarquer la consanguinité de tous ces mots de 1° *karta*, phénicien, *cirta* en africain, *certa*, arménien; 2° *gherd*, *ghard*, persan, *gorod*, *grod*, *grad* dans les langues slaves, et peut-être *kirt*, *kir*, *ker* dans les idiomes celtiques), avait été fondée par Tigrane, gendre de Mithridate, qui fit d'énormes dépenses, tant pour la construire que pour la peupler, et qui l'érigea en capitale de l'Arménie. On la nomme aujourd'hui Cered.

Artaxata, anciennement capitale de l'Arménie sur un coude de l'Araxe, à six lieues sud-ouest de Tibium (Tévin) et douze lieues est d'Armavria (Armavir), avait été bâtie par Artaxies, d'après le conseil d'Annibal. Brûlée et rasée par Corbulon, général de Néron, elle fut ensuite rebâtie par les ordres du prince, qui lui donna le nom de Néronie. Elle n'existe plus aujourd'hui.

Nous ajouterons au trop court catalogue de Pline, qui, quoi qu'il en dise, ne nous semble pas avoir fait grand usage des mémoires de Corbulon,

Arze, à soixante lieues est de Trapezonte, aujourd'hui Erz-Roum;

Elegia, à trois lieues nord-ouest d'Arze, aujourd'hui Ilija; (*Voyez* tome IV).

Gymnias, à sept lieues nord-ouest d'Elegia, aujourd'hui Gennis;

Theodosiopolis, à sept lieues est d'Arze, aujourd'hui Hassan-Cala ou Cali-Cala;

Phasiane, aujourd'hui Pasiani ou Pasan;

Hispiratis, à vingt lieues nord-ouest d'Adranutzium, aujourd'hui Epira;

Adranutzium, aujourd'hui Arnadoudji;

Chorsa (d'où la Chorzène), aujourd'hui Kars;

Abnicum, à dix-sept lieues ouest de Chorsa, aujourd'hui Anisi;

Valarsapat, à vingt-cinq lieues ouest de Chorsa, aujourd'hui Eksmiazin;

Haxuana, à trente-six lieues d'Artaxate, aujourd'hui Nakchivan;

Sigua, aujourd'hui Baiazid;

Daudyana, à dix lieues sud-ouest de Sigua, aujourd'hui Diadine;

Artagicerta (Artazera de Mela, liv. II, n. 102), aujourd'hui Ardis;

Charpote, à treize lieues sud-ouest d'Artazicerta, aujourd'hui Khar-Birt;

Elegia (distincte de la première ville de ce nom), à sept lieues sud-ouest d'Arsamosate, aujourd'hui Ilija;

Martyropolis, à dix-sept lieues nord-est d'Amide, aujourd'hui Miafarékin;

Thospia, depuis Arzaniorum Oppidum, à douze lieues sud-est de Martyropolis, aujourd'hui Hesn-Keif.

Les fleuves Cyrus, Araxe et Arsanias ont, à peu de lettres près, les mêmes noms, et s'appellent aujourd'hui Kour, Aras et Arsen.

Chap. XI, page 24, ligne 9.

Planitiem omnem a Cyro usque.... Diduri et Sodii. L'Albanie se nomme aujourd'hui Daghistan et Chirvan; l'Ibérie, que l'on distingue de l'Espagne, 'Ιβηρία des Grecs dans les temps anciens, par l'épithète d'Asiatique, est la Georgie actuelle (dans laquelle l'Imirétie ou Imireti rappelle le nom d'Ibérie); les autres petites

contrées limitrophes font partie de l'Aderbaidjan et du Mazendéran en Iran.

Rien de plus maigre que tout ce que Pline dit de ces régions asiatiques, ainsi que de toutes les provinces qui ont été comprises dans l'empire médo-persan, au delà de l'Euphrate.

Dans l'Albanie, où il ne nomme que Cabalaca, autrement Cabala, et aujourd'hui Kablas-Var, Ptolémée cite une trentaine de villes parmi lesquelles Albana, Getara, Nias-Abad ou Der-Bend, et Bakou tenaient le premier rang.

Dans l'Ibérie, outre Harmastis, qui ne peut être autre qu'Harmoza sur le Cyrus, et probablement dans le voisinage de la ville actuelle d'Akhalzikh, chef-lieu d'un pachalik turco-arménien (Voyez les notes sur les chap. IX et X); et Néoris, dont on ne connaît pas la position, il eût été à propos de nommer

Zalissa, capitale à environ quarante-cinq lieues nord-est d'Harmozica;

Phryxus, depuis Ideessa, à trente-huit lieues ouest de Zalissa sur l'extrême frontière de la Colchide;

Seumara, place forte sur l'Aragus, à deux lieues nord d'Harmozica;

Cumania, dont au reste il a parlé chap. II, et dont le nom rappelle les Kumuks modernes.

L'Alazon n'a point changé de nom puisque celui d'Alazan, qu'il porte encore aujourd'hui, n'en diffère que par une lettre.

Chap. XII, page 24, ligne 23.

Ab iis sunt portæ Caucasiæ; etc. Nous réunirons ici tout ce que nous avons à dire d'utile sur le Caucase, considéré comme système de montagnes et non comme région.

On sait que ces montagnes ont été célèbres chez les anciens, tant sous le rapport historique que sous le rapport mythologique. La fable place sur leur sommet le lieu témoin du supplice éternel de Prométhée; et à leur base la cour d'Éétès et le théâtre des exploits de Jason; l'histoire nous montre dans cette haute chaîne la barrière qui séparait l'empire romain de l'Asie Supérieure, et la civilisation d'avec la barbarie.

Le nom même de la montagne « est aussi ancien que l'histoire.
« Les opinions sur son origine et sur sa signification sont très-
« partagées, l'explication la plus ancienne se trouve dans Pline.
« Cet auteur dérive ce mot du scythe Graucasus, qu'il explique
« par blanchi par la neige. Le mot *Caucase*, actuellement inconnu
« aux habitans de ces montagnes, dérive vraisemblablement du
« persan *koh kâf*, c'est-à-dire le mont Kâf, dont l'ancienne forme
« paraît avoir été kohkafsp. En Perse, toutes les hautes monta-
« gnes, formant les limites du pays, sont encore aujourd'hui
« appelées Kâf. Pour exprimer la totalité des possessions du
« schah, on dit tout ce qui se trouve d'un kâf à l'autre. C'est par
« cette raison que les géographes anciens, adoptant le nom
« donné par les Perses ou Mèdes qui fréquentaient ces contrées,
« ont appelé Caucase, non-seulement la chaîne de montagnes
« qui se trouve entre la mer Noire et la mer Caspienne, mais
« aussi les hautes chaînes de l'Afghanistân de l'Inde. Les Armé-
« niens donnent à cette montagne les noms de Kov-Kas, Kau-
« kas et Kavkas. Les Georgiens ont adopté dans leurs livres les
« mêmes dénominations, mais ordinairement ils se servent de
« celle de Jal-Bouz, qui est turque, et signifie crinière de glace.

« Les Persans appellent le Caucase Elbrouz, nom désignant
« des montagnes très-élevées qui forment des pics. Les Nogaï, les
« Kumuks et autres tribus turques qui avoisinent le Caucase, le
« nomment communément Jal-Bouz et Jedi-Jal-Bouz (les sept
« crinières de glace); ils changent quelquefois ce nom en Jel-
« Bouz (vent et glace). Ils l'appellent aussi Jeldis-Daghlas, ou
« montagne des Astres. Une autre dénomination commune en
« Georgie est celle de Themi. » (*Dictionnaire géographique univ.*, tom. II, 2e part., pag. 614.)

En effet, le milieu de cette chaîne est d'une élévation telle, que souvent les anciens l'ont comparé aux Alpes sous le rapport de l'élévation, comme les modernes aux Pyrénées, tant à cause de la situation dans un isthme très-vaste, qu'à cause des courbures et des coudes fréquens du faîte. Le milieu du système est hérissé de glaciers ou couvert de neiges éternelles (Voyez GULDENSTEDT, *Voy.*, I, 434 (en allem.); REINES, *Description du Cauc., etc.*, I, 16 (all.) : Cf. PROC., *Guerre des Goths*, liv. IV.

n. 3.) Une note officielle du nivellement barométrique de la route qui conduit de Mozdok à Tiflis, nivellement exécuté aux mois de septembre et d'octobre 1818 par les officiers du corps des ingénieurs de l'armée russe, donne, entre autres résultats, les mesures suivantes :

Bords du Térek à Mizdok (lat. 43° 44′ 5″)...	81 72 toises.
Première élévation depuis Mizdok..........	160 30
Montagne de la Cabardah.................	443 10
Kaitoukhova ou Tchim inférieur...........	458 01
Ecroulemens de 1817.....................	861 18
Stephantzminda (lat. 42° 21′ 2″ 7)........	995 40
Ghergheti...............................	1,029 57
Couvent de Sioni........................	1,264 41
Kobi (couvent en ruines)................	1,143 69
Montagne de la Croix....................	1,329 49

et il s'en faut de beaucoup que les points calculés soient les plus hauts de la chaîne. M. Vichnevski porte à 2,783 toises au dessus du niveau de la mer l'élévation de l'Albordj.

La longueur générale du Caucase, depuis l'embouchure du Kouban dans le Pont-Euxin, par quarante-quatre degrés latitude nord et trente-cinq degrés longitude est jusqu'au cap Apchéron dans la mer Caspienne (quarante degrés vingt-une minutes latitude nord et quarante-sept degrés trente minutes longitude est) est de deux cent douze lieues, et, en ayant égard aux sinuosités du faîte, de deux cent quatre-vingt-dix. Treize versans ou bassins principaux, dont sept au nord et six au sud, établissent le relief général du Caucase. Le plus important des détails à consigner ici est la déviation de la chaîne vers le nord-ouest, à l'instant où il approche de la mer Noire ; au lieu de suivre la ligne ouest-nord-ouest ou ouest-quart-nord-ouest qu'il affectait antérieurement, il s'étend parallèlement le long des côtes de la mer Noire, séparant ainsi les Abazes actuels, autrefois Abasci, de la Circassie.

A l'occident, la haute chaîne se termine brusquement au nord de la Mingrélie, par des montagnes escarpées, les monts Céraunii des anciens ; celles qui séparent les Abasci des Cercètes se nommaient Coraxici des Coraki leurs habitans. Enfin, un cap qui

se projette dans la Circassie actuelle, si riche en bons chevaux, se nommait Hippici Montes, et porte encore aujourd'hui le nom de Beeck-Tau.

Plusieurs passages ou défilés traversent le Caucase et conduisent d'Europe en Asie. Les modernes les plus exacts en comptent trois ou cinq dans le Caucase occidental, sept dans le Caucase central, et quatre dans le Caucase oriental. Sans entrer dans des détails qui, presque tous, furent inconnus à Pline et aux anciens, bornons-nous à indiquer les quatre passes principales dont ils font mention, et réunissons ainsi dans cette note la plus grande partie des remarques que l'on pourrait faire sur le chap. XVII de ce livre.

« Les deux principaux passages du Caucase, dit Maltebrun, sont désignés chez les anciens sous le nom de Portes Caspiennes et Albaniennes. Le premier est sans contredit le défilé qui conduit de Modok à Tiflis ; c'est l'étroit vallon de quatre journées, où, selon Strabon, coulait la rivière Aragon, aujourd'hui Arakui (STRAB., liv. XI). C'est, comme Pline dit, un énorme ouvrage de la nature, qui a taillé une longue ouverture parmi les rochers, ouverture qu'une porte de fer grillée suffirait encore pour intercepter (PLIN., lib. VI, c. 2). C'est le passage par lequel, selon Priscus, les barbares du Nord menaçaient également l'empire romain et celui des Persans (PRISC., *de Legation.*, pag. 23 ; comp. PROC., *Pers.*, I, 20). Le château fort qui fermait ce passage reçoit divers noms chez les anciens ; celui qui subsiste aujourd'hui se nomme Dariel. Les Portes albaniennes des anciens seraient, selon l'opinion commune, la Passe de Derbend, le long de la mer Caspienne ; mais si l'on compare avec soin tous les indices que nous ont laissés les anciens ; si on réfléchit sur le silence qui est gardé dans les descriptions de ce passage, à l'égard de la mer Caspienne ; si on se rappelle que Ptolémée place expressément les Portes d'Albanie près les sources du fleuve Kasius, qui, d'après l'ensemble de sa géographie, est le Koisu ; si on observe que le même géographe place les Diduri voisins des Tusci, près des Portes Sarmatiques, et que ces deux tribus, sous les noms de Didos et de Tusches, demeurent encore près d'un défilé qui passe par le territoire d'Ouma-Khan, le long de la frontière

du Daghestan, et traverse ensuite le district de Kagmamcharie (Lapie, Carte du Caucase, *Annales des Voyages,* xii), on restera persuadé que c'est là qu'il faut chercher les Portes Albaniennes ou Sarmatiques, jusqu'ici méconnues. Le nom de Portes Caspiennes, appartenant en propre à un défilé près de Téhéran, dans l'ancienne Médie, est appliqué par Tacite et quelques autres anciens, à diverses passes du Caucase. D'avec toutes ces passes qui traversent la chaîne du sud au nord, il faut distinguer les Portes Ibériennes, ou le défilé des Parapaux, aujourd'hui Schaourapo, par lequel on arrive de l'Imirétie en Kartalinie; défilé où, du temps de Strabon, on franchissait des abîmes et des précipices, mais que les Persans, dans le quatrieme siècle, ont rendu praticable aux armées (Proc., *Bell. Goth.,* pag. 600; Guldenstedt, lib. i, 314). »

Chap. XIII, page 26, ligne 21.

Insulæ in Ponto Planctæ... pennarum ictu. Tout a été dit depuis long-temps sur les deux écueils nommés par les anciens tantôt îles Cyanées, à cause de la couleur bleuâtre des eaux avec lesquels ils se confondaient; tantôt Symplégades (Συμπληγάδες), parce que, de loin, ils semblaient se réunir et ne former qu'un même ilot; effet naturel, que l'imagination poétique des Grecs ou la peur transforma en chocs brusques destinés à presser et à écraser les vaisseaux engagés dans le passage; tantôt enfin Planctes, c'est-à-dire errantes.

L'île Apollonia Thynias ne se trouve point sur les cartes, et nul géographe ne fait mention d'une île du Pont qui porte ce nom. Il est présumable que Pline, en lisant le mot Thynias, synonyme, ou à peu près, de Bithynienne, aura, par inadvertance ou par précipitation, cru qu'une île de la Bithynie ne pouvait être que dans l'Euxin; car la Bithynie n'a de côtes que sur cette mer. Il n'a point songé au lac Apolloniatide sur les confins de la Bithynie et de la Mysie, lac au milieu duquel était une ville d'Apollonie, sise sur une île à laquelle elle donnait son nom. L'Apollonia Thynias n'est probablement pas autre chose que cette île.

L'île Chalcéritide, selon Hardouin, aurait été ainsi appelée du nom même des oiseaux auxquels il donne celui de χαλκήρης. Mais qu'est-ce que les Chalcères? Il est bien plus probable qu'il s'agit ici d'un ilot dans lequel les Grecs virent ou crurent voir du cuivre. Quant au nom moderne de l'île, il faudrait commencer par s'assurer de la position exacte de Pharnacie, et probablement d'ailleurs il n'est ici question que d'un ilot ou d'un écueil absolument sans importance. On ne conçoit guère comment Pline, qui passe sous silence tant de lieux remarquables, transcrit aussi religieusement le journal des Argonautes.

CHAP. XIV, page 28, ligne 5.

Nunc... Riphæos montes transcendat animus... Hæc usque ad Caspium et Hyrcanium mare. — Ce paragraphe, d'une insignifiante brièveté, est, de plus, rempli d'erreurs et de confusion. On ne peut approuver tout au plus que la manière rapide et nette dont il dessine et jette la presque totalité des mers autour des côtes. En réunissant par la pensée à ce qu'il dit ici ce qu'il a énoncé précédemment sur les mers occidentales, nous voyons la même masse d'eau entourer tout le continent connu, et prendre successivement, selon les quatre points du monde qu'elle parcourt, quatre noms divers : Atlantique, le long des côtes occidentales d'Europe; Scythique, au nord de la Scythie, tant européenne qu'asiatique; Oriental, à l'orient; enfin, Indique ou Indico-Africaine, le long des côtes de l'Inde, de l'empire perse, de l'Arabie et de l'Afrique méridionale : mais c'est à tort que notre auteur se représente, comme tous les anciens, l'océan Scythique courant un peu au nord de la mer Caspienne, dont (comme nous le verrons dans le chapitre suivant) on prenait la plus grande longueur de l'ouest à l'est, pour le rabattre rapidement du nord au sud, et revenir ensuite vers l'ouest; car, quoiqu'il ne marque pas expressément les dimensions de chaque océan, qui peut douter que, s'il eût soupçonné l'immense étendue de toute cette côte Norwégienne, Russe, Sibérienne, Mantchourienne, Chinoise et Indochinoise, qu'il faudrait suivre pour revenir par le nord et l'est à l'embouchure du Gange, il n'eût employé une, et même

plus d'une, de ses expressions favorites : *immenso undarum ambitu, immenso litorum et sinuum flexu, etc.?* La suite d'ailleurs nous fera voir clairement jusqu'à quel point Pline, comme tous ses contemporains, ignoraient les véritables proportions et la grandeur de l'Asie, tant au septentrion qu'à l'orient.

De plus, remarquons,

1°. Que les monts Riphées ou Rhipe, comme les appellent les auteurs les plus anciens, Eschyle, Pindare, etc., n'avaient jamais eu d'existence que dans la fabuleuse imagination des poètes ; que probablement le nom de Rhipe lui-même n'était qu'un mot générique désignant, dans quelque idiome barbare, toute cime ou chaîne de montagnes ; que tour à tour le Balkhan, les régions où naît le Danube, les Alpes, les Pyrénées, les monts Hercyniens, le Taurus même et le Caucase, ont été décorés de ce nom, que sans cesse le progrès des connaissances forçait à reléguer plus au nord avec le cortège de fables qui l'avait toujours accompagné.

2°. Qu'il faut en dire autant des Hyperboréens, ce peuple si heureux, si riche, si sage, si merveilleusement à couvert du froid, quoique situé sous le pôle, puisqu'il avait un jour de six mois. Placé au pied des monts Riphées qui, selon la plaisante physique du temps, le préservait des vents glacés du nord, il devait suivre en tout le destin de ces montagnes ambulantes. « Hérodote, dit Malte Brun, regrette beaucoup de n'avoir pu en découvrir la moindre trace. Il eût bien voulu demander de leurs nouvelles à leurs voisins les Arimaspes, gens très-clairvoyans, quoique n'ayant qu'un seul œil ; mais on ne sut pas plus lui indiquer la demeure de ceux-ci (HÉROD., liv. IV, n. 12). »

3°. Que les Scythes qui, selon toutes les apparences, avaient rempli de leurs établissemens toute la moitié septentrionale de la Russie actuelle, entre le Danube et le Tanaïs, et même quelques contrées de l'Asie, puisque les Macédoniens d'Alexandre en rencontrèrent au dessus de la Colchide et de l'Ibérie, avaient disparu de l'Europe vers le temps de Mithridate qui, aidé des Roxolans, des Iazyges et des Bastarnes, anéantit leur puissance et força leurs faibles restes à se disperser ou à se retirer dans le nord-est. Toutes les qualités physiques données par Hippocrate

aux Scythes, se retrouvent chez les Permiens, les Finnois, et autres peuples des gouvernemens d'Archangel, de Vologda, etc.; de plus, tous ces peuples sont nommés Tchoudes par les Slaves. Or les Gètes et les Daces, de qui il est probable que les Grecs apprirent l'existence des Scythes, parlaient indubitablement une langue slave. On peut donc aujourd'hui regarder comme certaines, et l'existence d'un empire scythique dans la Russie méridionale, du VIe au Ier siècle avant J.-C., et l'anéantissement de cet empire par Mithridate. Hérodote a nommé, avec une exactitude rare pour un temps si reculé, les tribus principales de la race scythique; Thucydide, Diodore de Sicile, Justin, Strabon, en font mention dans la géographie et dans l'histoire. Mais, à partir de cette époque, tous les écrivains qui mettent de la précision dans leurs récits ne nomment plus dans ces régions que les Iaxamates, les Iazyges, les Roxolans, etc.; partout le nom de Sarmates ou de hordes sarmatiques a remplacé le nom de Scythes : et ce n'est que par une étrange confusion des temps et des races que Pline, Méla et d'autres mêlent encore les vastes espaces entre la Baltique et l'Euxin avec les noms des Budini, des Geloni, des Scythes, Basilides, Arotères, autrement Georgi, ou cultivateurs.

Nous avons indiqué plus haut (page 204) ce que pouvaient être les Amazones.

Les Cimmériens, déjà aperçus dans la Tauride, ne figurent là probablement que parce que l'écrivain trancrit par Pline les aura déplacés et transportés un peu au nord-ouest : l'auteur latin, sans chercher lequel des deux avait raison, aura conclu en mettant des Cimmériens dans la Péninsule et hors de la Péninsule.

Le cap Lytarmis est le Domnes-Ness et le Carambucis paraît répondre au Niémen.

CHAP. XV, page 30, ligne 4.

Nam et irrumpit e Scythico Oceano in aversa Asiæ, etc. Peu de points en géographie ont donné lieu à plus de discussions que la mer Caspienne. Sa grandeur extraordinaire (nul lac au monde ne l'égale en surface, même ceux de l'Amérique septentrionale); la multipli-

cité des nations, tribus et hordes errantes qui ont campé ou qui campent sur ses bords, et par suite la multiplicité des noms par lesquels on la désigne; les erreurs de tout genre auxquelles ont donné lieu et sa configuration, et sa dimension, et sa direction et ses communications, soit extérieures et visibles, soit souterraines avec l'océan scythique ou avec le Pont-Euxin; la qualité ainsi que l'immense quantité de poissons qu'elle fournit (quinze cent mille terlets pris en un an ont valu un million de roubles); enfin la masse d'eaux qu'y roulent sans cesse des fleuves immenses, tout a contribué à exciter la curiosité même des personnes les plus étrangères à la géographie sur cette mer singulière; et il est certain qu'une monographie consacrée à l'examen des questions qu'on a soulevées sur elle pourrait intéresser des gens du monde.

Parlons d'abord des noms qu'elle a portés : mer Caspienne (en latin *mare Caspium*), et dans la partie voisine de l'Hyrcanie, mer Hyrcanienne. Le premier de ces noms venait sans doute de *kasp*, montagne, nom donné au Caucase. Les Arabes du moyen âge lui donnaient les noms de mer des Khasoars ou Khazars, mer de Djordjan, mer de Dilem, mer de Ghilan, mer de Thabaristan et mer de Bakou. Les historiens chinois du temps de J.-C. l'appelaient Si-Hai ou mer Occidentale; les annalistes russes du dixième siècle la connaissaient sous le nom de Cuavelinskoe ou Khvalinskoe more, d'après les Khvalisses, peuple qui habitait aux bouches du Volga. Dans les cartes du moyen âge, à une époque que nous ne pouvons fixer, on voit le nom de mar di Sala que Wahl (*Asien.*, I, 679, etc.) veut traduire par mer de Sel : peut-être vaudrait-il mieux attribuer l'origine de cette dénomination à la ville de Sara ou Saraï, capitale du Kaptchak, mentionnée par Pegoletti (*Itin.*) et désignée quelquefois par le nom de Sala. On lui donne aussi le nom de mer d'Astrakhan. Les différentes tribus turques qui vivent sur ses bords l'appellent communément Kosghoun Denghizi, dénomination que l'on traduit de diverses manières, dont nulle ne donne de sens raisonnable. Les Persans la connaissaient sous la dénomination de Kolzoum, et les Turcs sous celle de Bahri-Ghouz ou Bahri-Ghaze. Chez les Arméniens, elle porte le nom de Gasbits-Dzov, et chez les

Georgiens ceux de Kaspis-Sgva (mer Caspienne) et de mer de Daroubandi ou Derbend. Le plus curieux cependant de tous ces noms divers est celui que l'on trouve dans le Zend-Avesta, *Tchèkaet Daeti*, c'est-à-dire la grande eau du jugement. « Est-ce, dit Malte Brun, que le déluge de Noé, si fameux dans l'Orient, aurait quelque rapport avec les affaissemens qui ont pu concourir à la formation de la mer Caspienne? »

Cette mer est située entre 36° 40' et 47° 20' de latitude nord, et entre 44° et 52° de longitude est, et s'étend même jusqu'à 54°, si l'on y comprend le lac amer de Kouli-Deria ou Adji-Kouïassi, qui communique avec elle par le détroit de Karabo-ghaz. Sa longueur, du nord au sud, est de deux cent soixante-cinq lieues, et sa largeur moyenne de soixante-cinq à soixante-dix lieues.

Quant à l'étendue et à la forme de la mer Caspienne, on ne peut se figurer à combien d'erreurs elle a donné lieu. Pendant très-long-temps on a cru que la plus grande longueur devait se prendre de l'est à l'ouest, et toutes les cartes du dix-septième siècle nous montrent la mer Caspienne de cette direction. Ce ne fut qu'au dix-huitième siècle, quand la possession de la ville d'Astrakhan et les vastes projets politiques de Pierre-le-Grand attirèrent enfin l'attention des Russes sur cette mer, qu'enfin des ébauches encore grossières, mais déjà bien supérieures à tous les anciens travaux, commencèrent à rectifier les idées sur ce point.

Cependant de savans défenseurs des anciens ont cru pouvoir justifier leurs idées sur la mer Caspienne en admettant des modifications considérables dans son étendue: « Il n'est plus douteux, dit l'auteur de l'art. *Caspienne*, dans le Dictionnaire universel géographique, que la mer Caspienne a été anciennement beaucoup plus étendue. Pallas a même cherché à prouver que, vers le nord, elle se prolongeait à cent vingt-cinq lieues de plus; qu'elle se réunissait à l'est à la mer d'Aral, et à l'ouest à la mer d'Asof, à l'endroit où coule actuellement le Manyteh. Guldenstedt ajoute que, vers l'embouchure de la Kouma et du Térek, elle devait couvrir une étendue de cinquante lieues : mais qu'ensuite la quantité d'eau apportée par les fleuves ne suffisant pas pour cou-

vrir un espace aussi considérable en raison de la quantité qui s'en perdait par l'évaporation, les eaux s'étaient retirées dans leurs limites actuelles. Les observations récentes faites par les voyageurs russes, qui ont visité les contrées situées à l'est de la mer Caspienne, donnent lieu de penser que cette mer était autrefois beaucoup plus étendue de ce côté, et que la mer d'Aral en faisait partie. Le dessèchement graduel des lacs et des rivières dans la partie occidentale de l'Asie moyenne donne beaucoup de probabilité à cette supposition; en effet, M. de Mouravier a reconnu les anciens bords de la mer Caspienne, entre les côtes actuelles et la pointe méridionale de la mer d'Aral. Le Djân-Deria, ou le bras méridional et le plus fort des trois par lesquels le Sir (Iaxartes) se jette dans ce lac, a séché depuis dix ans, et le Kouvan-Deria, formant le bras du milieu, a diminué considérablement en cent ans. Les environs de l'Aral démontrent clairement que les bords de cette mer se sont rétrécis, et que les sables mouvans contribuent puissamment à lui faire perdre de sa surface. Les mêmes observations ont été faites pour les lacs de la Baraba, contrée de la Sibérie occidentale. Ces faits prouvent que les auteurs anciens n'avaient pas tort de donner à la mer Caspienne une étendue beaucoup plus grande de l'ouest à l'est qu'elle ne l'a de nos jours, et de ne pas parler de l'Aral, qui, en effet, n'était, de leur temps, que la partie orientale de cette mer. Du temps d'Hérodote, le bras principal du Sir, qu'il appelle Araxe, tombait dans la mer Caspienne; trente-neuf autres bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages qui, vraisemblablement, ont séché, et qui font partie de la Steppe des Kirghiz. C'est donc un espace gagné par les sables sur la partie de la mer Caspienne devenue plus tard l'Aral.

« Cette mer est, de tous côtés, entourée par la terre, et ne communique avec aucune autre, malgré l'opinion de quelques naturalistes, qui lui supposent des communications souterraines avec la mer Noire ou même avec le golfe Persique. »

Ces raisons, que nous ne présentons en détail que parce qu'elles sont fortes, et peuvent sembler de nature à entraîner la conviction, ont été au moins ébranlées par des argumens non moins solides, desquels il résulterait qu'admis de grandes modi-

fications dans la mer Caspienne, ces modifications remonteraient sinon à une époque antédiluvienne, au moins à une époque antéhistorique, et que, très-certainement la mer Caspienne, l'isthme Caucasien et la Tatarie avaient, au temps d'Hérodote comme de Ptolémée, leurs formes actuelles. Maltebrun (*Précis de Géogr.*, tom. III, pag. 296 et suiv.) a donné un excellent résumé de toute cette discussion.

La communication de la mer Caspienne avec l'océan Scythique ou Glacial, est une nouvelle erreur, et n'eut d'autre fondement que l'idée alors en vogue parmi les géographes du voisinage de ce même océan. En Europe, ce que l'on connaissait de la Baltique passait pour être la partie méridionale de cet océan Scythique. Quoi de plus naturel que de conclure de là qu'en Asie, à peu près à la même latitude, s'étendait le même océan, et que la mer Caspienne n'en était qu'un golfe.

C'est à tort que Brottier et Hardouin ont introduit dans le texte Oxi au lieu de Zoni. Oxus est bien le nom ancien vulgaire du fleuve dont veut parler notre auteur. Mais le Zonus, Ζῶνος, dont le radical présente si évidemment le mot indigène Dzioun, Djioun (vulgairement et à tort travesti par les Européens en Gihon) est très-curieux et doit être précieusement conservé dans le texte.

CHAP. XV, page 32, ligne 3.

Hinc Nomades... Amazones Sauromatides. Dans la première phrase de ce passage sont probablement indiquées trois races, savoir :

1°. Par *Nomades,* des Kalmouks ou des Mongols, les oulousses de cette race ayant de temps immémorial planté leurs cabanes et fait errer leurs troupeaux dans les steppes entre le Volga et le Don;

2°. Des Sarmates;

3°. Des Tatars, car nul autre peuple très-nombreux, c'est-à-dire divisé en nombreuses tribus, ne paraît, après les deux que nous venons de nommer, avoir occupé ce pays.

Les Udini, qui paraissent ensuite, peuvent faire penser aux anciens Budini d'Hérodote. Peut-être cependant faudrait-il cher-

cher l'origine de ce mot dans le slave *vod, voda,* eau, en raison de la position maritime de la peuplade acculée en quelque sorte dans la péninsule d'Abakanskoï, et presque partout cernée par les flots de la mer Caspienne.

Les Utiderses, dont le nom s'est déjà rencontré liv. IV, n. 11 et 25, Adorses de Tacite (*Ann.,* liv. XII, n. 15); et Aorses de Strabon (liv. XII, 773) et des autres auteurs; et que l'on nous représente comme une nation extrêmement remarquable, puisqu'ils pouvaient mettre jusqu'à vingt mille hommes sous les armes, et qu'ils entretenaient d'ailleurs des relations commerciales suivies avec les Arméniens et les Mèdes : les Utiderses, dis-je, occupaient, le long des côtes septentrionales de la mer Caspienne, absolument les mêmes contrées que celles où Denys le Périégète place les Ouni, parens des Chuni Borysthénites de Ptolémée (ROMMEL, *Kaukasus,* p. 68), et probablement des trop célèbres Huns ou Hiong-Nous. Or, *aior* signifiait hommes dans la langue des Scythes, et il ne paraît pas que le nom des Huns ait eu d'autre sens. Ces considérations ont fait soupçonner (un peu légèrement, selon nous) que les Utiderses appartenaient à la grande nation hunnique.

CHAP. XVI, page 34, ligne 8.

Namque Persarum regna, quæ, etc. Pline, ayant pour but de faire le tour de l'Asie, absolument de la même manière qu'il a fait celui d'Europe, et s'imaginant, comme nous le verrons, que le continent Asiatique se terminait un peu au nord de la mer Caspienne, et un peu à l'est des Indes, va nous faire parcourir les provinces septentrionales de l'ancien empire médo-persan, donnera une nomenclature aussi complète qu'il le pourra des peuplades du monde barbare, dont il ne soupçonnait pas l'étendue, et qui comprenait la Tatarie, la Mongolie, la Kalmoukie et la Sibérie, s'appesantira sur le peu qu'il connaît de l'Inde ; et enfin, revenant à l'occident par les côtes méridionales de ce même empire perse, par lequel il commence sa longue excursion, il nous amènera dans l'Arabie, d'où il passera en Afrique pour revenir au détroit de Gades.

L'empire parthe, ou monarchie persane des Arsacides, contenait la plus grande partie des provinces qu'avait possédées, au temps de sa plus haute puissance, la dynastie achéménide (d'où cette espèce de parenthèse, *quæ nunc Parthorum intelligimus*) : il faut en excepter seulement l'Asie Mineure, l'Égypte, la Syrie et partie de l'Arménie. Nous croyons donc être utile en plaçant à la tête des notes sur cette grande région, le tableau de ses divisions principales, moins les quatre pays que nous venons d'excepter.

Babylonie, Assyrie, Chaldée	aujourd'hui à la Turquie.
Perside, Drangiane, Susiane, Parétacène	à l'Iran ou Perse occidentale.
Carmanie, Gédrosie, Paropamises, Arachosie	au Kaboul ou Perse occidentale.
Parthie, Bactriane, Sogdiane, Hyrcanie, Albanie	à l'Iran.

CHAP. XIX, page 42, ligne 2.

Ultra sunt Scytharum populi.... Tazata. Pline débute encore par une erreur. Il est visible qu'il ne s'agira pas uniquement des hordes scythes dans tout ce qui va suivre, et qu'il entassera pêle-mêle des Mongols, des Tatars, selon qu'ils se rencontreront dans les auteurs qu'il compulse, et comme en effet les rencontrait le voyageur.

Ligne 3.

Sacas.... appellavere. Les Saces (Voyez *Asie* de d'Anville, pre-

mière feuille, et *Asie* de Walh, I, 417) habitaient dans le canton de la Boukharie, encore aujourd'hui nommé Sakita. C'est ce que confirme le présent passage de Pline; car où trouver mieux que dans la Boukharie des voisins barbares aux Perses civilisés?

CHAP. XIX, page 42, ligne 4.

Aramæos. Le nom d'Araméens est évidemment le même que celui d'Arimas donné par Homère aux peuples du nord, et d'Aram, anciennement consacré à désigner la Scythie. Il est probable que ce nom avait une signification générale telle que les peuples du midi s'en servissent naturellement pour indiquer leurs voisins du nord. Le mot Arimaspe n'est pas autre chose que ce même mot Arim ou Aram, joint à la désinence *asp,* si fréquente chez les anciens Persans (de là les noms de Gustasp, Lohrasp, Hystaspe: *asp* dans l'ancien zend ou le pelhvi signifiait cheval, et probablement les Persans, à l'exemple des Grecs, pour qui c'était affaire majeure que d'avoir le radical *hipp....* dans leur nom, regardaient comme noble et distingué un nom terminé par le radical *asp*).

Ligne 7.

Massagetæ. Massagètes signifie Grands Gètes. Leur demeure principale était au delà du Jaxarte (Iaïk) et dans le voisinage des marais qui forment les bouches du fleuve. Le nom propre de Gété est demeuré à une vaste contrée qui s'étend jusqu'à la Sérique.

Ligne 8.

Dahæ. Les Dahes, au sud de l'Astabène, en Hyrcanie.

Essedones. Les Essédons ou Issédons, au nord-est des Saces (PTOL., l. VI), et vis-à-vis des Massagètes (HÉROD., l. I, n. 201), vivaient, dit-on, sur des chariots (*esseda*), ainsi que l'indique leur nom. Si, comme l'affirme Élien (*Hist. des animaux,* liv. III, n. 4), ils occupaient le même pays que les Myrmides (ces fabuleuses fourmis indiennes occupées à ramasser de l'or), il faudrait placer leur demeure dans l'Igour, et vers les monts Altaï.

Ligne 9.

Histi, Edones. Les Histes et les Édones, dont il est parlé

plus bas, n'ont probablement d'existence que par la décomposition vicieuse du mot *Histiedones* en *Histi* et *Edones*, et par un double emploi, qui, malgré la très-légère différence des noms Histiédones et Issédones, n'a point été soupçonné par Pline.

CHAP. XIX, page 42, ligne 9.

Euchatæ. Les Euchatæ ont été placés par d'Anville à Koten, dans la Petite Boukharie. Mais on peut aussi soupçonner qu'ils occupèrent une vallée de l'Himmalaïa vers les sources de l'Indus, au milieu d'un pays nommé Cathai, c'est-à-dire désert. (Cf. TIEFENTHALER, et WALH, *Hindostan,* II, 464, 474.

CHAP. XX, page 44, ligne 7.

Ideo juxta vastæ solitudines, ferarumque multitudo, etc. On regarde en effet l'Asie centrale comme un foyer d'où nombre d'espèces animales se sont répandues dans les contrées environnantes. D'une part on y retrouve beaucoup d'animaux à fourrure de la Sibérie : l'hermine, la zibeline, l'écureuil strié, la loutre qui fourmille sur les bords des lacs si fréquens dans la Kalmoukie, et le porte-musc, amant des vastes solitudes ; de l'autre se voient le chameau à deux bosses, le kousan ou âne sauvage, le cheval sauvage, nommé *takia* chez les Kalmouks, et *tahi* chez les Mantchoux ; le djiggetaï ou hermine, qui erre par bandes innombrables dans le désert de Kobi ; l'iak, ou bœuf grognant sauvage (*vacca grunniens* de Gmel. *Nov. comm. Petr.,* V, tab. 7), remarquable par sa queue de cheval, ses cornes tournées en arrière et son long poil soyeux ; enfin, au milieu de ces herbivores inoffensifs se reconnaissent aussi des espèces féroces et redoutables : l'ours brun et noir, le karakal (proprement kara-kulak, c'est-à-dire oreille noire. *Voyez* GULDENSTEDT, *Nov. comm. Petr.*, XX, p. 500), le manoul, le korsak, le karagan, l'irgis ou lynx blanc, l'once, et même, selon quelques auteurs, le tigre. (Cf. GEORGI, *Russie*, tom. IX, p. 1649 ; SIEVERS, *Lettr. sur la Sibérie,* dans les *Nouveaux Mém. du Nord ;* PALLAS, *Act. Petrop.*, 1777 ; *Nouv. Mém. sur le Nord,* II, 6, etc.)

Chap. XX, page 44, ligne 9.

Usque ad jugum incubans mari quod vocant Tabin. Ce prétendu promontoire, censé terminer l'Asie au nord-est, et, si l'on fait attention aux expressions de Pline, à peu près dans le pays des Igours, a été supposé par les géographes anciens, par suite de la fausse opinion qu'ils avaient, sur le voisinage de l'océan Septentrional, opinion fondée, tant sur le cours des rivières que sur la vue du lac Palcati-Nor. Le mot *Tabis* est probablement identique au mot mongol *Daba*, qui signifie montagne en général; peut-être quelques-uns le rapprocheront-ils de Tibet.

Ligne 20.

Primi sunt hominum, qui noscantur, Seres... et Ciconas dixere, et Brysanos. La Sérique ou pays des Sères est extrêmement remarquable en ce qu'elle forme la limite des pays intérieurs de l'Asie visités par les anciens. Aussi, depuis deux mille ans, n'a-t-on cessé d'en parler et d'accumuler sur le compte de cette contrée, et les disparates et les erreurs. Ptolémée, établissant arbitrairement ses longitudes d'après un itinéraire des caravanes marchandes, la porta infiniment trop à l'est. De là les idées exagérées des anciens sur l'extrême éloignement oriental des Sères. De là aussi les opinions erronées des modernes qui ont été chercher les Sères jusqu'à la Chine.

Avant d'aller plus loin cependant, il est nécessaire de distinguer deux Sériques, l'une dans la partie méridionale du Dekhan, et à peu de distance de Ceilan, l'autre, dans le nord de l'Indoustan et s'avançant même au nord des montagnes qui servent de barrière à la péninsule Indoustanique.

« La fausse opinion d'Ératosthène sur l'existence d'un océan Oriental où le Gange allait se perdre, n'avait pas tardé à être combattue. Hipparque (Strab., lib. i), près de cent cinquante ans avant J.-C., soutint que la mer des Indes, qu'il étendait jusqu'à la Chine, ne communiquait point avec les autres mers, et que le Gange y terminait son cours dans un golfe particulier. Après l'embouchure de ce fleuve, au lieu de remonter la côte

de l'Asie au nord, comme Ératosthène le faisait, Hipparque la descendait au midi, et la ramenant à l'oüest jusqu'à ce qu'elle joignît les rivages orientaux de l'Afrique, il formait de la mer Érythrée un vaste bassin entouré dans toute sa circonférence et isolé de toutes les autres mers.

« Quoique ce nouveau système, né à Alexandrie, adopté par Marin de Tyr et soutenu par Ptolémée (*Géog.*, lib. VII, cap. 3-5; GOSS., *Géog. des Grecs analysée*), ne fût qu'une erreur substituée à celle d'Ératosthène, il ne présente pas moins la certitude que les peuples qui, alors, naviguaient le plus dans l'Inde, rejetaient toute idée, tout rapport qui semblait annoncer qu'on était parvenu jusque dans un océan Oriental, c'est-à-dire dans les mers de la Chine et du Japon; et il en résulte qu'il n'existait, parmi ces peuples, aucune relation authentique, aucun itinéraire qui donnât connaissance des pays situés au delà des côtes occidentales du royaume de Siam. Au temps de Ptolémée, le terme le plus éloigné de la navigation des Grecs et des Romains, dans ces parages, était Thiné et Catigara, connues maintenant sous les noms de Tana-Sérim et de Chétigua.

« Les changemens faits à cette époque par les géographes, dans la direction qu'ils supposaient aux côtes méridionales de l'Inde, n'influèrent point sur la disposition donnée par leurs cartes aux contrées situées au nord de la chaîne du Taurus. Ces monts y conservèrent dans toute leur étendue la latitude du trente-sixième degré environ, qu'Ératosthène leur avait assignée; et la Sérique resta placée à la même hauteur qu'elle avait occupée jusqu'à ce moment, c'est-à-dire que Marin de Tyr et Ptolémée la laissèrent sur les confins immédiats de l'Inde, au nord de cette contrée et à l'orient de la Scythie. Seulement, au lieu de déterminer la Sérique au levant par la mer, ils ajoutèrent, vers cette partie du monde, des terres inconnues qui firent rentrer la Sérique dans l'intérieur de l'Asie, et dès-lors l'océan Oriental, l'océan Sérique, l'océan Scythique, ainsi que les promontoires imaginaires, dont on avait supposé l'existence, disparurent de leurs cartes.

« Ce nouveau plan n'était plus aussi hypothétique que celui d'Ératosthène ; il était fondé sur les indications et le rapport des

voyageurs. Les Grecs, dès le commencement de l'ère chrétienne, faisaient un commerce direct avec la Sérique; la route qui y conduisait était connue; on en avait même publié des itinéraires; mais aucun malheureusement n'est parvenu entier jusqu'à nous. Le seul, dont il reste une très-petite partie, se trouve dans la *Géograph.* de Ptolémée (lib. I, cap. 11, 12), qui l'avait extrait de celle de Marin de Tyr: encore, au delà de Bactres, est-il tellement dénué de circonstances locales et laisse-t-il tant d'incertitudes sur le lieu qui doit répondre à Séra, que les Sansons ont cru pouvoir reculer cette ville jusque dans la partie orientale de la Tartarie chinoise; que Guillaume de Lisle a transporté Séra à Pékin, et d'Anville à Kantchéou dans le Tangut. (Voyez l'*Orbis vetus et Asia vetus des Sansons,* publiés en 1650, 1657, 1667 et 1679; l'*Orbis vetus* de G. de Lisle et l'*Orbis veteribus notus* de d'Anville, mais plus particulièrement ses *Recherches sur la Sérique des anciens* dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XXXII, ou dans son *Antiquité géographique de l'Inde;* MALTE-BRUN, *Précis de géographie ancienne et moderne,* tome I.) »

Remarquons d'abord que Mela dit formellement: Les Sères demeurent au milieu des régions orientales dont les Scythes et les Indiens occupent les deux extrémités; ce que confirme ici Pline lui-même. C'est d'ailleurs ce qui résulterait évidemment de la collation attentive des divers passages où il est question des relations commerciales qui attiraient les Occidentaux en ces pays éloignés. On allait y chercher du fer, des étoffes, des pelleteries, de la soie, et une laine renommée, tellement fine, que les femmes grecques et romaines la filaient en vêtemens diaphanes. Cette laine, que M. Gossellin ne veut qu'on prenne ni pour du coton, ni pour un tissu de soie, serait, selon lui, celle que nous fournissent aujourd'hui les chèvres tibétaines. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse qui ne nous semble pas suffisamment justifiée, toujours est-il qu'il faut chercher les Sères dans une contrée telle que, d'un côté, le climat permette l'éducation des vers à soie, tandis que de l'autre, on trouve des pelleteries en abondance; c'est-à-dire, comme le disent les deux auteurs précédemment cités, entre la Scythie et l'Inde. Or, comme

selon eux, l'Asie se terminait un peu à l'est du Gange et un peu au nord de la mer Caspienne, il devient évident que le seul emplacement qui convienne à la Sérique est le Tibet et la lisière méridionale voisine. « Les détails donnés par Pline, dit Maltebrun, confirment cette explication. Après avoir nommé quatre rivières, Psitaras, Carnabi, Lanos et Cyrbanas, qu'il dirige vers son océan Sérique, mais qui, dans la réalité, paraissent représenter quelques rivières méridionales de la Bucharie, dont les eaux se perdent dans les sables du grand désert, limite naturelle des connaissances des anciens, Pline nous indique les Tochari, les Thyri, les Casiri et les Attacori, comme les principales nations de la Sérique. La première de ces tribus est placée par Ptolémée dans la Bactriane (Ptol., lib. vi), où elle a laissé son nom à la contrée de Tocaristan, partie de la grande Bucharie. Les Thyri rappellent la ville de Kaspatyros d'Hérodote (liv. iii, n. 102, lib. iv, n. 44, lib. vii, n. 67, 68, 85), située non loin de la contrée Paktyka, voisine de la Bactriane et de l'Inde. Tyr ou Thyr signifie, en persan, porte; Kasp est le nom générique des montagnes (Walh, *Hindostan*, liv. ii, n. 472, not.); Thouran est encore aujourd'hui le nom d'un district au nord de Candahar. Les Casiri, qui, selon Pline, pouvaient déjà être censés faire partie de l'Inde, sont probablement les Caspiri ou habitans de Kachemire. D'après l'ensemble de ces positions, l'heureuse vallée des Attacori, garantie contre les frimats du nord et les vapeurs pestiférées du midi, doit être cherchée dans le royaume de Latak. Le nom même des Attacori paraît tenir à la langue sanskrite (*attak*, défendu); et cette remarque commune à la plupart des noms de la Sérique, concourt, avec tant d'autres circonstances, à placer ce pays près des sources de l'Indus et du Gange, où les anciens livres sanskrits nous dépeignent le pays sacré, le séjour de l'abondance et de la félicité, le fameux Siri-Nagur (Walh, *Hindostan*, lib. ii, n. 445, 511, etc.). On peut même croire que la tradition sur la longue vie des Sères (Dion., *Perieg.*, v. 753. *Schol. Expos. tot. Mundi, in Geog. Græc. minor.*, lib. iii, n. 1), portée à deux cents ans, ou du moins à cent vingt, avait été puisée dans les fables sacrées des Bramins. Il est probable que les Cyrni, Indiens dont Pline vante la longévité (Plin., lib. vii, cap. 2), demeu-

raient sur les bords du fleuve Cyrnabas, dans la Sérique, peut-être le Kiria de la petite Bucharie.

« Les auteurs contemporains de Pline s'accordent parfaitement avec cet exposé. Denys le Périégète rapproche les Sères des Tochari; selon le Périple de la mer Érythrée, les marchandises de la Sérique arrivaient dans les ports de l'Inde par la route de Bactres, aussi bien que par celle du Gange (*Peripl. mar. Eryth.,* 36). Tous ces indices ne conviennent qu'au Tibet.

« Ptolémée, comme on l'a indiqué plus haut, ne diffère de ces auteurs que par suite de son système de graduation longitudinale. Mais au milieu de ces erreurs, dues à la logique rigoureuse de l'astronome géographe, percent des lueurs de vérité dues aux observations positives des voyageurs, ou aux récits des indigènes: c'est que la Sérique (PTOL., liv. I, n. 11; liv. IV, n. 12) était bornée à l'est par des terres inconnues : ce n'était donc point la Chine baignée à l'est par des mers : au sud, les monts Emodus et Ottorocorras la séparaient de l'Inde. Or, l'Emodus et l'Imaüs des anciens est la chaîne nommée Emod, Hema et Himmala par les Indiens modernes (WALH, *Hindostan,* lib. II, n. 709); le nom Ottorocorras est évidemment composé des mots sanskrits *uttara-curu,* qui signifient pays du nord (WILFORD, *Asiatic. research.*, lib. VI, n. 491), et ce nom reste encore, avec peu de changement, à la partie septentrionale du royaume d'Ascham (WALH, n. 529-532, d'après les *Asiatic. research.*). Ces circonstances fixent la position de la Sérique au nord de l'Inde. Quand nous aurons ajouté, d'après Ammien Marcellin, que les Sères étaient voisins de l'Ariane (AMM. MARC., lib. XXIII, n. 6), c'est-à-dire de la partie orientale de la Perse, et que la Sérique était un plateau très-élevé, couronné de hautes montagnes et versant ses eaux de tous les côtés (*Contra orientalem plagam, in orbis speciem consertæ celsorum aggerum summitates ambiunt Seras. .... Hanc itaque planitiem undique prona declivitate præruptam, etc. Amm. Marc. loco citato*), il ne peut rester douteux que ce vaste pays n'ait compris une bonne partie du grand et petit Tibet, avec une lisière de la petite Bucharie, le Kachemire et quelques autres vallées des pays montagneux où naissent l'Indus et le Gange. »

C'est ce que confirment, de la manière la plus claire, les

noms de Seri-Nagar, c'est-à-dire (puisque *nagar* en sanskrit est un titre honorifique désignant les villes du premier rang) Séra Metropolis, et de Serici Montes, aujourd'hui Serra-Lik, montagnes qui séparaient la Sérique de l'Inde, et qui effectivement forment la barrière entre le Tibet et l'Indoustan.

Mais à cette Sérique transhémalaïenne (qu'on nous passe le mot) il faut unir une Sérique en deçà de l'Hémalaïa, une Sérique que l'on trouve dans l'Indoustan et immédiatement voisine de la première, une Sérique dont la température douce permette au ver à soie de se développer. Or, c'est justement ce qui se rencontre sur le versant méridional des montagnes de l'Indoustan, et le pays situé au delà de l'Hypasis, dit Strabon, est le meilleur de l'Inde : certains animaux, et même des hommes, y ont des propriétés extraordinaires ; les Sères, par exemple, vivent au delà de deux cents ans. Dès le temps de Julien on voit paraître comme députés de nations indiques des Indi et des Serindi (Amm. Marc., liv. xxii, n. 7). Selon Procope, les moines qui importèrent dans l'empire grec ce secret de l'éducation des vers à soie séjournèrent dans la Sérinde, province de l'Inde.

« Enfin un géomètre du sixième siècle traite-t-il les Sères d'Indiens (Ét. de Byz., art. Σῆρες) ; et dans le neuvième un autre écrivain étend l'Inde Sérique depuis Bactres jusqu'à Palibothra (Anonyme de Ravenne, *Géogr.*, liv. v). » Or, cette province de Sérinde, Σήρινδα, est très-connue de nos jours sous le nom absolument identique de Ser-Hend ; elle est située au midi des monts Serra-Lik qui la séparent des Sères du nord ; elle a l'Hypasis à l'ouest ; enfin la capitale se nomme comme le pays même, Ser-Hend.

Reste maintenant à compléter les indications de détail données par Pline par quelques autres tirées des ouvrages des anciens géographes rapprochés de documens modernes. D'après cela, nous dirons que les Bètes, *Betæ* d'Ammien Marcellin, Βαται de Ptolémée, sont aujourd'hui les habitans du Tibet ;

L'Oikhardis, rivière, est aujourd'hui l'Ierkend ;

Le Bautis équivaut au Brahmapoutre, qui, parmi ses nombreuses dénominations a celle de fleuve de Bouddha ou de Bout (M. Gossellin le regarde comme représentant la partie supé-

rieure du Gange qui porte, entre autres surnoms, celui de Batautise). Du reste, cónf. les noms Bètes, Bautis, Cata-Beda.

Chap. XXI, page 46, ligne 14.

Quæque pars orienti adversa recto prætenditur spatio, ad flexum et initium...... metabatur totam a Favonio. Le meilleur commentaire que nous puissions donner sur ce passage d'importance majeure, est l'extrait suivant des *Recherches* de M. Gossellin *sur les Conn. géographiques des anciens :*

« D'après les fragmens qui nous restent des écrits de Mégasthène et de Déimaque, on aperçoit qu'ils considéraient l'ensemble de l'Inde, sous la forme générale d'un vaste triangle. Le côté septentrional était représenté par la chaîne des hautes montagnes qui terminent cette contrée au nord, et qui, en s'inclinant au sud-est, depuis les frontières de la Bactriane jusqu'au delà des bouches du Gange, portaient successivement les noms de Caucase, d'Imaüs, d'Emodus, mais plus particulièrement celui de Taurus. Les autres côtés de ce triangle étaient formés par deux lignes droites, dont l'une s'étendait depuis la bouche orientale du Gange jusqu'au cap Comorin, et l'autre depuis ce cap jusqu'à la rencontre des montagnes du Caucase, voisines de la Bactriane.

Selon eux, la largeur de l'Inde, prise du midi au nord, depuis l'océan Méridional, était de vingt mille stades, et dans une autre de ses parties, de trente mille stades (*Megasth.* et *Deimach.*, apud Strab., lib. II, 15). Diodore de Sicile (liv. II, chap. 35) porte la seconde de ces mesures à trente-deux mille stades. Ces mesures, ayant été recueillies immédiatement après la mort d'Alexandre, devaient être établies sur le même module qui avait servi à évaluer ses marches dans le cours de son expédition ; et l'on a vu que ce stade était celui de 1111 1/9 au degré d'un grand cercle de la terre.

« Ainsi, les vingt mille stades de la moindre largeur de l'Inde représenteront dix-huit degrés ou trois cent soixante lieues ; et en les portant, à l'ouverture du compas, sur la grande carte du major Rennell, on voit que cette distance est exactement celle du cap Comorin, à l'embouchure d'Houringotta, autrefois la

plus orientale de toutes les embouchures du Gange, comme la série des différentes mesures rapportées dans ce mémoire en fournira la preuve.

Et les trente mille stades, valant vingt-sept degrés ou cinq cent quarante lieues, donnés par ces auteurs à la plus grande largeur de l'Inde, étant pris du cap Comorin, aboutiront au pied du Caucase, à une dizaine de lieues de Candahar, entre cette ville et le détroit de Banian, par où Alexandre pénétra dans l'Inde, en venant de la Bactriane : c'est dans l'intervalle compris entre ce détroit et Candahar qu'il fonda la ville d'Alexandrie du Caucase. Ce canton, le plus occidental de l'Inde, est celui d'où partent les anciens itinéraires qui donnent les mesures de cette contrée.

Si l'on s'en rapportait à Ératosthène, cité par Strabon (*Géogr.*, liv. II), ici le texte porte quinze mille stades; mais Casaubon a fait voir qu'il fallait lire seize mille stades comme au livre XV; cette dernière leçon est confirmée d'ailleurs par Arrien (*Hist. Indic.*, cap. 3): Mégasthène n'aurait donné au côté septentrional de l'Inde que seize mille stades de longueur, et sa mesure, évaluée comme les deux précédentes, se trouverait de près d'un tiers trop courte pour atteindre depuis Alexandrie du Caucase jusqu'à l'embouchure orientale du Gange; ou bien, il faudrait la supposer prise en stades plus grands, de sept cents au degré. Mais il est difficile de croire qu'à l'instant de la conquête, et sur les lieux mêmes, Mégasthène ait employé deux modules si différens dans l'expression des mesures qu'il recueillait. Ces sortes de méprises, dont nous présenterons bientôt plusieurs exemples, n'échappent qu'aux géographes spéculatifs, qui, éloignés des pays qu'ils décrivent, confondent souvent, ou méconnaissent la valeur des distances qui leur sont données. Il est donc plus vraisemblable, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il s'était glissé une erreur de copiste dans l'exemplaire de l'ouvrage de Mégasthène dont Ératosthène se servait, et que la mesure en question, au lieu de seize mille stades, devait y être portée à vingt-six mille stades (*voyez* la traduction française de Strabon). Nous invoquerons en preuve la portion de l'itinéraire même d'Alexandre et celui de Seleucus

qui ont trait à l'objet dont nous nous occupons. L'un et l'autre se trouvent dans Pline, où l'on voit que ces itinéraires étaient déjà fort altérés dès le premier siècle de l'ère chrétienne; mais comme cet auteur a eu soin de rapporter les variantes que lui offraient les divers exemplaires qu'il consultait, il suffira de les mettre sous les yeux du lecteur pour justifier notre assertion.

Marche d'Alexandre.

	Pas.	Pas.
Alexandrie du Caucase.........	0..............	0
D'Alexandrie au fleuve Cophes et à la ville de Peucolaïs........	227,000..............	227,000
De Peucolaïs à l'Indus et à la ville de Taxila..................	60,000..............	60,000
De l'Indus à l'Hydaspes........	120,000..............	120,000
De ce fleuve à l'Hypasis...	29,000..............	29,390

Marche de Seleucus Nicator.

De l'Hypasis au fleuve Hésidrus..	168,000..............	168,000
De l'Hésidrus au fleuve Iomanes..	168,000, ou selon d'autres	173,000
De l'Iomanes au Gange.........	112,000..............	112,000
Du Gange à la ville de Rhodapha.	119,000, ou selon d'autres	325,000
De Rhodapha à la ville de Calinipaxa......................	167,500, ou selon d'autres	265,000
De Calinipaxa au confluent de l'Iomanes et du Gange..........	625,000, ou selon d'autres	638,000
De ce confluent à Palibothra....	425,000............	425,000
De Palibothra à l'embouchure du Gange.....................	638,000..............	638,000
Total.............	2,858,890..... ou	3,180,390

Maintenant comme ces mesures romaines ne sont que la réduction des mesures rapportées par les auteurs grecs, et que l'usage constant de Pline est de compter huit stades par mille pas romains, il s'ensuit que, par la première des sommes précédentes, il a entendu exprimer vingt-deux mille huit cent

soixante-onze stades, et par la seconde, vingt-cinq mille quatre cent quarante-trois stades. Ainsi, l'une et l'autre surpassent considérablement les seize mille stades qu'Ératosthène attribuait à la mesure rapportée par Mégasthène : ce dernier auteur, contemporain de l'expédition de Seleucus, a dû faire usage de l'une de ces deux mesures, en supposant toutefois que les chiffres du texte actuel de Pline n'aient pas encore été altérés dans ces passages, comme ils l'ont été dans beaucoup d'autres. Mais il est évident qu'ils ont souffert des changemens; et pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons que cet auteur semblerait avoir borné à six cent trente-huit mille pas ou cinq mille cent quatre stades seulement, la distance de Palibothra jusqu'à l'embouchure du Gange, tandis que Strabon la portait à environ six mille stades (STRAB., liv. XV), et Arrien à environ dix mille stades (ARRIAN., *Hist. Indic.*, cap. 3). Quelle que soit la cause de ces dissemblances, elles annoncent que l'itinéraire entier devait surpasser vingt-six mille stades, comme l'exige en effet la grande carte de l'Inde du major Rennell : aussi cette même distance se trouve-t-elle portée à trois millions trois cent mille pas ou vingt-six mille quatre cents stades, par Agrippa, et même à vingt-huit mille stades par Diodore (*Biblioth.*, tome I, liv. II, § 35) ; mais la route offrant quelques déviations, Mégasthène a pu s'en tenir à vingt-six mille stades, pour exprimer en nombres ronds et en ligne droite la longueur des parties septentrionales de l'Inde. Ces vingt-six mille stades représentent 23° 24′ de l'échelle des latitudes ou 468 lieues : c'est, à l'ouverture du compas, la distance exacte depuis les environs de Candahar et du détroit de Banian jusqu'à l'ancienne embouchure orientale du Gange ; de sorte qu'une ligne tirée de l'un à l'autre de ces points termine la forme triangulaire que présente l'Inde quand on la considère dans son ensemble.

A ces données générales, Mégasthène ajoutait des indications astronomiques qui annoncent que les latitudes entre lesquelles l'Inde est comprise ne lui étaient pas inconnues. Il assurait (*Megasthen.*, apud STRAB., lib. II) que, dans les parties méridionales de cette contrée, on voyait la grande et la petite Ourse

se coucher : en effet, au temps où vivait cet auteur, l'étoile polaire d'aujourd'hui était à 13° du pôle ; l'étoile β de la petite Ourse se trouvait être la plus septentrionale de cette constellation ; elle avait environ 81° 15′ de déclinaison, et se couchait par le 8e degré 45′ de latitude boréale. Ainsi, les deux Ourses disparaissaient alors sous l'horizon du cap Comorin, puisque ce cap est à 7° 56′ de l'équateur ; et l'on voit que les trente mille stades de Mégasthène, comptés depuis ce point, fixaient la hauteur des parties septentrionales de l'Inde vers le 34 ou 35e degré, comme nous les connaissons aujourd'hui.

Ces renseignemens fidèles, transmis en Égypte aux géographes de l'école d'Alexandrie, y furent bientôt méconnus et altérés par la fausse évaluation qu'ils firent des mesures dont Mégasthène s'était servi, et par les idées systématiques auxquelles ils prétendirent soumettre toutes les latitudes de l'Inde.

Leur premier essai pour construire une carte de cette contrée serait entièrement perdu aujourd'hui, si Strabon ne nous avait conservé quelques passages de la critique qu'Ératosthène en avait faite, et quelques-unes des raisons que lui opposait Hipparque pour justifier en partie la disposition de cette ancienne carte. Nous allons puiser, dans ces discussions, les principaux élémens sur lesquels on l'avait établie, afin de présenter les opinions successives qui ont régné parmi les Grecs sur la forme et l'étendue de l'Inde, et pour mieux développer d'ailleurs les causes de leurs méprises.

En rapprochant donc, et en combinant ces différens passages (Strab., lib. II), on s'aperçoit,

1°. Que les géographes d'Alexandrie commencèrent par se tromper sur la valeur des mesures rapportées par Mégasthène et Déimaque, en évaluant le stade sur le pied de 700 au lieu de 1111 1/9 au degré ; et que, d'après cette erreur, ils augmentèrent de plus de moitié, sur leurs cartes, toutes les dimensions de l'Inde ;

2°. Qu'ils supposèrent unanimement, dans les environs de l'équateur terrestre, une zone que la grande ardeur du soleil rendait inhabitable, et dans laquelle aucune partie de l'Inde ne devait se trouver ;

3°. Que les limites septentrionales de cette zone se rencontraient vers le 12e degré de latitude ;

4°. Que la partie de l'Inde la plus avancée dans le sud ne pouvait pas être plus méridionale que le parallèle de Méroé ; et que le cap qui la termine de ce côté n'approchait pas de l'équateur de plus de 17 degrés ;

5°. Que les trente mille stades donnés par Mégasthène à la plus grande dimension de l'Inde, étaient divisés en deux parties, savoir, dix-sept mille stades depuis son extrémité méridionale où se trouvait le promontoire Coliacum, jusqu'au milieu des embouchures de l'Indus ; et treize mille stades pour la longueur de ce fleuve, qu'on supposait incliné vers l'est, de 45 degrés sur le méridien de ses sources.

Alors, et en partant du dix-septième degré de latitude, on fixa

Les bouches de l'Indus, ou le milieu de la Patalène vers 38° 20′, quoiqu'il ne soit que par 24° environ ;

Les sources de ce fleuve, ou sa sortie du mont Caucase, vers 51° 20′, tandis qu'elle est vers 36 degrés ;

L'embouchure du Gange vers 43° 30′ au lieu de 22° ;

Et la Bactriane parut s'étendre jusqu'au delà du soixante-unième degré, quoique le milieu de cette contrée dût se trouver sous le trente-sixième parallèle.

On commit des erreurs du même genre dans les longitudes de ces points ; en les comptant du méridien des sources de l'Indus, on plaça

Le milieu de la Patalène à 16° 45′ vers l'orient, tandis qu'il est de cinq degrés plus occidental ;

Le promontoire Coliacum fut éloigné du méridien de 31 degrés 30′, quoiqu'il n'en soit qu'à cinq et demi ;

Et l'embouchure du Gange, qui en est à 19 degrés environ, en fut écarté de plus de 46° 15′.

Ainsi, en conservant à l'Inde une forme assez approchante de celle qu'elle doit avoir, le résultat de ces fausses combinaisons fut de donner à cette contrée une étendue excessive dans tous les sens et d'en reléguer toutes les parties beaucoup plus dans le nord qu'elles n'auraient dû l'être. On cherchait à justifier la haute

latitude où l'on plaçait les sources de l'Indus et la grande chaîne du Paropamise et du Caucase, par le froid extrême qu'avait éprouvé l'armée d'Alexandre, lorsqu'elle traversa ces montagnes pour se rendre de la Bactriane dans l'Inde, sans se douter que la grande élévation de cette chaîne avait suffi pour opérer le changement considérable qu'on avait remarqué dans la température de ces cantons.

« Mais l'erreur était tellement enracinée, que, deux siècles après la conquête, Hipparque soutenait encore que le plus long jour à Bactres était de dix-neuf heures, et qu'au solstice d'hiver, le soleil s'élevait de moins de trois coudées sur l'horizon de cette ville (HIPPARQUE dans Strabon, liv. II). Nous avons dit ailleurs que ces données fixaient Bactres à près de soixante-un degrés de l'équateur dans l'opinion d'Hipparque... Nous ajoutons que la critique d'Ératosthène sur cette haute latitude de Bactres, est une nouvelle preuve que les mesures de Mégasthène avaient été employées dans l'ancienne carte, comme s'il les eût données en stades de sept cents au degré, et que ce stade, par conséquent, était connu antérieurement à Ératosthène, qui se l'est approprié dans la suite.

« Séleucus n'ayant pas poussé ses conquêtes au delà du Gange, les Grecs ne rapportèrent chez eux aucune connaissance des contrées qui sont à l'est de ce fleuve. Ils crurent qu'après son embouchure la côte continuait de remonter au nord; et ils donnèrent le nom d'océan Oriental à la mer qui baigne tout ce côté de l'Inde, comme on le verra bientôt plus particulièrement.

« Environ trente ans après Mégasthène, Patrocle, qui avait gouverné la Babylonie et les pays voisins de la mer Caspienne, fut envoyé dans l'Inde par Antiochus Soter, et publia, peu de temps après, une nouvelle description de cette contrée. Il continua d'en considérer l'ensemble sous une forme triangulaire, comme Mégasthène et Déimaque l'avaient fait; mais il attribua aux côtés de ce triangle des mesures très-différentes en apparence de celles que ces auteurs en avaient données.

« Selon le texte de Strabon (lib. II), Patrocle assignait à la longueur des parties septentrionales de l'Inde quinze mille stades; à sa moindre largeur douze mille stades; et à sa plus grande

étendue, depuis son extrémité méridionale jusqu'aux extrémités les plus septentrionales, voisines des monts Caucase, quinze mille stades.

« Strabon avait puisé les opinions de Patrocle dans les ouvrages d'Ératosthène et d'Hipparque : mais on aperçoit dans les discussions que ces auteurs avaient élevées sur ces mesures, que la dernière de quinze mille stades ne devait pas, suivant Patrocle, s'étendre tout-à-fait jusqu'à la crète du Caucase ; et qu'elle s'arrêtait à quelques-unes des branches qui se détachent de cette crète, pour se porter vers le midi, entre les différentes rivières qui se jettent dans l'Indus. L'espace occupé par ces montagnes secondaires était évalué à trois mille stades ; et cette mesure, liée aux quinze mille stades précédens, ne pouvait appartenir qu'à Patrocle, dont Ératosthène embrasse ici l'opinion, pour s'opposer à celle de Mégasthène et de Déimaque, qui, selon lui, avaient porté le Caucase et la Bactriane beaucoup trop dans le nord. Nous pensons donc que Patrocle avait écrit que la plus grande étendue de l'Inde, depuis son extrémité méridionale jusqu'aux montagnes, était de quinze milles stades, et de ces montagnes jusqu'aux extrémités les plus septentrionales, voisines des monts Caucase, de trois milles stades ; ce qui donnait, pour la largeur entière de cette partie de l'Inde, dix-huit mille stades, comme Ératosthène le dit positivement.

« Toutes ces mesures paraissant être de deux tiers plus petites que celles que Mégasthène et Déimaque avaient assignées aux mêmes espaces, on ne peut attribuer la cause de cette constante différence, ni aux erreurs de l'observation, ni à celles des mesures géodésiques. Il faut donc la chercher dans la valeur plus ou moins grande des stades qui avaient servi à exprimer ces mesures, et, comme parmi les stades dont les anciens ont fixé l'étendue, il s'en trouve un précisément de deux tiers plus grand que celui dont Mégasthène a fait usage, n'est-il pas naturel de reconnaître, dans les distances recueillies par Patrocle, la répétition des mesures de Mégasthène, mais énoncées dans un plus grand module ?

« Ce stade, employé par Patrocle, est celui que Posidonius a cherché à faire reparaître et à s'approprier plusieurs siècles après,

dans sa prétendue mesure de la terre (POSIDON. dans Cléomed., *Meteor.*, liv. I, ch. 10). Il était de deux cent quarante milles à la circonférence du globe, ou de deux cent soixante-six deux tiers au degré ; et si on l'applique aux dimensions de l'Inde, on trouvera

« Que les quinze mille stades donnés à la longueur des parties septentrionales de cette contrée représentaient 22° 30′ d'un grand cercle de la terre, ou quatre cent cinquante lieues, et que c'est à dix-huit lieues près la distance en ligne droite des environs du détroit de Bamian et de Candahar, à l'ancienne embouchure orientale du Gange ;

« Que les douze mille stades de la petite largeur de l'Inde valaient dix-huit degrés ou trois cent soixante lieues, et qu'ils sont égaux aux vingt milles stades que Mégasthène avait comptés depuis le cap Comorin jusqu'à l'embouchure du Gange ;

« Que les quinze mille stades faisant partie de la plus grande largeur de l'Inde, pris depuis le cap Comorin, atteignent les défilés voisins de Moultan, où se terminent les montagnes qui se détachent du Caucase pour s'étendre dans le Penj-Ab moderne ; et que les autres trois mille stades qui complètent la mesure de ce côté, portent à travers le pays montueux jusque vers Candahar et Bamian : de sorte que ces dix-huit mille stades, valant vingt-sept degrés ou cinq cent quarante lieues, représentent encore exactement les trente mille stades que Megasthène avait comptés pour le même intervalle.

« L'exactitude, l'identité de ces mesures, ainsi que la différence de leurs modules, n'ayant été ni reconnues, ni même soupçonnées par les géographes des siècles suivans, ils ont rejeté alternativement, ou le témoignage de Megasthène, ou celui de Patrocle, selon les hypothèses qu'ils s'étaient faites sur la grandeur de l'Inde et sur les latitudes de ses parties septentrionales. Quelquefois même ils abandonnèrent ces deux auteurs pour s'en rapporter à des itinéraires nouveaux qu'ils s'étaient procurés ; mais ce fut toujours sans se douter que le module des mesures qui leur étaient données pouvait ne pas être le même dans les uns et dans les autres : de sorte qu'ils composèrent la carte de l'Inde, comme celle du reste de leurs systèmes géographiques, avec des

mesures hétérogènes, qu'ils prirent tous pour des stades de la sept-centième partie d'un degré.

« Cependant la diversité des opinions engagea Ératosthène à examiner et à comparer les relations des voyageurs qui avaient visité la Bactriane; et comme ils s'accordaient tous pour vanter la douceur de son climat et la grande fertilité de son sol (STRAB., lib. II), il conçut que cette contrée ne pouvait pas être aussi éloignée dans le nord qu'on se l'était d'abord imaginé. Les renseignemens qu'il se procura lui persuadèrent que la chaîne du mont Taurus, qui borde les rivages méridionaux de l'Asie Mineure, entre le trente-six ou trente-septième degré de latitude, se prolongeait dans la même direction jusques aux Portes Caspiennes et aux sources de l'Indus, et que la Bactriane, qui se trouvait immédiatement au-dessus de cette chaîne, ne pouvait pas s'éloigner beaucoup de la hauteur précédente. En conséquence, Ératosthène entreprit de rectifier la carte de l'Inde, en portant cette contrée, ainsi que toutes les parties septentrionales de l'Asie, beaucoup plus au midi qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

« Les mesures qu'il recueillit et qu'il crut avoir été prises en stades de sept cents au degré, lui firent donner à l'Inde la forme d'une espèce de rhomboïde (ÉRATOSTHÈNE dans Strabon, liv. I, II et XV; dans Arrien, *Hist. Indic.*, chap. 3; et dans Pline, lib. VI, cap. 21), dont le côté occidental était tracé par le cours de l'Indus, qu'il dirigeait du nord au sud, dans une longueur de treize mille stades, comptés depuis ses sources placées, selon lui, sous le trente-sixième parallèle, jusqu'à des embouchures dans la mer.

« Des bouches de l'Indus au cap le plus méridional de l'Inde, il comptait dix-neuf mille stades; de ce cap à l'embouchure du Gange, seize mille stades; et de l'embouchure du Gange aux sources de l'Indus, également seize mille stades.

« Et, comme d'après l'opinion reçue, il ne pouvait faire entrer aucune partie de l'Inde dans la zone, que l'on croyait inhabitable, il fixa le cap méridional de cette contrée à onze mille sept cents stades de l'équateur : dès-lors la combinaison des mesures précédentes l'obligea d'avancer ce cap vers l'est, de fixer l'em-

bouchure du Gange sous le trente-sixième degré de latitude, et de supposer que la chaîne du Taurus, dont il bornait l'Inde au nord, se soutenait, dans toute son étendue, à la hauteur de ce parallèle.

« Cette fausse application des mesures lui fit tracer les rivages occidentaux de l'Inde, dans la direction de l'est, avec une légère inclinaison vers l'équateur; et la portion de la mer Érythrée, que nous appelons mer des Indes, qui borde le Guzerat, le Concan, le Canara, le Malabar, jusqu'au cap Comorin, devint, dans son hypothèse, un océan méridional, et il lui en donna le nom.

« Les côtes depuis le cap Comorin, celles du Coromandel, des Circas septentrionaux, de l'Orixa, du Bengale, jusqu'à l'embouchure ultérieure du Gange, se trouvèrent, par suite du même système, tournées à l'est; et conservant à l'océan qui les baigne le nom d'Oriental, il étendit cette même dénomination à une partie de la mer qu'il supposait au delà et au nord des bouches de ce fleuve.

« En effet, après le Gange, Ératosthène inclinait les côtes de l'Asie vers le nord-ouest, pour envelopper toute la Scythie jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne. Il avait puisé cette opinion dans les écrits de Patrocle (STRABON, liv. II et XI), qui assurait que cette mer était un golfe de l'océan Scythique ou Septentrional, et qu'on pouvait naviguer sans interruption, depuis son embouchure jusque dans l'Inde.

« Telle est la forme générale qu'Ératosthène crut devoir donner aux parties orientales de l'Asie....

« Pomponius Mela est celui qui nous paraît avoir rendu les idées de cet ancien avec le plus de clarté, lorsqu'il dit au liv. Ier, *de Situ Orbis,* lib. I, c. 2 :

« L'Asie est bornée de trois côtés par l'océan, dont les noms « diffèrent comme ceux des contrées qu'il avoisine. A l'est, « c'est l'océan Oriental; au midi l'océan Indien; au nord, l'océan « Scythique.

« Les premiers peuples que l'on trouve en Asie, du côté de « l'orient, sont les Indiens, les Sères et les Scythes. Les Sères « occupent à peu près le milieu de la partie orientale; les Indiens « et les Scythes sont aux deux extrémités. Ces deux peuples s'éten-

« dent au loin, et n'ont point pour limites le seul océan Oriental ;
« car les Indiens sont aussi tournés du côté du midi, et ils habitent
« les côtes de l'océan Indien, jusque vers les lieux que la grande
« ardeur du soleil rend inhabitables. Les Scythes sont tournés vers
« le nord et ils occupent les bords de l'océan Scythique jusqu'à
« l'embouchure de la mer Caspienne, si ce n'est dans les can-
« tons que la rigueur du froid ne permet pas d'habiter. »

Au livre III, après avoir parlé des côtes septentrionales de l'Europe, de celles de l'Asie, à l'ouest de l'embouchure de la mer Caspienne, et des déserts qui l'environnent au nord, Mela ajoute (lib. III, cap. 7) :

« A partir de l'embouchure de la mer Caspienne, les côtes
« septentrionales de l'Asie se courbent pour aller rejoindre celles
« qui sont en face de l'Orient. Ces côtes s'étendent depuis le
« promontoire Scythique jusqu'au promontoire Colis. La pre-
« mière partie des côtes septentrionales n'est point praticable ;
« la seconde est inculte à cause de la férocité de ses habitans :
« ce sont les Scythes antropophages et les Sacques ; ils occupent
« des régions différentes, séparées par des lieux que la quantité
« de bêtes féroces ne permet pas d'habiter. Cette partie de la
« côte se termine par une vaste contrée, également remplie de
« bêtes féroces, et qui s'étend jusqu'au promontoire Tabis.

« A une grande distance de ce promontoire s'élève le mont
« Taurus ; et dans cet intervalle on trouve les Sères....

« L'Inde n'est pas seulement bornée par l'océan Oriental ; elle
« l'est encore par celui qui est tourné vers le midi, et que nous
« avons appelé océan Indien : ses autres limites sont tracées au
« nord par le sommet du Taurus, et à l'occident par l'Indus.

« On appelle Tamos le promontoire formé par l'extrémité du
« Taurus, et Colis, l'angle que fait la côte à l'autre extrémité de
« l'Inde, à l'endroit où elle commence à se tourner en face du
« midi. »

« En appliquant ces passages à la fable d'Ératosthène, on ne peut douter, quoique Mela ne le dise point, qu'il n'ait décrit l'Inde et les parties orientales de l'Asie, d'après le dessin que cet ancien en avait tracé. Ainsi il faut ajouter à ce que nous avons dit, qu'on supposait alors l'existence d'un grand promontoire

scythique de l'océan Oriental ; que l'extrémité de la chaîne du Taurus passait pour former un promontoire appelé Taurus, près duquel on plaçait Thiné, la dernière ville connue du côté de l'orient ; qu'on nommait Colis ou Coliacum le promontoire méridional de l'Inde ; et que l'océan Oriental était le golfe actuel de Bengale, prolongé vers le nord.

« On trouve exactement les mêmes détails dans Pline (liv. VI, ch. 14, 20, 21), dans Solin (*Polyhist.*, ch. 50, 52) et dans Martianus Capella (*Noces de la Philolog.*); ces auteurs, en décrivant cette partie de la carte d'Ératosthène, n'ont fait que varier leurs expressions : mais on voit dans Pline que le nom d'océan Sérique était assigné à la portion de l'océan Oriental qui était censée baigner, vers le nord, les côtes de la Sérique comprises entre le promontoire Tabis et l'extrémité de la chaîne du Taurus, à laquelle il donne le nom de monts Émodes : et cette opinion a été répétée bien des siècles après par Éthicus (*Cosmographie*), par Paul Orose (*Histoires*, liv. I, ch. 2), et par Isidore de Séville (*Origin.*, liv. XIV, ch. 3).

« Nous devons dire qu'au temps d'Éthicus (*Cosmographie*) et de Paul Orose (*Histoires*, liv. I, chap. 2), c'est-à-dire dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, et, quoique la Géographie de Ptolémée dût être assez répandue, on croyait encore à l'existence de trois promontoires placés par Ératosthène sur les côtes orientales de l'Asie, mais que leurs noms avaient été changés. Le Tabis était appelé Boreum : le Tamos se nommait Samara ; et l'on désignait le Colis sous les noms de Calidardam, ou de Caligardamna, ou de Calligicum. On verra les noms de Colis ou Cory et de Calligicum, également confondus par Ptolémée, dans sa description de l'Inde, quoiqu'ils appartiennent à deux caps très-différens. Quant au Calidardam ou Caligardamna, ce nom nous paraît être le même que Cartigardamna, sous lequel Ptolémée désigne la ville actuelle de Karigal ; et nous pensons que la célébrité de ce port, au temps d'Éthicus, a pu être cause que son nom s'est communiqué à la pointe de Callimère, qui n'en est éloignée que de onze lieues.

« Enfin la preuve qu'à cette époque, et depuis le temps d'Ératosthène, on n'avait jamais pensé à placer l'océan Oriental plus

loin, vers l'est, que le golfe actuel de Bengale, c'est qu'Éthicus (*Cosmographie*), Paul Orose (*Hist.*, liv. I, ch. 2) et Martianus Capella (liv. VI), que nous venons de citer, disent encore positivement que le Gange a son embouchure dans l'océan Oriental; et tout ce qui précède démontre combien est erronée l'opinion de ceux qui transportent cet océan dans les mers de la Chine et dans celles du Japon.

« On voit maintenant que la forme générale de l'Inde dut se trouver bien plus altérée dans la carte d'Ératosthène, qu'elle ne l'avait été dans celle qu'il prétendait corriger, puisqu'il traça la plus grande étendue de cette contrée d'occident en orient, tandis qu'il aurait dû la porter du nord au midi. Ce que nous disons est d'autant plus certain, qu'Arrien (*Hist. Indic.*, cap. 4) observe qu'Ératosthène employait, dans la direction des longitudes, les mesures que Megasthène prolongeait, au contraire, dans le sens des latitudes.

« Ces différentes méprises d'Ératosthène, jointes à la fausse évaluation des mesures qu'il employait et qu'il croyait prises en stades de sept cents au degré, lui firent placer les bouches de l'Inde à 17° 25′ 42″ de latitude, tandis qu'elles sont par 24 degr.; le cap méridional de l'Inde, ou le cap Comorin, à 16° 42′ 51″ au lieu de huit degrés; l'embouchure du Gange à trente-six degrés, quoiqu'elle ne soit qu'à vingt-trois degrés; et il mit entre les bouches de l'Indus et le Comorin, plus de vingt-sept degrés de longitude, quoique la distance de ces deux points ne soit que d'environ dix degrés.

« Il est cependant facile de faire voir que les mesures dont Ératosthène a fait usage étaient justes, et qu'il ne s'est trompé que dans l'évaluation qu'il en a faite et dans la direction qu'il leur a donnée.

« En effet, les trois mille stades pour la longueur de l'Indus, comptés à 1111 1/9 par degré, représentent 11° 42′ d'un grand cercle de la terre : ils valent deux cent trente-quatre lieues; et c'est la distance en ligne droite depuis l'embouchure orientale de l'Indus, jusqu'à la grande chaîne que ce fleuve traverse pour descendre dans l'Inde.

« Les seize mille stades comptés par Ératosthène depuis les

sources de l'Indus, prises au point que nous venons d'indiquer, jusqu'à l'embouchure du Gange, étant évalués à 833 1/3 au degré, représenteront 19° 12', ou trois cent quatre-vingt-quatre lieues, et viendront aboutir à la rivière d'Houringotta, la plus orientale des anciennes embouchures du Gange, comme nous l'avons dit.

« A partir de l'embouchure orientale de l'Indus, Ératosthène comptait, pour la longueur des côtes de l'Inde, d'abord seize milles stades de sept cents degrés, ou quatre cent cinquante-sept lieues, et ensuite trois mille autres stades semblables, ou quatre-vingt-six lieues pour arriver aux caps les plus avancés vers le midi. Et l'on peut voir sur la grande carte du major Rennell qu'en suivant ces rivages exactement, ainsi que ceux des golfes de Cutch et de Cambaye, la première mesure conduit à sept ou huit lieues au sud de Calicut, vers l'extrémité méridionale de l'ancienne Limyrique, où se bornaient les premières navigations dans l'Inde, et que les trois mille stades restans aboutissent, à quelques lieues près, au cap Comorin.

« De ce cap jusqu'au Gange les seize mille stades de sept cents donnés par Ératosthène, ou les quatre cent cinquante-sept lieues qu'ils représentent conduisent, en longeant les rivages, et à dix lieues près, jusqu'à l'embouchure d'Houringotta, dont nous venons de parler.

« Ainsi, toutes ces mesures avaient été prises avec beaucoup de soins, et l'on voit qu'il n'a manqué aux géographes d'Alexandrie, pour tracer une meilleure carte de l'Inde, que de savoir comment ces mesures devaient être employées. La carte d'Ératosthène, malgré ses grandes imperfections, fut presque généralement adoptée : c'est d'après elle que Strabon, Mela, Pline, Solin, Éthicus, Paul Orose, Martianus Capella, l'anonyme de Ravenne, Isidore de Séville, ont tracé leurs descriptions de l'Inde. »

Chap. XXI, page 52, ligne 9.

Gentes quas memorare non pigeat... finisque ejus tractus est Ganges. Pour bien comprendre ce passage, il faut se faire une idée nette de l'itinéraire de Pline qui traverse l'Indoustan dans toute

sa largeur de l'ouest à l'est jusqu'à ce qu'il arrive sur les côtes de l'Océan à l'embouchure du Gange.

Les Malles dont il s'agit ici sont probablement les habitans du Moultan avec lequel leurs noms ont tant de rapport : car *tan* n'est qu'une finale indicative d'un pays ; comme dans Turkestan, Farsistan, Boutan ; et d'ailleurs, Moïse de Chorène (WAHL, *Ind.*, I, 351) les désigne simplement par le monosyllabe *Mel.* Il ne faut pas les confondre avec les habitans des monts Malei dont il sera question plus bas, malgré l'identité presque complète du nom.

Les Pandions, dont nous retrouvons çà et là dans les autres historiens et géographes le nom sous les formes plus vraies de Panda, Pandée, Pandéa (*Voyez* ÉT. DE BYZ., *Sol.* ; ARRIEN, *Ind.*, n. 8 ; STRABON XV), sont l'antique dynastie des Pandi ou Pandououns, qui, selon les livres des Indous, a régné pendant trois cent soixante-deux générations sur le royaume de Maduré (Mathura, Matoura, Madoura), nommé en sanskrit Pandi-Mandalam, d'où, traduisant le nom *mandalam* par *regio*, on a fait naturellement Pandionis Regio. Nous retrouvons ici une nouvelle trace de l'usage où étaient les anciens d'accommoder de gré ou de force les noms étrangers aux noms déjà familiers à leurs oreilles. Quel plaisir de se figurer à l'extrémité de l'Inde, à l'autre bout de l'univers, un roi Pandion, un homonyme du père de Progné ! (Cf. WAHL, *Hindost.*, I, 354, etc.)

Les Prasiens, dont les innombrables chariots et les éléphans inspirèrent l'effroi aux Macédoniens, sont clairement indiqués dans les livres sanskrits sous le nom de Pragi ou empire d'Orient, tandis que les Gangarides, non moins redoutés par leur valeur, et plus célèbres encore par leur justice et leur félicité, se retrouvent dans les mêmes ouvrages sous le nom de Gangaradessa ou royaume du Gange (*Voyez* WILFORD, *Asiat. Research.*, IV, *Chronology of the Indous*). Il existe sur Palibothra, leur capitale, trois opinions différentes : d'Anville, Robertson et autres savans l'identifient avec l'Allahabad moderne, jadis nommée Prase et décorée du titre de reine des villes saintes (Cf. AÏEN AKBERI, II, 35, III, 255) ; selon Rennel (*Mem.*, etc., 49) et Will. Jones (*Asiat. Research.*, IV), elle aurait perpétué son

nom dans Patelpouter ou Patalipoutra auprès de Patna; enfin de nouveaux documens révélés par Wahl (*Hind.*, I, 370) et par Wilford (*Asiat. Research*) inclineraient à nous montrer cette antique capitale dans Radjemal, jadis Balipoutra ou Bengale.

Les Sandres ne peuvent être que les Soudras, quatrième caste Indoue, composée de véritables serfs qui ne peuvent, sous aucun prétexte, user de leur liberté personnelle, acquérir, posséder, se marier hors de leur caste, sous peine de voir les fruits de leur union assimilés aux Parias. Et que l'on ne s'étonne pas de cette confusion qui fait d'un nom de caste un nom de peuple : nous avons déjà vu ci-dessus *multarumque gentium cognomen Brachmanœ;* et l'on conjecture avec raison que les Chatéens d'Arrien (*Expédit. d'Alexand.*, liv. VI, 9, 13), les Cathares de Diodore de Sicile (liv. XVII, n. 92) et les Chatriées de Ptolémée désignent les Rasbuttes modernes, qui sont principalement de la caste des Kotteri ou propriétaires de biens-fonds, et de celle des Kchatrya ou guerriers.

Les Peucalaïtes se retrouvent dans le canton de Pekheli, quoique la ville de ce nom ne dépende point de l'ancienne capitale Peucela.

Les Corancases, tant pour le nom que la position, correspondent au pays de Gorka.

Les Suertes, ailleurs Soretanes, Soringes, ou Sores, une des principales nations de la côte Orientale, rappellent le nom de Tchoramandalam ou royaume des Tchores, aujourd'hui Coromandel.

Les Calinges sont évidemment les habitans du district de Calingapatnam, comme la Mésolie désigne le pays de Mazulipatnam.

Les Asauges, les Mégalles, les Thaluètes, les Andares, dont Pline nous donne si bien la statistique, nous sont parfaitement inconnus, à moins que lisant, comme le conjecture Maltebrun, Oïdanes (le Brahmapoutre) pour Iomanes, et Imaüs pour Indus, nous ne saluions les habitans du royaume d'Asham dans les Asauges, dans les Mégalles, les habitans du royaume de Meckley, et dans les Thaluctes les Indo-Chinois des bords du Thalouan, dans l'Ava oriental.

Chap. XXII, page 52, ligne 18.

Hunc alii incertis fontibus, ut Nilum..... novissima gente Gangaridum Calingarum. En effet, la source du Gange n'a été définitivement fixée qu'en 1808 par Webb, et en 1817 par Hudson, qui l'ont trouvée à quelques lieues au nord de Gangoutre, sur le grand versant méridional de l'Himalaïa, vers les 31° 4′ de latitude nord, et 75° 49′ de longitude est. Long-temps auparavant, cependant, on avait fait des tentatives pour la découvrir ; mais ni les lamas envoyés par l'empereur chinois Tanghi, ni les recherches du savant Tieffenthaler, n'avaient produit de résultat satisfaisant. L'incertitude de sa source, si long-temps inconnue et du reste si facile à expliquer, tant par l'extrême longueur de son cours, qui n'a pas moins de six cents lieues, que par le nombre considérable de ses affluens, dont plus d'un a dû être pris par les voyageurs pour le bras principal ; cette incertitude, disons-nous, n'est pas le seul trait commun du Nil et du Gange. Comme tous les grands fleuves de la zone torride, ce dernier fertilise par des débordemens périodiques, d'avril à octobre, les contrées qu'il parcourt, et vers la fin de juillet toute la partie basse du Bengale est inondée sur une étendue d'environ trente lieues. Enfin, on sait que ses eaux, éminemment salubres comme celles du Nil, sont sacrées aux yeux des Indous, pour qui la déesse Ganga (tel est en bengali le nom du Gange) est une des premières divinités. Le mot *Ganga*, d'ailleurs, signifie fleuve, et est commun à plusieurs autres rivières de l'Inde, parmi lesquelles le Godaveri dans le Dékzan, et le Movil-Ganga dans l'île de Ceilan ; mais le Gange du nord, le Gange bengalique, est le fleuve, le Ganga par excellence.

Il s'en faut de beaucoup que Pline nomme tous les affluens principaux du Gange, car nous ne retrouvons chez lui nulle trace du Baghirati, du Callineddi, de la Tousa, de la Gogre, du Goumti, du Foulgo, du Dommondah, du Bogmotti, de la Mahanada et de la Tistah ; mais nous reconnaissons :

1°. Le Djemnah dans le Iomanes ;

2°. La Cane dans le Caïnas ;

3°. Le Sone (Soane en angl.) dans le Sonus;

4°. Le Ram-Gongu (ou fleuve de Ramas) dans l'Érannoboas, mot évidemment défiguré, et d'ailleurs composé de deux radicaux, dont le premier, quoique alongé d'un *e* initial, et modifié à la fin par le changement de l'*m* en *n*, ne présente pas moins à tout homme habitué à la physionomie des syllabes indiennes, le nom du héros favori des mythologies indiques, Rama;

5°. Le Gemdouk dans le Condochates;

6°. Le Coss ou Cosi dans le Cosoage.

Il ne nous reste donc que le Prinas, dont nous ne pouvons reconnaître l'équivalent moderne.

Le Gange forme en effet plusieurs cataractes que les anciens n'ont point distinguées suffisamment, mais dont la première, surnommée Bouche de la vache, étant l'objet d'une vénération particulière et le but de nombreux pèlerinages chez les pieux Indous, a dû être mentionnée en leur présence. Cette chute est dans les monts Himalaïa; les deux autres se trouvent à Deuprag et auprès de Hourdvar.

La largeur donnée au Gange par notre auteur est évidemment exagérée, au moins dans la partie supérieure de son cours. Il est vrai cependant qu'après avoir reçu la Djemnah il devient considérable, et que dans les environs de son embouchure il arrive à une largeur de près d'une lieue, îles non comprises. A trente lieues de la mer il se divise, et forme un vaste delta que traversent nombre de petits bras, et qu'enferment les deux rameaux principaux, dits Megna (celle-ci se confond avec le Bramahpoutre, Catabéda des anciens) et Hougli. C'est ce grand delta que Pline appelle Modogalingam, probablement pour Mahacalinga.

Ptolémée nomme cinq embouchures du Gange, savoir:

Cambusum, embouchure occidentale du Gange ou Gandevari.

Magnum, embouchure du Ganga, confondue avec l'embouchure occidentale du Gange.

Pseudostomum.

Antibole, rivière d'Hourringotta.

Catabeda, Magna ou Bramapoutre.

CHAP. XXIII, page 58, ligne 11.

Indus incolis Sindus appellatus, in jugo Caucasi..... oceano infunditur. Effectivement le véritable nom de l'Indus est Sind ou Sint. Dans le nord de son cours cependant il porte les noms de, 1° Rilab, ou eau bleue; 2° Attok chez les indigènes, et Mekran chez les Occidentaux, lorsqu'il traverse les monts Tau.

Sa source, pour dire franchement les choses, n'est pas encore très-exactement connue. On la place généralement sur le revers occidental des monts Bélour; mais le fait est que quand on a remonté le fleuve jusqu'au delà des monts qui ferment au nord le Pendjab, on ne sait plus quelle branche on doit regarder comme la principale, question qu'il faudrait préalablement, et avant toute recherche ultérieure, décider d'une manière irrévocable.

Les quatre rivières célèbres nommées par Pline ne peuvent être considérées toutes comme des affluens directs. Nous ignorons si c'est ainsi qu'il les a vues toutes les quatre; ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moins les deux premières sont dans ce cas à ses yeux, et qu'il a tort pour l'une des deux.

Remarquons que, selon toutes les apparences, notre auteur n'a point pensé aux eaux tributaires de la rive droite, qui, 1° sont généralement moins majestueuses; 2° se rendent dans le Sindh supérieur, et par conséquent traversent des pays bien moins accessibles aux anciens, et bien plus rarement visités par eux.

Il s'agit donc ici des quatre rivières qui arrosent le Pendjab, et qui, avec le Sindh, ont donné naissance au nom même de Pendjab, ou cinq rivières.

Or, de ces quatre rivières, une seulement est affluent direct du Sindh; les trois autres se rendent dans cet affluent principal, et ne roulent leurs eaux dans le Sindh qu'après les avoir roulées dans les siennes.

A moins donc que l'on ne suppose que par les mots *quatuor alios adferentem..... tres* (sous-entendu *adferentem*), Pline n'ait

indiqué des rivières extrêmement petites, on doit admettre que Pline s'est trompé dans ce passage ; mais tout-à-l'heure nous allons expliquer son erreur, et montrer comment elle dérive de renseignemens à peu près exacts.

Les quatre rivières secondaires du Pendjab se nomment Behut, Chen-Ab, Ravei et Setledje (nous suivons ici l'ordre dans lequel elles se présentent de l'ouest à l'est) ; or, d'après les documens les plus exacts, selon nous le Chen-Ab reçoit le Behut, et plus bas le Ravei ; il tombe ensuite dans le Setledje, tributaire immédiat du Gange.

Dès-lors, qui empêche de dire, 1° que le Chen-Ab roule dans son sein les eaux de trois rivières (les siennes d'abord, puis celles du Behut et du Ravei), *tres defert amnes?* 2° que le Setledje roule en lui quatre rivières, *quatuor defert?* (Cf. cependant la fin de la note.)

Pline serait donc parfaitement exact, quoique un peu ambigu, si le Chen-Ab représentait le Cantabre, et si l'Hyphase se retrouvait dans le Setledje.

Or, l'identité de Cantabre avec Chen-Ab, Chent-Ab ne semblera plus chose douteuse si l'on songe à la manie qu'avaient les anciens de torturer les noms anciens pour les faire ressembler à ceux qu'ils connaissaient déjà. Travestir le Khen-Ab ou Khent-Ab en Cantabre était donc pour eux une transformation des plus naturelles et des plus innocentes.

Quant à l'Hydaspe, il est reconnu que c'est le Behut ; et comme incontestablement l'Acesines est le Ravei, l'Hyphase ne peut être que le Setlejde. Mais outre qu'il n'est nullement étrange qu'au sein de contrées si lointaines et si peu connues on se soit trompé sur l'importance relative des diverses eaux d'un même bassin, la ressemblance des noms Hydaspe et Hyphase (que probablement on prononçait Hyphasdes, Hypasdes, de telle sorte que les deux mots Ὑδάσπης, Ὑπάσδης n'étaient que des anagrammes l'un de l'autre) a pu aisément donner naissance à cette erreur.

Les deux deltas mentionnés par Pline ont été reconnus de nos jours ; le plus petit est à l'est, et représente Patale. Divers canaux secondaires parcourent les deux îles fluviales. Ptolémée

nomme sept branches principales, dont voici, selon M. Gossellin, les

NOMS ANCIENS.	NOMS MODERNES.
Sagapa...............	Rivière de Pitti.
Sinthum..............	Rivière de Darraoué.
Aureum...............	Rivière d'Haid-Jamani.
Chariphri............	Rivière Fetta.
Saparages............	Rivière Pongedami.
Sabalassa	
Lonibares............	Rivière d'Assarpour.

Nous joindrons à cette note les détails suivans sur les rivières du Panje-Ab. Ils sont extraits du *Voyage de Néarque*, trad. Billecocq.

Les cinq fleuves du Panje-Ab, qui se déchargent dans l'Indus, sont, en suivant leur ordre à commencer de l'ouest, l'Hydaspe, l'Acésines, l'Hydraotes, l'Hyphasis et le Saranges. Outre ces fleuves, Arrien, d'après Mégasthène, fait tomber le Sinarus dans l'Hydaspe, le Tootapus dans l'Acésines, et le Nendrus dans le Saranges; à la vérité, il déclare ne parler qu'avec défiance des deux derniers, attendu que les Macédoniens n'en eurent point connaissance; et quant au Sinarus et au Tootapus, c'est la seule fois qu'il en fasse mention. De ces cinq fleuves, l'Acésines est le principal: il reçoit l'Hydaspe à l'ouest; l'Hydraotes vient le joindre de l'est, ainsi que l'Hyphasis, le Saranges et le Nendrus, qui se jette pareillement de l'est dans ce fleuve, au rapport d'Arrien, avant qu'il se décharge dans l'Indus. En donnant la préférence à l'Hydaspe, et en mettant son nom le premier de tous, Ptolémée cause une confusion qui n'a pas laissé que d'embarrasser beaucoup, et les commentateurs et Mercator, qui a corrigé ses cartes: mais Arrien conserve à l'Acésines l'honneur de la primauté; il assure formellement que tous les autres fleuves perdent leurs noms en se joignant à lui, et que cette prééminence lui reste jusqu'au moment où il se jette dans l'Indus. L'opinion d'Arrien paraît d'autant plus vraisemblable, que le Chen-Ab moderne, qui n'est autre chose que l'Acésines des anciens, réclame encore aujourd'hui même cette prééminence.

Mais si Ptolémée s'est trompé dans une circonstance particu-

lière, il est d'accord avec Arrien et Strabon pour indiquer dans le même ordre les rivières du Panje-Ab ; et Pline, qui néglige de parler de quelques fleuves intermédiaires, n'avance rien qui contredise ces auteurs. Ainsi donc, sous ce rapport, la géographie ancienne est uniforme ; et si les modernes ne s'accordent pas, soit entre eux, soit avec eux-mêmes, nous devons imputer leurs méprises à cette variété infinie de dénominations sous lesquelles la plupart des rivières dont il s'agit sont désignées, ou bien à la diversité même des noms qu'elles reçoivent dans les divers langages, mogol, tatare, persan ou indou.

L'Hydaspe est le premier dans l'ordre établi ; c'est le Chelum des géographes modernes : il coule entre l'Indus à l'ouest, et l'Acésines à l'est. On peut citer ce fleuve comme l'exemple le plus remarquable de la variété de désignations dont je parlais tout-à-l'heure. Ptolémée ne nous sera pas moins utile ici que dans toutes les autres occasions ; il formera le point de rapprochement entre l'orthographe des Macédoniens et le sanskrit, distribuant la lumière de l'un et de l'autre côté, et brillant lui-même au centre comme l'astre qui la dispense.

Hydaspes, Arrien, Strabon et Ptolémée.

Bidaspes, Ptolémée.

Bedusta, le sanskrit, suivant l'Ayeen-Akbary.

Vetasta, le sanskrit, selon Tieffenthaler.

Dindana, au bas des montagnes de Kachemire (Tieffenthaler).

Chelum, persan ou mogol (Cheref-Eddin).

Zalam, Forster, etc.

Jalam ou *Jalum*, idem.

Djalam, idem.

Zeloom, entre Arungabad et Rotas (Tieffenthaler).

Jamad, d'une île ainsi nommée, et qui se trouve sur une partie de son cours (Tieffenthaler).

Behut, dans l'Indostan, suivant l'Ayeen-Akbary.

Telle est cette liste, qui présente douze noms pour un seul

fleuve, et qui suffit pour expliquer, et même pour rendre excusables les erreurs auxquelles aurait pu donner lieu une pareille variété. Toutefois, Zeloom, Zalam, Jalam ou Djalam, Chelum, sont la même consonnance modifiée par le *dj* persan. Dindana est un nom du fleuve dans une partie de son cours, et Jamad dans une autre. Behut est la dénomination en usage parmi les Mogols; elle a un rapport évident avec le Bedusta ou Vetasta du sanskrit, comme avec le Bidaspe ou Hydaspe des Grecs; et toutes ces ressemblances proviennent de la relation qui existe entre les voyelles *a* et *u* dans l'orthographe orientale, ou de l'affinité des consonnes *b* et *v* avec l'*h* aspirée.

D'Anville a pris ce fleuve pour l'Indus d'Arrien; une erreur première est devenue ainsi la source de toutes les autres: mais la position de l'Hydaspe est déterminée d'une manière trop précise dans l'Ayeen-Akbary, pour qu'on puisse à l'avenir commettre de semblables méprises. Nous y voyons que l'Hydaspe a sa source dans la province de Kachemire, et qu'il est navigable pour des vaisseaux de deux cents tonneaux, jusqu'à Syrin-Nagar, capitale de cette province. Arrien, ainsi que nous l'avons dit, fait tomber son fleuve Sinarus dans cette rivière; mais à quel endroit s'y déchargerait-il? serait-ce de l'est, ou de l'ouest? en dedans des limites de Kachemire, ou au bas des montagnes? c'est ce qu'il paraît impossible de découvrir; mais Arrien se fonde sur l'autorité de Mégasthène, et ne parle pas d'après les instructions des Macédoniens; il ne connaît rien de ce qui concerne Kachemire, et pourtant je crois apercevoir un certain rapport de ce nom avec celui de la rivière appelée Syrin-Nagar, qui est renfermée dans les limites de cette province. Quoi qu'il en puisse être, le fleuve, après avoir passé les montagnes, et être descendu jusqu'au Pergunnah de Shoor, joint l'Acésines au Chen-Ab, et vingt coss plus bas il reçoit le Ravei ou Hydraotes à Zufférabad: là, les trois rivières réunies prolongent leur cours à soixante coss au delà, et opèrent leur jonction avec l'Indus à Outche, l'Oxydracie des Macédoniens. Voilà ce que nous apprend l'Ayeen-Akbary, que le Doo-Ab, ou l'étendue de pays qui sépare l'Hydaspe de l'Indus, est désigné sous le nom de Sind-Sagur par les Mogols, et qu'on estime sa largeur de soixante coss ou cent

quatorze milles. Le terme moyen de cette largeur est pris, autant que je peux le reconnaître, au point où la route traverse le Doo-Ab, et, comme tel, il doit être évalué dans les calculs qui suivent. La largeur entière du Panje-Ab, en y comprenant tous les Doo-Abs depuis l'Indus jusqu'au Satludj, est fixée à cent quatre-vingts coss, ou environ trois cent cinquante milles. Les mesures positives font cette largeur de cent quatre-vingt-cinq coss.

Cheref-Eddin ne diffère pas beaucoup de l'Ayeen-Akbary; car il dit que le Chelum sort de la fontaine Vir, ou Syrin-Nagar, et qu'après avoir passé les montagnes il reçoit le nom de Dindana et de Jamad; il entre alors dans le Gen-Ave, et au dessus de Moultan les deux fleuves joignent le Ravei, qui baigne les murs d'un autre Moultan. Ces fleuves, ainsi réunis, sont encore grossis par le Biah, et le tout va se décharger dans l'Indus à Outche. La mention que fait Cheref-Eddin de deux Moultans s'accorde avec ce que nous connaissons des anciens Malles et du Moltan moderne; et il est digne de remarque que cet auteur, comme Arrien, fait arriver l'Hyphasis ou Biah dans le Chen-Ab avant que cette rivière opère sa jonction avec l'Indus.

Le second fleuve est:

L'*Acesines* ou *Akesines* d'Arrien, Pline, Strabon, Quinte-Curce.

Le *Chen-Ab* de l'indostan et de l'Ayeen-Akbary.

Le *Yen-Aub* ou *Chen-Aub* du persan et de Rennell.

Le *Gen-Ave* de Cheref-Eddin.

Le *Tchen-Ave* de d'Anville.

Le *Tchen-dar-Bargar* du sanskrit et de Tieffenthaler.

Le *Chun-der-Bahka* du sanskrit et de l'Ayeen-Akbary.

Le *San-da-Bala* de Ptolémée.

Le *Shan-Trou* de Bernier et de d'Anville.

A la seule inspection de ces dix noms différens, on aperçoit le rapport qu'ils ont pour la plupart les uns avec les autres, of-

frant tous, excepté l'*Akésines,* soit la syllabe *tchen,* soit une modification plus ou moins forte de cette syllabe ; et je ne puis m'empêcher de croire que c'est par erreur dans la manière d'entendre, ou bien par le désir d'adoucir un son rude et barbare, que les Grecs ont écrit *Ake-sin-es* pour *Akhen-ises,* ou *A-cesin-es* pour *Ab-tchenes.* Justin parle d'une tribu située sur ce fleuve, et qu'il appelle Hia-cen-sanas, nom dans lequel la syllabe prédominante se trouve conservée. La lettre initiale, venue jusqu'à nous par le moyen du *dj* persan, occasione toute cette variété qu'on remarque dans *djen, djan, tschan, tschen, chan, chen, chin, jen, gen, tchun, chun, shan, san.*

C'est à Ptolémée qu'appartient l'honneur d'avoir conservé cette consonnance : et soit que nous fassions dériver le *san-dabala* de ce géographe, de *san-ab* ou *chan,* soit que nous tirions tout le mot *sanda-bala* de *Chandabahka,* la correspondance du nom avec celui du fleuve en langue sanskrite est également facile à reconnaître. L'Ayeen-Akbary établit comme un fait certain que Chun-der et Bahka sont deux fleuves qui sortent de la même montagne, dans cette chaîne désignée sous le nom de Cutwar ou Kishtewar, et qui confondent leurs eaux et leurs noms. J'en conclus que c'est dans le second de ces fleuves que nous devons chercher le Tootapus d'Arrien, cette rivière que, d'après l'autorité de Mégasthène, l'historien grec fait arriver dans l'Acésines, presque dès le commencement de son cours.

De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acésines est le premier des fleuves du Panje-Ab ; tous sont d'accord sur ce point qu'il reçoit l'Hydaspe ou Chelum de l'ouest, et que l'Hydraotes ou Ravei vient le joindre de l'est. Quant à la question de savoir s'il reçoit de même le Biah et le Satludj, ou si ces rivières opèrent leur jonction avec l'Indus sans communiquer avec l'Acésines, c'est encore aujourd'hui un problème géographique. Arrien assure partout que l'Hyphasis, le Saranges et le Nendrus, c'est-à-dire le Biah, le Satludj et le Caûl, se réunissent à l'Acésines, soit directement, soit par l'intervention de l'Hydraotes : mais l'Ayeen-Akbary les fait décharger dans l'Indus sans le secours d'aucun fleuve intermédiaire, beaucoup au dessous de Moultan, et c'est là l'autorité sur la-

quelle se fonde le major Rennell. Tieffenthaler, si je le comprends bien, n'est pas conséquent avec lui-même ; car, dans un endroit, il s'accorde avec Rennell et l'Ayeen-Akbary, et dans un autre il prétend que le Biah et le Satludj vont se joindre au Ravei. Ce qui justifie le major Rennell d'avoir préféré l'autorité de l'Ayeen-Akbary à celle d'Arrien, c'est qu'Arrien convient lui-même qu'au delà de l'Hyphasis ou Biah, il n'a point de données positives sur lesquelles il puisse se régler, et qu'il ne suit plus ses guides macédoniens, mais seulement Mégasthène. De la Rochette s'est rangé, dans cette circonstance particulière, à l'opinion de d'Anville, et la position qu'il assigne à la ville d'Ayjodin, ainsi qu'aux pays adjacens, s'accorde mieux avec la marche de Tymour, telle qu'elle est rapportée par Cheref-Eddin, qu'aucun autre système topographique dont j'aie eu connaissance. Il est assez extraordinaire que d'Anville, qui se trompe plus souvent parce qu'il recherche les étymologies que parce qu'il les néglige, n'ait pas observé que Shan-Trou a la même racine que Shan-Ab (le Tchen-Ave de ce géographe). Mais c'est une erreur sur laquelle j'ai trop insisté.

L'Acésines a donc l'avantage, ainsi que je l'ai fait remarquer, de conserver son nom jusqu'au moment où il se joint à l'Indus. Arrien indique encore ce fleuve comme le seul du Panje-Ab qui ne soit guéable en aucun temps de l'année, tandis que tous les autres le sont après la saison des pluies. La province de Doo-Ab, qui sépare l'Acésines de l'Hydaspe ou Chelum, se nomme Jenhat ou Jenhut ; et sa largeur n'est estimée que vingt coss ou environ trente-six milles, quoiqu'il nous faille chercher dans cette province le royaume de Porus, et une population qui ait pu fournir à ce monarque indien une armée de quarante mille hommes. Quelque exagération qu'il paraisse y avoir dans ce dernier fait, raconté par les historiens, l'Ayeen-Akbary nous le confirme ; car, à une époque et dans un siècle où nous avons supposé que la population était diminuée, Aboul-Fazil assure que le contingent de troupes pour Jenhut est de trois mille sept cent trente hommes de cavalerie, quarante-quatre mille deux cents fantassins, et que le revenu de la province s'élève à 203,164 liv. sterlings (plus de cinq millions).

Le troisième fleuve est :

L'*Hydraotes* d'Arrien.

L'*Hyarotes* de Strabon et de Quinte-Curce.

L'*Iyrawutti* du sanskrit et de l'Ayeen-Akbary.

L'*Ivaratti* du sanskrit et de Tieffenthaler.

Le *Rhuadis* de Ptolémée.

L'*Adris* et *Adaris* des commentateurs de Ptolémée.

Le *Rave* ou *Ravee* du persan ou de l'indostan.

Il paraît, par cette liste, que, de la terminaison *ravatti, rawatti,* ou *rawutti,* dérivent le Rhuadis de Ptolémée et le Ravei des modernes; de même que l'Iyrawutti est l'Hyarotes de Strabon et l'Hydraotes d'Arrien. On le connaît mieux aujourd'hui comme la rivière de Lahore, ce qui rend plus extraordinaire l'erreur que d'Anville a commise, en plaçant Lahore sur l'Acésines, Lahore qui est une ville dont la célébrité égale presque celle de Dehly même. Les routes de Kâbôul, Candahâr, Attok et Moultan vont toutes aboutir à Lahore, comme à un centre placé entre chacune d'elles et la capitale; et la fameuse avenue qui se prolongeait dans une étendue de plus de trois cents milles, depuis cette ville jusqu'à Dehly, et qui ne subsiste peut-être plus que dans les pages de l'histoire, dépose non-seulement d'une communication habituelle, mais encore de l'importance des relations qu'entretenaient avec l'une et l'autre ville les voyageurs qui parcouraient cette route, ainsi que de leur nombre et de leurs richesses. La communication à l'ouest, de Nicée jusqu'à cette ville, telle que la reconnut Alexandre, est probablement toujours ouverte aujourd'hui. En effet, bien que la route depuis Attok traverse à présent Rotas dans une ligne plus septentrionale, le rapport que je démontrerai ci-après exister entre l'île de Jamad et Nicée, donnera à penser qu'un gouvernement établi dans cette île, soit qu'il fût tributaire d'un autre, soit qu'il jouît d'une entière indépendance, ouvrirait naturellement une route vers une capitale telle que Lahore; et comme une ligne tirée d'Attok au travers de Jamad est toujours plus directe que celle qui traverse Rotas, il ne semble pas impossible que,

dans les temps les plus reculés, cette ligne fût le moyen de communication. Qu'Alexandre soit véritablement parvenu jusqu'à Lahore, que cette ville existât de son temps, c'est de quoi nous avons des preuves assez fortes ; car le nom écrit *Lehaner*, à une époque déjà éloignée, était, dans les siècles plus anciens encore, *Lack-onore* et *Lo-pore; onore* et *pore*, étant des terminaisons qui expriment, en langue indienne, une ville ou une forteresse, nous fournissent une raison pour qu'Alexandre ait trouvé un Por-us sur l'Hydaspe, un second Por-us sur l'Hydraotes, prenant tous deux leur nom du pays qu'ils gouvernaient, comme Taxile de Taxila, et ayant perdu l'un et l'autre leur distinction naturelle, originaire, par le défaut d'attention des Grecs. Ainsi donc, dans Lo-pore, nom primitif de Lahore, nous pouvons conjecturer, avec quelque vraisemblance, que nous avons la ville du second Porus. Une remarque de Tieffenthaler confirme l'ancienneté de ce lieu ; il observe qu'une des douze portes de Lahore est appelée encore Taxili : il dit que cette porte est à l'ouest ; et il n'y a pas de doute que la route qui la traversait ne conduisît au Taxila des Macédoniens, comme les portes de Kâboul et de Dehly mènent à ces villes. Le médecin Bernier vint de Dehly à Lahore, à la suite d'un Omrah qui se rendait auprès d'Aurengzeb; et s'il avait été aussi curieux de recueillir des matériaux pour l'histoire et la géographie, que la connaissance particulière de la langue persane lui en facilitait les moyens, nous aurions pu recevoir de lui beaucoup d'instructions et de renseignemens très-utiles : mais il a rempli son livre tout entier des détails de la puissance et de la grandeur mogoles. La seule circonstance intéressante qu'il rapporte de Lahore est la décadence de cette ville causée par le changement du cours du Ravei, qui coule aujourd'hui à quelques milles de distance. Tavernier dépose également de ce fait ; et peut-être n'a-t-il rien qui doive nous sembler extraordinaire, lorsqu'il s'agit de fleuves dont le débordement est toujours occasioné par les pluies périodiques qui inondent le pays. Tieffenthaler parle d'un canal qu'on a creusé depuis, du fleuve jusqu'à la ville : mais a-t-il produit l'heureux effet de rendre à Lahore sa première splendeur? C'est ce qui me paraît fort douteux. Lahore était encore une

place importante sous l'empire de Nâdir-Schah ; mais ce conquérant la perdit par trahison. Elle se trouve aujourd'hui en la possession des Siks, qui sont, dans le siècle actuel, les déistes et les démocrates de l'Indostan. Cheref-Eddin, géographe toujours exact lorsqu'il suit Tymour dans sa marche, s'est trompé en confondant le Biah avec le Ravei, erreur dans laquelle je n'ai pu me persuader qu'il fût tombé, que lorsque j'ai reconnu qu'il avait placé Lahore sur le Biah. Le Ravei, au rapport de Bernier, est aussi large que la Loire; mais cela dépend de la saison où l'on voit ce fleuve. Quoi qu'il en soit, les vaisseaux construits sur le Ravei à Lahore sont grands et très-propres à la navigation en mer, non pas, à la vérité, par la manière dont ils sont bâtis, mais par leur force et leur volume.

La province qui sépare le Ravei du Chen-Ab se nomme Retchna ; elle a trente coss de largeur.

La quatrième rivière du Panje-Ab est :

L'*Hyphasis* d'Arrien.

L'*Hypasis* de Pline (liv. VII, chap. 17).

L'*Hypanis* de Strabon (liv. XV).

Le *Beascha* du sanskrit et de Tieffenthaler.

Le *Beypasha* du sanskrit et de l'Ayeen-Akbary.

Le *Bibasis* ou *Bipasis* de Ptolémée.

Le *Beah, Bea, Beand, Biah* du persan ou de l'indostan.

Le Bipasis de Ptolémée est encore ici le point de rapprochement entre le Beypasha du sanskrit et l'Hyphasis des Macédoniens, qui fixent constamment les bornes de leur expédition à ce fleuve. L'erreur de d'Anville, qui le place le dernier dans l'ordre où il range les rivières du Panje-Ab, a malheureusement entraîné Bernouilli, Tieffenthaler et de la Rochette dans son système, ce qui est d'autant plus extraordinaire que tous ils reconnaissent le Setledj, et pourtant ils n'ont pu découvrir que la quatrième rivière, quelle qu'elle fût, devait être le terme de l'expédition. Cette rivière prend sa source dans le Pergunnah de Shoor, et sort de cette partie de la chaîne septentrionale nommée

Keloo, puis va joindre le Setledj ou Satludj, près de Feerouz-Poor. Au dessous de cette jonction, le fleuve se partage de nouveau, près d'Ayjodin, en quatre branches appelées Har, Haray, Doond et Hoorny. Ces quatre divisions se réunissent encore en approchant de Moultan, et, selon Rennell, se déchargent dans l'Indus, environ à cinquante milles au dessous de cette ville. Arrien, ainsi que je l'ai déjà observé, les fait arriver jusque dans l'Acésines ou Chen-Ab. Son autorité est suivie par de la Rochette. Dans quels écrivains modernes ce dernier a-t-il trouvé la confirmation du système d'Arrien? Je ne le devine pas, à moins que ce ne soit dans Cheref-Eddin, qui fournit, il est vrai, une preuve directe; car l'Ayeen-Akbary, bien qu'il semble implicitement favoriser l'opinion du major Rennell, manque de précision au moment même où la précision devient le plus nécessaire. Entre le Ravei et cette rivière, Alexandre soumit les Cathéens, mais dans une position beaucoup plus basse que celle où passait la route depuis Lahore, ainsi que je le conclus de l'erreur de Strabon, lequel a confondu les Cathéens avec Sopithès, dont le territoire était situé, à n'en pas douter, près du confluent des deux rivières, quel que puisse être le lieu où ce confluent sera fixé ci-après.

Ici l'armée refusa de continuer sa marche : mais Alexandre, qui s'était procuré des renseignemens relatifs à l'existence d'un royaume puissant, situé sur les bords du Gange, royaume que nous retrouvons jusqu'à un certain point dans les différentes divisions de l'empire moderne; Alexandre, dis-je, ne pouvait se rassasier de conquêtes. La révolte, après tout, se borna à une désobéissance momentanée des Macédoniens : ils firent entendre des plaintes et manifestèrent de la mauvaise humeur; mais aucun excès ne fut commis; et le parti que prit le roi d'acquiescer à leur demande prouve que sa prudence égalait son courage. En cet endroit donc, comme au terme de ses progrès, il éleva des autels, et retourna vers l'Hydaspe, sur lequel il devait s'embarquer avec ses troupes et aller reconnaître l'Indus à son embouchure.

De la Rochette a placé ces autels sur le Setledj, et au point où la route de Lahore à Dehly traverse ce fleuve; mais ils furent

construits sur le Biah, non sur le Setledj, et plus bas que cette route, si la position des Cathéens est exacte.

La province qui sépare le Biah du Ravei se nomme Bari, et n'a que dix-sept coss de largeur; le nombre des troupes, qui excède cent soixante mille hommes, et le revenu considérable de cette province, marquent une population capable d'opposer la résistance qu'Alexandre éprouva dans le pays. Là se terminèrent ses conquêtes; et mon objet n'est pas d'aller plus loin. Mais comme il reste encore une rivière pour compléter la série des fleuves du Panje-Ab, il ne peut être inutile ni désagréable pour le lecteur de la connaître tout entière, ainsi que la liaison des parties de ce tout entre elles.

La cinquième rivière est donc :

Le *Saranga* ou *Saranges* d'Arrien.

L'*Hesudrus* de Pline.

Le *Zadadrus, Zaradrus, Zardrus* de Ptolémée.

Le *Shatoodes, Shetoodes* du sanskrit et de l'Ayeen-Akbary.

Le *Satludj, Setlooge* et *Satluz* de Tieffenthaler.

Le *Setlej*, *Setledge* de Rennell.

Le *Seteluj* du persan et de l'indostan.

Dans le Shetoodes du sanskrit, nous trouvons l'Hesudrus de Pline; et dans le Satludj ou Satluz, le Zardrus de Ptolémée. Anquetil du Perron nous apprend que Zardluz est l'orthographe propre de ce nom en langue persane, et que le mot écrit en caractères grecs donnerait nécessairement Zardrus. La source de cette rivière est fort éloignée au nord-est, dans les montagnes de Ohaloo : en descendant de ces montagnes, il précipite son cours jusqu'à Feerouz-Poor, où il reçoit le Biah; et les deux fleuves, ainsi réunis, vont se décharger, soit dans le Chen-Ab, soit dans l'Indus lui-même, comme je l'ai déjà fait remarquer. Arrien parle d'une rivière nommée Hesudrus, qui se joint au Saranges; mais il ne nous donne aucun indice particulier, à l'aide duquel nous puissions découvrir quelle est cette rivière. Peut-être est-ce le Caûl qui, selon de la Rochette, sort du Setldej, puis

va s'y rejoindre, ou qui, suivant d'autres auteurs, a une source séparée, et vient du nord-est se réunir à ce fleuve. Comme Arrien déclare n'avoir que des doutes sur tout ce qui concerne la géographie par delà l'Hyphasis, et que, dans le fait, nous n'avons aucun intérêt à déterminer le véritable cours du Setledj, il devient assez inutile de pousser plus loin ces recherches. Je me contenterai d'ajouter que Ptolémée joint le Zardrus avec le Bipasis, c'est-à-dire le Setlej avec le Biah, et fait arriver leurs eaux ainsi confondues, non pas dans l'Indus, mais dans le Chen-Ab.

La province qui sépare le Setledj du Biah, est nommée Beyt Jalindhar; elle a cinquante coss de largeur.

Tel est l'ordre dans lequel se suivent les cinq fleuves du Panje-Ab; et lorsque l'Ayeen-Akbary en compte six, soit dans la province de Lahore, soit dans Moultan, c'est toujours en y comprenant l'Indus, sans admettre jamais le Setledj comme composé de deux rivières. Cette énumération de noms sera de quelque utilité pour la géographie, en ce qu'elle préviendra toute espèce d'erreur à l'avenir; non que je croie en avoir complété la liste, car il est probable que les voyageurs qui, par la suite, traverseront ce pays en différentes latitudes, parviendront à recueillir un plus grand nombre de noms de localités; mais c'est un cadre qui pourra être rempli à mesure que les découvertes futures en fourniront les moyens. Aucun intérêt ne nous attache donc aujourd'hui à cet objet, qui n'est que secondaire. Toutefois on doit regarder comme digne, jusqu'à un certain point, de la curiosité des savans, un travail qui prouve l'analogie des dénominations données par les Macédoniens à ces fleuves, toutes défigurées qu'elles sont avec leurs noms naturels, et qui offre un échantillon, si je puis m'exprimer ainsi, du succès avec lequel les personnes versées dans la connaissance des langues orientales peuvent se livrer à des recherches plus approfondies.

Mais, après avoir conduit chacune de ces rivières dans l'Indus, j'estime que quelques observations générales sont nécessaires pour le complément de mon travail. Les sources de tous les fleuves qui se déchargent dans le grand canal de l'Indus, sont placées au midi de cette longue chaîne de montagnes, appelée

Hindoo-Khoo, qui sépare la Tartarie de l'Indostan. L'Indus lui-même, à ce que prétendent le major Rennell et l'Ayeen-Akbary, coupe cette chaîne, comme le Gange et le Burhampootes; sa dernière source reste toujours inconnue. La chaîne de montagnes qui se prolonge par Candahâr, le Paropamisus des anciens, et la résidence des Aghvans ou Afghans de nos jours, s'étend vers le nord jusqu'à Kâboul, et recèle la source de ces rivières qui viennent de l'ouest se jeter dans l'Indus; si cette chaîne est coupée par l'Indus, elle s'élève encore du côté oriental de ce fleuve, et, se partageant pour former un cercle autour de Kachemire, elle laisse échapper le Chelum ou Hydaspe de sa partie septentrionale, tandis que, de sa partie méridionale, sortent l'Acésines, l'Hydraotes et l'Hyphasis. Les montagnes qui couvrent Kachemire à l'est, paraissent se diviser de nouveau en deux chaînes, nommées Tchamon par Cheref-Eddin et Jemma par les modernes. Entre ces deux chaînes de montagnes est la route que suivit Tymour dans son retour de Dehly; c'est aussi dans leur sein que nous devons trouver, selon toute probabilité, les sources du Setledj.

Les pluies qui tombent dans ces montagnes grossissent tous les fleuves qui joignent l'Indus de l'ouest ou de l'est, environ vers le solstice d'été; et c'est ce qui fit qu'Alexandre et Tymour, lesquels avaient formé l'un et l'autre le plan d'une campagne d'été, éprouvèrent tous les inconvéniens de la saison d'hiver. On peut indiquer Moultan comme la limite au delà de laquelle ces pluies ne s'étendent pas; et depuis Moultan, l'Indus, comme le Nil, coule vers la mer à travers un pays que rafraîchissent rarement des ondées bienfaisantes, ou une rosée salutaire, et qui semble condamné à une stérilité éternelle, si l'on en excepte toutefois une langue de terre étroite qu'arrosent les eaux du fleuve.

En suivant la flotte dans sa navigation à travers cette partie abandonnée, il est difficile de découvrir une situation topographique pour les tribus qu'Alexandre trouva à conquérir. Nous recueillerons bien à ce sujet quelques lumières éparses dans l'Ayeen-Akbary, dans les ouvrages de d'Anville et du major Rennell; mais, à moins de supposer qu'un meilleur gouvernement et

une plus grande industrie avaient produit de son temps une population supérieure en nombre à celle dont nous parlent les relations des auteurs ou voyageurs modernes, la conquête dut être un objet de très-peu d'importance pour ce héros.

Mon intention a été de démontrer que l'ordre des fleuves du Panje-Ab est le même dans Arrien, Ptolémée et l'Ayeen-Akbary, et que les noms conservés dans Ptolémée correspondent tous à ceux du sanskrit. Pour que la preuve fût complète, il fallait se reporter à une époque où le sanskrit était la langue naturelle du pays, où la communication avec des peuples étrangers ne l'avait point encore altéré, où enfin les invasions des Grecs, des Tatares ou des Perses, n'avaient pas produit encore le fâcheux effet de le corrompre. Je conclus de tout ceci que les divers noms de ces fleuves, vérifiés d'après Ptolémée, Arrien et le sanskrit, sont tels que les présente le tableau suivant :

ARRIEN.	PTOLÉMÉE.	LE SANSKRIT.
Hydaspes	Bidaspes.	Bidasta ou Bedusta.
A-Kesin-Es.	Sandabala.	Chemdar-Bahka.
Hydraotes.	Rhuadis	Izrawutti.
Hyphasis.	Bipasis	Beypasha.
Saranges.	Zadadrus (Hesudrus, dans Pline.)	Shatoodes ou Satludj.

Chap. XXII, page 56, ligne 18.

1°. MONTS MALÉES.

Quorum mons Maleus, in quo umbræ ad septentrionem, etc... Persenos montes. Il s'agit ici certainement des monts Ghaîtes occidentaux qui, situés à l'ouest du plateau du Dekhan, s'étendent de vingt degrés trente minutes de latitude nord à sept degrés cinquante-six minutes par soixante-onze degrés quarante minutes et soixante-quinze degrés douze minutes longitude est. On évalue leur hauteur moyenne à huit mille quatre cents pieds au niveau de la mer ; quelques-uns s'élèvent infiniment au dessus.

Ce que dit Pline de la direction de l'ombre six mois au nord et six mois au sud, n'est que très-légèrement exagéré, vu l'extrême voisinage de la partie sud de cette chaîne et de l'équateur. Au reste, le nom de Malée, que notre auteur donne aux Ghauts, est un nom générique, *mala* en indien signifiant montagne. De là les noms de Malvah et de Malabar (Malé dans Cosmas, Malaïaca dans la langue des indigènes) donnés à diverses parties de la côte et celui de Malayes que portent les habitans.

2°. ÉMODES.

Les autres Émodes sont, comme l'indique le nom, les Hémat, Himmaleh, Himâla, Himia, Himâva, Himalaïa, célèbres aujourd'hui par leur élévation qui n'a point de pareille sur le globe : vingt-cinq sommets de cette chaîne surpassent en hauteur le Chimboraço (Voyez *Revue encyclopédique*, tom. XIII, pag. 459, et *Asiat. Research.*, tom. XIV, n° 6). Ce vaste système de monts que l'on peut regarder comme le noyau de toutes les chaînes de l'ancien continent, et qui étend au loin ses longs rameaux sous les noms d'Imaüs, Mustag, Hémus, Hymette, n'est pas moins remarquable par le privilège qu'on semble lui reconnaître aujourd'hui d'avoir été le berceau commun des peuples et des religions, si tant est que, comme beaucoup de savans semblent aujourd'hui disposés à l'admettre, les religions et les peuples descendent d'un même centre.

3°. PAROPAMISES.

Les Paropamises se trouvent encore désignées dans la géographie moderne par ce nom, que cependant on restreint d'ordinaire à la chaîne de montagnes qui s'étend entre Hérat et Banian, en traversant diagonalement le Khoraçan actuel, et qui, par conséquent, unit les monts Turok aux Indou-Koch. On ne peut douter que les anciens n'aient compris sous cette dénomination, et les Paropamises des modernes, et l'Indou-Koch, au moins jusqu'à la rivière de Kachgar. Beaucoup de sommets de cette chaîne conservent des neiges éternelles ; c'est à elles que la Bactriane et la Sogdiane, placées du trente-cinquième au quarante-unième degré de latitude nord, ont dû, chez les anciens,

leur réputation de septentrionalité. En effet, outre l'élévation déjà assez considérable du sol, on doit remarquer que ces montagnes, placées au sud des deux contrées en question, interceptaient les vents du sud. Quant aux détails de la chaîne, on ne doit pas omettre que la célèbre Nisa de la mythologie grecque est probablement, ou un sommet particulier, ou un fragment des Paropamises. Nisa avait été placée tour à tour dans l'Égypte, dans l'Arabie; Euripide lui-même, en voulant soumettre le monde entier à son Bacchus, n'avait pu le conduire que jusqu'aux murailles de Bactres, quand les conquêtes d'Alexandre, apprenant à l'occident civilisé l'existence d'une ville de Nisa, donnèrent lieu à la fable qui nous montre dans Bacchus le conquérant de l'Inde. Des savans profonds, à l'aide de ce mot, mais peut-être trop peu en garde contre la séduction des artifices étymologiques, ont reconnu dans *Deva-Nicha*, ou le dieu de Nicha, le Διόνυσος des Grecs. Le célèbre mont Mérou, colonne et axe du monde, a été la cuisse (μηρός) où fut enfermé Bacchus; ce que, du reste, les anciens pressentaient ou affimaient déjà. (*Voyez* PLINE même, dans ce livre, page 64, lign. 12 et 13.) *Siva* et *Baghis* donnent, par leur combinaison, le mystique surnom de Sebazius; Bacchus est le même nom que Baghis: enfin, qui ne distingue, ou du moins qui ne soupçonne dans ces noms de Paropamises, Paropanises, Parnisse, les monts (*Parveti*) Nisa ou Nicha? Voir Müller (*Gl. d. alt. vielk.*), Gœrres (*Mythengesch.*, tome I, page 47, note 1), Langlès (*Recherches asiatiques*, tome I, pages 261, 268, etc., etc.).

CHAP. XXIII, page 64, ligne 6.

Etenim plerique, etc. Effectivement, dans les temps anciens, on a regardé comme faisant partie de l'Inde beaucoup de contrées à l'ouest du Sind; et même, de nos jours, nous trouvons des Indiens jusque dans les provinces de la Perse, particulièrement dans le Mékran, pays que les géographes orientaux comprennent souvent dans leur Sindistan.

Nous allons donner ici, d'après M. Gossellin, la description des côtes indiques de l'Indus au Gange, c'est-à-dire le nom des

lieux principaux, avec les points modernes correspondans, et l'indication des distances.

I.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 700.
		Minutes.	Stades.
Lonibarc Indi ostium....	Embouchure de l'Indus à Assarpour...........	0	0
Bardaxima civitas.......	Sundar, port de Bardiano..	27	315
Syrastra vicus..........	Vers le fond du golfe de Cutch................	100	1,167
Monoglossum emporium..	A l'embouchure de la rivière de Morwée......	150	1,750
Mophides fluvius........	Rivière de Noanagar.....	172	2,007
Pacidare oppidum.......	....	»	»
Namadus fluvius........	Rivière de Canswa.......	317	3,698
Malæum vel Balæum prom.	Pointe de Din............	377	4,398
Camane...............	Kerrah................	447	5,215
Nusaripa...............	Vers la pointe Groapnaut.	485	5,658
Pulipula..............	Vis-à-vis Pulo-Péram....	514	5,997
Supara................	....	»	»
Goaris fluvius..........	Embouchure du Mahi, ou fleuve de Godra.......	576	6,720
Dunga...............	Gungar................	615	7,175
Binda fluvius..........	Embouch. du Nerbuddah.	677	7,898
Simylla emporium et prom.	Cap et port de Souhali, près Surate...........	710	8,283

II.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 700.
		Minutes.	Stades.
Simylla emporium et prom.	Cap et port de Souhali, près Surate...........	0	0
Hippocura............	....	»	»
Balipatna..............	Baçaim................	112	1,307
Mandagara.............	Dabul..................	203	2,368
Byzantium.............	Rajapour..............	263	3,068
Chersonnesus..........	Presqu'île de Dewgur....	303	3,535
Nanaguna fluvius........	Dans la baie de Goa.....	348	4,060
Armagara..............	Sur le cap Ramas.......	374	4,363
Nitriæ emporium........	Carwar................	394	4,597
Tyndis civitas..........	Toundry...............	425	4,958

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 700.
		Minutes.	Stades.
Bramagara		»	»
Callicaris extrema		»	»
Modiris (vel Muziris) emp.	Mulki	516	6,020
Pseudostomus fluvius	Rivière de Mangalor	530	6,183
Podoperura		»	»
Semne		»	»
Coreura	Corry	622	7,257
Bacare	Parone	672	7,840
Baris fluvius	Rivière de Cranganor	700	8,167
Melenda	Cochin	723	8,435
Elancorum emporium		»	»
Cottiara metropolis	Anjenga	813	9,485
Bambala	Belingoum	847	9,882
Comaria prom. et civitas	Cap et forter. de Comorin	885	10,325
INSULÆ.	ÎLES.		
(Simylla promontorium)	Cap de Souhali	0	0
Milizigeris insula	Ile de Bombay	135	1,574
Heptanesia insula	Ile de Sunderdon	314	3,663
Tricadiba insula	Ile de Goa	348	4,060
Peperina	Ile d'Onor	437	5,098
Trinesia insula	Iles et rocs de Parméra	610	5,950
Leuce insula	Ile ou roc des Sacrifices	523	7,268
Nanigeris insula	Ile d'Enéiam	850	9,917

III.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Comaria prom. et civitas	Cap et forter. de Comorin	0	0
Sosicure	Idinjacarey	30	556
Colchi emporium	Coïl-Patnam	56	1,037
Solenus fluvius	Veyp-Arrou	87	1,611
Cory vel Calligicum prom.	Cap de Ramanan-Cor	145	2,685
Cory insula	Ile de Ramanan-Cor	»	»

IV.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Cory vel Calligicum prom.	Cap de Ramanan-Cor....	0	0
Argari civitas...	Artingari.............	14	259
Salur emporium.........	Shatur................	26	481
Nigama metropolis......	Néga-Patnam..........	73	1,352
Thelchyr..............	Tolesca-Patnam.........	107	1,981
Curura vel Corula civitas.	A l'emb. sept. du Cavéry, nommée Colh-Ram....	165 »	3,056 »

V.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Curura vel Corula civitas.	Pointe de Callimère, prise pour Curura..........	0	0
Chaberis fluvius.........	Embouchure du Cavéry, à Néga-Patnam........	21	389
Chaberis emporium......	Cavéry-Patnam.........	49	907
Sobura emporium.......	Subarayen.............	120	2,222
Poduce emporium.......	Emb. de la riv. de Carvé-Pondi ou du Paliar....	130	2,407
Melange emporium......	Méliapour ou Sem-Thomé.	169	3,130
Tyna fluvius............	Rivière d'Arimégon......	225	4,167
Cottis.................	Cotta-Patnam..........	233	4,315
Maliarapha............	A l'embouchure de la riv. de Maréla...........	304	5,630
Mæsolus fluvius.........	Emb. occid. du Krichna..	364	6,741
Contacossyla emporium...	Cotta-Pollam...........	384	7,111
Coddura...............	Gundur, près du lac Colair.	416	7,704
Allosygne emporium.....	Ellor, près du lac Colair..	456	8,445
Locus unde solvunt in Chrysen navigantes........	Sortie du lac Colair près de Muglatore......... ..	491	9,093
Palura civitas...........	Palicoïl ou Palicole......	513	9,500

VI.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Palura civitas..........	Pointe de Kallimère, prise pour Palura..........	0	0
Nanigæna..............	Néga-Patnam...........	21	389
Caticardamna...........	Karical...............	33	611
Cannagara..............	....	»	»
Manda fluvius..........	Marcana, rivière........	115	2,130
Cottobara..............	....	»	»
Sippara................	....	»	»
Tyndis fluvius..........	....	»	»
Mapura................	Mopur, entrée de la rivière.	250	4,630
Minagara..............	Sinagrua-Paléam........	288	5,333
Dosaron fluvius.........	....	»	»
Cocala................	Sicca-Collam...........	382	7,074
Adamas fluvius.........	Embouchure du Krichna à la pointe de Divi......	399	7,389
Cosamba..............	Kaumbole, près du lac Colair................	442	8,185
Cambusum Gangis ostium.	Embouch. occid. du Ganga ou Gandewary........	493	9,130
Palura civitas...........	Palikoïl ou Palicole......	513	9,500
Magnum Gangis ostium..	Emb. du Ganga, prise pour l'embouchure occidentale du Gange............	528	9,778
Camberichum Gangis ost.	....	»	»
Tilogrammum civitas....	....	»	»
Pseudostomum Gangis ost.	....	»	»
Antibole Gangis ostium..	Ancienne emb. du Gange, nommée rivière d'Houringotta............	»	»
Pentapolis.............	....	640	11,852
Catabeda fluvius........	Embouchure du Megna, ou Brama-Poutrèn........	750	13,889
Baracura emporium......	Berracoum.............	820	15,185
Tocasanna fluvius.......	Rivière de Ramou.......	883	16,352
Sambra civitas..........	....	»	»
Sadus fluvius...........	Rivière d'Aracan........	972	18,000
Sada civitas............	Embouchure d'une rivière	1,020	18,889

VII.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Sada civitas............	Embouchure d'une rivière.	o	o
Barabonna emporium....	....	»	»
Temala fluvius..........	....	»	»
Temala civitas..........	A l'embouchure de la riv. de Dombac..........	190	3,519
—	—	—	—
Temala civitas..........	A l'embouchure de la riv. de Dombac..........	o	o
Tacola emporium.......	Dans la baie de Négraïs..	87	1,611
Pour les détails interméd., *voyez* le tabl. n° VIII.			
—	—	—	—
Tacola emporium.......	Dans la baie de Négraïs...	o	o
Zabæ civitas...........	Tavai.................	480	8,889
Pour les détails interméd., *voyez* le tabl. n° IX.			
—	—	—	—
Zabæ civitas...........	Tavai.................	o	o
Catigara Sinarum statio .	A l'embouchure de la riv. de Chétigua..........	195	3,611
Pour les détails interméd., *voyez* fin du tabl. n° IX, et les tabl. n°s X, XI.			

VIII.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 500.
		Minutes.	Stades.
Talmala civitas.........	A l'embouchure de la riv. de Dombac..........	o	o
Promontorium post ipsam.	Pointe de Négraïs.......	87	725
Sabara civitas..........	A l'embouchure de la riv. de Barago..	167	1,392
Besynga emporium......	A l'embouch. d'une rivière près l'île Buga........	350	2,917
Besynga fluvius.........	Rivière de Choki........	380	3,167
Berobæ civitas..........	....	»	»
Promontorium post ipsam.	....	»	»
Tacola emporium.......	Dans la baie de Bangri...	840	7,000

IX.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 500.
		Minutes.	Stades.
Tacola emporium.......	Dans la baie de Bangri...	o	o
Promont. post Tacolam..	....	»	»
Chrysoana fluvius.......	....	»	»
Sabana emporium.......	Sama Saminang, près du cap d'Oulor et des îles Sambilong..............	485	4,042
Palandas fluvius.........	....	»	»
Malæucolon promont....	Près de Malaca.........	675	5,625
Attabas fluvius.........	....	»	»
Coli civitas.............	....	»	»
Perimula.............	....	»	»
Perimulus sinus.........	....	»	»
Saramande.............	....	»	»
Pagrasa..............	....	»	»
Sobannus fluvius........	....	»	»
Pithonobaste emporium..	....	»	»
Acadra................	....	»	»
Zabæ civitas...........	....	»	»
Magnum promontorium..	Pointe de Ligor.........	1,505	12,542

X.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Magnum promontorium..	Pointe de Ligor.........	o	o
Thagora...............	....	»	»
Balonga metropolis......	....	»	»
Throana...............	....	»	»
Daona fluvius..........	....	»	»
Corgatha metropolis.. ..	....	»	»
Sinda civitas...........	Cini..................	264	4,889
Pagrasa..............	....	»	»
Dorius fluvius.........	....	»	»
Aganagara............	....	»	»
Serus fluvius..........	Embouchure du Ménam..	430	7,963
Limes magni sinus versus Sinas...............	Emb. de la riv. d'Ogno...	468	8,667
Aspithra fluvius........	Rivière de Chantéban....	575	10,646
Bramma civitas.........	....	»	»
Ambastus fluvius........	....	»	»
Rhabana civitas.........	A l'emb. de la riv. Ménotte.	745	13,796
Senus fluvius...........	Rivière de Cancao.......	780	14,444
Notium promontorium...	Pointe de Camboja......	879	16,278

XI.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Notium promontorium...	Cap de Martaban........	0	0
Ferinus sinus...........	Golfe de Martaban......	50	926
Satyrorum promontorium.	Cap Quekmi...........	125	2,315
Sinarum sinus...........	Vers l'embouchure de la rivière de Tavai........	230	4,259
Cotiaris fluvius.........	Emb. mér. du Tama-Sérim.	356	6,593
Catigara Sinarum statio...	Emb. de la riv. de Chétigua.	405	7,500

Chap. XXIV, page 66, ligne 7.

Taprobanen alterum..... Hœc comperta de Taprobane. Quoi qu'en dise Poinsinet, Taprobane ne peut être autre que Ceilan. C'est ce que prouvent positivement,

1°. Leur voisinage d'une côte indostanique (voisinage tel, que des montagnes qui dominaient l'île on apercevait les montagnes du continent, et sans lequel d'ailleurs il eût été impossible aux anciens d'y arriver);

2° L'identité de Taprobane et de la Sielen-Dive, de Cosmas l'indicopleuste (or, *Dive*, en sanskrit et dans toutes les langues indiennes, signifie île; Sielen-Dive est donc l'île Sielen ou Ceilan, dont on reconnaîtra maintenant avec la plus grande facilité les lettres radicales sous les formes plus ou moins altérées de *Serandives* d'Ammien Marcellin, *Serandib* ou *Serendib* de l'arabe, et même *Simunda,* lisez *Silunda,* de Ptolémée, Pline, etc.);

3°. La suite des positions déterminées par M. Gossellin, et par le tableau desquelles nous terminerons cette note.

Outre les noms ci-dessus indiqués, Ceilan a porté ceux de *Salabha*, ou île riche (que l'on reconnaît dans le Salike de Ptolémée), et de *Langa* en sanskrit. On la nomme vulgairement Singala ou Chingala, c'est-à-dire île des lions : de là le nom de Chingulais donné aux habitans.

Quant aux renseignemens donnés, ou soi-disant, par les am-

bassadeurs de la Taprobane, « ces détails, dit Gossellin, renferment des fables et des méprises évidentes, dont une partie doit être attribuée à la fausse interprétation donnée par les Romains aux récits des ambassadeurs de la Taprobane.

« Il n'est pas vraisemblable, par exemple, qu'ils aient dit que de leur île ils découvraient le pays des Sères par delà les monts Émodes. De Ceilan à ces montagnes, qui font partie de la grande chaîne que traverse le Gange pour entrer dans l'Inde, il y a quatre cent vingt lieues en ligne droite, et plus encore jusqu'à Séri-Nagar, l'ancienne Sara, capitale du pays des Sères de la Scythie, dont Pline veut parler dans cet endroit. Une pareille distance serait seule un motif suffisant pour persuader que des insulaires, habitans d'un pays très-chaud et très-fertile, devaient ignorer jusqu'au nom d'une contrée placée au milieu des hautes montagnes du Tibet, où le froid est si rigoureux : cette contrée, d'ailleurs, n'offrait aux commerçans d'alors, comme à ceux d'aujourd'hui, que des pelleteries et des laines, dont les Taprobaniens n'avaient aucun besoin.

« Il faut donc qu'il soit ici question d'un peuple de Sères fort différent de celui de la Scythie et de celui du Ser-Hind. Les Sères qu'avait visités le père de Rachias devaient exister dans le continent de l'Inde qui avoisine Ceilan; et, en effet, les lieux qu'ils habitaient nous sont indiqués par les noms de Séra, que portent encore aujourd'hui une ville et une province entière de Maissur, situées au delà des montagnes qui terminent, à l'ouest, les plaines du Carnate. Ces montagnes sont à environ quarante lieues de Ceilan, et il est possible qu'on les découvre des hauteurs de cette île. Ainsi, tout annonce évidemment que Pline, trompé par la répétition du nom de Sères, confond ici en une seule nation les différens peuples de ce nom, et c'est lui qui, en attribuant aux Sères du Maissur les mêmes mœurs qu'aux Sères de la Scythie, a cru voir les monts Émodes dans les montagnes du Carnate, dont parlaient les ambassadeurs de la Taprobane.

« Les Sères dont il est question pouvaient bien, il y a dix-huit siècles, ne pas être confinés dans la seule province qu'ils occupent maintenant ; et nous croyons entrevoir des vestiges d'une

domination plus étendue dans les noms qu'ils semblent avoir laissés à Séringa-Patnam, capitale actuelle du Maissur, et à la ville de Séringham, située sur le fleuve Cavéry, au sommet du delta formé par ses embouchures.

« On doit mettre au rang des fables, ou plutôt au nombre des choses mal comprises par ceux qui interrogeaient les ambassadeurs de la Taprobane, les phénomènes rapportés sur le lever et le coucher du soleil, sur la direction des ombres, sur la disparition de la lune pendant les deux tiers de sa révolution, sur leur étonnement à la vue des Pléiades et de la grande Ourse. De leur temps la claire des Pléiades avait environ 16° 15′ de déclinaison boréale ; elle s'élevait par conséquent, sur l'horizon du centre de Ceilan, d'environ 81° 35′ ; et il était impossible que cette constellation y fût inconnue. La grande Ourse se couchait pour cette île. Les Taprobaniens auront remarqué à Rome qu'elle y restait visible pendant toutes les nuits, et ils ont pu être frappés de ce phénomène après avoir vu disparaître, durant leur voyage, Canope et les autres étoiles comprises entre le quarante-huitième et le quatre-vingt-deuxième degré sud. Quant à la direction des ombres, ils peuvent avoir dit que chez eux elles se prolongeaient, vers le nord, pendant environ sept mois ; vers le midi, dans le reste de l'année ; et, sous cet aspect, leur rapport était exact.

« Les renseignemens qu'ils donnèrent sur quelques localités de la Taprobane présentent aussi des difficultés. On trouve bien dans Ptolémée que cette île avait porté avant lui le nom de Simundi ou Palæsimundi insula ; on y voit même un cap Andrasimundi : mais cet auteur n'a connu ni la ville de Palæsimundi, ni le fleuve du même nom, ni celui de Cydara, ni le lac Megisba, ni le port d'Hippuri, où l'affranchi de Plocamus disait avoir abordé ; et nos connaissances actuelles ne donnent aucun moyen pour s'assurer de l'emplacement de ces lieux. On sait seulement que dans la partie septentrionale de Ceilan il existe un lac nommé Padiwiel-Coélam d'où sortent deux fleuves, dont l'un dirige son cours vers le nord-est pour tomber dans le golfe de Cuklay, et l'autre au sud-est pour se rendre dans la baie de Trinquemale. Deux autres fleuves ont aussi leurs sources

à l'ouest et près de ce lac ; l'un se porte directement au nord, l'autre au nord-ouest, jusque dans les environs de l'île Manaar, où il se perd vis-à-vis les côtes de l'Inde. Si l'on pouvait croire que l'indication vague d'un fleuve qui coulait vers le midi aurait fait penser aux Romains, et à Pline en particulier, qu'il devait aboutir à la côte méridionale de l'île, on en conclurait que la baie de Trinquemale est l'ancien port de Palæsimundum, et le Cydara l'un des fleuves dont nous venons de parler. »

A nos yeux, cette terminaison de *simundum*, fréquemment donnée aux noms de lieux de l'île de Ceilan par les Grecs et les Romains, doit être regardée comme étrangère au nom véritable. C'est ainsi que nombre de gens, chez nous, disent Lille en Flandre, Rennes en Bretagne, quoique rien au monde ne soit plus inutile que cette addition.

Malte-Brun et d'autres disent que l'annexe *Palæ*, qui se trouve devant *simunda* dans *Palæsimunda* ou *Palæsimundum*, n'est que l'adverve grec *πάλαι*, comme si l'on disait ἡ *πάλαι*. Σίμυνδος ou Σίμουνδος. Nous soupçonnons que cet affixe initial pourrait fort bien représenter le mot *bali*, parfait ou sacré. On sait, du reste, que c'est principalement dans le Dékhan méridional et dans l'île de Ceilan que fut parlé l'antique idiome de ce nom.

Le mot *Rachias*, que Pline donne comme nom propre du prince qui envoyait à Claude les ambassadeurs, n'est évidemment que le mot *Radjah*, titre générique des souverains, et identique, comme l'on sait, au *rex*, *reg-is* des Latins.

Quant à la distance de sept ou vingt jours que Pline admet entre Ceilan et la côte indostanique, elle doit être comptée, non pas de l'île au cap Ramanan-Cor, qui est le plus voisin, mais du cap Comorin à Ceilan, en passant devant Ramanan-Cor, car la distance alors est de soixante-cinq à soixante-dix lieues ; et dès-lors on conçoit que les vaisseaux grecs, faisant de neuf à dix lieues par jour, aient mis sept jours à traverser cet espace. Les pirogues des Indiens allaient beaucoup plus lentement.

Nous finissons, comme nous l'avons annoncé, par le tableau

des principales localités et positions de Ceilan d'après Ptolémée, expliqué et rectifié par M. Gossellin.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCE en degrés.	DISTANCE en stades de 1111 1/9.
		Minutes.	Stades.
Boræum promontorium...	Cap Calasnane..........	o	o
Galiba extrema.........	Cap, et l'île Galuc......	27	500
Margana civitas...	Rivière................	45	833
Iogana civitas..........	Arripo................	68	1,259
Andrasimundi promont...	Cap de Monche-Catty....	86	1,593
Soana fluvius...........	Rivière de Pompairpo....	104	1,926
Sindocanda civitas.......	Ounavelli..............	127	2,352
Priapidis portus.........	Chilow.....	144	2,667
Anubingara............	Négombo..............	166	3,074
Prasodes sinus..........	Lagunes de Négombo....	174	3,222
Jovis extrema...........	Pointe de Colombo......	184	3,407
Nubarta...............	Cattoura...............	205	3,796
Azanus fluvius..........	Rivière d'Hinégame......	238	4,407
Odoca civitas...........	Gendore...............	250	4,630
Orneon extrema.........	Cap Dondra............	277	5,130
Dagana civitas sacra lunæ.	Tangale.	293	5,426
Corcoba...............	Baie d'Hoenne-Recelewel..	317	5.870
Dionysii civitas.........	Emb. de l'Audoen-Oroen.	347	6,426
Cetæum promontorium...	Pointe d'Arraegamen....	385	7,130
Baracus fluvius.........	Embouch. du Nardel-Aar.	409	7,574
Bocana civitas.........	Paykiri-Chene..........	416	7,704
Marduli portus.........	Koderipoe.............	428	7.926
Abaratha civitas in extrem.	Batacolo, sur une pointe..	440	8,148
Solis portus............	Compaposteren.........	458	8,481
Procuri civitas in promont.	....	»	»
Rhizala portus..........	....	»	»
Oxia promontorium......	Cap de Cotiar..........	498	9,222
Ganges fluvius..........	Mowil-Ganga, fleuve....	506	9,370
Spatana portus.........	Embouchure de Rio-Serto.	535	9,707
Nagadiba civitas........	Cuklay...............	542	10,037
Pasi sinus..............	Golfe de Ramskerk......	551	10,204
Anubingara civitas......	Moeltave.............	561	10,389
Modutti emporium......	Madam...............	576	10,667
Phasis fluvius..	Rivière...............	591	10,944
Talacori emporium......	Tiagam...............	606	11,222
Boræum promontorium...	Cap Calasnane.........	625	11,574

Chap. XXV, page 74, ligne 6.

Capissenæ, aujourd'hui Corden et ses environs. P.

Ligne 7.

Arachosia, aujourd'hui Chatzan, selon le père Hardouin, qui blâme ceux qui en font Candahar. Je serais tenté d'en faire Siarank, dont le mot Aranchosia ou Arachosia ne me paraît être que l'anagramme. P.

C'est Hardouin qui a raison. En effet, comme l'Arachosie se trouvait entre la Drangiane à l'ouest, la Gédrosie, la Choarine, les Orites au sud, la Paropamisade au nord, et diverses contrées de l'Inde à l'est, il est évident, d'après les cartes modernes comparées avec les cartes anciennes, qu'on peut regarder ce pays comme représenté, 1° par le Siouistan ou Sivistan, qui fait partie du Kâboul propre; 2° par le Saraouan, dans le Beloutchistan. Le nom d'Arachosie s'est conservé dans celui d'Arrokhage (*Voyez* la note suivante); mais il ne faudrait pas s'imaginer que ce district, assez petit, reproduise l'étendue de la province ancienne. V. P.

Ligne 8.

Cum oppido, aujourd'hui Candahar et Haïcan, selon le père Hardouin. P.

Candahar est beaucoup trop au nord pour convenir à la position de la ville d'Arachosie ou Arachote; d'ailleurs, on sait que ce nom appartient à Alexandrie la Paropamisique. Arachosie, ville, est aujourd'hui Rokhage; et le nom d'Arrokhage, donné au territoire environnant, n'est autre chose que *Rokhage* précédé de l'article *al.* — La rivière homonyme, que conséquemment on nomme indifféremment Arachosie ou Arachote, s'appelle à présent Lara. V. P.

Ligne 9.

Amnis Erymanthus. Le fleuve ou plutôt la rivière qui passe entre la ville nommée Chabul et la région nommée Cabul. Voyez la carte de l'Asie par Van-Lochom. P.

Il n'est pas impossible que l'Érymanthe doive être identifié avec l'Étymander de quelques auteurs anciens, aujourd'hui Helmende (*Voyez* SAUMAISE, *ex. Pline sur Solin;* et cf. ARRIEN, *Expédition d'Alexandre*, liv. IV; POLYBE, LXI, etc.); dans tous les cas, ce serait un de ses affluens : c'est une grave erreur que d'y voir, avec Poinsinet, la rivière de Kâboul. V. P.

CHAP. XXV, page 74, ligne 10.

Parabesten Arachosiorum. Cette ville, dont le nom signifie vallée, n'est autre que Chabul, ville qu'il ne faut pas confondre avec la contrée de Cabul à l'orient de laquelle elle est située. P.

Ligne 11.

Gedrosi, aujourd'hui Circan et Macron, ou Makheran, selon le père Hardouin. P.

Voyez la note sur le chapitre 25, ligne 12.

Ligne 12.

Paropamisadæ. Peuples des montagnes adossées au Circan. P.

Cartanu, aujourd'hui Birusen, et non pas Chabul, comme se l'est figuré le père Hardouin. P.

Ligne 13.

Regio... Bactrianorum. Cette contrée se nomme aujourd'hui Tarbakan, comme je l'ai déjà observé. P.

Le vrai nom est Balkan, ainsi nommé de Balk, capitale qui a succédé à Bactres. V. P.

Ligne 14.

Cujus oppidum Alexandria, a conditore dictum. Il y a beaucoup d'incertitude sur cette Alexandrie, que les uns regardent comme la même qu'Alexandrie la Paropamisique, tandis que d'autres, au contraire, la confondent avec Alexandreschate (Ἀλεξάνδρεια ἐσχάτη, en latin *Alexandria ultima*). La première, comme on le sait, est Candahar; la seconde, que les anciens appellent

aussi Alexandrie du Tanaïs ou du Iaxartes, est aujourd'hui Kojen. Pour nous, il ne nous semble pas douteux que l'Alexandrie en Bactriane ne doive être distinguée de l'une comme de l'autre. Deux passages d'Arrien (Καὶ θύσας ἐνταῦθα τοῖς θεοῖς ὅσοις νόμος αὐτὸ ὑπερέβαλε τὸ ὄρος τὸν Καύκασον, liv. III, ch. 28: Ὑπερβαλὼν δὲ τὸν Καύκασον ἐν δέκα ἡμέραις ἀφίκετο εἰς Ἀλεξάνδρειαν πόλιν τὴν κτεισθεῖσαν ἐν Παροπαμισάδαις, liv. IV, ch. 22) indiquent clairement, en dépit de Quinte-Curce, que c'est au delà du versant septentrional des Paropamises que l'on doit chercher la ville en question; la carte de Brué la place sur l'Oxus (Djihoun), au nord-est de Bactres, au confluent du Goréi. Ces contrées septentrionales présentent quatre villes remarquables du nom d'Alexandrie; la quatrième, car nous venons d'en nommer trois, est l'Alexandrie en Asie, aujourd'hui Corra selon d'Anville. V. P.

CHAP. XXV, page 74, ligne 15.

Syndraci, aujourd'hui Arassen. P.

Dangalæ, aujourd'hui Danra. P.

Ce nom, ainsi que les quatre suivans, est probablement défectueux; Hardouin propose de lire *Sangalæ, Parapini, Cathei, Acinace* (*Voyez* les trois notes suivantes) : Arrien, dit-il (liv. V), reconnaît une ville de Sangala dans les environs de la source de l'Acésines; mais il faut remarquer que nous sommes ici beaucoup à l'ouest de l'Indus, tandis que l'Acésines est à l'est. V. P.

Ligne 16.

Parapiani, aujourd'hui Parasan.

Canteces, aujourd'hui Cax.

Maci, aujourd'hui Samachi. P.

On a vu qu'Hardouin propose de lire *Acinace*. Ptolémée place un peuple de ce nom dans la Bactriane, au midi; la carte de Brué, entre l'Iaxartes (Sihoun) et les monts actuellement nommés Carabal et Bila, un peuple du nom de Memaci. V. P.

Cadrusi, aujourd'hui le Takalistan. P.

CHAP. XXV, page 74, ligne 17.

Oppidum ab Alexandro conditum, aujourd'hui Escalcakand. P.

Ligne 18.

Ariana regio, aujourd'hui le Sigistan. P.

Autrement Sedjistan, Sidjistan, Seistan, Sistan, Saghestan, diversité de noms qui a donné lieu à une grande diversité d'étymologies ; on ne sait si le Sedjistan est le *pays des chiens,* ou un *pays d'or,* ou simplement un pays de plaine. Outre le Sedjistan, l'Ariane contenait le Khoraçan et le Kouistan. En effet, à l'est de ces pays, et avant qu'on atteigne le Sedjistan, se trouve un désert ; à l'ouest et sur la route de l'Iraq-Adgémi s'étend un immense désert salé ; au sud, un autre désert va se lier avec les vastes et arides solitudes du Kerman septentrional, nommé par les Grecs Carmanie Déserte. V. P.

Ligne 21.

Tonderon, aujourd'hui l'Illincut. P.

Ou plutôt le Kouehroud, affluent de l'Helmend. V. P.

Arosapen, aujourd'hui le Sat. P.

On lit dans le manuscrit de Chifflet *Arusape.* Saumaise (*Ex. Pline sur Solin*) veut lire *Oroatis*, ce qu'improuve avec raison Vossius (*sur Pomponius Mela*, p. 282). Cependant une correction nous paraît ici nécessaire : il nous semble que ce serait se refuser à l'évidence que de ne pas transposer les deux premières lettres de l'élément final *sape* pour en faire la terminaison *zend* et pelhvi usuelle *asp, aspe;* et que, d'autre part, pour peu qu'on tienne compte de la variante de Chifflet, le mot *Aruaspe*, auquel nous arriverons, représente de la manière la plus heureuse celui de Farrahroud, rivière occidentale du Sedjistan, qui, avec le Kouehroud, et l'Helmend déjà nommé, forme un delta extrêmement fertile. Il n'est pas besoin de faire remarquer que, pour les Grecs, F ou Φ n'étant qu'une aspiration, on a pu aisément remplacer Farra par Ἄῤῥα, Ἅρα, Ἄρα, Ἄρο, Ἄρου....., etc. V. P.

CHAP. XXV, page 74, ligne 21.

Artacoana, aujourd'hui Cosana ou Casana. P.

Ligne 22.

Arius amnis. C'est un fleuve qui tombe dans le Pultinalon. P.

Ἄρειος d'Arrien (liv. IV), Ἀρείας de Ptolémée (liv. VII, ch. 17), Ἀρίας de Strabon (liv. XI), est évidemment l'Heri-Roud. V. P.

Ligne 24.

Artatabane. C'est cette ville ou celle d'Artacoana qui répond, chez les anciens, à la ville de Cosana ou Casana des modernes. P.

Page 76, ligne 1.

Dorisci gens, aujourd'hui ceux de la ville et du lac Burgion.

Pharnacotis. Ce fleuve et l'Ophrade qui suit sont deux rivières indiquées dans la carte de la Perse par Hondius, dont l'une passe à l'orient de Babachi, et l'autre à l'occident de Corcarchistan, et qui, toutes deux, se jettent dans le lac Burgion. P.

Ligne 2.

Prophtasiæ, aujourd'hui Corcarchistan au voisinage de Tarbakan que j'ai dit répondre à la contrée des Bactres Zariaspes. P.

Cf. la note suivante sur *Drangæ*. V. P.

Drangæ. Tout le pays situé entre Corcarchistan et Eudras. P.

Δράγγαι de Strabon (liv. XI : Δράγγαι ἔθνος Περσικῆς). On dit non moins communément Zaranges, et c'est de ce nom qu'il s'est conservé des traces jusque chez les modernes, la Prophthasie, ci-dessus nommée, n'étant autre que Zarange dans le Sedjistan. V. P.

Evergetæ, aujourd'hui Eudras, synonyme d'Euvergète. P.

Ligne 3.

Gedrusi, aujourd'hui Bassar. Le père Hardouin confond mal à propos ces Gédruses avec les Gédroses. P.

CHAP. XXV, page 76, ligne 3.

Lymphorta, Pecolais. Ces deux villes sont inconnues aux modernes ; elles font sans doute aujourd'hui partie des déserts Méthoriques, c'est-à-dire situés au pied du mont Maugracot, où l'Indus prend sa source. Au reste les noms de ces deux villes sont altérés dans le texte. Cinq manuscrits portent Peucopolis, Siphorta. P.

Ligne 4.

Methoricum desertum, aujourd'hui la contrée déserte nommée l'Eremaïer, à l'orient du mont Maugracot. P.

Ammis Manain. Ici Pline reprend la côte, puisqu'il va être question d'un port; mais la rivière dont il s'agit et tous les noms topographiques qui suivent sont sans aucun rapport avec l'état actuel de notre topographie moderne, sans doute faute de bonnes cartes, ou plutôt faute de bons mémoires. P.

Ligne 5.

Flumen Borru. De trois manuscrits l'un porte *flumen eorum*, et les deux autres *flumen horum:* tout le reste *flumen Borru.* P.

Ligne 6.

Cabirus Suarorum. Au texte la plupart des éditeurs lisent *Caberon Sorarum* au lieu de *Cabirus Suarorum*, qui est la leçon constante des meilleurs manuscrits. P.

Ligne 7.

Flumen Copha. Ce fleuve est très-différent d'un autre du même nom dont on a parlé plus haut. Le père Hardouin en fait le même fleuve que l'Arbis, c'est-à-dire selon lui, l'Ilment des cartes modernes, qui se jette dans l'océan Indique, après avoir reçu le Sal, le Ghir et l'Ilmentel. P.

Ligne 10.

Daritin. C'est la partie de la Médie qui regarde l'orient, et qui confine à la Carmanie. P.

CHAP. XXV, page 76, ligne 12.

Gedrosos. Peuples de la côte maritime de l'Ariane, c'est-à-dire de la côte en deçà de l'Indus. (*Voyez* ci-dessus, note sur le chapitre 25, page 76, ligne 4.) P.

Pasires. La carte moderne de l'Asie par Van-Lochom nous montre une ville de Pasir située entre deux fleuves qui bornent la partie occidentale de la contrée de Circan. P.

La relation de Néarque marquait aussi, vers le commencement de la côte des Ichthyophages, un village du nom de Padira, avec un assez bon port. Il est par 64° 57′ de longitude orientale de Paris, et 25° 26′ de latitude nord. Entre la baie qui forme son port et un petit golfe plus à l'ouest, s'avance une péninsule désignée par le nom arabe de Bagasira (*Gasira, Djesirah,* dans cette langue, signifie île; et l'on a remarqué que toutes les fois que l'on trouve la syllabe *ba* à la tête d'un nom géographique dans ces parages, on est à peu près sûr de rencontrer une baie près de là). V. P.

Ligne 13.

Ichthyophagos. C'est-à-dire mangeurs de poissons. Leur contrée est celle où se voient aujourd'hui les villes de Como, de Dulcidan et de Goadel. Cette contrée est bornée à l'occident par une chaîne de montagnes, d'où ces Ichthyophages étaient nommés Orites, c'est-à-dire montagnards. P.

On s'en fera une idée encore plus juste en se figurant qu'elle s'étend sur une longueur de quatre cent cinquante milles en ligne droite, ou en suivant les détours de la côte d'environ six cent vingt-cinq milles de Malana, aujourd'hui Malan, au Carum-Badir, aujourd'hui cap Jask ou Djask. C'est aujourd'hui la côte du Beloutchistan, moins le Lottsa, province sud-est de cette grande contrée. Le nom d'Ichthyophages, comme on le devine aisément, ne désigne point un peuple particulier, mais seulement le genre habituel, ou plutôt unique, de nourriture des habitans, nourriture à laquelle les réduisaient ou les conduisaient et la stérilité des côtes, et l'abondauce de la pêche maritime dans ces parages.

Chap. XXV, page 76, ligne 14.

Oritas. « Arrien fixe à Malana la limite du territoire des Orites. Selon lui, l'étendue de la côte est de seize cents stades. L'on peut, d'après cela, établir d'une manière plus précise, le rapport de ce géographe avec nos mesures modernes, en consultant la carte de Dalrymple, qui met entre l'Arabie (limite orientale) et le cap Malana une distance de quatre-vingt-cinq milles géographiques. Le total des distances partielles, marquées chaque jour sur le journal de Néarque, ne s'élève, il est vrai, qu'à quinze cents stades; mais le manuscrit de Gronovius donnant entre Pagala et Kabala une distance de quatre cent trente stades, au lieu de trois cents marquées par le premier entre les mêmes points, il en résulte une distance totale de seize cent trente stades, ce qui s'accorde avec l'évaluation donnée par Arrien, ce dernier ne fixant la distance qu'en nombre rond et sans fractions. On voit d'après ces observations, que le même journal peut servir à déterminer avec précision les positions de Pagala, Kabala et Krakola. La carte du commodore Robinson donne les noms d'Arrah, de Cuderah et de Kindarah; mais on ne peut établir avec certitude la conformité de positions de ces lieux, ni celle de leur nombre. Arrien nous présente les Orites, habitans de cette côte, armés et habillés comme les tribus indiennes, mais il croit voir dans leurs mœurs et leurs usages une race différente de ces dernières.

« Le pays des Orites, selon Arrien, est borné à l'est par l'Arabis, au nord par une chaîne de montagnes qui s'étend parallèlement aux bords de la mer, à l'ouest par une partie de cette même chaîne, qui va jusqu'à la mer vers Malana ou le cap Moran; ce cap, qui semble peu saillant et peu élevé, se joint probablement au cap Arrabah, à la distance d'environ trente milles vers l'ouest, par des terres d'une certaine élévation. Nous retrouvons dans le nom du cap Arrabah la dénomination originaire des Béloutches Arabites de l'antiquité. Le lieutenant Porter dit que la côte porte, jusqu'au cap Guadel, le nom de Bloachée (pays des Bloaches), et celui de Brodia depuis ce cap jusqu'au

golfe Persique. On ne peut donc douter que ces montagnards, franchissant les limites qu'Arrien assigne à leur tribu, n'aient étendu leur puissance à travers le pays des Orites jusqu'au cap Guadel, et laissé leur nom au cap Arrabah comme une trace de leur excursion vers l'occident ; et, si l'on connaissait le nom qu'ils se donnent entre eux, peut-être leur langue naturelle offrirait-elle quelque rapport avec leur dénomination primitive.

« D'Anville fait de Haûr la capitale moderne de cette province, et croit voir dans cette ville l'Ora des anciens ; il semble suivre en cela le géographe de Nubie, qui fait passer par Haûr une route tracée depuis l'Indus jusqu'à Firabuz dans le Mékran et la Gédrosie : nous ne pouvons sur ce point puiser aucun renseignement exact dans l'auteur du Périple ; car cet écrivain, qui traversa l'océan sans approcher des côtes de la Gédrosie, parle de la baie de Thérabdon et de l'Indus, qu'il appelle Sinthus, mais ne dit que deux mots sur Oræa. Il place cette ville à l'embouchure d'une rivière et dans une baie, tandis que cette baie se termine à Guadel, et qu'Oræa est bien plus avancé à l'est de Guadel ; son erreur est donc manifeste, si, par Oræa, il a voulu désigner l'Ora des anciens. Ptolémée place l'Ora à 102° 20′ de longitude, et 23° 40′ de latitude. Les géographes anciens appellent Gédrosie toute la côte qui s'étend entre la Carmanie et l'Indus, et que les Orientaux nomment aujourd'hui Mékran ; mais on doit distinguer les parties désertes de ce pays, de celles qui sont peuplées.

« Les détails donnés par Arrien sur la côte des Orites n'offrent que trois points fixes et bien marqués : ce sont l'Arabis, le Tomerus et le cap Malana ou Moran. Thévenot, qui parle du cap Malan, sans cependant s'en être approché assez pour le voir, prouve du moins que le nom existe toujours dans la langue du pays ; mais, d'autre part, la position du cap Moran, donnée par le lieutenant Porter, et la ressemblance de ce nom avec celui de Malan, nous obligent à reconnaître l'identité de ces dénominations, surtout si l'on observe que notre oreille confond souvent les deux sons *l* et *r* dans les idiomes étrangers. Porter, ainsi qu'Arrien, fait mention de trois noms d'endroits différens sur cette côte, Arrah, Kudjerah et les rochers de Kingala. Kudjerah

est peut-être le même nom que Krokala, dont parle Néarque; car la langue grecque n'a point de son qui réponde au *ch* anglais. Ces deux mots ne diffèrent pas beaucoup l'un de l'autre pour la prononciation. Ces ressemblances, la conformité de positions et de distances doivent fixer notre opinion. La Rochette croit voir dans Kingala moderne ce que les anciens appelaient Kabana.

« Strabon donne à cette côte dix-huit cents stades d'étendue, et diffère ainsi de cent soixante-dix stades avec Arrien, différence extraordinaire, si ces deux historiens ont pris tous deux pour base de leur calcul le journal original du voyage de Néarque, mais que l'on doit peut-être attribuer à l'inexactitude des chiffres dans les manuscrits grecs. Dans le manuscrit de Gronovius, les stades d'Arrien, corrigés, sont de cent deux milles; ceux de Strabon, cent treize; le commodore Robinson établit ce nombre à un peu plus de cent milles, ce qui s'accorde tellement avec les deux premiers calculs, que les navigateurs ne pourraient espérer un résultat plus exact sans le secours des instrumens que possèdent les modernes. » (Extr. du *Voy. de Néarque,* trad. Billecocq.)

Chap. XXV, page 76, ligne 15.

Inde posuere Arbiorum gentem... Par delà les Ichthyophages, vers l'occident, ces auteurs comptent encore un intervalle de deux cents milles jusqu'à la nation des Arbiens, lequel intervalle est rempli non-seulement par les déserts qui sont au couchant des Ichthyophages, mais encore par la nation des Chélonophages, intermédiaire entre l'Arbis et la nation propre des Arbiens. P.

Ichthyophagos omnes Alexander vetuit piscibus vivere. C'est ainsi que Nabuchodonosor et d'autres conquérans essayèrent, mais en pure perte, de faire cesser l'abstinence du porc chez les Juifs. Il est très-facile de soumettre avec la force une nation quelconque, mais il n'y a point de force qui puisse prévaloir contre le préjugé et l'obstination, soit religieuse, soit superstitieuse. Les infructueuses dragonnades de Louis XIV en sont une preuve bien sensible. P.

La défense d'Alexandre était fort sage dans le fond, mais elle supposait bien d'autres mesures sur lesquelles on ne dit rien. Il

fallait, par exemple, habituer les Ichthyophages à la culture de quelques arbres qui pouvaient croître sur leurs côtes arides, ouvrir des routes au commerce, etc., etc.; sans cela il était dérisoire d'interdire le poisson à des hordes nécessairement étrangères à l'agriculture et à l'industrie. Leur défendre de vivre de pêche, c'était leur défendre de manger. V. P.

Chap. XXVI, page 76, ligne 19.

Sed priusquam Africo vel... Austro. Dans cette note que nous tirons de Maltebrun, nous nous bornons strictement à exposer l'historique des navigations des anciens dans la mer des Indes jusqu'aux environs de l'époque de Pline. Les positions qu'il indique, d'après Onésicrite et Néarque, se retrouveront dans les tableaux annexés aux notes sur la Carmanie (chap. 27), le golfe Persique (chap. 28) et le golfe Arabique (chap. 32).

« Long-temps la navigation de la mer des Indes paraît être restée dans l'état où fut celle de la mer du sud, avant l'arrivée des « Européens. Les voyages des Phéniciens et des Hébreux, soit vers « la ville d'Ophir, en Arabie, soit vers la terre inconnue d'Ophir, « offrent trop peu de certitude historique et de précision géographique, pour qu'un écrivain de bonne foi puisse se permettre « d'en tirer des conclusions. Les premiers Grecs qui pénétrèrent « jusqu'aux rivages de la mer des Indes, nommée mer Érythréenne ou Rouge, trouvèrent les Arabes-Sabéens en possession du commerce de l'Inde (Agatharch., 65; Strabon., « lib. xvi, pag. 124, édit. Almel; Diodor. Sicul., lib. iii). « C'était de ces Arabes, nous disent-ils, que les Phéniciens « avaient tiré les marchandises qui, pendant des siècles, avaient « enrichi Tyr et Sidon (Agatharch., lib. i). De même les conquêtes de Sésostris, si elles sont réelles, ne s'étendirent que « jusqu'au promontoire Mosylon, vis-à-vis de la côte des Sabéens. Il ne reste donc que les Indiens auxquels on puisse attribuer la priorité sur les Arabes dans la navigation de ces parages; mais les lois de Menou défendent aux Indous d'aller en « haute mer; et nous venons en outre d'apprendre que tous les « noms de gros navires, usités dans l'Indostan, sont d'origine

« arabe (note de M. SOLVINS, auteur de la *Description des In-*
« *dous*); circonstance qui semble devoir faire rejeter toute idée
« d'anciennes navigations lointaines, exécutées par des Indiens.

« Quoique les Arabes n'eussent que des barques couvertes de
« cuir, et dans la construction desquelles il n'entrait pas même
« un clou de fer (*Périple de la mer Eryth., passim;* STRAB., l. XVI,
« chap. I; PROCOP., *Pers.*, liv. I), leurs voyages dans l'Inde doi-
« vent remonter à une haute antiquité, puisque les denrées de ce
« dernier pays parvenaient à Jérusalem et à Tyr, du temps
« de Salomon. Les trésors accumulés par les Sabéens, et qui
« excitaient la cupidité de l'empereur Auguste, ne purent être
« que les fruits d'un monopole long-temps concentré dans les
« mains de ce peuple. L'existence des pirates très-hardis que les
« Grecs trouvèrent sur la côte méridionale d'Arabie (DIOD.,
« liv. III; STRAB., liv. XVI, ch. I) offre une preuve subsidiaire
« de l'antiquité de la navigation chez cette nation; car l'avidité
« des pirates naît de la contemplation des richesses qu'amasse
« l'industrie du commerçant. Mais quand on voit ces pirates et
« leurs imitateurs ou descendans, sur la côte de Malabar, établir
« leurs repaires parmi des bas-fonds, et même des Ascites d'Ara-
« bie aller attaquer des navires, et n'avoir que des radeaux,
« soulevés par des outres (PLIN., VI, 29), on ne peut guère
« douter que les navigateurs arabes suivaient les côtes, et que,
« même avec la connaissance des vents périodiques réguliers,
« ils n'osaient confier à la haute mer leurs frêles navires. Rien ne
« prouve que sous les Ptolémées, les Grecs d'Égypte aient fait
« directement le commerce de l'Inde; et, s'ils le faisaient, c'était
« certainement au moyen d'un cabotage semblable à celui des
« Arabes (*Comp.* VINCENT, *Periplus of the Erythrean sea;* HEE-
« REN, *Græcorum de India notitia*, dans les *Comm. societ. Gott.*).

« Les projets d'Eudoxus et de Jambusus pour aller droit dans
« l'Inde ne nous sont connus que par les rapports des écrivains
« qui les tournent en ridicule ou les surchargent de circonstances
« fabuleuses (STRAB., DIOD.; comp. EICHHORN, *Hist. du comm.*
« *de l'Inde*, pag. 37). Hippalus, plus intelligent ou plus heureux,
« procura aux Grecs d'Égypte la connaissance parfaite de ces
« vents irréguliers qui fixent invariablement la navigation de

« l'Inde, et que nous nommons moussons (*Périple de la mer Eryth.*, « pag. 32, dans la coll. des *Geog. min.*). Celui du sud-ouest, qui « conduit vers l'Inde les bâtimens sortis du golfe Arabique, reçut « le nom d'Hippalus. Alors toute la navigation changea de face; le « marin, plus hardi, traversa rapidement les mers de l'Arabie, « aborda dans la péninsule indienne, et revint à l'aide du mousson « contraire. Ce fut sous Auguste que la navigation vers l'Inde « éprouva ce grand changement. Alors Ælius Gallus, gouverneur « d'Égypte, fit partir du port de la Souris, en grec *Myos Hor-* « *mos*, situé sur la côte égyptienne du golfe Arabique, une flotte « marchande composée de cent vingt navires. Les Romains, flattés « du profit immense qu'ils tiraient de ce négoce, le cultivèrent « avec avidité. Il était très-considérable du temps de Pline. . . . .

« Une autre branche de commerce de l'Inde remonte probable- « ment à une époque extrêmement ancienne. Patala, vers l'embou- « chure de l'Indus, recevait par caravanes et par bateaux les toiles « fines, dont la fabrication est très-ancienne dans l'Inde. Les « Gerrhéens venaient chercher ces marchandises, ainsi que l'encens « et la myrrhe de l'Arabie méridionale (NÉARQUE, *Périple*, 37; « AGATHARCH., 65; SUIDAS) : ils transportaient ces objets, soit « à Babylone, et plus tard à Batné (AMM.-MARCELL., l. XIV, c. 3) « sur l'Euphrate, soit, à travers le grand désert, à Palmyre en « Syrie, et plus anciennement à Tyr, où toute la contrée de Gerrha « était connue sous le nom de Daden (ÉZÉCHIEL, XXVII, 15).

« Une troisième route vers l'Inde nous est indiquée par des « relations contradictoires et obscures. Selon Pline, on avait « dit à Pompée que les marchandises de l'Inde pouvaient être « embarquées sur l'Icharus, rivière qui se jetait dans l'Oxus; « ce dernier, d'après une hypothèse des anciens, s'écoulait dans « la mer Caspienne. Les marchandises pouvaient ensuite être « transportées à l'embouchure du Cyrus, et de là sur les bords « du Phase, dans la Colchide (Comparez PROCOPE, *Pers.*, « II, 25). Strabon assure, d'après Patrocle, que les marchan- « dises de l'Inde étaient transportées par l'Oxus dans l'Hyr- « canie, et ensuite, par les fleuves, jusqu'aux bords du Pont- « Euxin (STRABON, liv. II, page 50; liv. XI, page 351, édition « Casaubon). Le même auteur affirme (liv. XI, pages 506, 509,

« édit. Almelon) que les Aorsi, peuple habitant au nord-ouest « de la mer Caspienne, transportaient sur les rivages du Pont, « et à l'aide de leurs chameaux, les marchandises indiennes qu'ils « recevaient des Arméniens et des Mèdes.

« On a expliqué de plusieurs manières ces passages obscurs « (HEEREN, *sur le Commerce de l'Inde*, dans les *Comment. soc.* « *Gotting.*, XI, etc.; MANNERT, *Géogr. des Grecs et des Ro-* « *mains;* SPRENGEL, *Histoire de la géographie*). D'abord, ceux qui « croient à une ancienne embouchure de l'Oxus dans la mer « Caspienne pensent qu'on doit entendre à la lettre les ouï-dire « de Pline; mais l'Oxus a probablement toujours eu son em- « bouchure au même endroit où elle se trouve aujourd'hui « (Conférez la deuxième partie de cette note); c'est ce qu'on « peut conclure indirectement du passage où Strabon dit que « l'Iaxartes, notre Sir-Daria, s'écoule aussi dans la mer Cas- « pienne (STRAB., *loco cit.*). Qu'on regarde une carte, et on « se convaincra que l'Iaxartes n'a jamais pu s'écouler directe- « ment dans notre mer Caspienne : ainsi, les marchandises de « l'Inde ont dû être transportées par terre des bords de l'Oxus « à leur destination ultérieure. Il se présentait naturellement « deux routes, l'une par l'Ochus ou le Tedjen, la mer Cas- « pienne, le Cyrus et le Phasis; c'est probablement celle que « Strabon désigne lorsqu'il parle des fleuves par où ce com- « merce se dirigeait. L'autre route naturelle, c'était de tourner « la mer Caspienne par le nord. Nous osons presque affirmer « que c'était la route que suivaient les Aorsi montés sur leurs « chameaux, quoique Strabon prétende leur faire traverser les « précipices du Caucase, où les chameaux ne sauraient être em- « ployés avec succès. C'était la route habituelle des négocians du « moyen âge; c'était encore celle qu'ont dû suivre les anciens « voyageurs grecs qui firent connaître à Hérodote la vraie na- « ture de la mer Caspienne. Une fausse hypothèse sur la mer « Caspienne paraît avoir induit en erreur et Patrocle et Pompée, « et ceux qui parlaient d'après eux. Le détroit imaginaire qui, « selon la plupart des anciens, unissait cette mer à l'océan Sep- « tentrional, les forçait à tracer au sud la route commerciale qui « réellement a dû exister au nord. »

Nous ajoutons à cette note le fragment suivant, aussi de Malte-Brun (*Précis*, tome III), sur l'embouchure de l'Oxus.

« Si on se borne à lire superficiellement les géographes grecs et romains ; si au lieu de peser leurs témoignages on les compte, on ne remarquera qu'une opinion assez unanime au sujet de l'Oxus : il est censé s'écouler dans la mer Caspienne, en allant droit de l'est à l'occident. Strabon et Pline le supposent ; Ptolémée le dit expressément ; mais diverses circonstances enlèvent à cet accord des auteurs tout ce qu'il offre d'imposant. D'abord, l'extension trop grande donnée par ces géographes à la mer Caspienne du côté de l'est, et leur silence à l'égard du lac Aral, doivent faire croire qu'ils regardaient ce lac comme une partie de la mer Caspienne, et que, par la prétendue jonction de l'Oxus avec cette dernière mer, ils n'entendaient parler que de sa jonction réelle avec ce lac : c'est ce qui paraîtra surtout probable à ceux qui, la carte à la main, réfléchiront sur le passage où Strabon affirme que l'Iaxartes ou le Sir-Daria s'écoule également dans la mer Caspienne ; chose que la direction du cours de ce dernier fleuve a dû de tout temps rendre impossible : donc l'erreur évidente qui a existé au sujet de ce fleuve a facilement pu s'étendre à l'Oxus ; ce qui était fabuleux à l'égard de l'un, l'est également à l'égard de l'autre. Il existe d'ailleurs un témoignage formel d'un ancien, qui marque le cours de l'Oxus conformément à l'état actuel des lieux ; c'est celui de Pomponius Mela, qui, après avoir fait couler ce fleuve de l'orient en occident, le conduit directement *au nord*, et lui donne une embouchure dans *le golfe Scythique*. Il est évident que, pour arriver à la mer Caspienne, le fleuve devait continuer à couler dans la direction est et ouest ; s'il tournait au nord, il ne pouvait rencontrer d'autre bassin que celui du lac Aral, considéré sans doute, par les auteurs que suivait Mela, comme un golfe de l'océan Septentrional ou Scythique. L'ordre dans lequel Denys le Périégète nomme l'Oxus indique que, bien qu'il le fasse couler dans la mer Caspienne, il place son embouchure dans la Sogdiane ou dans la Chorasmie, et non pas chez les Derbices, peuple qui occupait les environs du lac Balkan ; il semble donc avoir connu l'inflexion du cours de ce fleuve vers le nord.

« Un passage très-important de Patrocle, cité par Strabon, prouve encore d'une manière formelle que l'Oxus avait son embouchure au même endroit où nous la trouvons. « Les uns disent « que l'Ochus (le Tedjen) coule au travers de la Bactriane ; « les autres le font couler sur la limite de ce pays : ceux-ci le « considèrent comme différent de l'Oxus jusqu'à son embou- « chure, et plus méridional que celui-ci, quoique tous les deux « ils aient leur écoulement dans la mer en Hyrcanie ; ceux-là « conviennent que, dès l'origine, ce sont des fleuves diffé- « rens, mais qu'ils se réunissent, et que le lit de l'Oxus a sou- « vent six à sept stades de large. Il est du moins sûr que l'Iaxar- « tes, dès le commencement jusqu'à la fin, est différent de « l'Oxus, quoiqu'il s'écoule dans la même mer. Patrocle dit que « leurs embouchures sont éloignées l'une de l'autre de quatre- « vingts farsangs ; mais le farsang persan est, selon les uns, de « soixante stades, selon d'autres de trente, et selon quelques- « uns de quarante. » En mesurant, à l'ouverture de compas, la distance actuelle entre l'embouchure la plus méridionale de l'Iaxartes ou Sir-Daria, et la plus orientale de l'Oxus ou Gihon, on trouve deux degrés et vingt minutes, équivalant à deux mille cinq cent quatre-vingt-douze stades de 1111.179 au degré ; or, le farsang étant près de trente stades, la distance, selon Patrocle, serait de deux mille quatre cents stades : c'est précisément le nombre de stades que donne Ératosthène, cité par Strabon un peu plus haut. Ainsi, les distances anciennes et modernes s'accordent à peu de chose près. Cet accord paraîtra encore plus surprenant si on examine les mêmes distances prises le long des rives du lac Aral ; on les trouve alors de trois mille trois cent vingt stades, ou de quatre-vingt-trois farsangs à quarante stades. Enfin, si on prend pour termes extrêmes l'embouchure la plus occidentale du Gihon, et la plus septentrionale du Sir-Daria, on aura quatre-vingt-deux farsangs à soixante stades. Ainsi, les trois indications données par Patrocle, ou plutôt par les Persans qu'il avait consultés, concourent à démontrer que les deux embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes étaient à la même distance l'une de l'autre où elles sont aujourd'hui ; donc l'un et l'autre s'écoulaient dans le lac Aral.

« Il reste donc prouvé que les Grecs et les Romains n'ont eu par eux-mêmes aucune notion sûre et positive sur l'embouchure de l'Oxus ; mais les traditions qu'ils ont recueillies, et quelques données géographiques qui leur sont parvenues, rendent probable que ce fleuve avait alors le même cours et la même embouchure qu'aujourd'hui ; les Grecs et les Romains ne l'ont conduit dans la mer Caspienne que par une conséquence nécessaire de leur faux système sur l'étendue de cette mer.

« Les Orientaux fourniraient sans doute quelques lumières sur cette matière obscure ; mais, ne pouvant consulter leurs écrits dans les langues orientales, nous ne pouvons entrer dans une discussion détaillée de leurs opinions. Ibn-Hankal, suivi par Aboulféda, décrit le cours du fleuve Gihon conformément à nos cartes modernes, et lui assigne son embouchure dans le lac Khowarezm, que nous appelons la mer d'Aral. Aboulféda cite, mais sans l'approuver, l'assertion de Rasm' Olmamouri, selon lequel un bras du Gihon se jetterait dans la mer Verte, c'est-à-dire dans le golfe Persique. Le géographe turc Hadji-Khalfat dit, d'après Hamdoulah, géographe persan, qu'un bras de l'Oxus se dirige vers la mer Caspienne, en traversant à grand bruit la vallée de Kherlawah. Le voyageur Abd'oul-Kerim, qui visita les lieux en 1730 – 1740, affirme que le Gihon, loin d'arriver dans le Mazanderân (l'Hyrcanie), comme l'ont dit quelques auteurs, n'arrive pas même jusqu'au lac de Khowarezm, attendu que de fréquentes saignées, réclamées par les besoins de l'agriculture, en absorbent entièrement les eaux.

« Les voyageurs européens des seizième et dix-septième siècles nous paraissent avoir vu les faits, moins par leurs propres yeux qu'à travers le prisme trompeur que leur présentait la géographie de Ptolémée. S'il n'en eût pas été ainsi, ces voyageurs seraient-ils tombés dans tant de contradictions ? Hanway, Bruce et Jenkinson prétendent connaître un bras desséché de l'Oxus, qui autrefois en conduisait les eaux, ou du moins une partie de ses eaux, dans la mer Caspienne ; mais l'un d'eux trouve l'embouchure de ce bras près de Sellisoure, par quarante-deux degrés et demi, l'autre dans la grande baie de Balkan, par trente-neuf degrés ; le grand atlas russe, qui vient de paraître, le fixe au

petit golfe de Balkan. On n'est pas plus d'accord sur l'endroit où ce bras de l'Oxus se détache du bras qui coule dans le lac Aral; les uns placent le point de départ à Hazarasp, les autres à Vazirkend; il y en a qui descendent jusqu'à Urghenz. Enfin, l'époque du prétendu dessèchement de ce bras par les Tatares est également un sujet d'incertitude et d'assertions contradictoires. Les Arabes que nous venons de citer n'admettent point l'idée d'un dessèchement moderne; il a dû être antérieur à Ibn-Haukal, c'est-à-dire au dixième siècle: les Russes, au contraire, prétendent qu'il a été fait vers l'an 1719, pour empêcher leurs projets de conquête.

« Examinons en détail le récit des Russes, au sujet de cette prétendue dérivation des eaux du Gihon.

« Pierre-le-Grand avait entendu parler des sables d'or que roule le Kisil-Daria, fleuve qui, venant de l'est, se jette dans le Gihon, et que l'on confond quelquefois avec celui-ci. Il résolut de s'emparer d'un pays où il espérait trouver des mines très-riches, et par lequel il pouvait d'ailleurs ouvrir un commerce avec l'Inde. Des marins furent envoyés chercher l'embouchure du Kisil-Daria, que l'on supposait se jeter dans la mer Caspienne. On trouva une rivière quelconque, peut-être le Tedjen, qu'on prit pour le Kisil-Daria: les savans, consultés, dirent que c'était l'Oxus. Une expédition fut résolue et préparée; Alexandre Beckewitz, fils d'un prince circassien, capitaine de la garde du czar, et sachant la langue tatare, fut chargé de conduire un corps de trois mille hommes aux prétendues embouchures du Kisil-Daria, et de le mettre en possession des contrées adjacentes. Les Tatares, inquiets de voir les Russes revenir plusieurs fois à ce même endroit, détournèrent, dit-on, le cours du fleuve en le barrant par une forte digue, et le conduisant par trois canaux dans le lac Aral. Beckewitz arrive avec son armée, et cherche en vain le fleuve par où il comptait remonter jusqu'à Khiwa; il ne se laisse point effrayer par ce contretemps: il construit en pierre calcaire, cimentée de chaux et de coquillages, sur le promontoire Karaganskoï, un fort qui devait lui servir de place d'armes, et avance ensuite avec ses troupes contre Khiwa. Le khan marche à sa rencontre avec une nom-

breuse armée ; l'artillerie européenne décide promptement la victoire. Le khan, vaincu et privé d'espoir, envoie demander au général russe quels sont les griefs de la Russie, et quels sacrifices on exige de lui. Beckewitz, plein de l'idée de la prétendue dérivation du fleuve Kisil-Daria, demande au khan de faire abattre les digues qui empêchaient le fleuve de couler vers la mer Caspienne, et de lui rendre son ancien cours. Le prince tatare répond que cette opération est au dessus de ses forces, et qu'il n'est plus possible de fermer les canaux dans lesquels le fleuve a déjà pris sa nouvelle direction. Beckewitz déclare alors qu'il exécutera cet ouvrage avec ses propres gens, pourvu qu'on garantisse sa sûreté en lui donnant des otages. Les Tatares accèdent avec plaisir à cette proposition : les otages sont donnés, et servent en même temps de guides à l'armée russe, qui marche pendant cinq jours vers le prétendu lit desséché du fleuve ; partout on ne rencontrait que de petites mares d'eau stagnante. La soif dévorait les soldats. Les guides, dans les vues les plus perfides, proposent aux Russes de se séparer en petites troupes, et de suivre différentes routes. La nécessité force le chef des Russes à suivre le conseil des ennemis. A peine l'armée russe s'est-elle disséminée dans ces déserts mal connus, que les Tatares qui la quittaient attaquent de toutes parts ces faibles détachemens : les uns périssent sous le glaive, les autres sont réduits en esclavage ; l'infortuné Beckewits, conduit devant le khan, est haché en morceaux ; un tambour, couvert des lambeaux de sa peau écorchée, et conservé à Khiwa comme trophée, atteste à la postérité la désastreuse issue de cette expédition, conçue et conduite sans prudence. La Russie apprit ces évènemens par ceux des soldats qui, laissés dans le fort Karaganskoï, purent se sauver à bord des bâtimens qui les avaient amenés.

« Ce récit doit-il nous faire changer d'opinion à l'égard de l'ancien cours de l'Oxus ? Il nous semble qu'il est impossible d'admettre qu'une faible nation tatare ait pu, en une ou deux années, exécuter les travaux immenses qu'eût exigés la dérivation d'un grand fleuve. Il est plus facile à concevoir qu'un détachement russe, envoyé en avant pour reconnaître la prétendue embouchure du Kisil-Daria, ait pu se tromper, en se contentant de

remonter pendant une lieue ou deux le premier torrent gonflé d'eau de pluie qu'il aura rencontré. Les Tartares, voyant Beckewitz obstiné à suivre un projet chimérique, se seront bien gardés de lui dire la vérité, puisque l'erreur leur devait être utile.

« Toutes ces questions seraient décidées si un voyageur, le baromètre à la main, pouvait aller par terre de Guriew à Astrabad, en tournant la mer Caspienne par l'orient. Les cartes russes admettent des vallées sablonneuses entre le cours actuel de l'Oxus et la mer Caspienne. Mais sur quelles autorités se fondent-elles ? Georgi dans sa *Description de la Russie*, et Gmelin dans ses *Voyages*, représentent ce pays comme rempli d'une chaîne de montagnes qui, sortant de la Steppe des Kirguis, se continue jusqu'à Astrabad, en séparant entièrement le bassin du lac Aral de celui de la mer Caspienne.

« Nous ne pouvons juger ce procès ; mais nous en avons fait un rapport aussi clair que les connaissances actuelles le permettent. »

CHAP. XXVI, page 76, ligne 21.

Mediterraneo Persidis. Perside ou Perse sont des dénominations synonymes; cependant quelques-uns entendent par la Perside la côte maritime de la Perse, et par la Perse l'intérieur du pays. P.

Cette distinction est vaine. D'autres ont voulu, avec un peu plus de raison, que la Perside fût la province, originairement royaume vassal de la Médie ; et la Perse, le grand empire fondé par Cyrus, et élevé au plus haut degré de puissance et de gloire par Cambyse et par Darius I. La Perside se nomme aujourd'hui Fars ou Farsistan. V. P.

CHAP. XXVI, page 84, ligne 15.

Ex India renavigant mense Ægyptio Tybi incipiente, nostro decembri : aut utique Mechiris Ægyptii intra diem sextum, quod fit intra Idus Januarias nostras. Il résulte de ce passage que Pline a écrit ce chapitre entre les années 48 et 51 de J.-C., ou plutôt qu'il a emprunté cette notice à un auteur qui écrivait à cette époque. En effet, la coïncidence du 6 méchir et des ides de janvier ne

peut pas avoir lieu dans une année de la période caniculaire autre que celle dont le premier Thotli, ou le commencement, tombe sur le 11 août ; mais ces années sont l'an 48, 49, 50 ou 51 de J.-C., puisque la période caniculaire avait commencé le 20 juillet de l'an 1322 avant J.-C. Les dates égyptiennes relatives à la navigation du golfe Arabique et de la mer Indienne, qu'on lit dans le Périple de la mer Érythrée, appartiennent aux années 60 à 65 de J.-C. On voit donc que l'auteur de ce Périple a écrit après Pline, ou du moins après la personne de laquelle le naturaliste romain tient ce qu'il dit sur l'époque des voyages dans l'océan Indien. Mannert (*Geogr. der Griech. und Rœm*, t. I, p. 163) a dit le contraire. L. M.

CHAP. XXVII, page 84, ligne 22.

Carmania. La Carmanie, aujourd'hui Kerman, s'étendait le long des côtes du golfe Persique et de la mer Érythrée (aujourd'hui partie de la mer des Indes). Les douze cent cinquante milles que Pline donne à la côte équivalent à dix mille stades ; d'autres auteurs, au contraire, n'évaluent la longueur de ce littoral qu'à six mille stades. La raison de cette différence vient certainement de ce que les limites orientales de la Carmanie n'ont point toujours été les mêmes. On ne peut douter qu'une grande partie du Mékran n'y ait été autrefois comprise ; et, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la Carmanie, loin de se terminer au cap Capella (cap de Jask), à l'extrémité septentrionale du golfe Persique, s'étendait sur les bords de l'Océan jusque vers le cap Mélan actuel. Divisant maintenant par la pensée la totalité de la côte carmanienne en trois parties, l'une orientale, voisine des Arbites et de l'Inde ; l'autre occidentale, le long du golfe Persique ; la troisième centrale, nous aurions, d'après les autorités combinées de Néarque dans Arrien, de Strabon et de Ptolémée,

1°. Pour la côte orientale...	4,000 stades.
2°. Pour la côte centrale....	2,600
3°. Pour la côte occidentale.	3,700
TOTAL.....	10,300 stades. = 1,250 milles.

La Carmanie se divisait en Carmanie propre ou maritime, et Carmanie Deserte. La première était fertile, surtout en vin; les mines d'argent, de cuivre, de minium, les paillettes d'or dans les rivières formaient ses autres sources de richesses. La Carmanie Deserte était aride, et, ainsi que l'indique son nom, dépourvue d'habitans. Pline semble indiquer cette distinction entre les deux subdivisions du pays par les mots *Inde vineas coli et arva ad flumen Andanim, XXV mill. spatio*, comme s'il donnait à entendre qu'au bout de vingt-cinq milles on ne rencontre ni vignobles ni plaines cultivées.

Dans le pays qu'il nomme Harmuzie, et qui s'écrit aussi Harmozie, était une ville de même nom, aujourd'hui Gomrom ou Bender-Abassi, à soixante-seize lieues sud-est de Pasargades. Le nom de cette ville et du pays semble avoir une origine commune avec celui d'Oromaze, Oromazde ou Hormizdas, le bon principe selon les doctrines du zoroastérisme.

Cependant il paraîtrait (Is. Voss., *Not. sur* Pomponius Mela, p. 580) que, dans le dialecte parlé sur ces côtes, Harmuz ou Hormuz signifiait la même chose que le φοινικών des Grecs ou *palmetum* des Latins, c'est-à-dire un lieu planté de palmiers. Or l'on sait, 1° qu'il existe sur les bords de la rivière de Mina une ville de Mina, dont le territoire est célèbre par ses palmiers; 2° que vers 1302 des hordes tatares descendues du Turkestan détruisirent dans ces parages un royaume et une ville d'Harmuz qui florissaient depuis long-temps, et que les habitans s'étant enfuis de leur patrie pour aller s'établir dans l'île de Gerun, à laquelle ils communiquèrent le nom d'Hormuz, ou, selon l'orthographe européenne, Ormuz, la dénomination primitive de leur ancienne ville disparut, et fit place au nom de Mina, identique à celui de la rivière qui en baigne les murs. (Cf. Aboulfeda, *Géogr.*, pag. 261, 262, dans le *Mag.* de Busching, tom. IV; Kiatib-Tchelebi, *Dihan-Numa*, manuscrit de la Bibliothèque royale, tom. I, p. 453-456; l'Edrisi, *Géogr. Nub.*, part. VII, p. 129; Turon-Chah, *Origine du royaume d'Ormuz*, p. 83-92.)

Les villes de Zéthis et d'Alexandrie sont inconnues; cependant Ptolémée (liv. VI, n. 8) et Ammien Marcellin (liv. XXIII,

p. 225) rappellent et confirment l'existence de la dernière de ces deux villes, mais sans en indiquer l'emplacement d'une manière précise.

Dans l'intérieur du pays se voyait encore Carmana, aujourd'hui Kerman ou Sirjan, à soixante-douze lieues d'Harmozie.

Chap. XXVIII, page 86, ligne 5.

Irrumpit deinde..... Les anciens se trompaient beaucoup relativement à la forme du golfe Persique, comme peut, à défaut de cartes anciennes, en faire foi ce paragraphe. Ils n'ont pas moins erré souvent sur la forme générale des régions ou des continens. Nous intercalons ici, d'après M. Gossellin (ouvrage cité), pour expliquer et compléter Pline, le

TABLEAU DES LIEUX ET POSITIONS PRINCIPALES DU GOLFE PERSIQUE.

POSITIONS			DISTANCES en stades de 1111 1/9 au degré.	
ANCIENNES		MODERNES.	particulières.	totales.
selon Ptolémée.	selon Néarque.			
	I.			
Côtes de la Carmanie.		*Côtes du Kerman.*		
Carpella extremum.	Un promontoire et le port de Badis.	Le cap et le port de Jask...........	o	o
Harmozum extremum.	Un lieu vis-à-vis le promont. Maceta d'Arabie.	Kuhestek, vis-à-vis le cap Moçandon.	810	810
....	Neoptana........	....	690	1,500
Harmuza civitas.	Le fleuve Anamis, et un lieu nommé Harmozia.	La rivière de Mina, et la plaine nommée Harmuz....	100	1,600
....	Organa, île déserte.	L'île de Gérun ou d'Ormuz.......	400	2,000
Saganus fluvius..	....	Nagana-Guda, riv.	»	2,180
....	Oaracta, île de 800 stad. de longueur.	L'île de Vroct, ou Kismis.........	300	2,300
....	Un port dans l'île d'Oaracta.	Baie de Karuez, dans l'île de Vroct....	190	2,490
Andanius fluvius.	....	Bandali, rivière..	»	2,500

POSITIONS			DISTANCES en stades de 1111 19 au degré.	
ANCIENNES		MODERNES	particulières.	totales.
selon Ptolémée.	selon Néarque.			
....	Une île consacrée à Neptune.	La petite île Angan............	210	2,700
Achidana fluv...	....	Roud-Chiour, ou Rivière salée.....	»	2,800
....	Surplus de la longueur d'Oaracta.	Surplus de la longueur de Vroct .	400	3,100
Carius fluvius...	....	Riv. près Bender-Congo.........	»	3,150
....	Une île à 300 stades du continent.	L'île Maloro.....	400	3,500
....	Pylora, île déserte.	L'île Péloro......	320	3,820
....	Sidodona, pet. ville.	....		
....	Le prom. Tarsias.	Le cap Gherd....		
Dara fluv.......	....	Riv. près de Siraf.	»	4,100
....	Catæa, île vis-à-vis les limites de la Perse.	L'île de Keish....	320	4,140

II.

	Côtes de la Perse.	*Côtes du Fars.*		
Bagradas fluv....	Front. de la Perse, vis-à-vis l'île Catæa.	Le rivage vis-à-vis l'île de Keish....	0	0
....	Ila, ville vis-à-vis l'île Caïcandros.	Gilla, ville vis-à-vis l'île Andarvia...	390	390
Brisoana fluv....	....	....	»	580
....	Une île habitée où l'on pêche des perles.	L'île Schitwar....	310	700
....	Un promontoire de 40 stades.	Le cap Dara-Bin..		
....	Un port au pied du mont Ochus.	Le port Nachélo..		
....	Le port Apostana	Bender-Tibben...	460	1,160
....	Un golf. dont les rivages sont habités.	Le golfe d'Aslo...	440	1,600
Ionaca civitas....	....	Iakau...........	»	1,620
Brisoana fluv....	Gogana, à l'emb. du fleuve Aréon.	La vil. de Congon, à l'emb. d'un fleuve, qui est la rivière de Congon.	580	2,180
Chersonesum pr.	....	Presqu'île d'Abou-Chahar.........	»	2,420

POSITIONS			DISTANCES en stades de 1111 1/9 au degré.	
ANCIENNES		MODERNES.	particulières.	totales.
selon Ptolémée.	selon Néarque.			
....	....	Gran, rivière....	»	2,820
Rhogomanes fluv.	Le fleuve Sitacus..	Le fleuve Sita....	810	2,990
Taoce extrema..	....	Le cap de Bender-Reigh.........	»	3,170
....	....	Ab-Chirin......	»	3,420
Oroatis fluv.....	Le fleuve Hératémis et la vil. d'Hiératis.	Le fleuve et la ville de Kiérazin......	740	3,730
....	La presqu'île Mésambria jusqu'au fleuve Padargus.	La presqu'île d'Abou-Schahar jusqu'au fleuve.....	490	4,220
....	Taoce, sur le fleuve Granis.	La vil. de Taüg, sur le fleuve de Grân.	200	4,420
....	Le fleuve Rogonis.	La rivière de Regh.	200	4,620
....	Le petit fl. Brizana, et ensuite le fleuve Arosis, le plus gr. de tout le trajet.	Embouch. de l'Ab-Chirin.........	400	5,020

III.

Côtes de la Susiane.		*Côt. du Khôs-Istan.*		
Oroatis fluv.....	Le fleuve Arosis, frontière de la Susiane.	Embouch. de l'Ab-Chirin.	0	0
....	Le golfe ou le lac Cataderbis.	Le golfe de Délem.	500	500
Tenagos arenosus.	....	Bender-Regh.....	»	890
....	Une mer vaseuse pendant	Une mer vaseuse pendant........	600	1,100
Eulæus fluvius...	....	Ab-Chirin.......	»	1,290
Pelodes sinus....	....	Golfe de Délem...	»	1,790
....	Diridotis, à l'emb. de l'Euphrate.	Ancienne embouc. de l'Euphrate...	1,100	2,200
Mosæus fluvius..	....	Mes, ou Rivière d'Endian.......	»	2,320
Charax.........	....	A l'emb. de la riv. de Karun.	»	2,840
Tigridis ost. or..	....	Bouch. E. du Tigre.	»	3,080
Tigridis ost. occ.	....	Bouch. O. du Tigre.	»	3,700

CHAP. XXVIII, page 86, ligne 11.

$\overline{\text{XXV}}$ *mill. passuum circuitu.* Ce passage, qui jusqu'ici a toujours semblé un des plus difficiles de Pline, offre des variantes considérables dans les divers manuscrits et éditions. Le manuscrit de Chifflet (*Voyez* note d'Hardouin) porte XV M P (lisez $\overline{\text{XV}}$ M P); Saumaise (*Ex. Plin.*, p. 837) lit XVII M P (lisez $\overline{\text{XVII}}$ M P). Hardouin veut qu'au lieu de XXV M P on lise $\overline{\text{XXV}}$ M P, c'est-à-dire qu'au lieu de vingt-cinq milles on en ait deux mille cinq cents. La première distance était en effet visiblement trop petite; mais la seconde, quoique beaucoup plus considérable, l'est encore trop peu, comparée à la réalité. En effet, les deux mille cinq cents milles de Pline ne représentent encore, dans l'idée de cet auteur, que vingt mille stades. Or, les distances prises par Néarque le long des côtes, de l'embouchure de l'Indus à celle de l'Euphrate seulement, s'élèvent déjà à vingt-deux mille sept cents stades suivant Arrien, à vingt-un mille trois cents suivant Strabon, enfin à dix-neuf mille cinq cents si l'on s'en rapporte à d'autres passages de Pline; de plus, tous trois affirment que Néarque comptait encore trois mille trois cents stades depuis l'embouchure de l'Euphrate jusqu'à Babylone. (*Voyez* NÉARQUE dans ARRIEN, *Indos.*, n. 41; PLINE, ch. 30, où il dit CCCCXII M P = 3,296 stades; STRABON, liv. II, XV, XVI.) Il est donc clair que la mesure de Pline, si l'on s'en tenait à son texte, serait trop courte. Or on remédierait d'une manière bien simple à l'erreur, en écrivant stades au lieu de pas : on aurait alors, au lieu de vingt-cinq mille pas, vingt-cinq mille stades, dont les détails se trouveraient avoir été donnés par Néarque, savoir :

Côte des Arbiens (corrigée selon Gossellin).	1,000 stades.
Côte des Orites (PLINE, VI, 25).	1,600
Côte de la Carmanie (*Id.*, VI, 28). . . .	10,000
Longueur du golfe Persique en ligne droite.	9,000
De l'embouchure de l'Euphrate à Babylone (PLINE, VI, 50).	3,300
TOTAL.	24,900 stades.

D'où, en nombres ronds, 25,000.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 18.

Regna Parthorum. Les provinces des Parthes ont déjà été mentionnées par Pline en détail, et chacune dans leur ordre convenable, savoir, les onze supérieures, qui sont l'Atropatène, chapitre 13 (numérat. par Chifflet, arab.); la Médie et la Parthie, chapitre 14; l'Apavortène, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane, la Sogdiane, chapitre 16; la Capissène, l'Arakhosie, la Gédrosie; et les sept inférieures, qui sont la Paropamisade, l'Ariane, la Drangiane, chapitre 23; la Carmanie, au même chapitre 23; la Perse, chapitre 25; la Susiane et l'Élimaïde, dont il traitera particulièrement chapitre 26. P.

Ligne 23.

Scythas. Scythes. Ces Scythes sont les habitans de la grande Tartarie actuelle. P.

Page 90, ligne 2.

Parthia. Parthie propre. L'ancienne Parthie, selon la plupart des géographes, comprend aujourd'hui la plus grande portion de l'Irac-Adjémi vers le levant, et une partie du Khorassan vers le couchant. Dupinet traduit *le royaume de Yex.* Il ajoute en marge: *Le roi Noy a usurpé le royaume sur le sophi, roi de Perse.* P.

In radicibus montium. Au pied des montagnes. Par ces montagnes il faut entendre les montagnes Caucasiennes, dont Pline a en effet déjà fait mention à l'occasion des Parthes, lorsqu'il a dit, chapitre 13: *Persarum regna, quæ nunc Parthorum intelligimus.... Caucasis jugis adtolluntur.* A la vérité, il place dans cette phrase les royaumes des Parthes dans les montagnes mêmes, et ici il place la Parthie au pied de ces mêmes montagnes, qui, selon lui, servent de ceinture à la contrée parthique; mais il faut considérer que la Parthie, ou contrée parthique propre, n'avait pas à beaucoup près autant d'étendue que ce qu'on entendait par l'empire desParthes. P.

Ligne 4.

Arianos. Les Arianes. L'Ariane comprenait, outre les Ariens

propres, les Dranges, les Évergètes, les Zaranges et les Gédruses. On en a parlé au chapitre 23, ainsi que des Ariens propres au chapitre 21. P.

Chap. XXIX, page 90, ligne 5.

Undique desertis cincta. Voyez le commencement du chapitre 15, où il a été fait mention d'une partie de ces déserts, et non pas de leur totalité, comme se l'est figuré le père Hardouin, qui, en conséquence, les place tous d'un même côté, je veux dire au seul couchant, encore que Pline observe ici que la chaîne des déserts en question s'étendait *undique*, c'est-à-dire en tous sens autour de la Parthie. P.

Ligne 6.

Nomades. Ce nom de nomades signifie sans loi, ou bien qui change de demeure. P.

Citra deserta, c'est-à-dire en deçà des déserts à notre égard, et non pas à l'égard des autres Parthes, du moins je le présume ainsi. P.

Ligne 8.

Europum. Europe; en grec Εὔρωπον. Strabon place cette ville dans la Médie. Elle devait ce nom à Seleucus Nicator; mais les Parthes la nommaient Arsacia, en mémoire du roi Arsace, ou de quelque roi arsacide. P,

Ligne 9.

Mania. Mania. On lit chez Ptolémée Zania, qui est chez lui une ville de l'intérieur de la Médie, ce qui a fait conjecturer au père Hardouin que cette Zania de Ptolémée était la Mania de Pline; mais la position orientale de celle-ci ne permet pas de la chercher dans la Médie, dont la position est septentrionale à son égard : aussi le père Hardouin la cherche-t-il ailleurs encore, et notamment à Genonia. Ortelius aussi est de l'avis que Sinonia et Zinonia sont une même ville. P.

Hecatompylos Arsacæ. Arsace Hécatompyle. C'est la même qu'au chap. 15 il a nommée simplement Hécatompylos, ou la ville

aux cent portes. Cette ville était la fondation ou la résidence d'Arsace, roi ou général scythe, qui, vers l'an de la fondation de Rome 508, envahit la contrée des Parthes, et en forma un royaume dont les possesseurs après lui prirent long-temps le nom d'Asacides. *Voyez* entre autres autorités Strabon (liv. II). Ce même auteur fait d'Hécatompyle la ville royale des Parthes. P.

CHAP. XXIX, page 90, ligne 9.

Regio Nisœa. La région Nisée. Tous les manuscrits, toutes les éditions portent *Nisea regio Parthyenes,* c'est-à-dire la région Nisée est de la Parthyène, qui est une portion ou plutôt un annexe de la Parthie propre. Sur quoi consultez Ptolémée, liv. VI, ch. 5. Je ne sais pourquoi le père Hardouin, sous prétexte qu'il trouve aussi une ville nommée Nisée, qui est la même chez Strabon qu'Europe, s'obstine ici à croire notre Pline en faute, encore que chez Ammien et chez Ptolémée Nisée soit différente et distinguée d'Europe. Quel inconvénient y a-t-il donc à convenir qu'il y eût dans la région Nisée de Pline une ville du même nom dont auront fait mention d'autres auteurs? Et pourquoi, sans nécessité, réformer les manuscrits des anciens? Admettons à la fois avec Pline qu'il y avait dans la Parthyène un territoire nommé Nisée, et que dans ce territoire était une ville du même nom; admettons de plus, avec Isidore de Charax, que cette ville, nommée Nisea par les Grecs et Parthaunisa par les Parthes, était la sépulture ordinaire des rois. Dupinet traduit *Nisea regio* par la contrée de Naïstan. P.

Ligne 10.

Alexandropolis. Ptolémée, qui pourtant n'est postérieur que d'un siècle à Pline, ne fait aucune mention de cette ville. Était-elle déjà détruite de son temps? P.

Ligne 14.

Media. Médie. Dupinet traduit royaume du Sumach ou Servan. Un autre géographe, cité par Ortelius, traduit Cordini.

Ab occasu transversa oblique Parthiœ occurrens. Touche à la

Parthie occidentale, tant de biais que transversalement, c'est-à-dire de l'occident d'été à l'orient brumal.

Chap. XXIX, page 90, ligne 15.

Utraque regna includit. Elle sert de borne commune au royaume des Parthes et à celui des Perses. Le père Hardouin a entendu *utraque regna*, des provinces parthiques désignées plus haut sous le nom abusif de royaumes supérieurs et inférieurs ; mais il est démontré que la Médie ne sert nullement de bornes aux provinces inférieures de la Parthie, puisque ces provinces inférieures sont celles qui sont bornées, non par la Médie, mais par le golfe Persique. Il faut donc entendre *utraque regna* des deux royaumes de Perse et de Parthie. P.

Ligne 16.

Susianen. Susiane, aujourd'hui le Chusistan ou Khôs-Istan. P.

Ligne 17.

Adiabenen. Adiabène, à l'orient du Tigre, au nord de Siravan, vers le lieu où les cartes modernes nous montrent une ville nommée Cocherauvard. Voyez la carte des états du grand-seigneur, par N. Sanson. Dupinet traduit Diarbeck, mais il se trompe. P.

Armeniam, l'Arménie. La grande Arménie, nommée de nos jours Turcomanie. P.

Ligne 19.

Sinus Persicus. Golfe Persique, quelquefois nommé mer d'El Catif, ou golfe de Bassera. P.

Syrtibolos. Les Syrtes d'Afrique, dont on a parlé au commencement du cinquième livre. P.

Ligne 20.

Climax Megale. Climax Megalê, c'est-à-dire la grande échelle. P.

Ligne 23.

Laodiceam. Laodicée. Dupinet traduit, la cité de Lor. P.

Chap. XXIX, page 90, ligne 24.

Antiochus. Antiochus, premier du nom, fils de Seleucus Nicator. P.

Page 92, ligne 1.

Passagardas. Passagardes, aujourd'hui Schiras selon le père Hardouin, répond à *Passagardæ*. On en a déjà parlé chapitre 23. Au reste, ce mot s'écrit chez d'autres auteurs *Pasargadæ*. Quinte-Curce l'appelle *Persagadum*. La dénomination de ce château est interprétée par Stephanus, *Persarum castra*. Je pense donc que Mésag-Art répond aujourd'hui à Pasagardæ, car le mot *Art* signifie un Persan, comme on peut le voir chez Hérodote. P.

Le véritable nom de cette ville est sans doute Fasa-Gard ou Gherd; et il existe encore aujourd'hui dans ces parages une ville de Fasa, qui est certainement la Pasagarde des anciens, et que Golius donne comme la capitale du district de Darab (les trois autres sont Kobad, Chahpour et Ardchir; mais, selon Niébuhr, cette division est aujourd'hui tombée en désuétude). Il est faux de dire que Chiraz représente Persagades; l'Édrisi (page 12) met soixante milles entre ces deux villes. Du reste, remarquons que les anciens ont eu tort de confondre souvent Pasagarde avec Persépolis: celle-ci s'appelait Farsa-Gherd, et non Fasa-Gherd. V. P.

Cyri sepulcrum. Tombeau de Cyrus. *Voyez* la description de ce tombeau confié aux soins des mages, chez Arrien, liv. VI. P.

Ligne 3.

Inter Parthos et Arianos. Entre les Parthes et les Arianes. Les Parthes proprement dits, les Arianes, les Mèdes et les Parétacènes, selon le père Hardouin. P.

Parætaceni. Les Parétacènes. Leur ville était Parétaca, aujourd'hui Taichan, comme je présume, vers les confins de la Médie et de la Perse; aussi cette ville est-elle attribuée à la Médie par Stephanus. *Voyez* la carte de l'Asie par Van-Lochom. P.

Chap. XXIX, page 92, ligne 4.

His gentibus. Aujourd'hui Diarbeck, nom qui paraît signifier contrée d'entre les deux fleuves, de même que la dénomination grecque Mésopotamie. P.

Inferiora regna. C'est-à-dire les provinces inférieures de l'empire des Parthes, dont on a parlé au chapitre précédent, et que Pline a observé être qualifiées de royaumes. P.

Ligne 5.

Reliqua dicemus. Nous traiterons, du reste, de la Susiane, de l'Élymaïde, de la Characène, etc., dont Pline traitera vers le milieu du chapitre 27. P.

Chap. XXX, page 92, ligne 8.

Mesopotamia tota Assyriorum fuit, etc. La Mésopotamie était autrefois entièrement dépendante de l'empire d'Assyrie, sous les successeurs d'Alexandre-le-Grand. P.

Ligne 9.

Babylona. Babylone, aujourd'hui Bagdad selon quelques-uns; mais le père Hardouin soutient que Bagdad est l'ancienne Séleucie, dont Pline parle immédiatement après la ville de Ninus. P.

Effectivement les ruines de Babylone se trouvent à vingt milles de l'Hilleh des géographes modernes, et d'Hilleh à Bagdad on compte de trois à quatre journées de chemin, c'est-à-dire, selon Ives, environ cinquante milles, ou, selon une combinaison de routes trouvée dans les papiers de Howe, cinquante-cinq: total, soixante-dix ou soixante-quinze. Les restes de l'antique capitale de la Babylonie sont des montagnes de décombres plutôt que des ruines; Niébuhr les a foulées sans les reconnaître. Il parle d'éminences, de creux profonds qui couvrent un espace de trois à quatre milles (vol. II, pages 235, 236); ces éminences sont formées des débris mêmes de Babylone. La raison pour laquelle il existe si peu de restes en bon état de cette ville, c'est

que les bâtimens ordinaires étaient construits en briques, et que tous ces matériaux ont été transportés sur le terrain destiné à d'autres villes, et ont servi à les élever : à peine trouve-t-on, à quelques lieues aux environs, une ville, un bourg, un bâtiment même, dans la construction duquel il n'entre quelques briques de Babylone. V. P.

Ninum. Ninus, Ninos, Ninève ou Ninive, capitale de l'Assyrie. Quelques-uns en font Mosul ; d'autres prétendent qu'on n'en voit plus que les ruines sur la rive orientale du Tigre, à deux lieues sud-est de Mosul. P.

CHAP. XXX, p. 92, ligne 11.

Seleuciam. Séleucie, fondée par Seleucus Nicator. Pline en parlera plus en détail dans ce même chapitre, en traitant de Babylone. Le père Hardouin soutient que cette Séleucie est Bagdad. P.

Laodiceam. Laodicée, l'une des cinq villes auxquelles Seleucus Nicator fit porter le nom de sa mère Laodice. Son nom moderne est inconnu. Il ne faut pas confondre cette Laodicée avec celle dont on a parlé plus haut, comme a fait Dupinet, qui traduit l'une et l'autre par la ville de Lor, confusion, ou plutôt méprise qu'Ortelius, qui cite Dupinet, aurait dû relever. P.

Artemitam. Artémite, c'est-à-dire la ville de Diane. Il resterait à savoir le nom de Diane en chaldéen, pour pouvoir se flatter de trouver sur la carte, à l'aide de la position indiquée, quelque vestige du nom de cette ville, dont Artémite n'est probablement qu'un équivalent grec. Or, je trouve que Diane, en persan, se nommait Zarétis, ce qui me fait présumer que la ville en question est Zarug, entre Bélis et Dara. P.

Ligne 12.

Orei. Oréens, c'est-à-dire montagnards. P.

Mardani. Mardanes, c'est-à-dire pilleurs, brigands, etc. P.

Ligne 13.

Antiochiam. Antioche, ainsi nommée en l'honneur du roi An-

tiochus, premier du nom, fils de Seleucus Nicator, et pour qui Nicanor, qui la fonda, était gouverneur de la Mésopotamie. Isidore de Charax fait mention de ce Nicanor. P.

CHAP. XXX, page 92, ligne 15.

Eldamarii. Eldamariens, ainsi nommés des canaux dont ils avaient la garde, ou peut-être dont ils manquaient; car ils étaient situés au milieu même de la Mésopotamie, à une égale distance de l'Euphrate et du Tigre, en sorte qu'ils ne pouvaient guère avoir de l'eau que par des canaux, qui peut-être manquaient à leurs besoins. P.

Ligne 17.

Aloni. Alons. Ce sont, je pense, ceux d'Alar, situés à l'occident d'Alarch, et beaucoup plus près de la source du Tigre, tellement qu'ils confinent, comme le dit Pline, avec les Gordyéens, désignés dans la carte de Van-Lochom, sous le nom moderne de Curdi. On a parlé des monts Gordyéens au chapitre 11. P.

Zerbis fluvius. J'ignore son nom actuel; mais les cartes modernes nous le montrent passant par le territoire d'Azun. P.

Ligne 18.

Azones. Azons, aujourd'hui même ceux d'Azun, vers le milieu du Tigre. *Voyez* la carte de l'Asie par Van-Lochom. Je ne trouve nulle part la dénomination moderne des Silices ni des Orontes; mais on doit les placer au nord d'Azun, puisqu'ils avaient à leur occident la ville Gan-Gamela, c'est-à-dire la ville du chameau, laquelle est manifestement, par sa position donnée, la ville de Za-Cham des cartes modernes. P.

Ligne 21.

Lycus. Lycus. Ce fleuve Lycus, d'Arménie, est inconnu aux modernes. P.

Armenia. L'Arménie Majeure, aujourd'hui Turcomanie. P.

Absidris. Canton des Sitres. On lit au texte *ab Sitris* ou *ab Si-*

dris, selon les divers manuscrits ; de plus, ces deux mots *ab* et *Sitris* ont paru n'en faire qu'un, tellement que le père Hardouin fait de cette fausse leçon *Absidris* ou *Absitris*, un fleuve ; mais le sens le plus naturel de la phrase ne souffre point cette interprétation. Il paraît qu'il faut lire *ab Sidris*, c'est-à-dire à prendre depuis les sources chaudes (*ab aquis calidis*), et que ce lieu a rapport au lieu nommé aujourd'hui Arsac, dénomination qui semble pareillement indiquer des sources chaudes. P.

CHAP. XXX, page 92, ligne 21.

Azochis. Asochis, aujourd'hui Chuch, cette ville ayant, par le laps de temps, perdu son article *as*, de même que la Syrie est le même nom que l'Assyrie dépouillé de ce même article, comme Trogue-Pompée l'observe. Chuch est une ville que la carte de l'Asie, par Van-Lochom, nous montre à l'orient de Zeugma, dont Pline va bientôt parler. P.

Ligne 22.

Diospage. Diospagé, c'est-à-dire la roche de Jupiter. Hesychius interprète aussi cette désinence *pagé*, dans les noms où elle se trouve, par un lieu escarpé, tels que sont les rochers : Πάγη, ὑψηλὸς τόπος. Le mot *pagos* a aussi le même sens chez Euripide et chez la plupart des autres auteurs. P.

Polytelia. Polytélie. C'est le nom moderne Calicala, qui, interprété par les Grecs dans le sens de toute belle, aura été traduit par eux par le mot *polyteleia*, qui signifie *absoluta, perfecta, eximiæ pulchritudinis*, etc., parfaite, belle par excellence, accomplie en toute sorte de beauté et de perfection. P.

Stratonice. Stratonice, c'est-à-dire victoire de l'armée. P.

Ligne 23.

Anthemus. Anthémunte. C'est la même ville qu'il a nommée Anthémusia au livre v, chapitre 24, où il parle également de Nicéphorium qui suit, dont nous avons parlé vers la fin du chapitre 24. P.

Page 94, ligne 10.

Narmalchan. Armalkhar, c'est-à-dire Arar-Melkh, le fleuve-

roi, ou peut-être le fleuve-royal-fleuve, le nom de fleuve se trouvant répété deux fois comme par honneur. Dans la première supposition, *Arar* signifierait fleuve, en sorte que les noms de fleuves *Arar* et *Araris* de la géographie ancienne signifieraient fleuve par excellence. Il faudrait de plus supposer que ce mot *Arar* se prêterait à une sorte de division, et pourrait admettre un ou plusieurs mots intermédiaires. Dans la seconde supposition, qui est la plus vraisemblable, Armalkhar, interprété dans le sens de fleuve-royal-fleuve, nous donne à penser qu'en syrien *ar* signifie fleuve, puisque, à l'égard de Melk ou Malk, chacun sait que ce mot signifie roi ; d'où il suit que dans ce mot mixte *Ar-Malkh-Ar*, l'expression *ar*, qui signifie fleuve, est ici répétée deux fois par une sorte de confirmation amphatique et honorifique. Ceci donne en même temps la solution d'une difficulté qui a jusqu'ici embarrassé les savans : c'est que, suivant Isidore de Charax, Ammien Marcellin et d'autres auteurs, le nom chaldéen de l'Euphrate était Naarmalkha, dénomination qui leur a paru, mais à tort, différer essentiellement de Ar-Malkh-Ar. P.

Chap. XXX, page 94, ligne 12.

Babylon. Babylone. Jupiter-Bélus avait à Babylone un temple qui subsista même depuis la ruine de cette ville, comme Pline nous l'apprend. En outre, il est à remarquer que Babylone, selon le témoignage de tous les anciens, était sur l'Euphrate, et nullement sur le Tigre, et que d'ailleurs elle était à quatre-vingt-dix milles, ou tout au moins à trente-sept milles de Séleucie, que tout nous porte à croire être la nouvelle Bagdad. J'en conclus que si les cartes modernes nous montrent sur l'Euphrate, et à une sensible distance de Bagdad, une ville dont le nom retienne quelque vestige de ce temple de Bel, c'est là qu'il faut chercher Babylone. Je pense donc et je crois pouvoir avancer que l'ancienne Babylone n'est autre que la ville moderne de Bélis sur l'Euphrate, fort au dessus de sa jonction avec le Tigre ; sur quoi consultez les diverses cartes modernes. P.

Ligne 18.

Jovis Beli, c'est-à-dire Jupiter-Uranien ou Jupiter-Cé-

leste ; car Eusèbe interprète *beel* ou *baal* dans le sens de *cœlum*, témoin *beel semen*, qu'il interprète *cœli dominum*. Ce Bel fut père de Ninus et fils de Nimbroth, ou, selon d'autres, de Saturne; aussi les Grecs crurent-ils devoir reconnaître en lui le Jupiter-Babylonien. Saint Cyrille le nomme Ar-Bel, et en fait le premier homme divinisé. P.

CHAP. XXX, page 94, ligne 20.

Seleuciæ. Séleucie, aujourd'hui Bagdad selon le père Hardouin.

Seleuciæ..... conditæ a Nicatore. Bâtie par Nicator, par Seleucus Nicator, premier roi de Syrie après la mort d'Alexandre-le-Grand. P.

Page 96, ligne 2.

Ctesiphontem. Ctésiphonte. Le nom primitif de la ville de Ktésiphon avait été Vardana, comme nous l'apprend Ammien Marcellin (liv. XXIII). Cet auteur ajoute que ce fut le roi Pacore qui la rebâtit et lui donna le nom grec de Ktésiphon ; mais je pense au contraire que ce furent les Grecs qui traduisirent par leur mot Ktésiphon le mot barbare Vardana. Au reste, cette Vardana ou Ktésiphon n'est autre que Bagdad même, c'est-à-dire la partie de Bagdad située sur la rive orientale du Tigre, qui la sépare d'un grand faubourg situé sur la rive occidentale, lequel faubourg, comme l'observe Baudrand, n'est autre que Séleucie. Il prétend, sans doute d'après Dupinet, qu'autrefois cette même Bagdad a été nommée Baudras, ou, comme lit Dupinet, Baudra ; mais ni l'un ni l'autre n'en rapporte aucune autorité. Cette dénomination très-suspecte de Baudra n'est peut-être que celle de Vardana mal lue ou mal traduite. Je trouve un lieu nommé Berdan chez Van-Lochom, mais il nous le montre à l'occident de l'embouchure du Tigre, entre un grand lac et cette embouchure. Consultez Ortelius au mot *Seleucia*. P.

Ligne 8.

Fluvium Narragam. Cette rivière est indiquée dans les cartes modernes comme se jetant dans le Tigre bien au dessous de sa jonction avec l'Euphrate, et fort près de l'embouchure de ces

deux fleuves, mais ces cartes n'en expriment point le nom ; elles nous montrent seulement sur ses bords la ville de Nahraban, qui est la Narraga de Pline (*Voyez* la situation de Nahraban chez Sanson). Le père Hardouin s'abuse lorsque, par des raisons étymologiques, il fait de Narraga la fosse ou tranchée qui joint l'Euphrate au Tigre, contre le témoignage formel de Pline, qui distingue clairement et sans équivoque cette tranchée d'avec le fleuve Narraga. P.

Chap. XXX, page 96, ligne 8.

Narragam, qui dedit civitati nomen. Qui a donné son nom à une ville particulière ; aujourd'hui même la ville de Nahraban. P.

Ligne 20.

Schœnos. Schœnes. Le père Hardouin soutient que le schœne est une mesure égyptienne ; mais il paraît, tant par le passage de Pline que par un passage de la comédie des *Akharniens* chez Aristophanes, que le schœne, quel que fût son étendue, était une mesure persique. Aristophanes, en effet, fait parler de schœne par l'envoyé persan, qu'il introduit en scène dans la comédie dont je viens de parler. Quoi qu'il en soit, Strabon, avant Pline, avait déjà observé que le schœne n'était point une mesure constante. P.

Parasangas. Parasanges. Festus définit le parasange une mesure itinéraire des Perses ; mais quel était le rapport de cette mesure aux nôtres ? c'est ce que, de l'aveu de Pline, il est rarement facile de pouvoir statuer, vu l'inconstance qui régnait chez les Perses mêmes sur l'estimation du parasange. Le père Hardouin observe que, selon les uns, cette mesure comprenait soixante stades ; selon d'autres, trente ; selon d'autres, quarante. P.

Ligne 22.

Attali. Les Attales. La Characène était autrefois séparée des Attales par le cours et l'embouchure particulière de l'Euphrate ; mais depuis que l'Euphrate ne se prolonge plus par lui-même directement jusqu'à la mer, il a cessé, dit Pline, de mettre une

barrière entre les Attales et Charax ; les Attales, c'est-à-dire ceux du rivage de la mer, ou, si l'on aime mieux, de la rive de l'Euphrate lorsqu'il passait aux frontières de ces brigands, ce mot venant d'*acte*, rive ou rivage. Le chef-lieu de ces Attales se nomme aujourd'hui même *Meœ-Attali*, à l'occident du Tigre. (*Voyez* la carte des états du grand-seigneur, par Sanson.) P.

CHAP. XXX, page 96, ligne 24.

Nomades Arabiæ. Nomades paraît être un composé de l'*a* privatif et de *nomos*, loi, comme on l'a déjà observé ; d'où il suivrait que les Arabes nomades ou sans lois ne seraient qu'une classe et qu'une distinction onomatique des nomades scénites ou campeurs et vagabonds, habitans de tous les pays où ils peuvent transporter leur tentes. Quoi qu'il en soit, leur position indiquée nous les montre au dessus de Sukana, c'est-à-dire le long de la rive occidentale de l'Euphrate, vers Anna, Dalia, Malec et Chaber. (*Voyez* la carte des états du grand-seigneur, par Sanson.) P.

Euphratis.... unde in meridiem flecti eum diximus. Vers Maham-Média. (*Voyez* la carte des états du grand-seigneur, par Sanson.) P.

Page 98, ligne 4.

Zeugma a Seleucia Syriæ ad nostrum litus CLXXV M *pass.* Le père Hardouin lit ici CXXXII M, et non pas CLXXV M, et cela conformément à la leçon qu'il a suivie au livre V, chapitre 12, où il a été question de cette même Séleucie. P.

Seleucia Syriæ. Aujourd'hui Soldi selon Olivarius, Soldino selon Niger. Consultez Ortelius, au mot *Seleucia.* P.

CHAP. XXXI, page 98, ligne 10.

Digbam. M. d'Anville en fait Corna, ce qui est très-vraisemblable. Voyez sa *Géographie*, tome II, page 261. P.

Ligne 12.

Armeniæ majoris. Aujourd'hui la Turcomanie. P.

Chap. XXXI, page 98, ligne 13.

Elegosine, c'est-à-dire la plaine des plaintes, la plaine de douleur. C'est la plaine de Chelat, qui s'étend entre Chelat, ville située sur un grand lac, et la rivière Rosso, qui se jette dans la mer Caspienne. (*Voyez* la carte des états du grand-seigneur, par Sanson, encore que celui-ci, comme tous les géographes, prenne la source du Tigre beaucoup plus à l'occident, mais ils se trompent.) P.

Diglito. On lit Diglith chez Josèphe (*Antiq.*, liv. II). Ce nom répond à celui de Daghelè, que donnent les modernes au Tigre, selon un voyageur, consulté personnellement par le père Hardouin. Chez d'autres géographes je lis que le nom moderne du Tigre est Tigil, ce qui a un grand rapport avec le nom Diglito. M. d'Anville traduit *Diglito* par Diglit. P.

Hid-Dekhel ou *Kid-Dekhel* dans la Bible, et dans le manuscrit samaritain, *Hid-Dekhel*. Ce nom dérive, ainsi que nous l'apprennent les commentateurs, de חד, jeter, lancer; הדר, haut, fort; ou bien de חד, pénétrer, avec l'addition de קלן, qui implique avec soi l'idée d'un mouvement vif, rapide, sens tout-à-fait conforme à l'opinion des Grecs, qui interprètent le mot *Tigre*, tantôt par l'adjectif *prompt*, *vif*, *rapide*, tantôt par le substantif *flèche*. Il est à remarquer que le pronom hébreu *Hu* s'est conservé dans l'*Eu*-phrate des Grecs, à moins que *Eu* ne vienne de *ab*, *an*, eau ou rivière. J'observe, en outre, que nous ne sommes autorisés par aucun des savans à écrire *Hi-Dekhel*, c'est-à-dire à chercher une autre lettre initiale ou primitive de ce composé, que le *Khalal* (*Voyez* Bochart, *Phaleg.*, 119); Dikla, *ville des Palmiers* (Chald., *Deutéron.*, xxxiv, 3: *Quœre annon Mesopotamia regio palmarum?*). Dekhel est incontestablement le Deghel des Arabes, le Diglath de Josèphe, et le Diglito de Pline; et de Degel, selon Bochart, les Grecs ont fait Deger, Teger et *Tigris*.

CHAP. XXXI, page 98, ligne 21.

In specu mergitur. Sénèque (*Quest. nat.*, l. VI) paraît différer ici de Pline : il ne fait pas, comme notre auteur, précipiter tout à coup le Tigre dans un gouffre ; au contraire, il le fait diminuer peu à peu de volume, et se tarir enfin par un décroissement insensible. Voici ses paroles : « Age, quum vides interruptum Tigrim in medio itineris siccari, et non universum averti, sed paulatim, non apparentibus damnis, minui primum, deinde consumi ; quo illum putas abire, nisi in obscura terrarum ? utique eum videas emergere iterum non minorem eo qui prius fluxerat. »

Ligne 22.

Zoaranda. Ainsi porte un manuscrit ; les autres, *Zoroanda.* Chez Solin on lit *Zomada.* Quoi qu'il en soit, le lieu cherché est celui où la carte de Sanson nous montre la ville de Bitlis, car c'est de là qu'il fait sortir une rivière qui se jette dans le Tigre des cartes modernes, mais qui, je pense, est le vrai Tigre ; l'autre rivière, supérieure et plus occidentale, dont on a fait le Tigre, ne pouvant être ce fleuve, puisqu'elle ne rencontre sur sa route ni montagne ni lac. P.

Ligne 24.

Lacum, qui Thospites. Peut-être ce lac s'est-il comblé, du moins je ne le trouve exprimé dans aucune carte moderne, ce qui peut venir de l'imperfection de nos connaissances sur cette partie de la géographie. P.

Page 100, ligne 2.

Arsaniæ. Cette rivière ne saurait se jeter ailleurs que dans le Tigre, ou dans quelque rivière qui communique à ce fleuve ; car par l'inspection des cartes modernes elle ne peut communiquer ni avec l'Euphrate ni avec la mer. Il s'agit donc ici d'une rivière dont l'issue naturelle est de se jeter dans le Tigre, mais dont le cours est d'ailleurs si voisin de ce fleuve, que souvent leur

réunion se fait plus haut que le point fixe de leur jonction ordinaire ; en un mot, il s'agit d'une rivière qui descend d'Arzac (vestige du nom d'Arzanie), et qui va considérablement se rapprocher du cours d'une rivière que j'ai dit être le vrai Tigre, et avec laquelle elle doit communiquer au moindre débordement. Du reste, cette rivière, que nous pourrions nommer rivière d'Arzac, va se jeter (quand elle achève complètement son cours), non directement dans le vrai Tigre, mais dans cette rivière occidentale que les modernes s'obstinent à prendre pour le vrai Tigre, encore qu'elle ne soit qu'une des rivières tributaires de ce fleuve. P.

CHAP. XXXI, page 100, ligne 3.

Arrhene. Arrbène, aujourd'hui même la contrée d'Arzerum, en lui donnant un peu plus d'extension vers le nord que ne fait Sanson, et en comprenant particulièrement sous ce nom d'Arzerum la partie la plus septentrionale et la plus occidentale de cette contrée. P.

Ligne 4.

Leviorque Arsanias innatat. Sans doute parce qu'étant, selon toute apparence, une émanation du lac Aréthuse dont on a parlé plus haut, elles sont, comme lui, bitumineuses, et par conséquent huileuses et surnageantes.

Ligne 6.

Tigris autem ex Armenia, acceptis fluminibus claris... C'est-à-dire au nord-ouest dans la partie de la Turcomanie où l'Euphrate prend sa source. P.

Ligne 7.

Parthenia ac Nicephorione. Les deux rivières, Parthénie et Nicéphorion, dont parle ici Pline, sont celles dont l'une passe à l'occident de Dabyl, et l'autre à Dabyl même, et dont le concours vers Maia-Farequin va former cette grosse rivière qu'on prend abusivement pour le commencement du vrai Tigre. P.

Chap. XXXI, page 100, ligne 10.

Mesenes oppidum. C'est-à-dire la Mésène supérieure, qui comprenait la partie méridionale de l'Arzerum jusqu'à Bagdad; et depuis Bagdad jusqu'à la mer, ou, ce qui revient au même, jusqu'à l'embouchure commune du Tigre et de l'Euphrate, s'étendait la Mésène inférieure. C'est pourquoi Philostorgius définit la Mésène une contrée à la fois fluviale et maritime. P.

Conférez page 329, etc.

Seleuciam Babyloniam. Séleucie Babylonienne, aujourd'hui la partie de Bagdad qui est assise sur la rive occidentale du Tigre. P.

Ligne 11.

Altero meridiem ac Seleuciam petit. L'un tire vers le midi, c'est-à-dire vers Séleucie. Le père Hardouin veut que ce bras du Tigre qui tire vers Séleucie soit celui que Stephanus nomme Délas, Eustathe Sylax, et que le bras qui tire vers le septentrion soit celui qui conserve le nom de Tigre. Cependant le récit constant des voyageurs semble établir que Bagdad, ou l'ancienne Séleucie, est située sur le Tigre propre. P.

Ligne 13.

Campos Cauchas secat. Traverse la campagne Coché, c'est-à-dire de Séleucie, qui, entre autres noms, eut celui de Coché, comme l'observe Marcellin (liv. IV); cependant il y a eu d'autres villes de Coché au voisinage de celle-ci. Consultez Ortelius. P.

Ligne 15.

Choaspem. C'est une rivière qui prend sa source à Atamadia, et qui vient se jeter dans le Tigre vers Mossul. P.

Media. Médie, contrée dont le chef-lieu actuel paraît être Atamadia, vestige du nom de Médie, et où d'ailleurs le Choaspe prend sa source (*Voyez* la note précédente). Selon Baudrand, la Médie des anciens renferme aujourd'hui le Scirvan, l'Adirbeitzan, le Kilan, et la partie occidentale de l'Yrak-Agémi, qui sont, ajoute-t-il, des parties de l'empire des Perses. P.

Chap. XXXI, page 100, ligne 22.

Orcheni. Orchènes. Il s'agit ici des Orchènes, situés à l'occident du Tigre, c'est-à-dire, à notre égard, en deçà de l'embouchure de ce fleuve, peuple qui occupait un grand espace de pays à l'orient du Tigre, tant le long de l'embouchure de ce fleuve que sur la côte maritime. P.

Ligne 23.

Pasitigris. Pasitigre, c'est-à-dire tout le Tigre, le Tigre réuni à lui-même dans un seul lit, accru encore d'autres rivières, et considéré alors comme complet. P.

Cf. ci-dessus la note sur le ch. XXXI, p. 102, lig. 16. V. P.

Page 102, ligne 1.

Parapotamia. Parapotamie, ainsi nommée de *Potamos*, qui signifie fleuve, et de la préposition *para*, qui exprime la juxtaposition. P.

Ligne 2.

Dibitach. Dibitacho. Pline est le seul qui fasse mention de cette ville. Je pense que c'est aujourd'hui Digil-At, dénomination qui indique une ville située sur la rive du Tigil ou Tigre; peut-être même faudrait-il lire *Digilath*, et non pas *Dibitach*, au texte de Pline. P.

Ligne 5.

Inter Medos, Adiabenosque veniens. Le père Hardouin observe que les Mèdes ont le mont Zagruse à l'occident, que les Adiabènes ou Assyriens l'ont à l'orient, et qu'il s'étend au dessus de la Perside et de la Parétacène, environ depuis l'occident brumal jusqu'à l'orient d'été. P.

Ligne 6.

Parætacenen. Contrée située, chez Strabon, entre la Caramanie, la Perside et la Parthie; aussi la trouve-t-on attribuée, chez les divers auteurs, tantôt à la Perside et tantôt à la Médie, comme l'observe Ortelius. P.

Chap. XXXI, page 102, ligne 10.

Inter has gentes. Ces autres nations sont les Mèdes, les Adiabènes, les Perses et les Khalonites. P.

Ligne 11.

Arbelitis. Arbélitide, ainsi nommée, comme le père Hardouin conjecture, du voisinage de l'Arbélitide d'Assyrie. Strabon fait de la Sittacène une dépendance de la Susiane ; mais c'est étendre la Susiane jusqu'à l'Euphrate, dont la limite naturelle est le Tigre. Ptolémée, plus exact, fait de la Sittacène un petit royaume de l'Assyrie, au voisinage de la Susiane. La Sittacène fut aussi surnommée Apolloniatis selon Strabon. Castaldus veut que son nom moderne soit Rabia. Il y avait une autre Sittacène et une autre ville Sittace au delà du Tigre, ce qui a causé la méprise de Strabon et d'autres géographes tant anciens que modernes. P.

Palæstine. Palestine, ou plutôt Calestine, comme portent quatre manuscrits. P.

Sittace. Il ne faut pas confondre cette Sittace, surnommée exprès *Græcorum*, avec la ville que, au livre XII, chapitre 17, Pline nommera Sittaca. Cette dernière était par delà le Tigre à notre égard, et c'est celle qui faisait partie de la Susiane. Voici les paroles de Pline : *Bratus arbor nascitur ultra Pasitigrin, in finibus oppidi Sittacæ, in monte Zagro.* Le père Hardouin, par une méprise manifeste, a confondu Sittace Græcorum, ville en deçà du Tigre, avec Sittaca, ville située au delà de ce même Tigre. P.

Ligne 12.

Sabata, aujourd'hui Felougia. Le père Hardouin croit que c'est la Sambana de Diodore, laquelle Sambana me paraît être Ambar, au nord de Felougia. P.

Ligne 14.

Apamia. Apamée, aujourd'hui Corm-Aba ou Crom-Aba, au dessus de Felougia. P.

Antiochus, fils de Seleucus Nicator. P.

Matris suæ, sa mère, la reine Apamée, femme de Seleucus Nicator, roi de Syrie. P.

Chap. XXXI, page 102, ligne 16.

Infra. Plus bas, plus au midi et plus près de la mer. P.

Susiane, aujourd'hui Cus selon Niger, Zaque-Ismaël selon Moletius, Susay selon Zardus, Cusistan selon Mercator. Cette dernière interprétation a prévalu. P.

« Le Delta de la Susiane est, beaucoup plus véritablement que le Delta d'Égypte, enfermé dans sept canaux, et entrecoupé par eux. Voici les noms de ces fleuves : 1° le Cossisa-Bony ; 2° le Bamishère ; 3° le Caroon ou Karûn ; 4° le Sélège ; 5° le Mohilla ; 6° le Gabon ; 7° le Deree-Bouna. J'ai recueilli ces noms dans une carte anonyme très-curieuse, qui fait partie de la collection de M. Dalrymple ; ce sont, il y a toute apparence, des dénominations sous lesquelles ces divers canaux ou passages sont connus des pilotes de Karack. La carte dont je viens de parler présente la carte de Néarque, tracée avec autant d'exactitude et de perfection, que si elle l'eût été par un navigateur voyageant à bord de la flotte macédonienne. Trois des canaux ou rivières, après avoir coupé le Delta, passent au travers d'un bas-fond qui porte le nom d'Ali-Meidan (en langue du pays, *terre originaire, terre de la famille d'Ali*), et qu'on suppose tel d'après sa surface unie. A partir de la côte du Delta l'Ali-Meidan a douze milles, et dans quelques endroits dix-sept milles d'étendue : il est rarement sec, ou, pour mieux dire, il ne l'est jamais à l'instant de la marée descendante ; mais les canaux qui le traversent ont une profondeur considérable. Ils sont appelés *khores*, c'est-à-dire limites ou divisions du sable ; et c'est ainsi que Khore-Gufgah est le débouché du canal de Bamishère, Khore-Musah, celui du Karûn ; enfin Khore-Wastah, celui du Sélège. Le nom général de la terre ou pays qu'ils séparent est Gaban. Je n'ai point de notions assez exactes, assez positives sur ce pays pour en fixer les limites ; mais la partie située entre le Cossisa-Bony et le Bamishère est désignée sous un nom qui lui est propre, celui de Menan et de Muçan, lequel répond au Mésène de Xiphilinus, de même que Khore-Musah au fleuve *Mosæus* de Ptolémée, pour lequel pas un seul des géographes mo-

dernes ne sait déterminer une place. A la pointe ou extrémité de ce Mésène, près du canal de Haffar, était situé le Spasini-Charax, ou fort de Spasinus. Sur la carte anonyme de Dalrymple nous remarquons en cet endroit un fort appelé *Old Haffar-Fort* (le vieux fort de Haffar), avec un autre sur la rive opposée. Tous deux existaient à l'époque où Thévenot monta jusqu'à Basra par cette route, et tous deux avaient été destinés, par Spasinus comme par ses successeurs, soit à protéger et à garder le canal, soit à favoriser les exactions qu'ils voulaient commettre. J'ai deux motifs pour faire mention de ce lieu : le premier est qu'Alexandre, au rapport des historiens, occupa originairement la position ; le second, que Cellarius ne semble pas avoir eu des idées fixes à son égard, et que d'Anville même manifeste quelques doutes. Mais avant de me livrer à l'examen de cette question, je dois établir l'ordre et la succession des canaux occidentaux, savoir, le Cossisa-Bony et le Bamishère. Le Bamishère était un canal très-fréquenté par les vaisseaux du pays jusque dans ces derniers temps, qu'un scheik arabe le fit combler, dans l'intention de submerger le pays situé sur le Cossisa-Bony ; mais l'effet de cette opération fut tout contraire à son attente, car il n'en résulta autre chose qu'un nettoiement parfait du canal, dont les sables se trouvèrent reportés à l'embouchure. Cet évènement eut lieu dans le temps où M. Jones résidait à Basra. Niébuhr en parle comme étant arrivé au Khore-Sable, qui est peut-être pour cet auteur le nom du Bamishère.

« Les cinq canaux occidentaux paraissent tirer leur origine de l'Eulée ou de la rivière de Suse. Cette rivière se partage dans l'intérieur de la province : à quel point précisément, voilà ce qu'il n'est pas facile de déterminer ; mais ce que je puis découvrir de positif, c'est qu'en approchant du Delta, le bras occidental prend son nom de Karûn, ville située à dix ou douze milles au dessous du Delta, comme le canal oriental tire le sien de Deurak, Dorak ou Derec, autre ville de l'intérieur du pays, dont le nom étend son influence jusqu'à la côte. Le bras occidental, en approchant du Delta, se subdivise en quatre autres ; le premier porte son nom de Karûn à travers le Delta jusqu'à la mer. Ce canal était celui que les vaisseaux du pays fréquen-

taient à l'époque du voyage de Thévenot, dans leur navigation de Bender-Regh à Basra. Les trois autres sont le Sélège, le Mohilla et le Gaban. Le bras de l'Eulée, connu sous le nom de Dorak, après s'être partagé dans l'intérieur des terres, arrive vers l'est ; et comme il touche au Delta, il se réunit d'un côté avec la rivière Gaban et avec un autre bras que nous pouvons appeler un sixième canal : il enferme une île nommée Deree, de cette rivière Deree ou Dorak. C'est là qu'est placée, dans l'intérieur des terres, une partie de pays qui reçoit le nom de Dorak-Stan ou Dorghestan, de la même origine. Maintenant il est assez remarquable que Ptolémée fait mention d'un Déra situé dans l'intérieur des terres, et dont Cellarius ne sait où fixer la position. Quel que soit ce Dera, il donne son nom à cette rivière, comme Karûn communique le sien au bras occidental. Il le donne encore à Deree, l'île où nous devons chercher le Kata-Derbis d'Arrien, à l'égard duquel d'Anville s'est mépris ; et dans le Dorghestan je trouve le Marghestan d'Arrien, que cet auteur appelle une île placée à Kata-Derbis. La rivière Dorak n'est pas un canal très-considérable : suivant M. Dalrymple, on en voit le fond lorsque l'eau est basse. Nous pouvons conjecturer qu'anciennement, soit au moyen de canaux naturels, soit par le secours de canaux artificiels, elle eut plus de profondeur, tant que la navigation intérieure de la province fut l'objet de la sollicitude du gouvernement. Entre l'embouchure de ce canal et le Khore-Wastah, est un bas-fond qui correspond avec l'Ali-Meidan : on le nomme Carabah, ou fond brisé, à raison de ce que la sonde varie d'un instant à l'autre. Les pilotes naturels du pays prétendent qu'il y a ici une ville ensevelie sous les eaux, et que le plomb de la sonde s'arrête quelquefois sur le faîte des maisons ; qu'il descend quelquefois aussi jusque dans les rues, d'où résulte une différence aussi considérable. Ce que nous savons de la relation de Néarque, et sur son passage, soit au travers d'un bas-fond de ce canal, soit à sa surface, concorde parfaitement avec ce fait. Vers l'est du Dorak il y en a encore un autre nommé Barcan, qui se prolonge jusqu'à l'embouchure de l'Arosis. L'étendue de tous ces bas-fonds oblige naturellement les vaisseaux à n'approcher de la côte qu'avec une

circonspection extrême ; et le fond du Delta étant bas et uni en proportion, il est rare que les navigateurs en aperçoivent autre chose que les joncs qui y croissent. Dans le trajet jusqu'à Karûn, Thévenot compare le pays à la Hollande avec de l'industrie et un bon gouvernement ; car un sol qui n'est que l'accumulation d'une grande quantité de matières glutineuses ou visqueuses doit être infailliblement un sol fertile. Du temps de Thévenot, il n'y avait guère dans le pays que de misérables villages épars çà et là en très-petit nombre, avec un peu de bétail et quelques plantations de dattiers, qui sont le principal ou plutôt l'unique article de commerce pour les habitans. Dans ces derniers temps la tribu arabe de Kaab était en possession de cette contrée, que gouvernait un scheik appelé Soleiman. Ce chef avait amélioré la culture. Il paraît que les pirateries qu'il exerçait avec quelques vaisseaux l'avaient rendu formidable, d'un côté, au gouvernement turc de Basra, de l'autre au Vakeel de Chirâz. Il eut par la suite une querelle à démêler avec les Anglais, à l'occasion de deux navires considérables qu'il leur avait pris ; mais il finit par tomber sous les coups de ses propres sujets. Telle est la nature du Delta, tels sont ses habitans, tels sont enfin les bras du Tigre et de l'Eulée, qui concourent à le former. Il peut y avoir eu un temps où ces deux fleuves se rendaient à la mer, sans avoir entre eux un rapport plus immédiat que leur voisinage ; mais aujourd'hui un canal qui porte le nom de Haffar les unit l'un à l'autre. Ce canal sort du Schat-el-Arab, à vingt-huit milles environ au dessous de Basra, et s'étend vers l'est, jusqu'à ce qu'il joigne l'Eulée ou le Karûn, précisément au point où ce fleuve approche du Delta. Le Haffar est plus ancien que le siècle d'Alexandre. Néarque nous apprend en effet qu'une partie de la flotte le traversa pour se rendre dans le Tigre, à l'époque où elle descendit l'Eulée jusqu'à la mer. Je dois observer dès à présent que la navigation intérieure est la circonstance la plus remarquable dans l'état de la province, et, si je puis hasarder cette expression, son trait le plus caractéristique. J'ajoute que ni Cellarius ni d'Anville n'ont accordé une attention suffisante à cette circonstance particulière. Cellarius, qui convient que le Mosæus de Ptolémée doit être placé entre le Tigre et

l'Eulée, ne peut concevoir comment ce canal de Haffar passerait entre ces deux fleuves sans perdre toutes ses eaux dans le Mosæus; mais, s'il vivait aujourd'hui, il pourrait se convaincre, en jetant un coup d'œil sur la carte de Dalrymple, que nous avons un fleuve du Tigre et un Eulée, avec le Mosæus entre les deux, et le canal de Haffar passant à la pointe du Delta depuis le Tigre jusqu'à l'Eulée.

« D'Anville est tombé dans une erreur beaucoup plus grave, car il place le Mésène à l'ouest du Schat-el-Arab, au lieu de le fixer à l'est; on ne voit pas la raison qui a pu le déterminer à adopter ce système: il savait très-bien en effet que les géographes anciens placent le fort de Spasinus dans Mésène, et qu'il a fixé lui-même la position de ce fort vers l'est du Schat-el-Arab, bien qu'il place Mésène à l'ouest. En réfléchissant sur cette opinion de d'Anville, j'incline à penser que le *Sinus Mesanius* de Ptolémée a induit en erreur l'illustre écrivain français; et si l'on parvenait à éclaircir cette obscurité, la côte pourrait être parfaitement connue, et nous finirions par concilier tous les géographes anciens les uns avec les autres.

« Le Mésène de d'Anville est le Gésirat-Kahder de Thévenot, le Danasir de Niébuhr, placé entre le Schat-el-Arab et le Kkore-Abdillah; mais le *Sinus Mesanius* de Ptolémée n'en est certainement pas la côte; car les deux embouchures du Tigre déterminées par cet auteur sont, à n'en pas douter, le Schat-el-Arab et le Khore-Abdillah, comme on peut juger par la position qu'il assigne à Térédon entre l'un et l'autre. Il me paraît démontré avec la même évidence que son *Sinus Mesanius* ne commence pas dans l'intervalle qui sépare le Schat-el-Arab et Khore-Abdillah, mais bien à l'embouchure du Khore, et qu'il s'étend jusqu'à la partie occidentale du golfe. En cherchant le golfe dans cette direction, je trouve la baie de Grane, avec trois îles à l'entrée: l'une d'elles, qui est la plus voisine de la côte, porte le nom de Muchan, et donne le sien au *Sinus Mesanius*, à ce que je conjecture; et lorsque je cherche dans Ptolémée le point où le *Sinus Mesanius* se termine au nord, je trouve que le degré de longitude où cet auteur le place est le soixante-dix-neuvième, précisément le même que son embou-

chure occidentale du Tigre, c'est-à-dire le Khore-Abdillah.

« Voici de quelle manière Mercator interprète le texte, et comment Ptolemée détermine les longitudes et les latitudes :

		Longit.	Latit.
Page 144.	Sinus Mesanius	79° 0′	30° 10′
154.	Sinus Mesanites	79 0	30 10
149.	Ostium Tigris occidentale	79 0	30 34
145.	Teredon	80 0	31 10
149.	Ostium Tigris orientale	80 30	31 0
149.	Vallum Pasini	81 0	31 0
149.	Mosæus	82 0	30 40

« L'erreur qui existe dans ces longitudes est totalement étrangère à nos recherches ; mais leur relation et leur concordance prouvent que le point de terminaison du *Sinus Mesanius* est à l'embouchure occidentale du Tigre, que Térédon se trouve entre l'embouchure occidentale et celle orientale ; conséquemment, que le Khore-Abdillah est le Tigre occidental de Ptolémée, et le Schat-el-Arab son Tigre oriental ; enfin, que le fort de Pasinus est situé entre le Schat-el-Arab et le Mosæus ou Karûn. D'où il résulte que cette baie ne peut occuper aucun point sur la côte du Mésène de d'Anville, car elle est au sud-est de Khore, au lieu d'être au nord-est ; et si nous parvenions à obtenir une interprétation exacte de Muçan, nous découvririons, suivant toute probabilité, la raison pour laquelle on attribue ce nom, et à l'île placée à la baie de Grane, et à cette partie renfermée entre le Schat-el-Arab et le Karûn, qui est le Mosæus de Ptolémée, et qui donne son nom au Mésène de Xiphilinus, de Josèphe et d'autres historiens.

« D'Anville ne connaissait pas bien le Khore-Abdillah : il suppose que c'est l'ancienne embouchure de l'Euphrate. Telle était en effet l'opinion de Pline et d'Arrien ; mais nous ne voyons pas qu'aucun géographe ancien jouissant de quelque considération parmi les savans, si l'on en excepte Ptolémée, en ait jamais fait une bouche du Tigre. Voilà la première cause de l'erreur dans laquelle est tombé d'Anville ; et il fait ici du Khore-Abdillah une embouchure du Tigre, lorsqu'il s'efforce ailleurs de prouver que c'est une embouchure de l'Euphrate. Ce que nous dit

Pline de son Mésène est tellement confus et obscur, que je devrais bien des remercîmens à celui qui me donnerait une traduction claire et intelligible du passage de cet auteur. D'Anville prétend que Pline porte son Mésène au dessus de la Séleucie. S'il en est ainsi, c'est une autre contrée dont nous n'avons point à nous occuper ici; mais considérons ensuite quel est le Mésène de Xiphilinus. Voici les propres expressions de cet auteur: « Après que Trajan eut pris Ctésiphon, il se détermina à traverser la mer Rouge, c'est-à-dire le golfe Persique. On y trouve une île formée par le Tigre, dont le nom est Messana, et que gouvernait Athambilus. Trajan la soumit sans effort; mais il se vit exposé aux plus imminens dangers: la saison critique, la violence des courans, les inondations occasionées par la crue des eaux; il lui fallut braver tous ces périls. Les habitans de la forteresse de Tospasinus le reçurent avec bienveillance et amitié dans la place, et cette heureuse circonstance lui fut d'un grand secours. La forteresse avait pour gouverneur Athambilus. » D'Anville place le fort de Spasinus où je le place moi-même; mais il fixe la position du district de Mésène sur l'autre côté du Schat-el-Arab. Ce passage de Xiphilinus prouve que le fort est dans Mésène, et que le Mésène est entre les embouchures du Tigre, c'est-à-dire entre le Tigre et le Mosæus. Il est possible que je me trompe en assignant une position au fort, mais il n'y a point d'erreur en replaçant le Mésène à l'est du Schat-el-Arab au lieu de l'ouest. » (Extr. du *Voyage de Néarque*, trad. Billecoq.)

CHAP. XXXI, page 102, ligne 16.

Susa. Suse, aujourd'hui Souster selon la majeure partie des modernes; cependant cette interprétation est difficile à concilier avec ce que dit Diodore, que Suse n'est éloignée du Tigre qu'à la distance d'une journée de chemin; or, dans la plupart des cartes modernes, je trouve près de cent vingt de nos lieues entre le Tigre et Souster: cette raison me fait penser que Suse n'est autre que Sus, ville presque également éloignée de Bagdad et de Souster ou Sustra, dans la carte de Van-Lochom. P.

CHAP. XXXI, page 102, ligne 17.

A Dario Hystaspis filio condita. Strabon (liv. XV), et Cassiodore après lui, donnent une origine sans comparaison plus antique à la ville de Suses, la faisant fonder par le fabuleux Tithon, père du héros Memnon, qui mourut au siège de Troie. P.

A Dario. Darius, successeur de Cambyse et père de Xerxès. P.

Abest a Seleucia Babylonia CCCCL M *passuum.* Comment Suse, au compte de Pline, pourrait-elle être à quatre cent cinquante milles de Séleucie babylonienne, qu'on sait être située sur le bras oriental du Tigre, puisque quelques lignes plus bas notre auteur confesse qu'elle n'est distante que de cent trente-cinq mille pas du bras septentrional du Tigre, bras qui, de nécessité, doit être sensiblement plus éloigné de Suse que le bras oriental, puisque Suse, quelque part où il faille la chercher, est très-certainement à l'orient de ce fleuve? Qui ne voit qu'il est échappé ici à Pline une inadvertance des plus manifestes, en confondant Babylone, que j'ai dit être la moderne Bélis, située sur l'Euphrate, avec Séleucie babylonienne, que j'ai dit être la partie occidentale de Bagdad? En effet, si, prenant un compas, vous mesurez dans la carte des états du grand-seigneur, par Sanson, la distance de Bélis à Isannara, que j'ai dit occuper chez lui le poste de Suse, vous trouverez à peu près les quatre cent cinquante milles de distance énoncés ici par Pline ; et, d'autre part, vous retrouverez avec la plus exacte précision la distance de Suse au golfe Persique, qu'il dit ci-après être de deux cent cinquante milles. P.

Ligne 19.

Charbanum. Charbanus. Inconnu aux modernes. Le père Hardouin en fait je ne sais quelle partie du mont Zagrus, qui lui-même fait partie du mont Taurus, comme on vient de le dire un peu plus haut au texte. P.

Ligne 20.

Babytace. Babytace. Inconnue aux modernes, qui même, pour

la plupart, ont négligé d'exprimer dans leurs cartes ce bras septentrional du Tigre. Ce que dit Pline des mœurs de la ville de Babytace, et de sa distance de Suses, est confirmé par Solin. P.

CHAP. XXXI, page 102, ligne 23.

Oxii. Oxiens. Je lis au texte *Oxii* avec tous les manuscrits. Hermolaüs dit abusivement *Cossæi.* Les Oxiens diffèrent des Cosséens en ce que ceux-là sont plus méridionaux et plus voisins du golfe Persique, et ceux-ci plus septentrionaux et plus avancés dans l'intérieur des terres. Pline, quelques lignes plus bas, va parler des Cosséens et en donner la position, ce qui prouve que ce n'est pas d'eux qu'il parle pour le présent. Les cartes modernes ne nous montrent que des déserts vers la contrée occupée jadis par les Oxiens et les Mizéens. P.

Mizæorum. Mizéens. Inconnus, aussi bien que la plupart des peuples que Pline va nommer. Il ne faut pas s'en étonner, puisque c'étaient des hordes de voleurs errantes et vagabondes. P.

Ligne 25.

Elymaida. Élymaïde. C'est la contré où Sanson nous fait voir Camata, vers le fond du golfe Persique. P.

Page 104, ligne 3.

Lacum Chaldaicum. Le lac Chaldaïque est inconnu aux modernes. P.

Ligne 6.

Monte Cambalidos. Mont Cambalide, inconnu aux anciens et aux modernes. P.

Ligne 7.

Bactros. Les Bactriens. Dupinet traduit, le pays de Baste. Je trouve Bestan, chez Van-Lochom, au nord de la Perse; je trouve aussi chez Hondius la contrée de Messat, au nord de la même Perse. P.

Ligne 10.

Arcem Susorum. Citadelle de Suse, construite, selon Cassio-

dore, par Memnon, avec une magnificence sans exemple. Voici ses paroles : *Memnon arte prodiga illigatis auro lapidibus fabricavit.* P.

CHAP. XXXI, page 104, ligne 11.

Dianæ templum. Martianus (liv. VI, chap. de l'Inde) fait aussi mention de ce temple de Diane. P.

Ligne 14.

Hedypnum. Hédypne. Cette rivière n'est point indiquée dans les cartes modernes. Le père Hardouin observe qu'elle arrosait Séleucie ; je dis Séleucie d'Élymaïde, et non Séleucie babylonienne, comme Ortelius s'y est mépris. P.

Ligne 15.

Magoa. Aujourd'hui Jessed, comme je présume, au voisinage du désert de Bealbanet. P.

Ligne 18.

Infra Eulæum. Au dessous de l'Eulée, c'est-à-dire en deçà de l'Eulée à notre égard. P.

Ligne 19.

Oroati. Le fleuve Oroatis. C'est une rivière qui coule du nord-est au sud-ouest, et passe à l'occident de Siravan. P.

Ligne 20.

Seleucia. C'est peut-être aujourd'hui Camata. P.
Sosirate. Aujourd'hui même Saurac. P.

Ligne 22.

Brixia et Ortacea. Fleuves inconnus aux modernes, et qui peut-être auront insensiblement comblé leur lit de leur propre limon. P.

Page 106, ligne 11.

Charax. Dupinet traduit Charmon, interprétation qu'Ortelius, qui la cite, ne combat point. Baudrand en fait Camata. On

pourrait aussi en faire Jassa dans la carte de Hondius. Au reste, Charax, de l'aveu de Pline, a si souvent changé de place, que sa position aujourd'hui ne saurait être que très-conjecturale. La position semble appartenir en propre à Balsera ; et comme elle ne saurait lui convenir, par la raison que Balsera est en deçà du Tigre, il y a lieu de croire que Charax est la ville de delà le Tigre la plus voisine de Balsera, c'est-à-dire Jassa. P.

Cf. la note sur *Susiane,* chapitre 31, page 102.

Chap. XXXI, page 106, ligne 12.

Eudæmon , c'est-à-dire bon génie. P.

Habitatur in colle manu facto inter confluentes, dextra Tigrin, læva Eulæum. A l'orient du Tigre, à l'occident de l'Eulée. P.

Ligne 15.

Durine. Durine. Il serait superflu de chercher dans la géographie moderne une ville qui a commencé de tomber en ruine dès le temps d'Alexandre. P.

Ligne 17.

Pellæum. Pelléa. Inconnue aux modernes, si même elle a existé. P.

Ligne 20.

Iterumque infestatum Pasines.... oppositis molibus restituit. C'est pourquoi cette ville est appelée Charax Pasini, tant par Ptolémée que par Marcien l'Héracléote.

Chap. XXXII, page 108, ligne 17.

Arabia gentium nulli postferenda, etc. Cette vaste région s'étend non pas, comme l'indique Pline, de la Cilicie et des Alma-Dagh (monts Amanus), mais des confins de la Syrie et des rives de l'Euphrate jusqu'à l'océan Indien.

Les anciens la divisaient en Arabies Pétrée, Déserte et Heureuse, division imparfaite et totalement abandonnée aujourd'hui, mais dont Pline ne fait pas même mention.

Les divers points du littoral ont été signalés dans le tableau de la côte orientale du golfe Arabique, que nous plaçons à la fin de cette note, et dont la rédaction, telle que nous l'offrons, appartient à M. Gossellin.

Dans l'intérieur nous nommerons en fait de villes principales, tant mentionnées qu'oubliées par Pline :

Pétra, aujourd'hui Krac, à quarante lieues de Jérusalem ;

Madian (*Madiana*, Ptol.), aujourd'hui Mégar-el-Shucieb, ou Grotte de Choueb ;

Leucé-Comé (en latin *Albus-Pagus*), aujourd'hui Hawr ;

Oadites, aujourd'hui Ouadi-al-Kora ;

Iatrippa, depuis Iatrib, puis Médinet-al-Nabi, et, par abréviation, Médine ;

Macoraba, aujourd'hui la Mekke ;

Mariaba, aujourd'hui Mareb ;

Asca, aujourd'hui Ola-Iaseb ;

Anagrana, aujourd'hui Nagrer.

Quant aux nombreuses tribus nommées par Pline, s'il est fastidieux de les énumérer ayant sous la main les renseignemens authentiques et circonstanciés de témoins oculaires, on sent qu'il le serait bien davantage quand il faudrait à chaque instant multiplier les argumentations et les dissertations. Nous nous bornerons donc à faire reconnaître,

1°. Dans les Scénites, les Bédouins actuels ;

2°. Dans les Sarracènes et Arracènes, les Sarrasins, encore peu nombreux ou peu connus du temps de Pline, mais qui acquirent beaucoup de puissance depuis ce temps jusqu'aux troisième, quatrième, cinquième et sixième siècles (preuves : Odenat, Philippe l'Arabe, enfin Mahomet) ;

3°. Dans les Thammudites ou Thamydéniens, ceux de Thammud ;

4° Dans les Thémi, les Beni-Témim ;

5°. Dans les Chatramotites, les habitans de l'Hadramaüt.

TABLEAU DES PRINCIPAUX LIEUX DE LA CÔTE ORIENTALE DU GOLFE ARABIQUE, AVEC L'INDICATION DE LEUR POSITION RELATIVE.

POSITIONS ANCIENNES selon Ptolémée.	POSITIONS MODERNES correspondantes.	DISTANCES particul.	totales.
Ælana.................	Ailah ou Akaba-Ila......	0	0
Ælanitici sinus inflexio...	....	95	95
Orme..................	....	150	245
Modiana...............	Madian..............	255	500
Hippos mons............	Montagne des Cornes....	520	1,020
Hippos vicus...........	Près d'Abu-Jubbée......	430	1,450
Phœnicum vicus.........	Près de la riv. de Maarash.	295	1,745
Rhaunathi pagus.........	Près d'Istabel-Antar.....	340	2,085
Chersonnesi extrema.....	Le cap et la mont. Vaned.	205	2,290
Jambia vicus...........	Ancienne Jambo........	1,130	3,420
Jambia vicus...........	Ancienne Jambo........	0	0
Copas vicus............	....	355	355
Arga vicus.............	Al-Giohfah............	380	735
Zaaram regia...........	....	370	1,105
Centos vicus...........	....	285	1,390
Thebæ civitas..........	....	250	1,640
Bætius fluvius.........	Fleuve du Sockia........	355	1,995
Badeo regia............	....	180	2,175
Ambe civitas...........	....	470	2,645
Mamala vicus...........	....	755	3,400
Adegi pagus............	(latitude 17° 10′)......	565	3,965
Adegi pagus............	(Adegi)...............	0	0
Pudni civitas..........	....	365	365
Puani civitas..........	....	205	570
Aeli vicus.............	Au fond du golfe de Lohéira................	710	1,280
Napegus oppidum.......	Près du Cubit-Sarif.....	305	1,585
Sacatia civitas.........	Al-Shargiah...........	570	2,155
Musa emporium.........	Musa.................	290	2,445

V. P.

CHAP. XXXII, page 122, ligne 4.

Ditissimos....... auri metallis. « Une des principales causes de la célébrité des Sabéens a été l'abondance de l'or qu'ils possédaient. Aujourd'hui on ne connaît plus de mines de ce métal en Arabie; mais trop de monumens attestent qu'il en a existé autrefois, pour

qu'il soit permis d'en douter. Et, sans rappeler l'or de Saba, que l'Écriture cite en plusieurs circonstances, nous pouvons dire que les anciens n'ont presque jamais parlé de l'Arabie sans faire mention de l'or qu'elle produisait. Agatharchide (*de Mari Rubro*, p. 59, 60), Artémidore dans Strabon (liv. XVI) et Diodore de Sicile (*Biblioth.*, tom. I, liv. II, § 50; liv. III, § 45), en nous conservant la plus ancienne description connue du golfe Arabique, nomment trois peuples, les Debæ, les Alilæi et les Gasandi, chez lesquels on ramassait l'or vierge ou natif, soit dans le lit des torrens, soit dans le creux des rochers, soit à la surface de la terre. Chez les premiers il était répandu dans le sable et en très-petites paillettes; chez les autres on le trouvait en grains de différens volumes, jusqu'à la grosseur d'une noix.

« Tous ces peuples étaient limitrophes : les Gasandi confinaient immédiatement au pays des Sabéens, où ils apportaient leur or, et l'y échangeait, à vil prix, contre des outils de fer et de cuivre, plus utiles pour eux, et plus appropriés au genre de vie demi-sauvage qu'ils menaient. Cet or, rassemblé à Ophir, le principal lieu de commerce des Sabéens, pouvait prendre le nom d'or d'Ophir, comme tout le café de l'Yémen prend parmi nous le nom de café de Moka, quoiqu'il n'en croisse pas un grain à vingt lieues à la ronde de cette ville, mais seulement parce que Moka est le port le plus connu par où nous l'exportons.

« Les Arabes un peu instruits n'ignorent pas que leur pays a fourni jadis beaucoup de richesses. A Lohéira, un fakir dit à Niébuhr (NIÉBUHR, *Descript*, p. 124) qu'il connaissait quelques endroits où l'on avait exploité autrefois des mines d'or. Nos voyageurs, comme nous l'avons dit, ne pénètrent plus dans l'intérieur de l'Hedjas, où habitaient les nations dont nous venons de parler; peut-être y trouverait-on encore des vestiges de leurs anciens travaux.

« Au reste, l'épuisement actuel de leurs mines n'a rien qui puisse étonner. On sait par Aristote (*de Mirabilib. auscultat.*, tom. I, p. 1165) et par Diodore de Sicile (*Biblioth.*, tom. I, liv. V, § 35), qu'anciennement l'Espagne était tellement abondante en argent, que les Phéniciens, dans un premier voyage, ne surent

comment emporter l'immense quantité qu'ils s'en procurèrent, et que, pour éviter la surcharge de leurs navires, ils furent obligés de substituer des masses d'argent aux masses de plomb qui garnissaient leurs ancres. Polybe, dans Strabon (liv. III), vit encore près de Carthagène des mines d'argent assez considérables pour occuper quarante mille ouvriers, et pour rapporter au peuple romain vingt-cinq mille drachmes par jour. Maintenant il n'existe plus dans ces cantons le moindre vestige de ce métal; et c'est ainsi qu'il disparaîtra successivement partout où les hommes en ont découvert. » (Extr. de M. GOSSELLIN, *Recherches, etc.*) P.

CHAP. XXXV, page 144, ligne 9.

Montes. Les monts dont il est question ici sont ceux qui se trouvent à l'ouest du Nil, dans le Darfour et dans le Dar-Sale ou Dizzéla (*Salt travels to Abyssinia*). L. MARCUS.

Ligne 10.

Nisicastes, *Nisitas*. La signification de ce nom propre nous est donnée par Pline lui-même : il veut dire de bons archers. *Nassœ kassyta* signifie en gyz tireurs d'arc; et *Nassai nassœ kassyta*, excellens tireurs d'arc. L. M.

Ligne 16.

Œcalicibus. Voyez sur ce peuple le chapitre 8 du livre V. HARD.

Ligne 19.

Nigrœ. C'est-à-dire les pays que le Niger parcourt, et dont les habitans ont été appelés *Nigritœ* par Pline (V, 8). HARD.

Ligne 20.

Agriophagi. Nom grec qui signifie, hommes qui mangent des plantes et des bêtes sauvages. L. M.

Ligne 21.

Pamphagi. Nom grec qui signifie, hommes qui mangent tout. L. M.

CHAP. XXXV, page 144, ligne 22.

Cynamolgi. C'est-à-dire, hommes qui ont l'habitude de traire les chiennes pour boire leur lait. L. M.

Ligne 24.

Hesperii. Les habitans de la montagne du nom Promontoire du couchant, et non ceux de la Corne du couchant. *Voyez* la note sur les mots *promontorium Hesperium* du chapitre I du livre V. L. M.

Ligne 25.

Locustis. Ce peuple, selon Agatharchide, demeure non loin de la côte de la Nubie, où Burckhardt a encore trouvé des peuplades qui se nourrissent principalement de lézards. L. M.

Page 146, ligne 15.

Theon ochema. Char des dieux. *Voyez* sur cette montagne nos notes sur le premier chapitre du livre V. L. M.

Ligne 16.

Hesperion ceras. La Corne du couchant, que l'on ne doit pas confondre avec le Promontoire du couchant. (*Voyez* la note sur les mots *promontorium Hesperium*, du premier chapitre du livre V.) Le Promontoire du couchant est le cap Sobi, au nord du grand désert, et le cap de la Corne du couchant est le cap Vert, au sud du même désert. C'est près de ce cap que finit le Périple d'Hannon, dans lequel il est question de ce cap et du Char des Dieux. Ce que Pline dit ici sur ces deux positions du journal du voyage d'Hannon est extrait de Méla (III, 9). L. M.

CHAP. XXXVI, page 146, ligne 23.

Adeo divitem. Voyez sur cette île, et sur celle qui vient après, Diodore (liv. V, ch. 42). Les deux îles dont Pline parle sont celles des Deux-Sœurs, situées à l'ouest de l'île de Socotora, appelée *insula Dioscoridis* par les anciens. Ptolémée donne

le nom de Cocionati aux Deux-Sœurs et à l'île d'Abd-al-Curia. Il paraît que ce dernier ilot est la Panchaïe de Diodore, qui répand cent éloges sur la fertilité de cette île en plantes aromatiques. La côte de l'Afrique située vis-à-vis de cette île et des Deux-Sœurs est riche en myrrhe et en cannelle ; et c'est ici que Mela (III, 8) place une nation du nom de Panchaïe. (*Voyez* MALTE-BRUN, *Précis de Géogr. anc. et mod.*, tom. I, pag. 178.)

L. M.

CHAP. XXXVI, page 148, ligne 2.

Contra sinum Persicum. Ces mots doivent être rapportés à *distillantibus*, et non à *Cerne*, comme on l'a fait dans le texte en mettant un point entre les mots *suavitatis* et *contra*, au lieu d'en mettre un entre *Persicum* et *Cerne.* Cette dernière île, dont Hannon a fait la découverte, est placée par tous les anciens dans la mer Atlantique, et vis-à-vis de la côte occidentale ou méridionale de l'Afrique, sous le méridien de Carthage (CORNELIUS NEPOS) ou sous celui de Méroé (DENYS LE PÉRIÉGÈTE). Cette manière d'interponctuer le texte de Pline a déjà été proposée par Pintianus et par M. Gossellin (*Recherches sur la géographie des anciens*, tom. I; Périple d'Hannon), et elle nous paraît être très-heureuse. On lève ainsi toutes les difficultés que présente le texte de Pline en cet endroit, et on a à se convaincre que les deux îles de Pline dont nous avons parlé dans la note précédente sont les mêmes que celles dont Diodore parle dans le chapitre 42 du livre V, car l'historien grec place les trois îles d'Eœmère au sud de l'Arabie, et les deux de Pline seraient à chercher sur les mêmes lieux, en adoptant l'interponctuation que nous venons de proposer. L. M.

Ligne 7.

Columnas. Ces petites îles font probablement partie de celles qu'on voit sur nos cartes dans le voisinage de l'île Socotora. Les amiraux et marins d'Alexandre-le-Grand, qui tâchèrent de parvenir de l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre à l'isthme de Suez, ne parvinrent pas jusqu'au delà de l'île de Socotora, et les vaisseaux anciens qui côtoyaient les côtes orientales de

l'Afrique ne dépassaient pas de beaucoup le cap Guardafui dans les siècles antérieurs à celui de Pline. Le roi de Mauritanie, Juba (PLINE, VI), finit la côte orientale de l'Afrique près du cap Mossyllon, situé dans les environs de Zeila. L. M.

CHAP. XXXVI, page 148, ligne 8.

Polybius, etc. Voyez, sur cette position de l'île de Cerné, nos notes sur les mots *Theon ochema* du premier chapitre du livre v. Nous y avons émis l'opinion que l'île de Cerné doit être cherchée en face de la côte occidentale de l'Afrique située entre les caps Sobi et Non, et par conséquent dans les lieux mêmes où M. Gossellin place le terme du Périple d'Hannon, qui navigua vingt-six jours au delà de Cerné. M. Gossellin prend l'île de Cerné pour l'île Fédal de nos cartes, ce qui ne peut être juste (*Voyez* l'endroit cité de nos notes). MM. Mannert et Heeren prennent l'île de Cerné pour l'ilot situé près de l'embouchure du fleuve sous et en face du cap Ger. Rennell prend l'île de Cerné pour l'île d'Arguin; Bougainville et d'Anville sont du même avis. L. M.

Ligne 10.

Ex adverso. C'est la traduction littérale κατευθὺ du Périple d'Hannon. Les anciens ont conclu de cette expression grecque que l'amiral carthaginois plaça l'île de Cerné sous le méridien de Carthage, et c'est de là que vient principalement qu'ils dirigent la côte occidentale de l'Afrique du détroit d'Hercule vers le sud-est, au lieu de lui donner la direction sud-ouest. Cependant Hannon veut dire, avec le mot κατευθὺ, que Cerné a la même position que Carthage par rapport aux colonnes d'Hercule, c'est-à-dire que cette île en est éloignée d'autant que cette ville. L. M.

Ligne 13.

Atlantis. Nom d'une île célèbre dont les anciens, et surtout Platon et Théopompe, racontent mille merveilles, et dont l'existence même est un problème (PLATON, *Timée et Critias;*

ÆLIAN., *Var. hist.*, III, 18; DIOD. SIC., III, p. 207; STRABON, II, 107; AMMIEN-MARCELLIN, XVII, etc.). Il me semble qu'ici Pline ne veut pas parler de cette île imaginaire de Platon, qu'il pense avoir été submergée (II, 92), mais de l'archipel des îles du golfe d'Arguin, où Hannon entra quatorze journées après son départ de l'île de Cerné, et cinq jours avant son arrivée dans le golfe du couchant, au nord duquel les anciens, et surtout Mela (III, 9), auquel Pline a emprunté tout ce qu'il dit ici des îles Gorgades et Hespérides, placent les demeures des Éthiopiens hespériens dont Pline parle dans le texte. L. M.

CHAP. XXXVI, page 148, ligne 14.

Æthiopas Hesperios. C'est ainsi que Mela et d'autres auteurs anciens appellent les riverains du golfe de la Corne du couchant d'Hannon. Ce golfe s'étend, d'après les idées que nous nous sommes formées des positions anciennes sur la côte occidentale de l'Afrique (*Voyez* le premier tome du livre indiqué dans la note sur le mot *Lixus* du chap. I, liv. V), de l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert, qui est le promontoire de la Corne du couchant de Pline, de Mela et de Ptolémée. Mela a confondu ce cap avec le golfe même, et il place les îles Gorilles d'Hannon vis-à-vis de ce cap, au lieu que l'amiral carthaginois les avait placées vis-à-vis du golfe de la Corne du midi, c'est-à-dire en face de la côte située entre le cap Vert et le cap Roxo. Les deux îles des Hespérides, dont Pline va parler, furent situées à l'embouchure du Sénégal; ce sont les îles qu'Hannon trouva dans le golfe de la Corne du couchant, et d'où il se rendit aux îles Gorilles, en passant devant la côte brûlée de Thymiamata, et devant le mont de Theôn Ochéma (Char des Dieux). Mela place (III, 9) les îles Hespérides vis-à-vis d'une côte brûlée, et c'est précisément par les îles du golfe du couchant que commence le pays Thymiamata d'Hannon, où l'on ne peut aborder à cause de l'excès de la chaleur. L. M.

Page 150, ligne 3.

Dierum XL. Hannon ne mit pas plus de sept jours pour arri-

ver des îles du golfe du couchant, appelées îles des Hespérides par Mela et par Pline, aux îles des Gorilles, appelées îles des Gorgades et des Gorgones par ces deux savans romains. Le chiffre de Xénophon de Lampsaque est donc évidemment vicieux. Mais d'où vient-il ? Scylax dit que de Carthage aux colonnes il y a quatorze jours de navigation ; Hannon dit que la distance de Cerné aux colonnes est aussi grande que celle de Carthage aux colonnes ; de Cerné aux îles des Gorilles il y a vingt-six journées, selon Hannon ; $26 + 14 = 40$. Xénophon de Lampsaque aurait-il évalué, par erreur ou exprès, la distance des îles des Hespérides à celles des Gorades ou Gorilles à un nombre de journées égal à celui dont l'amiral carthaginois eut besoin pour arriver des colonnes d'Hercule à Cerné, et de là aux îles des Gorilles ? Nous le pensons. L. M.

CHAP. XXXVI, page 150, ligne 5.

Paucas, etc. Mannert prend ces îles pour l'île de Madère et celles de son voisinage ; mais je pense que ce sont les trois îles Pœna, Erythia et Junonia parva ou Autolala de Ptolémée, dont la première est appelée aujourd'hui Fédal, selon nous, et la seconde Woladia. Mannert prend aussi ces deux îles de Ptolémée, et la Junonia de Statius Sebosus, ainsi que la Junonia parva ou Autolala de Ptolémée, pour Madère et les ilots voisins. Mais l'archipel des îles de Madère est situé sous le méridien du groupe occidental des îles Fortunées ; les îles Pœna et Erythia de Ptolémée ont été placées par ces géographes de six à huit degrés plus à l'est que l'archipel des îles Canaries ; donc Madère et les îles du voisinage ne peuvent pas être la Pœna, l'Erythia et la Junonia parva ou Autolala de Ptolémée ; ces derniers ilots doivent être cherchés tout près de la côte de l'Afrique, et c'est là, selon Mela, qu'on trouve de très-bonne pourpre ; donc les îles aux pourpres de Juba et de Pline sont les îles Pœna, Erythia et Junonia parva de Ptolémée ; et comme il n'y a pas d'autres ilots que ceux de Fédal, de Mogadore et d'Asafi au long de la côte de Maroc, ces trois ilots sont nécessairement les Purpurariæ ou îles aux Pourpres de Pline et de Juba. L. M.

Chap. XXXVII, page 150, ligne 9.

Fortunatas. Malte-Brun (*Précis, etc.*, t. 1, p. 194 et suiv.) nous paraît avoir le mieux expliqué la géographie des îles dont Pline parle dans ce chapitre. Voici comment il a comparé les positions de Statius Sebosus avec celles de Juba, de Ptolémée et des géographes modernes :

NOMS MODERNES.	SEBOSUS.	JUBA.	PTOLÉMÉE.
Allegranza......	....	....	Aprositos.
Clara..........	Junonia.......	Junonia parva..	Junonia.
Lancerote.......	Pluvialia......	Ombrios......	Pluvialia.
Lobo...........	....	Junonia.......	
Fortaventure....	Capraria......	Capraria......	Casperia.
Ténériffe.......	Convallis.....	Nivaria.......	Kenturia.
Canarie........	Planaria......	Canaria.......	Canaria.

Hardouin prend Junonia de Sebosus pour Fortaventure, Pluvialia pour Ferro, Capraria pour Palma, Convallis pour Ténériffe, Canaria pour Canarie, Junonia de Juba pour Gomère, Junonia parva pour la Non Trovada et la Incantata.

D'Anville prend les Purpurariæ de Juba pour les îles Lancerote et Fortaventure, et pour les Atlantiques et les Hespérides de Pline ; Canaria est Canarie ; Convallis, surnommée aussi Nivaria, est Ténériffe ; Pluvialia, surnommée Ombrios, est Ferro ; Junonia est Gomère ; Capraria est Palma.

M. Gossellin prend l'Atlantis de Pline pour l'Atlantide de Platon, et cette île pour les deux ilots Fortaventure et Lancerote des géographes modernes, et pour les deux Hespérides et les Purpurarines de Pline. Les Gorilles Gorgades ou Gorgones, situées à l'embouchure du fleuve Non, ont disparu ; Junonia de Sebosus est Graciosa et la Junonia parva de Juba ; Pluvialia ou Ombrios et Capraria sont Ferro et Gomère ; Convallis ou Nivaria et Planaria ou Canaria sont Ténériffe et Canarie ; Junonia de Juba est Palma.

Mannert regarde les îles Purpurariæ de Juba, et les deux îles du nom Junonia, comme identiques avec les Junonia de Sebo-

sus, et les prend pour l'île de Madère et celles du voisinage. Selon ce savant illustre, Pluvialia ou Ombrios est Palma, Capraria est Gomère, Convallis ou Nivaria est Ténériffe, Planaria est Canaria ou Canarie. L. M.

Chap. XXXVII, page 150, ligne 12.

DCCL *mill. passuum*. Si, à l'exemple de Mannert et d'Hardouin, on prend l'île de Junonia pour Madère, le chiffre de Pline pourra être conservé ; mais cette opinion est très-peu probable; et pour avoir le juste éloignement de l'île de Madère à la Pluvialia de Pline, il faudrait changer cette même mesure, parce que la distance de la première île à la seconde est plus petite que soixante-quinze mille pas romains, et que, selon Pline, les distances de Junonia à Gades ou Cadix, et de Junonia à Pluvialia, sont égales. En général, on peut dire que les mesures rapportées par Pline dans ce chapitre sont tellement corrompues, qu'il est impossible de les appliquer à l'état actuel de ces parages sans y faire, avec M. Gossellin (*Recherches*, tom. I, p. 148), des corrections trop considérables. Cette vérité a été reconnue par d'Anville (*Géographie ancienne*, III, p. 117), par Malte-Brun (*Précis*, p. 195) et par Mannert. L. M.

Ligne 15.

In IX *horam solis*. C'est-à-dire entre le *notus* et le *libanotis*, ou au sud-sud-oüest. M. Poinsinet a très-bien rendu le sens de ces mots en les traduisant par « sur la ligne de la neuvième heure du soleil », les anciens ayant eu l'habitude de déterminer quelquefois les régions du ciel par les douze heures de la journée, et en regardant le midi comme la sixième heure, le coucher du soleil comme la douzième, et son lever comme la première. L. M.

Ligne 20.

DCXXV. De la pointe méridionale de Fortaventure jusqu'à l'île de Woladia, que nous prenons pour l'île la plus méridionale des Purpurariæ de Juba, il y a juste six cent vingt-cinq mille pas romains. Cette mesure est donc exacte, mais elle est la seule du chapitre qui ne soit pas corrompue. L. M.

CHAP. XXXVII, page 150, ligne 23.

Ombrion. Mot grec, synonyme du mot latin *pluvialia*, la pluvieuse. HARDOUIN.

Page 152, ligne 4.

Capraria. Ainsi nommée des chèvres qui abondent, non-seulement sur l'île Fortaventure, la Capraria de Juba, mais sur toutes les îles de l'archipel des Canaries. L. M.

CHAP. XXXVIII, page 152, ligne 18.

Polybius a Gaditano freto longitudinem... ad orientem recto cursu Siciliam XII LX *mill.* D *passuum, Cretam* CCCLXXV *mill. pass. Rhodum* CLXXXVII *mill.* D *pass. Chelidonias tantumdem : Cyprum* CCXXII *mill. passuum. Inde Syriæ Seleuciam Pieriam* CXV *mill. passuum. Quæ computatio efficit vicies ter centena* XL *mill. passuum, etc.* « Selon Pline, Polybe comptait en ligne droite les distances suivantes dans toute la longueur de la Méditerranée. Nous y ajouterons leur réduction en stades, en comptant huit stades et un tiers pour le mille romain, suivant l'évaluation que paraît avoir suivi Polybe lui-même dans la partie de son ouvrage que nous ne possédons plus.

Du détroit de Gades au détroit de Sicile..................	1,260,500 pas	=	10,504 stades.
Du détroit de Sicile à l'île de Crète......................	183,500	=	1,529
De l'île de Crète à Rhodes....	375,000	=	3,125
De Rhodes aux îles *Chelidoniæ*.	183,500	=	1,529
Des *Chelidoniæ* à l'île de Cypre.	322,500	=	2,687
De Cypre à Séleucie en Piérie.	115,000	=	958
TOTAL.............	2,440,000 pas	=	20,332 stades.

« Ces mesures prouveraient que les distances employées par Polybe seraient beaucoup trop faibles, et qu'il aurait donné à la Méditerranée un tiers d'étendue de moins qu'Ératosthène ne lui avait fixé.

« Mais Polybe n'a pu commettre l'erreur qui résulte du texte de Pline. Ce texte est nécessairement inexact : pour s'en con-

vaincre, il suffirait de lui comparer cet autre passage où le même historien dit que Polybe comptait :

De la mer Atlantique ou du détroit des Colonnes jusqu'à Carthage	1,100 m. p.	=	9,167 stades.
Et de Carthage à l'embouchure Canopique du Nil..........	1,688	=	14,067
TOTAL..............	2,788 m. p.	=	23,234 stades.

« Il s'ensuivrait, en effet, que cette mesure partielle surpasserait déjà de plus de deux mille neuf cents stades la longueur entière que le texte de Pline donne au bassin de la Méditerranée.

« D'un autre côté, le naturaliste romain, en comparant la longueur de cette mer, donnée selon lui par Polybe, de deux mille quatre cent quarante mille pas, à celle donnée par Agrippa, de trois mille quatre cent quarante mille pas, dit qu'il soupçonne de l'erreur dans ce dernier nombre, parce qu'Agrippa compte douze cent cinquante mille pas entre le détroit de Sicile et Alexandrie.

« Il est vraisemblable que le doute de Pline venait de ce que les douze cent cinquante mille pas comptés par Agrippa pour un intervalle que Polybe réduisait à six cent quatre-vingt-trois mille pas ou cinq mille six cent quatre-vingt-douze stades, comme l'ensemble de ses mesures le démontre, lui paraissaient trop forts, et lui faisaient croire qu'ils avaient influé, par la faute des copistes, sur la somme de trois mille quatre cent quarante mille pas, en la portant au delà de ce qu'elle devait être. Mais nous ferons voir, lorsque nous traiterons du système géographique d'Agrippa, que les mesures de douze cent cinquante mille pas et de trois millions quatre cent quarante mille pas pouvaient exister dans son opinion, parce qu'il plaçait le détroit de Sicile plus à l'occident que Polybe ne l'avait fait; et il faut en conclure que l'erreur que Pline entrevoyait était dans l'exemplaire de Polybe qu'il avait sous les yeux, et non dans celui d'Agrippa comme il le conjecturait.

« On peut s'en assurer encore par les rapprochemens suivans : si l'on s'en rapportait encore au calcul de Pline, Polybe n'aurait compté, depuis le détroit des Colonnes jusqu'en Crète, que treize mille six cent vingt-neuf stades; au lieu que Strabon, en

discutant l'opinion de cet auteur sur la distance qu'il mettait entre ce détroit et le Péloponnèse, c'est-à-dire le cap Ténare, qu'il plaçait sous la même longitude que la pointe occidentale de l'île de Crète, dit positivement que Polybe faisait cet intervalle de plus de vingt mille stades. Voici le passage de Strabon :

« Polybe, en critiquant Dicéarque, qui ne comptait que dix mille stades du détroit des Colonnes au Péloponnèse, savoir sept mille des Colonnes au détroit de Sicile, et trois mille du détroit de Sicile au Péloponnèse, prétend qu'il y a plus de sept mille stades en ligne droite du détroit des Colonnes au détroit de Sicile.

« En effet, ajoute Polybe, la côte forme un angle obtus dont les côtés aboutissent aux Colonnes et au détroit de Sicile, et qui a son sommet à Narbonne; de sorte que l'on a un triangle dont la base est une ligne droite tirée à travers la mer. Celui des côtés qui s'étend du détroit de Sicile à Narbonne est de plus de onze mille deux cents stades; l'autre n'en a guère moins de huit mille.

« Or, la plus grande distance de l'Europe à l'Afrique, selon l'aveu commun, n'est pas de plus de trois mille stades par la mer Tyrrhénienne, et le trajet est encore plus court par la mer de Sardaigne. Mais je veux, dit Polybe, que par cette mer il y ait aussi trois mille stades : si de ce nombre on prend deux mille stades pour la profondeur du golfe de Narbonne, on aura la longueur de la perpendiculaire tirée de l'angle obtus sur la base du triangle. Donc, selon ces mesures, la longueur totale de la côte, depuis le détroit de Sicile jusqu'aux Colonnes, ne surpasse que d'environ cinq cents stades la ligne droite tirée de l'un de ces points jusqu'à l'autre, à travers la mer. Joignez-y trois mille stades pour la distance du détroit de Sicile au Péloponnèse, et vous aurez une ligne droite de plus du double de la longueur assignée par Dicéarque.

« La résolution de ce triangle, en appliquant à ses côtés les nombres précédens, donnerait pour la longueur de sa base, c'est-à-dire, pour la distance du détroit des Colonnes au détroit de Sicile, dix-huit mille sept cent soixante-six stades : si l'on y ajoute trois mille stades pour l'intervalle entre le détroit de Sicile et le Péloponnèse, on aura vingt-un mille sept cent soixante-six stades, et cette mesure, comme le voulait Polybe,

sera de plus du double de celle que Dicéarque avait fixée pour le même espace ; mais en même temps elle se trouverait plus grande encore que la longueur entière que Polybe, suivant Pline, semblerait avoir assignée au bassin de la Méditerranée.

« Il est donc incontestable qu'il y a erreur dans le texte de ce dernier écrivain. Si les données du triangle étaient rigoureusement déterminées, elles suffiraient pour retrouver l'étendue précise de sa base ; mais, comme elles ne sont énoncées que vaguement, les dix-huit mille sept cent soixante-six stades qui en résultent ne peuvent être pris que pour une approximation qui a besoin d'être confirmée ou rectifiée légèrement par un moyen quelconque ; et nous n'en trouvons pas d'autre que dans le texte même de Pline, où l'erreur ne peut exister que dans les chiffres du premier ordre.

« Nous pensons donc qu'une seule lettre numérale oubliée, ou dans l'exemplaire, ou dans l'extrait de Polybe, que Pline consultait, avait dénaturé le passage dont il est question, et qu'il ne faut que la rétablir dans l'ouvrage de cet auteur, pour faire disparaître la méprise qu'elle a occasionée. Le texte de Pline porte : *Polybius a Gaditano freto longitudinem.... ad orientem recto cursu Siciliam* XII LX *mill.* D *passuum.* Nous proposons de lire : *Polybius a Gaditano freto longitudinem... ad orientem recto cursu Siciliam* XXII LX *mill.* D *passuum.*

« Cette correction fera disparaître la grande erreur que Polybe semblait avoir commise dans la longueur de la Méditerranée, et fixera la base de son triangle à deux millions deux cent soixante mille pas, ou dix-huit mille huit cent trente-sept stades. Cette somme ne diffère que de soixante-onze stades de celle que nous avions trouvée précédemment, en faisant usage des mesures approximatives que Strabon nous a conservées ; et leur accord est une nouvelle preuve que Polybe comptait le mille romain pour huit stades et un tiers...

« Nous croyons la correction que nous venons de faire au texte de Pline pleinement justifiée, et par ce que nous avons déjà dit, et par les rapprochemens suivans :

« 1°. La longueur de la mer Méditerranée avait été fixée par Ératosthène et par Hipparque à vingt-sept mille trois cents

stades ; Strabon, venu après Polybe, la faisait de vingt-cinq mille cinq cents ; Agrippa la portait à vingt-sept mille cinq cent vingt ; le texte de Pline semblerait la réduire à vingt mille trois cent trente-deux ; et une telle réduction n'aurait point d'exemple dans l'antiquité, puisque Marin de Tyr et Ptolémée attribuaient encore à cette mer vingt-cinq mille quatre-vingts stades effectifs.

« 2°. On se rappelle que, d'après Pline même, Polybe établissait l'embouchure Canopique du Nil à vingt-trois mille deux cent trente-quatre stades du détroit des Colonnes, et que cette mesure, prise en ligne oblique, fixe Canope et Alexandrie à vingt-deux mille huit cent quatre-vingt-sept stades de longitude. Si donc la Méditerranée, dans toute sa longueur, ne devait en avoir que vingt mille trois cent trente-deux, n'est-il pas évident, comme nous l'avons dit, qu'Alexandrie, le Nil, l'Égypte entière, se trouveraient transportés à deux mille cinq cent cinquante-cinq stades plus à l'orient que l'extrémité de cette mer ?

« 3°. Il en serait de même des vingt-deux mille cinq cents stades que Polybe donnait à la distance du détroit des Colonnes au promontoire Malée, puisqu'elle reléguerait le Péloponnèse dans l'intérieur de l'Asie à deux mille cent soixante-huit stades des bords de la Méditerranée ; et serait-il croyable que Strabon, en critiquant Polybe, eût négligé de relever une semblable méprise, si elle avait existé dans son ouvrage ?

« 4°. La distance de dix-huit mille sept cent soixante-six stades, ou plutôt de dix-huit mille huit cent trente-sept, qui résulte du triangle de cet auteur entre le détroit des Colonnes et celui de Sicile, ne laisserait, en adoptant la leçon du texte de Pline, que mille quatre cent quatre-vingt-quinze stades pour l'espace compris entre le détroit de Sicile et Séleucie en Piérie ; quoique, d'après Pline même, Polybe éloignât ces positions d'un million cent soixante-dix-neuf mille cinq cents pas ou de neuf mille huit cent vingt-huit stades.

« 5°. Enfin, puisque cet auteur employait encore, suivant Pline, vingt-huit mille six cent quarante-six stades entre le détroit des Colonnes et le Bosphore Cimmérien, et quatre mille cent soixante-huit stades entre ce Bosphore et celui de Thrace, sur lequel Byzance était située, ne s'ensuivrait-il pas, si Rhodes

avait dû se trouver à quinze mille cent cinquante-huit stades seulement des Colonnes, que Polybe aurait placé Byzance à huit mille neuf cent vingt-cinq stades, ou douze degrés quarante-cinq minutes plus à l'orient que Rhodes, tandis que l'opinion des anciens a toujours été que ces deux villes se trouvaient à-peu-près sous la même longitude?

« Nous pensons donc qu'il ne peut rester aucun doute sur la nécessité de corriger le texte de Pline.

« Les erreurs de Dicéarque et d'Eratosthène sur la distance des détroits des Colonnes et de Sicile ne tardèrent pas à être reconnues, et Polybe en fit l'objet d'une discussion, en décrivant la Méditerranée dans des ouvrages qui ne nous sont point parvenus, mais dont Strabon et Pline nous ont conservé quelques fragmens. Ce qui concerne l'intervalle des détroits paraît présenter chez ces deux auteurs une telle contradiction, que je ne puis me dispenser de m'y arrêter.

« On voit dans Strabon que Polybe avait critiqué Dicéarque sur ce que cet ancien bornait à sept mille stades la distance des deux détroits. Pour faire voir que cette distance devait être beaucoup plus grande, Polybe considère les côtes de l'Espagne, de la Gaule et de l'Italie comprises entre les détroits, comme formant un angle obtus à Narbonne, et comme étant les deux côtés d'un triangle dont la base serait une ligne droite tirée à travers la mer, depuis les Colonnes jusqu'au détroit de Sicile. Il donnait, à l'un des côtés, depuis ce détroit jusqu'à Narbonne, un peu plus de onze mille stades; à l'autre un peu moins de huit mille stades; et, supposant deux mille stades à la perpendiculaire qui, de Narbonne, tombait sur la base du triangle, il en concluait que les deux côtés réunis de ce triangle ne surpassaient que d'environ cinq cents stades la ligne qui séparait les deux détroits. Ainsi, l'on ne peut douter que leur intervalle ne fût, dans l'opinion de Polybe, au moins de dix-huit mille sept cents stades; et puisqu'il employait, comme on sait, un stade de $8 \frac{1}{3}$ au mille romain (ou de 625 au degré), cette distance, sous le 36e parallèle, représentait environ 37 degrés, c'est-à-dire 16 à 17 degrés de plus qu'elle ne devait avoir.

« Si l'on compare ce passage de Strabon avec celui où Pline

donne en milles romains, et en six stations différentes, la longueur de la Méditerranée d'après Polybe, on trouvera que ce dernier auteur y borne la distance entre le détroit de Gades ou des Colonnes, et celui de Sicile à 1260 ½ milles, ou dix mille cinq cent quatre des stades précédens, c'est-à-dire 24° 46′ 25″ au lieu de 37° 15′ 13″ qui résultent de la première combinaison.

« Voyons s'il est possible d'expliquer et de concilier ces contradictions, ou du moins d'en indiquer la cause.

« Pline, en disant que Polybe donnait à la longueur entière de la Méditerranée deux mille quatre cent quarante milles, ajoute qu'Agrippa portait cette mesure à trois mille quatre cent quarante milles, et il soupçonne une erreur dans ce dernier nombre, c'est-à-dire une différence de mille milles itinéraires dont l'intervalle des détroits se trouverait prolongé par la faute des copistes.

« Mais si l'on observe que l'usage constant d'Agrippa et de ses compatriotes était de compter le mille romain pour huit stades indistinctement, on reconnaîtra dans ces trois mille quatre cent quarante milles la traduction exacte d'une mesure de vingt-sept mille cinq cent vingt stades, qui, à deux cent vingt stades près, est celle qu'Ératosthène avait donnée à l'étendue de la Méditerranée depuis les Colonnes jusqu'à Issus. Et si on prend ces stades pour ceux de 833 ⅓, on aura, sous le 36e parallèle, 110° 49′ 11″, ou seulement 0° 31′ 40″ de moins que la distance connue. Ce n'est donc point dans la mesure générale d'Agrippa qu'on peut chercher l'erreur supposée par Pline, mais plutôt dans l'une des distances partielles indiquées par ce dernier auteur : c'est pourquoi, en rétablissant la carte de Polybe, j'avais cru devoir lire dans le passage du naturalite romain 2260 ½ milles, au lieu de 1260 ½, pour l'intervalle des détroits, afin d'accorder sa mesure avec celle de la base du triangle décrit par Strabon. Maintenant cette correction devient inutile, et je vais montrer que les dix-huit mille sept cents stades de Strabon, les 1260 ½ milles de Pline, et les 2260 ½ milles qui résultent du passage d'Agrippa pour la distance dont il est question, peuvent être ramenés aux mêmes élémens.

« Je dirai d'abord qu'il n'est pas croyable que Polybe, dans un même ouvrage, ait pu varier de plus des trois quarts sur une

distance qu'il avait discutée avec soin; mais on peut admettre qu'à des époques différentes il avait publié deux descriptions de la Méditerranée, dont l'une a été connue de Strabon et inconnue à Pline, et dont l'autre a été inconnue au premier et connue du second. Il est remarquable en effet que Strabon ne rapporte point les distances que Polybe comptait entre le détroit de Sicile et l'extrémité orientale de la Méditerranée, quoique Pline les ait trouvées dans l'exemplaire qu'il avait sous les yeux; et ce qui est plus remarquable encore, c'est que Strabon ait complètement ignoré la relation publiée par Polybe de son voyage le long des côtes occidentales de l'Afrique, dont Pline nous a conservé un extrait fort important, et d'où Strabon aurait tiré de nombreux secours pour décrire des contrées sur lesquelles il n'a pu donner que des notions incertaines et presque aucun détail. Je crois donc qu'il nous manque deux ouvrages de Polybe sur la géographie, et que c'est là que se trouvaient séparément énoncées les mesures dont il est question. Le premier de ces écrits peut avoir été composé quand Polybe habitait encore le Péloponnèse; le second, à son retour de l'expédition contre Carthage, où il avait accompagné Scipion Émilien, et d'où il rapporta des connaissances entièrement neuves pour les Grecs comme pour les Romains, que jusqu'alors les Carthaginois avaient soigneusement écartés de toutes leurs possessions.

« Quoi qu'il en soit, en examinant les mesures que Polybe donne aux deux côtés de son triangle, et en les comparant surtout au peu de longueur qu'il attribue à la perpendiculaire tracée depuis Narbonne jusqu'à la base de ce triangle sous le 36e degré de latitude, on aperçoit bientôt que toutes ces mesures sont inexactes, et qu'elles sont combinées de manière à faire compter environ dix-huit mille sept cents stades pour la base du triangle; d'où l'on peut inférer qu'un pareil nombre de stades était connu et servait avant Polybe pour exprimer la distance des détroits. En effet, dix-huit mille sept cents stades de 1111 $\frac{1}{9}$, portés sous le 36e parallèle, représentent 20° 48′ 11″, et diffèrent seulement de 0° 11′ 5″ de nos observations modernes, tandis que, si l'on évalue ces stades, avec Polybe, à 8 $\frac{1}{3}$ au mille romain, il en résulte, comme on l'a vu, environ 37 degrés; de

sorte qu'en cherchant à corriger Dicéarque sur le peu d'espace que celui-ci avait mis entre les détroits, Polybe aurait fait leur distance beaucoup trop grande.

« C'est probablement à Carthage que l'intervalle des détroits fut donné à Polybe comme étant de 1260 $\frac{1}{2}$ milles ou de dix mille cinq cent quatre stades (de 625). Il crut cette mesure beaucoup plus petite que celle de dix-huit mille sept cents qu'il avait adoptée auparavant; et il l'employa dans sa nouvelle description de la Méditerranée, consultée par Pline, et ignorée de Strabon. La correction qu'il fit montre encore que Polybe, et les Grecs en général, n'avaient aucune idée de la diversité des stades. Cet auteur ne s'est point aperçu qu'il abandonnait une bonne mesure pour une autre également exacte, puisque dix-huit mille sept cents stades de 1111 $\frac{1}{9}$ en valent juste dix mille cinq cent dix-neuf de 625, et représentent aussi, comme je l'ai dit, 20° 48′ 11″ sous le 36e parallèle.

« Enfin les 2260 m. $\frac{1}{2}$ que la mesure générale d'Agrippa fait compter pour l'intervalle des détroits, et que Pline croyait être une erreur considérable, étant multipliés par 8 $\frac{1}{3}$, comme les précédens, produisent dix-huit mille huit cent trente-sept stades et ajoutent au nombre d'environ dix-huit mille sept cents donné par Polybe la fraction qui complète l'intervalle dont il est question, en le fixant à 20° 57′ 20″. Cette mesure ne diffère pas de deux minutes des observations les plus récentes : il est donc très-probable qu'Agrippa avait retrouvé dans quelque ancien ouvrage la mesure entière que Polybe avait légèrement tronquée; car il était impossible à Agrippa de deviner les cent trente-sept stades ou les 16 milles $\frac{1}{2}$ négligés par cet historien.

« Ces rapprochemens font voir qu'il n'y a aucun changement à proposer dans les textes de Strabon et de Pline relatifs aux distances données par Polybe et par Agrippa pour l'intervalle du détroit des Colonnes à celui de Sicile, puisque la dissemblance apparente de leurs mesures vient de ce qu'elles s'y trouvent présentées sous des modules différens.

« J'ai dit que Strabon ne donnait pas les mesures d'après lesquelles Polybe avait fixé les positions comprises entre le détroit de Sicile et l'extrémité orientale de la Méditerranée : il faut donc les prendre dans Pline. Je les emploie dans les Tableaux n. I

et II, si ce n'est que, dans le premier, je substitue à la distance rapportée par Pline, pour l'intervalle des détroits, celle de dix-huit mille sept cents, ou plus exactement les dix-huit mille huit cent trente-sept stades dont je viens de parler; et l'on voit que l'ensemble de ces mesures produisait pour la longueur entière de la Méditerranée vingt-huit mille six cent soixante-sept stades, ou 56° 41′ 37″, au lieu de 41° 21′ qu'on lui connaît aujourd'hui. Ainsi, dans ce premier essai, Polybe prolongeait l'étendue de cette mer de 15° 20′ 37″, ou de plus d'un tiers au delà de ses vraies limites.

« Dans le Tableau n° II, d'après les seules mesures de Polybe transmises par Pline, et sans y rien changer, la longueur de la Méditerranée se trouve réduite à deux mille quatre cent quarante milles, ou vingt mille trois cent trente-quatre stades, ou 40° 12′ 49″, c'est-à-dire à 1° 8′ 11″ seulement de moins que l'intervalle connu entre les Colonnes ou Gibraltar, et Séleucie en Piérie. Comment Polybe, tout en commettant des erreurs de deux ou même de trois degrés et demi sur des positions intermédiaires, est-il parvenu à connaître la longueur de cette mer avec tant d'approximation? Comment les matériaux, les itinéraires qu'il avait employés, sont-ils restés inconnus à tous les géographes grecs postérieurs? Ne doit-on pas croire que cette grande mesure, et particulièrement l'intervalle des détroits, lui avaient été communiqués pendant son séjour à Carthage, et qu'après la ruine de cette ville célèbre par l'étendue de son commerce, les connaissances que ses habitans avaient acquises par leurs longues navigations auront été anéanties par les Romains?

« Alors on expliquerait comment Polybe, pour remplir l'intervalle du détroit de Sicile à Séleucie, aura repris les mesures partielles dont il avait fait usage dans sa première description, sans se douter qu'elles pouvaient se trouver évaluées en stades de différentes longueurs. C'est néanmoins ce qui est arrivé; et il en est résulté le mélange bizarre présenté dans les secondes parties des Tableaux I et II, où l'on voit les six stations indiquées par Polybe dans la Méditerranée, mesurées en stades de quatre modules inégaux. J'en indique la valeur, pour qu'on puisse comparer leurs résultats à nos connaissances actuelles. »

TABLEAU N° I.

SYSTÈME DES PRINCIPALES LONGITUDES

DE LA PREMIÈRE CARTE DE POLYBE.

POSITIONS ANCIENNES selon Polybe.	DISTANCE PARTICULIÈRE SOUS LE 36e PARALLÈLE. en milles romains	en stades de 625.	en degrés de 625. d.	m.	s.	DISTANCE TOTALE selon Polybe. d.	m.	s.	selon les modernes. d.	m.	s.	DIFFÉRENCE ou ERREURS de Polybe. d.	m.	s.
Détroit de Gadès. .	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Détroit de Sicile. .	2260 ½	18837	37	15	13	37	15	13	20	59	16	— 16	15	57
Ile de Crète. , . . .	375	3125	6	10	48	43	26	1	28	50	1	— 14	36	0
Rhodes.	183 ½	1530	3	1	33	46	27	34	33	32	22	— 12	55	12
Iles Chelidoniæ. . .	183 ½	1530	3	1	33	49	29	7	35	39	56	— 13	49	11
Ile de Cypre. . . .	322	2683	5	18	21	54	47	28	37	45	51	— 17	1	37
Séleucie en Piérie. .	115 ½	962	1	54	9	56	41	37	41	21	0	— 15	20	37
	3440	28667	56	41	37									

POSITIONS MODERNES correspondantes.	CONVERSION DES MILLES OU DES STADES PRÉCÉDENS en degrés. d.	m.	s.		DISTANCE TOTALE d'après la conversion. d.	m.	s.	selon les modernes. d.	m.	s.	DIFFÉRENCE ou ERREURS. d.	m.	s.
Détroit de Gibraltar. . .	0	0	0		0	0	0	0	0	0	0	0	0
Détroit de Sicile.	20	57	20	de 1111 1/9 st.	20	57	20	20	59	16	— 0	1	56
Ile de Crète, au cap Crio.	7	43	31	de 500 . . .	28	40	51	28	50	1	— 0	9	10
Rhodes.	3	46	48	de 500 . . .	32	27	39	33	32	22	— 1	4	43
Ile Chélidoni.	3	9	7	de 600 . . .	35	36	46	35	39	56	— 0	3	10
Ile de Cypre, à Paphos.	2	59	5	de 1111 1/9 . .	38	35	51	37	45	51	— 0	50	0
Suveidieh.	2	22	42	de 600 . . .	40	58	33	41	21	0	— 0	22	27

TABLEAU N° II.

SYSTÈME DES PRINCIPALES LONGITUDES

DE LA SECONDE CARTE DE POLYBE.

POSITIONS ANCIENNES selon Polybe.	DISTANCE PARTICULIÈRE sous le 36e parallèle. en milles romains	en stades de 625.	en degrés de 625.			DISTANCE TOTALE selon Polybe.			selon les modernes.			DIFFÉRENCE ou ERREURS de Polybe.		
			d.	m.	s.	d.	m.	s.	d.	m.	s.	d.	m.	s.
Détroit de Gadès. .	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Détroit de Sicile. .	1260 ½	10505	20	46	25	20	46	25	20	59	16	— 0	12	51
Ile de Crète.	375	3125	6	10	48	26	57	13	20	51	1	— 1	52	40
Rhodes.	183 ½	1530	3	1	33	29	58	46	33	32	22	— 3	33	36
Iles Chelidoniæ. . .	185 ½	1530	3	1	33	33	0	19	35	39	56	— 2	39	37
Ile de Cypre. . . .	322	2683	5	18	21	38	18	40	37	45	51	— 0	32	49
Séleucie en Piérie. .	115 ½	962	1	54	9	40	12	19	41	21	0	— 1	8	11
	3440	20334	40	12	49									

POSITIONS MODERNES correspondantes.	CONVERSION DES MILLES OU DES STADES PRÉCÉDENS en degrés.				DISTANCE TOTALE d'après la conversion.			selon les modernes.			DIFFÉRENCE ou ERREURS.		
	d.	m.	s.		d.	m.	s.	d.	m.	s.	d.	m.	s.
Détroit de Gibraltar. . .	0	0	0		0	0	0	0	0	0	0	0	0
Détroit de Sicile.	20	46	25	de 625 st. .	20	46	25	20	59	16	— 0	11	51
Ile de Crète, au cap Crio.	7	43	31	de 500 . . .	28	29	56	28	50	1	— 0	20	5
Rhodes.	3	46	48	de 500 . . .	32	16	44	33	32	22	— 1	15	38
Ile Chélidoni.	3	9	7	de 600 . . .	35	25	51	35	39	56	— 0	14	5
Ile de Cypre, à Paphos.	2	59	5	de 1111 $\frac{1}{9}$ . .	38	24	56	37	45	51	— 0	39	5
Suveidieh.	2	22	42	de 500 . . .	40	47	38	41	21	0	— 0	33	22

Chap. XXXVIII, page 154, ligne 1.

Agrippa hoc idem intervallum a freto Gaditano ad sinum Issicum per longitudinem directam XXXIV XL *mill. pass. taxat, in quo haud scio an sit error numeri, quoniam idem a Siculo freto Alexandriam cursus* XII L *mill. pass. tradidit.* « Cette mesure réduite en stades, à raison de huit pour un mille, comme Pline les compte toujours, fait vingt-sept mille cinq cent vingt stades, ou 39° 18′ 51″ en les supposant mesurés sur une carte à projection plate; et, comme la différence entre le méridien de Calpe et celui d'Issus est de 41° 30′, l'erreur d'Agrippa est de 2° 11′ 9″. On peut voir que l'erreur commise par Strabon a été de 5° 4′ 17″.

« Quant à l'erreur dont parle Pline, si ses termes sont bien exacts, il y a apparence qu'Agrippa aura mal compris l'auteur qui lui fournissait ce passage, et qu'il fallait y lire ou du moins entendre que cet intervalle devait être compté du détroit de Sicile au méridien d'Alexandrie : car il est remarquable que ces douze cent cinquante mille pas, mesurés sur une carte à projection plate, valaient 14° 17′ 8″, et que ce n'est que 5′ 38″ de moins que la distance connue aujourd'hui entre ces deux méridiens : d'où on peut conclure qu'il n'y avait point d'erreur dans le passage rapporté par Pline. »

Page 156, ligne 3.

Apparet ergo Europam, etc., etc. Dans la dernière phrase, la fraction désignée par *paulo amplius*, qui suit *et octavam*, est $\frac{1}{280}$ ou $\frac{3}{840}$. En effet, supposons que la somme totale soit 840,

L'Europe fournit à ce total:

1°. . . . . $\frac{1}{3}$ = 280
2°. . . . . $\frac{1}{8}$ = 105
3°. . . . . $\frac{3}{840}$ = 3;

L'Asie,

1°. . . . . $\frac{1}{4}$ = 210
2°. . . . . $\frac{1}{14}$ = 60;

Report. . . . . . 658.

L'Afrique,

1°. . . . . $\frac{1}{2}$ = 168

2°. . . . . $\frac{1}{60}$ = 14.

TOTAL. . . . . . 840.

Que si de chaque élément on passe aux sommes partielles que chaque contrée fournit au total, on aura :

I. Pour l'Europe,

$\frac{1}{3}$. 280
$\frac{1}{8}$. . . . . 105 } 388;
$\frac{1}{280}$. 3

II. Pour l'Asie,

$\frac{1}{4}$. 210
$\frac{1}{14}$. . . . . 60 } 270;

III. Pour l'Afrique,

$\frac{1}{5}$. 168
$\frac{1}{60}$. . . . . 14 } 182.

TOTAL, encore... 840.

Ainsi, dans le calcul de Pline, l'Europe donne au monde $\frac{388}{840}$; l'Asie, $\frac{270}{840}$; l'Afrique, $\frac{18}{840}$; ou, en réduisant ces fractions à leur plus simple expression,

L'Europe donne. . . . . $\frac{97}{210}$,
L'Asie. . . . . $\frac{9}{28}$,
L'Afrique. . . . . $\frac{13}{60}$,

au monde entier ; en d'autres termes, l'Europe : au monde :: 97 : 210; l'Asie :: 9 : 28 ; l'Afrique :: 13 : 60. Et si l'on veut

maintenant comparer, non plus chacune des parties au tout, mais les partics entre elles,

L'Europe : l'Asie :: 388 : 270,

(c'est-à-dire qu'elle n'est pas tout-à-fait moitié plus considérable ; pour cela il faudrait que le rapport de la première à la seconde fût, ou :: 405 : 270, ou :: 388 : 258 $\frac{2}{3}$; Pline a donc ici tout-à-fait raison).

L'Europe : l'Afrique :: 388 : 182 ;

ou, en réduisant :: 29 $\frac{11}{13}$: 14. Ici encore le calculateur a raison de donner son Europe comme égalant plus que le double de l'Afrique (28 étant le double de 14) ; mais il a tort de regarder l'excès comme égal à $\frac{1}{6}$ (le rapport devrait être alors :: 30 $\frac{1}{3}$: 14, car le sixième de 14 est 2 $\frac{1}{3}$). Cet excès est même au dessous de $\frac{1}{7}$, mais au dessus de $\frac{1}{8}$; en un mot, il est de $\frac{12}{91}$ (fraction plus faible, on le voit clairement, que $\frac{12}{84} = \frac{1}{7}$, mais plus forte que $\frac{12}{96} = \frac{1}{8}$).

Il resterait maintenant à examiner la vérité absolue des rapports affirmés par Pline ou ses devanciers ; mais une discussion sur ce point nous engagerait trop loin : il doit nous suffire ici de poser les résultats suivans :

1°. Puisque ni l'Europe, ni l'Asie, ni l'Afrique n'étaient connues entièrement, il était impossible aux anciens de fixer des rapports véritables entre les dimensions de ces grandes masses géographiques ;

2°. Rien de plus vague non plus que leur mesure d'un pays. Outre qu'ils recueillent ou enregistrent des distances, tantôt en lignes droites et abstraction faite des sinuosités des frontières ou des côtes, tantôt en faisant entrer les mêmes sinuosités dans le calcul, comment jamais conclure de ces dimensions longitudinales la vraie grandeur d'un pays ? Il est clair que l'on ne peut y arriver qu'en multipliant sa longueur par sa largeur ; mais une province, un empire, une partie du monde ne sont point des carrés, des rectangles ou des parallélogrammes parfaits. On sait par quels procédés aujourd'hui les géographes et les cartographes arrivent à fixer exactement l'étendue superficielle d'un pays ; mais

les anciens n'ont songé à rien de tout cela, et en effet ils se sont grossièrement trompés sur les pays même qu'ils connaissaient : en effet, même dans l'état imparfait de leurs connaissances géographiques, ils eussent dû être convaincus que l'Afrique est aussi grande que l'Europe, et que l'Asie les surpasse toutes les deux.

Chap. XXXIX, page 156, ligne 18.

His addemus etiamnum, etc., etc. Il s'agit ici des climats. Quelque claire que soit la théorie de Pline, nous croyons qu'elle le deviendra davantage si nous mettons ce chapitre sous la forme de tableau synoptique.

Tableau des douze Climats, selon le texte de Pline.

NUMÉROS d'ordre		LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE.			PLUS long JOUR.
selon la lettre de Pline.	selon les conclusions à tirer de son texte.		Gnomon.	Ombre.	RAPPORT.	
	1	Méroé............. Ptolémaïs Épi-Théras.	......	......	......	12 ½
	2	Syène............	......	......	......	13
(1)	3	Gédrosie.......... Perside. Caramanie. Élymiotide. Parthiène. Ariane. Susiane. Mésopotamie. Séleucie la Babylonienne. Arabie jusqu'à Pétra. Péluse. Basse Egypte. Afrique maritime. Cyrénaïque. Thapse. Adrumète. Clupée. Carthage.	7	4	» $\frac{4}{7}$	14

NUMÉROS d'ordre selon la lettre de Pline.	NUMÉROS d'ordre selon les conclusions à tirer de son texte.	LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Gnomon.	Ombre.	RAPPORT.	PLUS long JOUR.
		Utique. Les deux Hippones. Numidie. Les deux Mauritanies. Mer Atlantique. Colonnes d'Hercule.				
(2)	4	Arabie Supérieure... Judée. Le Liban et tous ses habitans. Babylone. Idumée. Samarie. Jérusalem. Ascalon. Joppé. Césarée, Phénicie. Ptolémaïs. Sidon. Tyr. Béryte. Botrys. Tripoli. Biblos. Antioche. Laodicée. Séleucie. La côte de Cilicie. Le sud de Cypre. Crète. Lilybée en Sicile. Le nord de l'Afrique et de la Numidie.	35	24	$\frac{24}{35}$	$14\frac{1}{5}$
(3)	5	Cataonie.......... Cappadoce. Taurus. Amane. Issus. Portes de Cilicie. Soles. Tarse. Cypre. Pisidie.	$8\frac{4}{12}$	$6\frac{5}{12}$	100	$14\frac{8}{15}$

NUMÉROS d'ordre selon la lettre de Pline.	NUMÉROS d'ordre selon les conclusions à tirer de son texte.	LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Gnomon.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Ombre.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. RAPPORT.	PLUS long JOUR.
		Side en Pamphylie.				
		Lycaonie.				
		Patare en Lycie.				
		Xanthe.				
		Canne.				
		Rhodes.				
		Cô.				
		Halicarnasse.				
		Cnide.				
		Doride.				
		Chio.				
		Délos.				
		Le milieu des Cyclades.				
		Gythium.				
		Malée.				
		Argos.				
		Laconie.				
		Elis.				
		Olympie.				
		Messénie en Péloponnèse.				
		Syracuse.				
		Catine.				
		Le milieu de la Sicile.				
		Le sud de la Sardaigne.				
		Cartées.				
		Gades.				
(4)	6	Le sud de la Cappadoce............	20	16	» $\frac{4}{5}$	14 $\frac{2}{3}$
		La Galatie.				
		La Mysie.				
		Sardes.				
		Smyrne.				
		Sipyle.				
		Le mont Tmole, en Lydie.				
		La Carie.				
		L'Ionie.				
		Tralles.				
		Colophon.				
		Ephèse.				
		Milet.				
		Samos.				
		Chio.				

NUMÉROS d'ordre selon la lettre de Pline.	NUMÉROS d'ordre selon les conclusions à tirer de son texte.	LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Gnomon.	Ombre.	RAPPORT.	PLUS long JOUR.
		La mer Icarienne.				
		Les Cyclades septentr.				
		Athènes.				
		Mégare.				
		Corinthe.				
		Sicyone.				
		L'Achaïe.				
		Patras.				
		L'isthme.				
		L'Epire.				
		La Sicile au nord.				
		L'est de la Narbonaise.				
		La côte d'Espagne depuis Carthagène, en fuyant à l'ouest.				
(5)	7	Bactres..........	7	6	» $\frac{6}{7}$	15
		Arménie.				
		Mysie.				
		Phrygie.				
		Hellespont.				
		Troade.				
		Ténédos.				
		Abydos.				
		Scepsis.				
		Ilium.				
		Le mont Ida.				
		Cyzique.				
		Lampsaque.				
		Sinope.				
		Amise.				
		Héraclée de Pont.				
		Paphlagonie.				
		Lemnos.				
		Imbros.				
		Thasos.				
		Cassandrie.				
		Thessalie.				
		Macédoine.				
		Larisse.				
		Amphipolis.				
		Thessalonique.				
		Pella.				
		Edesse.				
		Bérée.				
		Pharsale.				

NUMÉROS d'ordre. selon la lettre de Pline	NUMÉROS d'ordre. selon les conclusions à tirer de son texte.	LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Gnomon.	Ombre.	RAPPORT.	PLUS long JOUR.
		Caryste.				
		Eubée la Béotienne.				
		Chalcis.				
		Delphes.				
		Acarnanie				
		Etolie.				
		Apollonie.				
		Brindes.				
		Tarente.				
		Thurium.				
		Locres.				
		Rhegium.				
		Lucanie.				
		Naples.				
		Putéoles.				
		La mer de Toscane.				
		Corse.				
		Iles Baléares.				
		Le milieu de l'Espagn.				
(6)	8	Rome.............	9	8	» $\frac{8}{9}$	15 $\frac{1}{9}$ (15 $\frac{1}{3}$?)
		Peuples Caspiens.				
		Caucase.				
		Arménie septentrion.				
		Apollonie sur Rhindaque.				
		Nicomédie.				
		Nicée.				
		Chalcédoine.				
		Byzance.				
		Lysimachie.				
		Chersonèse.				
		Le golfe Mélane.				
		Abdère.				
		Samothrace.				
		Maronée.				
		Enos.				
		La Bessique.				
		Thrace.				
		La Médique.				
		La Péonie.				
		Illyrie.				
		Dyrrachium.				
		Canusium.				
		L'extrême Apulie.				
		Campanie.				

NUMÉROS d'ordre. selon la lettre de Pline.	NUMÉROS d'ordre. selon les conclusions à tirer de son texte.	LOCALITÉS comprises DANS CHAQUE CLIMAT.	RAPPORT DU GNOMON A L'OMBRE. Gnomon.	Ombre.	RAPPORT.	PLUS long JOUR.
		Etrurie.				
		Pise.				
		Luna.				
		Lucques.				
		Gênes.				
		Ligurie.				
		Antipolis.				
		Marseille.				
		Narbonne.				
		Tarracone.				
		Le milieu de l'Espagne Tarraconaise.				
		Lusitanie.				
7	9	Calatis.	35	36	1 $\frac{1}{35}$	15 $\frac{1}{5}$
		Le Bosphore.				
		Le Borysthène.				
		Tomes.				
		Le nord de la Thrace.				
		Triballes.				
		Le reste de l'Illyrie.				
		L'Adriatique.				
		Aquilée.				
		Altinum.				
		La Vénétie.				
		Vicence.				
		Padoue.				
		Vérone.				
		Crémone.				
		Ravenne.				
		Ancône.				
		Le Picénum.				
		Les Marses.				
		Les Pélignes.				
		Les Sabins.				
		Les Ombres.				
		Ariminum.				
		Bologne.				
		Plaisance.				
		Milan.				
		Le pays au pied de l'Apennin.				
		L'Aquitaine.				
		Vienne.				
		Les Pyrénées.				
		La Celtibérie.				

NUMÉROS d'ordre.		LOCALITÉS comprises dans chaque climat.	RAPPORT du gnomon a l'ombre.			PLUS long jour.
selon la lettre de Pline.	selon les conclusions à tirer de son texte.		Gnomon.	Ombre.	Rapport.	
(8)	10	....	»	»	»	16
(9)	11	....	»	»	»	17
(10)	12	....	»	»	»	00

Il est assez évident que dans cette théorie il y a plusieurs défauts majeurs :

1°. Les différences marquées entre les douze climats ne marchent ni également ni proportionnellement, soit sous le rapport des heures que contient le jour solsticial le plus long, soit sous le rapport des degrés compris dans chaque climat, soit enfin sous celui des fractions exprimant les rapports entre le gnomon et l'ombre. Ainsi, pourquoi le premier climat contient-il les pays où le plus long jour est de douze heures à douze heures et demie, le second ceux où ce même jour est de douze heures et demie à treize, le troisième ceux où il est de treize à quatorze, le quatrième ceux où il est de quatorze à quatorze un cinquième, etc., etc.? Pourquoi, arrivé à dix-sept heures, à dix-huit heures, ne fait-on plus de distinction entre les climats de dix-neuf, de vingt, etc., etc.?

2°. Il n'y a pas un mot relatif aux climats de mois, ou du moins à leur distinction; on se borne à ces mots vagues, qu'*une longue suite de jours succède à une longue suite de nuits*, sans dire que le plus long jour va ici à un mois, là à deux, ailleurs à trois, et ainsi de suite.

Nous épargnons aux lecteurs les autres reproches de détail qui seraient le développement de tout ce que nous venons de dire.

3°. Géométriquement parlant, il y a de très-grandes inexactitudes dans les rapports indiqués entre le gnomon et l'ombre, soit relativement au lieu où Pline prétend qu'existe le rapport,

soit relativement au nombre d'heures qu'il en déduit pour le jour le plus long.

4°. On voit d'autres inexactitudes tout aussi nombreuses, tout aussi importantes, dans la longueur qu'il attribue au jour solsticial dans tel ou tel lieu. Ainsi, par exemple, il n'est pas vrai qu'à Syène le plus long jour soit seulement de treize heures; il va à treize heures et demie.

5°. Rien de plus bizarre dans le détail que Pline donne des localités soumises à tel ou tel climat, que de le voir mettre dans un climat précédent (c'est-à-dire relativement méridional) des pays qui, dans la réalité, sont septentrionaux. Ainsi, par exemple, la partie orientale de la Narbonaise fait partie du troisième climat, tandis que les îles Baléares sont au quatrième; cependant les Baléares sont semées, en mer, des 39° 6′ aux 40° 5′ de latitude nord, tandis que le point le plus méridional du département des Hautes-Pyrénées, celui de tous qui entre le plus avant dans l'Espagne, est à 42° 23′, c'est-à-dire de 2° 18′, ou près de soixante lieues plus au nord. Ainsi, encore, nous trouvons Ancône dans la septième division, tandis que Gênes est comprise dans la sixième division; cependant Gênes est de beaucoup au nord d'Ancône, puisque celle-ci est située par le 43° 47′ 49″ (au fanal), tandis que Gênes est par 44° 25′.

La quatrième colonne du tableau que nous avons donné servira, pour peu que l'on veuille confronter les latitudes des localités que nous y indiquons, à faire voir combien il y a d'erreurs dans ce chapitre de Pline, relativement à la distribution des lieux dans chaque zone.

Quant aux autres fautes, si l'on est curieux de les apercevoir, on pourra comparer avec avantage le tableau ancien avec le tableau moderne usuel des trente climats que nous transcrivons ci-après.

CLIMATS DE DEMI-HEURE.

CLIMATS.	LATITUDE.	ÉTENDUE.	PLUS LONG JOUR.
	00° 00′ 00″		12heur. 00m.
1er		8° 34′ 03″	
	08 34 03		12 30
2e		8 10 00	
	16 44 03		13 00
3e		7 27 52	
	24 11 55		13 30
4e		6 36 15	
	30 48 10		14 00
5e		5 42 53	
	36 31 03		14 30
6e		4 52 45	
	41 23 48		15 00
7e		4 08 14	
	45 32 02		15 30
8e		3 30 00	
	49 02 02		16 00
9e		2 57 45	
	51 59 47		16 30
10e		2 30 36	
	54 30 23		17 00
11e		2 07 58	
	56 38 21		17 30
12e		1 48 49	
	58 27 10		18 00
13e		1 32 40	
	59 59 50		18 30
14e		1 18 56	
	61 18 46		19 00
15e		1 07 04	
	62 25 50		19 30
16e		0 56 43	
	63 22 33		20 00
17e		0 47 45	
	64 10 18		20 30
18e		0 39 36	
	64 49 54		21 00
19e		0 32 21	
	65 22 15		21 30
20e		0 25 42	
	65 47 57		22 00
21e		0 19 32	
	66 07 29		22 30
22e		0 13 41	
	66 21 10		23 00
23e		0 08 09	
	66 29 19		23 30
24e		0 02 41	
	66 32 00		24 00

CLIMATS DE MOIS.

CLIMATS.	LATITUDE.	ÉTENDUE.	PLUS LONG JOUR.
	00° 00′ 00″		
1er		0° 50′ 42″	
	67 22 42		1 mois.
2e		2 26 53	
	69 49 35		2 mois.
3e		3 48 39	
	73 38 44		3 mois.
4e		4 52 11	
	78 30 55		4 mois.
5e		5 34 35	
	84 05 03		5 mois.
6e		5 54 57	
	90 00 00		6 mois.

APPENDICE.

Comme, dans les notes sur Pline, il est question à chaque instant de stades de différens modules, nous croyons qu'il sera utile de présenter ici, d'après M. Gossellin, une table abrégée de la valeur des différens stades, rapportée au myriamètre français.

TABLEAU DE LA VALEUR DES DIFFÉRENS STADES EN MYRIAMÈTRES FRANÇAIS.

NOMBRE des STADES.	STADES de 1111 1/9 au degré.	STADES de 833 1/3 au degré.	STADES de 700 au degré.	STADES de 666 2/3 au degré.	STADES de 600 au degré.	STADES de 500 au degré.
Stades.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt
1	0,0100	0,0133	0,0159	0,0167	0,0185.	0,0222
2	0,0200	0,0267	0,0317	0,0333	0,0370	0,0444
3	0,0300	0,0400	0,0476	0,0500	0,0556	0,0667
4	0,0400	0,0533	0,0635	0,0667	0,0741	0,0889
5	0,0500	0,0667	0,0794	0,0833	0,0926	0,1111
6	0,0600	0,0800	0,0952	0,1000	0,1111	0,1333
7	0,0700	0,0933	0,1111	0,1167	0,1296	0,1556
8	0,0800	0,1067	0,1270	0,1333	0,1481	0,1778
9	0,0900	0,1200	0,1429	0,1500	0,1667	0,2000

NOMBRE des STADES.	STADES de 1111 1/9 au degré.	STADES de 833 1/3 au degré.	STADES de 700 au degré.	STADES de 666 2/3 au degré.	STADES de 600 au degré.	STADES de 500 au degré.
Stades.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.	Myria. mèt.
10	0,1000	0,1333	0,1587	0,1667	0,1852	0,0222
20	0,2000	0,2667	0,3175	0,3333	0,3704	0,4444
30	0,3000	0,4000	0,4762	0,5000	0,5556	0,6667
40	0,4000	0,5333	0,6349	0,6667	0,7407	0,8889
50	0,5000	0,6667	0,7936	0,8333	0,9259	1,1111
60	0,6000	0,8000	0,9524	1,0000	1,1111	1,3333
70	0,7000	0,9333	1,1111	1,1667	1,2963	1,5556
80	0,8000	1,0667	1,2698	1,3333	1,4815	1,7778
90	0,9000	1,2000	1,4286	1,5000	1,6667	2,0000
100	1,0000	1,3333	1,5873	1,6667	1,8518	2,2222
200	2,0000	2,6667	3,1746	3,3333	3,7037	4,4444
300	3,0000	4,0000	4,7619	5,0000	5,5556	6,6867
400	4,0000	5,3333	6,3492	6,6667	7,4074	8,8889
500	5,0000	6,6667	7,9365	8,3333	9,2593	11,1111
600	6,0000	8,0000	9,5238	10,0000	11,1111	13,3333
700	7,0000	9,3333	11,1111	11,6667	12,9630	15,5556
800	8,0000	10,6667	12,6984	13,3333	14,8148	17,7778
900	9.0000	12,0000	14,2857	15,0000	16,6667	20,0000
1,000	10,0000	13,3333	15,8730	16,6667	18,5185	22,2222
2,000	20,0000	26,6667	31,7460	33,3333	37,0370	44,4444
3.000	30,0000	40,0000	47,6190	50,0000	55,5556	66,6667
4 000	40,0000	53,3333	63,4921	66,6667	74,0741	88,8889
5,000	50,0000	66,6667	79,3651	83,3333	92,5926	111,1111
6,000	60,0000	80,0000	95,2381	100,0000	111,1111	133,3333
7,000	70,0000	93,3333	111,1111	116,6667	129,6296	155,5556
8,000	80,0000	106,6667	126,9841	133,3333	148,1481	177,7778
9,000	90,0000	120,0000	142,8571	150,0000	166,6667	200,0000
10,000	100,0000	133,3333	158,7302	166,6667	185,1852	222,2222
20,000	200,0000	266,6667	317,4603	333,3333	370,3704	444,4444
30,000	300,0000	400,0000	476,1905	500,0000	555,5556	666,6667
40,000	400,0000	533,3333	634,9206	666,6667	740,7407	888,8889
50,000	500,0000	666,6667	793,6508	833,3333	925,9259	1111,1111
60,000	600,0000	800,0000	952,3810	1000,0000	1111,1111	1333,3333
70,000	700,0000	933.3333	1111,1111	1166,6667	1296,2963	1555,5555
80,000	800,0800	1066,6667	1269.8413	1333,3333	1481,4815	1777,7778
90,000	900,0000	1200,0000	1428,5714	1500,0000	1666,6667	2000,0000
100,000	1000,0000	1333,3333	1587,3016	1666,6667	1851,8519	2222,2222

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084203998